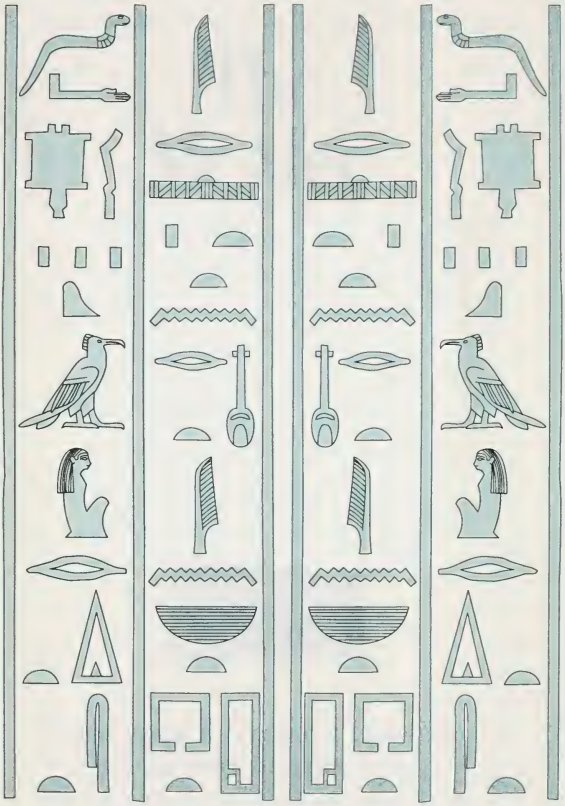
NYU IFA LIBRARY
3 1162 04538855 1



MUNICIPALITÉ D'ALEXANDRIE

ALEXANDREA AD ÆGYPTUM

≡ GUIDE DE LA VILLE ANCIENNE ET MODERNE ≡

≡ ET DU MUSÉE GRÉCO-ROMAIN

PAR E. BRECCIA

BERGAMO :: :: :: :: :: ISTITUTO ITALIANO D'ARTI GRAFICHE - 1914

ALEXANDREA AD ÆGYPTUM

MUNICIPALITÉ D'ALEXANDRIE

ALEXANDREA AD ÆGYPTUM

GUIDE DE LA VILLE ANCIENNE ET MODERNE

ET DU MUSÉE GRÉCO-ROMAIN

PAR

E. BRECCIA

BERGAMO
ISTITUTO ITALIANO D'ARTI GRAFICHE
1914

INSTITUTE OF FINE ARTS
LIBRARY

TOUS DROITS RÉSERVÉS

INTRODUCTION

Lorsque, vers le commencement du XIX^me^ siècle, Mohamed-Ali conçut l'idée de faire renaître à une prospérité nouvelle la ville fondée par le Conquérant Macédonien, celle-ci, réduite tout au plus à 5.000 ou 6.000 habitants, sommeillait sur l'étroite langue de terre qui, au cours des siècles, s'était formée sur l'emplacement de l'ancien Heptastade.

Là où la ville des Ptolémées avait mené sa vie de magnificence, de splendeur et de gloire, la ruine et la mort régnaient en maîtresses depuis de longs siècles. Là où le soleil, brillant dans la profondeur bleue du ciel, avait fait éclater les ors, les bronzes et les marbres, il n'y avait guère, hélas! qu'un immense cimetière dormant dans la tristesse d'un silence infini. Qu'était devenu le bruit de cette ville où « personne ne restait oisif », où tant d'artistes, de poètes, de philosophes, de critiques avaient exercé leur intellectualité raffinée et décadente, où l'amour de l'argent égalait seul celui des plaisirs, où les femmes étaient aussi belles que peu farouches?

Rien n'était plus ! Partout régnait la tristesse des choses mortes. Au fur et à mesure que la ville se retirait et se contractait, pour ainsi dire, les nécropoles — qui, en dehors de l'enceinte primitive, s'étendaient auparavant à l'orient et à l'occident — avaient occupé presque en totalité le sol anciennement habité.

Par-ci, par-là, un palmier solitaire laissait flotter, aux caresses des vents du nord, sa chevelure abondante au-dessus de son long corps nu. Superbes et tristes, l'Aiguille de Cléopâtre et la « Colonne de Pompée », tels deux géants survivant au désastre immense, se regardaient de loin et se disaient mutuellement leur chagrin séculaire.

Dans le Grand Port, qui avait donné abri aux plus puissantes flottes de l'époque hellénistique, et dans l'Eunostos, s'achevait l'œuvre lente mais sûre de l'enlisement des quais et de l'envahissement des sables, car tout était oisif et abandonné.

Il fut donc donné au grand Mohamed-Ali de ressusciter une ville morte. Son génie, joint à sa courageuse initiative, y réussit bientôt. Le curage et la réfection du canal Mahmoudieh en 1819, comme aussi les travaux entrepris dans l'Eunostos, ne tardèrent pas à rappeler vers Alexandrie une grande partie du commerce, qui l'avait rendue si célèbre dans l'antiquité. La population européenne profita de la libérale hospitalité de ce prince éclairé et s'y établit chaque jour plus nombreuse. La mort, à son tour, fut chassée par la vie, si bien que les pauvres 6.000 âmes qui peuplaient la ville à l'aurore du siècle, avaient décuplé plusieurs fois au moment de l'occupation anglaise en 1882. Dès lors, c'est à pas de géant que les développements se font dans tous les domaines, économique, démographique, topographique.

On a accusé les Alexandrins d'aujourd'hui d'avoir mé-

connu et méprisé tout ce qui leur restait de tangible de la gloire des anciens, car on sait qu'avec la fiévreuse activité qu'ils déploient à niveler et à construire ils brisent ou ils recouvrent, à jamais peut-être, des monuments aussi nombreux qu'ils sont précieux. Cet état de choses a fait le malheur de deux générations d'archéologues et d'historiens; mais, en dépit de ce vandalisme, il y a encore des choses très intéressantes à voir dans la ville des Ptolémées. Rien n'est plus faux que la légende qui veut qu'Alexandrie n'ait « rien à montrer »; elle est née du fait que, par sa position, Alexandrie est un point d'arrivée et un point de départ. Le touriste arrive en Egypte pressé de voir les Pyramides et les ruines grandioses de la civilisation pharaonique dont la description a exalté son imagination dès l'enfance..... Au retour, c'est un autre sentiment. Il a la nostalgie du *home* ou la hâte de voir d'autres pays. Pour lui, Alexandrie n'est plus qu'un port! Mais il n'aura eu qu'une idée incomplète de la merveilleuse histoire de ce pays cent fois mort et cent fois ressuscité, il partira avec une regrettable lacune dans la série de ses impressions et de ses connaissances. Nous espérons le démontrer.

* * *

Qu'il me soit permis d'ajouter quelques mots à cette introduction de la première édition. Je me plais à constater que l'intérêt croissant des touristes pour Alexandrie a rendu nécessaire la réimpression de ce volume. Du reste la ville, au point de vue de l'hygiène, du comfort et de tous les progrès modernes, est en voie d'incessante amélioration. L'extension qu'on donne aux parcs publics, l'ouverture de nouvelles rues le long de la mer, les travaux

de canalisation, la construction de nouveaux hôtels, rendent le séjour d'Alexandrie plus agréable et plus sain. Aux louanges que les hygiénistes ont souvent données au climat de notre ville et de ses faubourgs depuis Ramleh jusqu'à Aboukir, viennent s'ajouter, chaque jour plus nombreuses, celles des touristes et des écrivains. L'historien anglais Weigall, d'après son expérience personnelle, affirmait tout récemment qu'il n'y a peut-être pas de climat au monde qui puisse rivaliser avec celui d'Alexandrie, vers le commencement de l'été [1].

Quant au présent volume, je dois dire que ce n'est pas une simple réimpression, mais un ouvrage presque entièrement nouveau, soigneusement revu et largement développé.

Quelques lecteurs préfèreraient peut-être un ton plus affirmatif dans les questions de topographie alexandrine; mais les gens compétents savent bien que dans ces questions le doute représente souvent la solution la plus scientifique. La Bibliographie qui suit les chapitres, cite toujours les publications les plus essentielles: ces publications se trouvent toutes ou presque toutes dans la Bibliothèque archéologique qui est annexée au Musée et qui est ouverte au public aux mêmes heures que le Musée.

C'est mon devoir de remercier l' « Istituto Italiano d'Arti Grafiche » pour les soins qu'il a apportés à l'impression et à l'illustration du volume. Les photographies ont été exécutées pour la plupart par l'atelier bien connu de Mr Reiser; j'en dois cependant un assez grand nombre à l'amitié du Doct. Arnoldo Rietti; quelques-

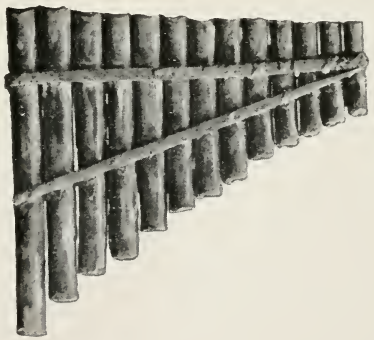
(1) « There is perhaps no climate in the entire world so perfect as that of Alexandria in the early summer ». Weigall, *The Life and Times of Cleopatra, Queen of Egypt*, p. 21.

unes m'ont été fournies par Mr C. Mamlouck et d'autres par Mr Mohamed Saoudi.

L'expression de ma plus sincère et affectueuse reconnaissance doit aller à mes chers amis le Père J. Faivre S. J., le Prof. G. Lefebvre et Mr V. Nourrisson qui ont bien voulu me prêter leur concours dans la tâche ingrate de la correction des épreuves ; le P. Faivre avait eu déjà l'obligeance de revoir en entier mon manuscrit.

Enfin je ne dois pas oublier le Doct. Alexandre Granville, Directeur Général de la Municipalité : esprit large et éclairé, il a voulu que le livre fût élégamment imprimé et richement illustré.

Ev. Breccia.



LA VILLE MODERNE

E non il flutto del deserto urtante
e non la fuga dei barbarici anni
valse a domare quella balda figlia
del greco eroe.
Alacre industre a la sua terza vita
ella sorgea, sollecitando i fati.

CARDUCCI, *Odi Barbare*,
Alessandria.

Population. — D'après les derniers recensements, la population d'Alexandrie se monte au chiffre de 400.000 habitants. Pour les éléments et les nationalités qui la composent, il est vrai de dire, *mutatis mutandis*, que les conditions de l'époque gréco-romaine s'y répètent, car, aujourd'hui même, on peut définir Alexandrie une ville cosmopolite. Parmi ses habitants, on compte presque 70.000 étrangers, dont environ 30.000 Grecs, plus de 20.000 Italiens, quelques milliers de Français, Anglais et autres sujets britanniques (Maltais, Indiens), Autrichiens, Allemands, Syriens, Arméniens ; il y a aussi un certain nombre de Turcs, de Suisses, d'Espagnols, d'Américains, de Barbarins, de Marocains, de Russes. Chaque puissance est représentée par un Consul.

Au point de vue de la religion, la variété n'est pas moindre. La grande majorité est, naturellement, musulmane, mais il y a aussi beaucoup de catholiques de différents rites, beaucoup d'orthodoxes, de protestants et d'israélites. Tous les cultes représentés en Egypte ont des églises ou des temples à Alexandrie : pour quelques-uns même, Alexandrie est le siège principal de l'autorité religieuse.

On serait porté à croire que cette variété de races, de langues, de religions, de mœurs ne saurait constituer une ville dont les qualités les plus essentielles sont précisément la tolérance et le respect réciproques : la ville d'Alexandrie est une preuve que beaucoup de préjugés et de haines de races, beaucoup de chauvinismes, beaucoup de fanatismes religieux peuvent s'atténuer, disparaître même, lorsqu'une race ou une nationalité a l'occasion de vivre au contact quotidien d'autres races et d'autres nationalités, et peut apprendre que chacune de celles-ci a des qualités qu'il faut apprécier, des défauts qu'on doit tolérer.

Un accident se produit-il dans l'une des colonies, il est considéré comme un malheur pour les autres, et tous s'efforcent d'y remédier avec une solidarité touchante. Chacun garde son idéal politique, social et moral, mais tous respectent celui des autres, et personne ne clame que le sien soit le meilleur, le plus beau, et qu'il doive gouverner le monde.

Telle est, en somme, la condition admirable de la vie à Alexandrie pour ce qui a trait aux rapports sociaux de ses habitants. Il est bien évident que, parmi les colonies les plus nombreuses, il y a des éléments qui laissent à désirer, mais hâtons-nous d'ajouter, à la louange de la ville, qu'en proportion du chiffre de ses habitants, les crimes commis à Alexandrie sont inférieurs en nombre et en gravité à ceux d'autres villes ayant une population égale.

Les Alexandrins d'aujourd'hui comptent sans doute parmi les plus hospitaliers du monde : Gelal el-Din ben Mokram, « maître de ceux qui savent par cœur », serait étonné d'avoir pu chanter autrefois : « Celui qui descend à Alexandrie ne reçoit comme don d'hospitalité — Que de l'eau ou la description de la Colonne d'El Saouari. — Quand on veut le bien traiter, on va jusqu'à lui donner de l'air — Doux et l'indication du Phare. — On lui peint aussi la mer et ses vagues. — En y joignant la description des grandes barques grecques. — Que l'hôte n'ait pas l'ambition d'avoir du pain — Car il n'y a là pour cette lettre aucun lecteur ».

Organisation Administrative. — La ville d'Alexandrie, qui est le siège d'un gouvernorat, est administrée, depuis 1890, par une Commission municipale de 28 membres, dont 8 sont nommés par le gouvernement, 6 sont membres de droit, de par les fonctions élevées qu'ils occupent, 6 sont élus par le collège général des électeurs (c'est-à-dire par tout citoyen payant un minimum de 75 livres égyptiennes de loyer par an), 3 sont élus par le collège des importateurs, 3 par celui des exportateurs, 2 par les pro-

priétaires. Il n'est pas admis, dans la Commission municipale, plus de 3 membres élus d'une même nationalité. La présidence de la Commission revient de droit au gouverneur de la ville. La Commission se divise en plusieurs Comités qui veillent à la bonne marche et au développement des différents services; elle nomme aussi une Délégation, qui est son organe administratif et exécutif permanent La Délégation est composée de 7 membres, plus le vice-président de la Commission, qui en est membre de droit et qui la préside. La direction et la surveillance de tous les services sont confiées à un Directeur Général, qui assiste à titre consultatif aux séances de la Délégation, de la Commission et des Comités. Le service municipal comprend les branches suivantes: 1. Service Administratif et du Contentieux, 2. des Recettes, 3. Technique, 4. du Nettoiement, 5. des Parcs et Plantations, 6. Sanitaire, 7. Vétérinaire, 8. du Musée, 9. de la Bibliothèque, 10. des Pompiers. A la fin de chaque année l'Administration publie en volume les Rapports des Chefs sur la marche des divers services. Malgré la tendance du Gouvernement à centraliser au Caire la direction de toutes les branches de l'administration, Alexandrie est restée le siège de la Cour d'Appel Mixte, de l'Administration des Douanes, des Ports et Phares, du Conseil sanitaire maritime et quarantenaire. Pour la direction du service de sûreté publique, et pour la bonne marche des autres services publics qui ne relèvent pas de la Municipalité, la ville et son territoire constituent un Gouvernorat. Le Gouverneur, qui est en même temps, ainsi que nous l'avons dit, président de droit de la Commission municipale, est le représentant de l'Etat à Alexandrie: il est aidé par un sous-gouverneur et par le commandant de la police. D'ailleurs les Ministères, l'administration de la Caisse de la Dette Publique, l'agence diplomatique d'Angleterre résident à Alexandrie pendant les mois d'été. S. A. le Khédive, qui aime beaucoup notre ville, y passe plusieurs mois de l'année, dans sa résidence de Montazah.

Climat, Hygiène, Confort. — Dans l'antiquité, Diodore, Strabon, Ammien Marcellin, Quinte-Curce, Celse et Pline ont vanté la salubrité du climat d'Alexandrie. Cette salubrité y avait attiré une grande affluence de valétudinaires, comme il arrive aujourd'hui encore dans certaines villes exceptionnellement abritées du littoral de la Méditerranée. Le traitement de la phtisie amenait annuellement à Alexandrie une colonie élégante fort nombreuse. « A Alexandrie, dit Strabon, les eaux du Nil venant à croître au commencement de l'été, remplissent le bassin du lac, et ne laissent subsister aucune partie marécageuse d'où pourraient s'élever de dangereuses exhalaisons. De plus

c'est à cette même époque que soufflent du nord les vents étésiens, qui arrivent après avoir traversé une si vaste étendue de mer : aussi l'été est pour les Alexandrins une saison très agréable ». La renommée de la salubrité d'Alexandrie était très grande même à l'époque de l'historien arabe Makrizi (1441) : « Ceux qui s'occupent de cosmographie, de la description des pays, de l'arrangement des climats et des régions, affirment que dans aucun pays du monde l'âge des hommes n'est aussi long qu'à Marabout, dans le district d'Alexandrie, et au Ouadi Farganah ». On a, en général, de nos jours, une assez mauvaise opinion de son climat ; mais on ne doit pas perdre de vue que, si les vents du nord et du nord-ouest y dominent, et que, si une grande humidité en constitue, du moins d'Août à Novembre, une des caractéristiques essentielles, ces inconvénients sont mitigés par des avantages d'une importance capitale. Nous voulons parler de la grande stabilité thermique, puis de l'air qui y est incomparablement pur, et de la brise, qui pendant l'été y règne constamment depuis trois heures de l'après-midi. Des observations météorologiques de plusieurs années, on déduit que la température minima donne une moyenne de 16 degrés centigrades, la température maxima une moyenne de 24 degrés. Rarement, même pendant les mois les plus chauds, la température dépasse 31-32 degrés. Il pleut très peu à Alexandrie, et presque exclusivement en Novembre, Décembre et Janvier (de 4 à 7 centimètres de pluie totale par mois) ; le reste de l'année, il n'y tombe guère que quelques gouttes.

Le *khamsin* est un vent du désert très chaud, dont on se fait une idée exagérée, et qui ne souffle chaque fois que deux ou trois jours généralement, surtout vers l'équinoxe du printemps.

Depuis que la Compagnie des eaux a installé de nouveaux filtres, l'eau distribuée ne présente plus le moindre danger ; elle est au contraire si pure qu'elle peut soutenir la comparaison avec les meilleures eaux potables connues [1]. La Municipalité fait des efforts constants pour améliorer d'une façon effective les conditions hygiéniques de la ville. Beaucoup de travaux d'assainissement ont été exécutés, beaucoup d'établissements insalubres détruits, une surveillance rigoureuse est exercée sur toute maladie infectieuse, qui est combattue sans merci, de telle sorte que le pour-

(1) Il semble que dans l'antiquité la santé publique des classes pauvres laissait beaucoup à désirer, à cause de l'impureté de l'eau, lorsque celle-ci était puisée directement au canal et non pas aux citernes. Du moins pour l'époque de César, nous avons le témoignage du *Bellum Alexandrinum* : « adeo est limosa atque turbida (l'eau) ut multos variosque morbos efficiat ». Galène donne l'éléphantiasis comme maladie caractéristique d'Alexandrie. L' empereur Auguste s'est beaucoup préoccupé d'augmenter les aqueducs, et de les faire arriver dans tous les quartiers de la ville.

centage de la mortalité est en diminution constante. Durant les dernières années la mortalité a été constamment en décroissance ; elle s'est réduite, en 1912, à 33.6 ‰ pour les indigènes et à 12.8 ‰ pour les étrangers.

Alexandrie offre à ses visiteurs des promenades aussi pittoresques que variées, des distractions de grande ville, comme courses de chevaux, sports, théâtres, concerts, conférences; elle possède également des hôtels de tout premier ordre.

Edilité. — On ne saurait guère affirmer que nos ingénieurs et nos architectes modernes aient égalé Dinocrate, ni ses collaborateurs et successeurs, pour faire d'Alexandrie une ville monumentale; on est plutôt forcé d'avouer que la plus grande partie des bâtiments publics et privés accusent un goût médiocre. Quelques tentatives isolées feraient pressentir que le sentiment du beau commence à pénétrer les esprits même les moins cultivés. Les nouveaux parcs et le grand quai du port-est contribueront certainement à rehausser la beauté de la ville. Le faubourg de Ramleh du reste, bien que s'étant développé trop rapidement, sans plan préconçu, possède parmi de nombreuses villas dispersées sous des palmiers, qui ajoutent à son pittoresque, plusieurs propriétés grandioses entourées de jardins superbes. La *route de la corniche* projetée, et en partie construite, entre Silsileh (Cap Lochias) et S. Stefano, qui longera la Méditerranée sur une longueur de huit kilomètres, constituera une des plus belles promenades du monde.

Commerce. — Le commerce du port d'Alexandrie s'est accru dans des proportions étonnantes au cours de ces dernières années. En 1912 la statistique signale le mouvement suivant : Vapeurs entrés 1927, sortis 1933, total 3860. Tonnage net de registre total pour les vapeurs entrés et sortis 6.971.247 tonnes. Marchandises à l'arrivée 2.660.170 tonnes, au départ 1.417.029, c'est-à-dire un total de 4.077.199. Passagers 182.782. Voiliers : entrés 749, sortis 754, total 1503 ; tonnage de registre total pour les voiliers entrés et sortis 184.065 tonnes. Marchandises à l'arrivée 68.917 tonnes, au départ 37.353, total 106.270. Valeur de la récolte du coton 26.507.055 liv. égypt. C'est le chiffre le plus élevé qui ait jamais été atteint. Cet énorme mouvement de commerce nécessite chaque jour de nouveaux travaux pour améliorer le port : on construit de nouveaux quais, on élargit l'avant-port, dernièrement on a créé une nouvelle passe navigable par tous les temps et pour les navires du plus fort tonnage, à leur entrée comme à leur sortie.

Vie intellectuelle. — En dehors de nombreuses écoles primaires et secondaires de différentes nationalités et de quelques écoles d'arts et métiers, Alexandrie possède une Université populaire libre où l'on donne des cours de langues modernes et des séries de conférences sur tous les sujets qui peuvent intéresser et développer une culture supérieure. Un Conservatoire très fréquenté tente, avec succès, de propager le goût de la musique parmi le peuple. La ville peut s'enorgueillir de posséder une Bibliothèque d'environ 25.000 volumes, un Musée archéologique, dont l'importance augmente chaque jour, et une Galerie de tableaux cédée dernièrement à la ville par feu M. Friedheim. Une Société archéologique, qui compte environ 130 membres, contribue beaucoup à réveiller l'intérêt des Alexandrins pour la gloire passée de leur ville. Elle fait exécuter des fouilles, donne des conférences, organise des excursions et publie un bulletin archéologique. Une Société de sciences naturelles, fondée en 1908, groupe un certain nombre d'amateurs et de savants. A côté de nombreux journaux politiques quotidiens, édités en toutes langues, il y a des revues scientifiques et littéraires bimensuelles ou mensuelles. Souvent celles-ci n'ont duré que ce que durent les roses, mais la fréquence de leur apparition est peut-être une preuve qu'elles répondent à un besoin intellectuel de la population.

Visite à la ville moderne. — La vaste place rectangulaire (environ 450 mètres de longueur sur 100 mètres de largeur), qui porte le nom du fondateur de la prospérité d'Alexandrie, le grand Mohamed-Ali, forme le centre de la ville moderne. Au milieu de la place se trouve le monument que la ville lui a érigé (fig. 1). Cette belle statue équestre en bronze, signée Jacquemart, a été fondue à Paris ; la base est en marbre de Carrare. A l'ouest de la place, s'étend le quartier dit du Midan (Bazar arabe), et la rue Franque qui mène au port, à la baie d'Anfouchy, à l'ancienne nécropole du même nom et au palais de Ras-el-Tin, résidence d'été du Khédive. Il est à conseiller de s'y rendre par la belle route longeant les quais du Port-Est et ceux de la baie d'Anfouchy, et de prolonger la promenade jusqu'au Sailing Club d'où l'on jouit d'une vue superbe du port.

En suivant la rue Franque qui s'ouvre sur le côté ouest de la place Mohamed-Ali, on rencontre à quelques centaines de mètres la mosquée Ibrahim Terbana bâtie, en 1685 (ère chrétienne), avec des matériaux appartenant à des monuments de l'époque Gréco-Romaine.

« C'est, — dit M. Herz Pacha, Conservateur des Monuments de l'Art arabe —, une grande construction rectangulaire, massive et

crépie au lait de chaux, portant sur une de ses faces longitudinales de petites boutiques garnies d'auvents en nattes : au dessus est une médresseh et une galerie extérieure formée de colonnettes supportant des arcs en fer à cheval et munie d'une balustrade en bois. L'édifice est surmonté d'un minaret, à pans coupés, terminé par une galerie hexagonale, d'où s'élève une colonne cylindrique coiffée d'un bulbe.... La porte étroite et peu ornée est près de l'angle de cette façade : on y monte par un

Fig. 1.

escalier de cinq à six marches. Cette porte présentait aussi une décoration assez élégante, mais aujourd'hui tout est dégradé. A l'intérieur les murs et les niches de prière sont ornés de carreaux en faïence de toute sorte à décors géométriques du genre de ceux qu'on trouve à Rosette ».

La Mosquée d'Abdel Baki-el-Chourbagui, située au commencement de la rue de Ras-el-Tin, a été construite en 1757. Une grande galerie s'ouvre sur la façade.

Plus loin, à droite de la rue de Ras-el-Tin, entre celle-ci et les quais, se trouve la Mosquée de Sidi Aboul-Abbas-el-Moursi,

où l'on arrive par le Midan du même nom. Cette mosquée est la plus respectée de la ville, car elle porte le nom et abrite la tombe d'un grand savant mort en 686 de l'hégire (1287-88). De la mosquée primitive il ne subsiste plus rien. L'édifice actuel est l'œuvre entreprise en 1180 de l'hégire (1766-67) par de pieux Maghrabins.

Sur le côté Sud de la place Mohamed-Ali, on remarque le Palais de Justice et quelques beaux immeubles, tels que celui de M. Primi, celui où siège la Banque Ottomane, la Galerie Menasce, et enfin, dans le style moresque, le palais du Prince Ibrahim. L'interminable rue des Sœurs qui débouche sur ce côté de la place et que longe une double ligne de tramway sur tout son parcours, conduit à Minet-el-Bassal (où sont les grands dépôts de coton, de bois et de céréales), à la gare des marchandises de Gabbari et au faubourg du Mex (en face du Caracol Labbane, se détache la ligne qui va jusqu'au Port). Au sud-est, à quelques pas de la place Mohamed-Ali, il y a le square et l'église Ste-Catherine. Non loin de celle-ci l'église patriarcale grecque-orthodoxe, le siège de l'archevêque catholique latin. Sur le côté nord de la place Mohamed-Ali, on remarque l'okelle Monferrato et plus loin l'immeuble St-Marc, qui sert d'école et de lieu de réunion pour la communauté anglaise ; dans le jardin qui entoure l'église anglicane adossée à l'immeuble St-Marc, est le buste du général Earle, tué à Birbekan dans un combat contre les derviches, en 1885. La Bourse, bâtie sur les plans de l'architecte Mancini, se trouve entre la rue Chérif Pacha et la rue Tewfick et occupe tout le côté est de la Place.

Il y a, dans la rue Chérif Pacha, quelques constructions remarquables, dont les rez-de-chaussée sont occupés par de riches et élégants magasins et de nombreux bureaux de banques ou de sociétés commerciales. Lorsqu'on a creusé les fondations des maisons qui bordent cette rue, on a retrouvé et, malheureusement, on a démoli ou caché à jamais les ruines de plusieurs monuments de l'ancienne ville.

A l'extrémité de la rue Chérif se trouve un carrefour. En face de soi, on a la rue de la Gare du Caire qui conduit aussi au quartier de Moharrem-Bey et au Canal Mahmoudieh ; à droite, la rue Sidi Metualli ; à gauche, la rue de Rosette.

Ces deux dernières rues suivent avec beaucoup d'approximation l'ancienne avenue longitudinale ou rue Canopique, qui se terminait par la porte de la Lune à l'occident, par la porte du Soleil à l'orient. Dans les fondations de la « Bourse Toussoun » (bureaux Cook), on a retrouvé, en 1886, les ruines d'un temple gréco-égyptien dédié à Osorapis et à Isis, au roi Ptolémée

Philopator et à sa femme Arsinoé. On se dirige vers le sud-ouest si on veut aller à la colonne dite de Pompée (Sérapeum) et aux hypogées de Kom-el-Chogafa, en suivant les rues Sidi Metualli, Saleh-el Dine, du Premier Khédive, de la Colonne Pompée. A une centaine de mètres, en suivant la rue de Rosette, on rencontre la rue Nâbi Danial. On croit que la Mosquée Nâbi Danial, vis-à-vis l'ancien consulat de France, au pied de Kom ed Demas, recouvre l'emplacement où se trouvait et où, selon la conviction de beaucoup de personnes, doit encore se trouver la tombe d'Alexandre le Grand. La colline qui s'élève sur la droite de la rue de la porte Rosette, au delà de Kom ed-Demas, est connue sous le nom de Kom-ed-Dik et correspond à l'ancien Paneum qui était un parc monumental. Au pied de Kom ed-Demas du côté de la rue de Rosette, en creusant les fondations de la maison Boustros qui porte aujourd'hui le n° 28, on a trouvé la statue colossale d'Hercule, actuellement au Musée. En creusant les fondations de la maison Lifonti (n° 12), on a découvert un grand socle portant le nom de l'empereur Valentinien (Musée, salle 6). En creusant les fondations du théâtre Zizinia, on a mis au jour une belle statue de Marc-Aurèle (Musée, salle 12), ainsi que d'autres statues en marbre ; sans doute cet endroit était un des centres les plus importants de la ville ancienne. La rue Canopique était flanquée, dans toute sa longueur, de beaux portiques, de temples et de riches palais, dont les colonnes et les débris sont cachés sous les immeubles actuels.

Parmi les constructions modernes ont peut signaler le théâtre Zizinia, le New Khedivial Hôtel et le joli palais du Comte Zogheb, actuellement siège du Tribunal indigène ; plus loin, le Palais Municipal, au nord duquel est situé le Musée, dans la rue du même nom.

Si, allant jusqu'au bout de la rue Rosette, on tourne à gauche en suivant la ligne du tramway, on parvient aux jardins publics de la rue d'Allemagne, dans le sous-sol d'une partie desquels on peut visiter la belle citerne el-Nabih, à trois étages. Au milieu des jardins, est le monument élevé en l'honneur de Nubar Pacha, ministre des Affaires Etrangères sous le Khédive Ismaïl, président du conseil des Ministres et Ministre de l'Intérieur sous Tewfick, qui a beaucoup contribué à européaniser l'Egypte. Sur la place Saïd a été élevé, par les soins de feu le Dr. Schiess Pacha, une grande colonne en granit rose d'Assouan, trouvée dans une propriété voisine des Barons de Menasce. La colonne devait appartenir à une grande construction du quartier royal de l'époque ptolémaïque, ainsi que le chapiteau en granit verdâtre qui la surmonte. Il y a, à côté

du socle, deux statues de Sechmet, déesse de la guerre, à tête de lionne. La colline sur laquelle s'élèvent les édifices et le jardin de l'hôpital du Gouvernement doit recouvrir les ruines d'importantes constructions ptolémaïques et romaines, et peut-être même du Théâtre. Le jardin mérite une visite parce qu'on y voit un ancien sarcophage en granit, flanqué de deux belles colonnes avec reliefs chrétiens, provenant, semble-t-il, de l'ancienne église de Théonas. Le sarcophage ainsi que les colonnes ont été placés là par les soins de l'ancien directeur de l'Hôpital indigène, le Dr. Schiess Pacha qui y est enseveli. Il a également érigé, en souvenir du jubilé de la reine Victoria, la colonne en marbre blanc qu'on observe sur le sommet de la colline. On jouit, en cet endroit, d'une vue superbe sur la mer et sur la ville. Si on se tourne vers le nord, on a, à droite, les différents faubourgs de Ramleh, à gauche et derrière soi, toute la ville, de la porte Rosette au Mex ; en face, l'immense plaine de la mer d'une beauté saisissante sous la lumière intense d'un ciel toujours bleu; au pied de la colline, le nouveau quai, travail colossal qui a enrichi la ville d'une promenade splendide, que l'on pourra orner de palais, d'édifices et de monuments qui constitueront, espérons-le, un hommage à l'art et à l'esthétique.

Le nouveau quai ceint l'ancien port (Portus magnus), du Cap Lochias (nord-est) au Phare (nord-ouest: Fort Qait-Bey), et nous savons que cet emplacement était peuplé de merveilleuses constructions qui faisaient l'orgueil d'Alexandrie.

En redescendant rue d'Allemagne, on la suit jusqu'à la rue Missalla (rue de l'Obélisque). Cette rue a pris son nom des obélisques, connus sous les noms d'aiguilles de Cléopâtre, et qui se trouvaient à la fin de cette rue entre la gare du tramway de Ramleh et la maison actuelle de Yehia Pacha. Ces obélisques, dont l'un était debout et l'autre couché sur le sol, marquaient l'entrée ou une des entrées du Cesareum ou Sebasteion (temple vaste et célèbre dédié au culte des empereurs) (fig. 2). L'un de ces obélisques a été cédé aux États-Unis et décore actuellement une place de New-York, l'autre a été envoyé à Londres, où il a été dressé sur le bord de la Tamise.

La rue Missalla débouche à gauche sur le boulevard de Ramleh, qui possède plusieurs maisons remarquables et qui est toujours très animé, car il conduit à la gare terminus des riches faubourgs orientaux de la ville. Le boulevard de Ramleh aboutit non loin de la place Mohamed-Ali, d'où nous étions partis.

Ramleh. — Ramleh signifie en arabe le « Sable » ou le « Désert », mais à Alexandrie il indique, par extension, l'ensemble

des faubourgs le long de la côte orientale, depuis l'Ibrahimieh jusqu'aux Palais de S. A. la Khédivah Mère. Ces faubourgs sont bâtis sur une étroite ligne de collines sablonneuses entre la mer, le lac de Hadra et le canal Mahmoudieh. L'origine de Ramleh est récente. Il n'y a pas un demi-siècle, c'était Ramleh, du sable, au vrai sens du mot, car sauf quelques groupes de pauvres maisonnettes arabes et de tentes de Bédouins, il n'y avait pas une seule maison européenne. Le développement toujours croissant de l'ensemble des faubourgs a été d'une étonnante rapidité. Plusieurs causes y ont contribué : le chemin de fer d'abord, cons-

Fig. 2.

truit il y a environ quarante ans, et qui a été transformé tout récemment (1904) en ligne de tramway électrique ; la sécheresse du climat, qui contraste avec l'humidité de la ville ; enfin l'accroissement extraordinaire, bien qu'un peu fictif, de la prospérité générale en Egypte, avant la crise qui a sévi en 1907-08. D'ailleurs le séjour de Ramleh est non seulement très sain, mais encore très agréable, grâce à la proximité de la plage, aux jardins dont la plupart des maisons sont entourées, et aux nombreux bosquets de dattiers (fig. 3). On pourrait dire que ce faubourg réalise l'idéal de la cité jardin. Aujourd'hui Ramleh compte 30.000 habitants environ. S'il n'a pas eu à l'époque ptolémaïque un nombre considérable d'habitants, il a été très peuplé à l'époque romaine depuis Octave-Auguste. Ce fau-

bourg avait été appelé Juliopolis d'abord et ensuite Nicopolis. On prend le tramway à la Gare de Ramleh (monter sur l'impériale s'il n'y a pas trop de vent). Avant d'arriver à la gare dite du « Camp de César » on a, à droite, les cimetières européens modernes ; sur l'esplanade, à gauche, la nécropole dite de Chatby, une des plus anciennes d'Alexandrie. Elle a été explorée par le Musée en 1904-1905 (voir Musée, salles 20-21). Après la gare du « Camp de César » viennent celles d'Ibrahimieh, du Sporting Club (vue à droite sur le champ de courses ; Polo ; Lawn-Tennis ; Cricket), de Cléopâtre, de Sidi Gaber, de Mustapha Pacha (casernes du corps d'occupation, tout

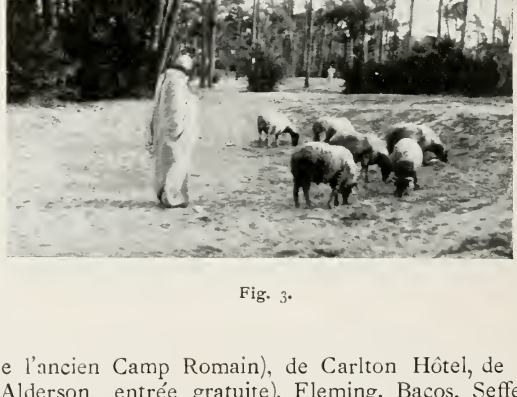


Fig. 3.

près de l'ancien Camp Romain), de Carlton Hôtel, de Bulkeley (villa Alderson, entrée gratuite), Fleming, Bacos, Seffer (Hôtel Beauséjour), Schutz (Hôtels Miramar et de Plaisance), San Stefano (Hôtel Casino, Etablissements de bains ; musique tous les jours en été), Beau-Rivage (Hôtel ; Skating Rink), Palais de la Khédivah Mère.

Cette promenade d'Alexandrie à San Stefano peut se faire aussi en voiture. On sort par la rue de la Porte Rosette en suivant une route parallèle à la ligne du tramway ; elle est bordée de jardins et de villas. Pendant toute l'année, l'après-midi, il y a, sur cette promenade, un va-et-vient incessant de voitures, d'automobiles, de chevaux, de bicyclettes. En face d'Ibrahimieh, à droite de la route, on a le village de Hadra, près de l'emplacement de l'ancien faubourg Eleusis. Près du lac de Hadra existaient

jusqu'au milieu du XIX^me siècle les derniers vestiges du célèbre temple Telesterion, bâti par Ptolémée II. C'est là qu'on a découvert les restes des statues colossales en granit vert d'Antoine en Osiris (aujourd'hui dans la Cour du Musée) et de Cléopâtre en Isis (aujourd'hui en Belgique au château du baron de Warocqué) (1).

Canal Mahmoudieh. — Une promenade non moins agréable est celle du « Canal Mahmoudieh » jusqu'au jardin public de

Fig. 4.

Nouzha. On peut même visiter, un peu plus loin, le jardin Antoniadis qui renferme un hypogée d'époque romaine(2). Une superbe allée se détache de la rue d'Aboukir en face de l'entrée des cimetières européens et va jusqu'au Rond-Point (établissement de la Compagnie des Eaux). De là, d'autres allées se détachent et vont jusqu'au canal Mahmoudieh, soit du côté de Moharrem Bey, soit du côté de Hadra (on peut aller par Moharrem Bey et revenir par Hadra).

(1) M. Consigli, dans le *Spettatore Egiziano* et dans le *Messaggere di Modena* du 28 mars 1856, parle aussi d'une « bella Cariatide in marmo bianco, perfettamente scolpita, di grandezza colossale ». J'ignore le sort que cette belle sculpture a subi.

(2) V. Thiersch H., *Zwei antike Grabanlangen bei Alexandria.*

Le canal qui porte aujourd'hui le nom du sultan Mahmoud, n'a pas été creusé par Mohamed-Ali. Le fondateur de l'Alexandrie moderne s'est borné à la réfection et au curage du canal, qui existait à peu près depuis la fondation de l'ancienne ville, et qui était dérivé de la branche Canopique du Nil, à Chéreum et Schedia (Karioun-Kom-el-Guizeh) près de Kafr-ed-Dawar. Le lit du nouveau canal se confond avec celui de l'ancien à partir de cet endroit jusqu'à quelques centaines de mètres de l'embouchure, où il abandonne l'ancien tracé, pour faire un coude à l'ouest de la gare du chemin de fer du Gabbari.

Fig. 5.

Au-delà de Schedia, le Mahmoudieh suit le tracé du vieux canal de Fouah. Mohamed-Ali a dépensé pour ce travail 7 millions et demi de francs et a employé 250.000 ouvriers.

Le canal est sans cesse parcouru par des barques que surmontent deux immenses voiles blanches (fig. 4); ses bords sont ombragés par des arbres gigantesques, et la route qui le longe passe devant de riches villas. L'immense et calme plaine du lac Maréotis, qu'on aperçoit au delà dans toute son étendue contribue à augmenter le pittoresque de ce beau paysage égyptien (fig. 5).

Jardin Nouzha. — Du Rond-Point on arrive en une vingtaine de minutes au Jardin Nouzha, propriété de la ville, destiné à devenir prochainement un des rendez-vous préférés des Alexandrins. Il comprend une superficie d'environ 30.000 mq.: disposé

autrefois en parc par le Khédive Ismaïl, il avait été abandonné ensuite, et ne conservait plus guère que des vestiges de son ancienne splendeur. Ce n'est que dernièrement que la Municipalité a pris l'heureuse initiative de le transformer à nouveau et de lui rendre sa beauté première. Dans un paysage magnifiquement situé, on voit la flore méridionale s'épanouir ici dans toute sa richesse; à côté de petits bosquets, on rencontre de vastes emplacements laissés libres et réservés aux réunions des grands comme aux jeux des petits; il y a un kiosque de musique; ici et là des abris destinés aux pique-niques ajoutent le confort occidental aux suggestions du paysage d'Orient. Du point le plus élevé, on a une très belle vue sur le lac de Hadra, la promenade de Ramleh et les faubourgs d'Ibrahimieh, Sidi-Gaber, San Stefano.

LA VILLE ANCIENNE

« L'estremo
Eroe cui Ella (Elena di Sparta) soggiacque
nomavasi, come l'idéo
rapitor suo primo, Alessandro.
Su quella zona terrestre
che si protende arenosa
tra il Mediterraneo mare
e il Mareotide lago,
il giovine eroe la premette
e fu lor prole Alessandria ».

D'Annunzio, *Laus Vitae*, 1335-1344

Aperçu historique. — En juillet 332 a. C., après sept mois de siège, la ville de Tyr tombait entre les mains d'Alexandre le Grand; et toute la Syrie méridionale ne tarda pas à subir le même sort. Le Conquérant put alors marcher sur l' Egypte. Ce pays avait été soumis par Ochus depuis quelques années seulement, après un demi-siècle d'indépendance, et gardait le souvenir brûlant des cruautés commises par les Perses au moment de la conquête. Les Egyptiens saluèrent Alexandre (fig. 6) comme un libérateur. Il passa un hiver dans le pays et fonda cette Alexandrie qui, en quelques dizaines d'années, devait devenir le centre du commerce du monde entier, le centre aussi, ou tout au moins l'un des centres les plus importants, de la civilisation grecque de l'époque hellénistique, et qui devait rester pendant plus de trois siècles la ville la plus riche et la plus peuplée de la terre.

La prospérité si prompte d'Alexandrie, a fait attribuer sa fondation à une inspiration divinatrice du Conquérant : Alexandre, dit-on, s'étant rendu maître de Memphis et suivant la côte pour gagner l'oasis d'Ammon (aujourd'hui Siwa), aurait été frappé de l'excellente position qu'offrait la bourgade de Rhakotis, en face

de l'île de Pharos, pour l'établissement d'un port qui fût en relation avec le reste de la terre. Quelques historiens modernes pensent que les preuves du génie d'Alexandre doivent être cherchées ailleurs que dans le choix de cet emplacement ; si Alexandrie, disent-ils, avait été fondée près de la baie de Canope (Aboukir), ou sur un autre point de la côte relié par un canal avec l'intérieur du Delta, elle aurait eu certainement le même succès. « It was, I believe, écrit le professeur Mahaffy, not the eagle eye of the conqueror, but the proximity of Naukratis, and the representations of its traders, which led him to choose the western extreme of the Delta ». Assurément il faut tenir compte des exagérations introduites dans les légendes qui se sont formées après coup sur les origines d'Alexandrie; Alexandre n'avait sans doute pas prévu que cette ville deviendrait la métropole du monde hellénistique; toutefois il faut croire qu'il a eu de bonnes raisons pour préférer à Canope, proche elle aussi de Naukratis, et déjà florissante, le point de la côte qui faisait face à l'île de Pharos; et si les habitants de Canope furent encouragés à abandonner leur ancienne ville pour venir habiter la nouvelle, on doit admettre qu'Alexandre obéissait, non pas aux suggestions des Naukratites, mais à la conviction que l'emplacement choisi était plus avantageux que tout autre[1]. Les plans de la future cité furent tracés par l'architecte Dinocrates et les travaux commencèrent aussitôt. Cléomènes de Naukratis, qu'Alexandre, après la conquête de l'Egypte, avait placé à la tête de l'administration financière (il fut tué par Ptolémée à la mort du roi, en 322), était chargé de veiller à la rapide exécution du projet. Néanmoins, au moment de la mort du Conquérant (322), les travaux

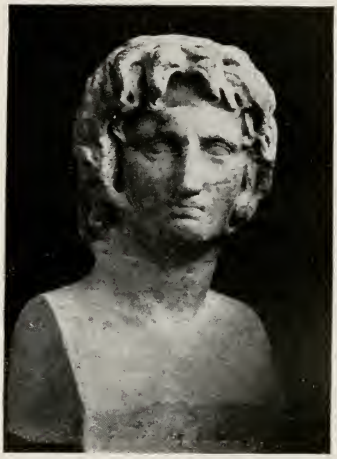


Fig. 6.

(1) Ceci ne justifie pas, naturellement, un sophisme tel que le suivant: « Alexandre s'est plus illustré en fondant Alexandrie et en méditant d'y transporter le siège de son empire, que par ses plus éclatantes victoires ». Cfr. Dimitsa, *Ἱστορία τῆς ἀρχαίας πόλεως Ἀλεξανδρείας*, pag. 48 seq.

n'étaient pas très avancés, et malgré l'activité déployée par Ptolémée, fils de Lagos, devenu satrape d'abord et ensuite (306) roi d'Egypte, ce ne fut que sous le règne de Ptolémée II (285-246) qu'Alexandrie cessa d'être un chantier, pour devenir la cité dont la beauté exalta l'imagination des contemporains. Les trois premiers Ptolémées, princes magnifiques et libéraux, dont le bon goût égalait la sagesse politique, bâtirent, sans compter, un nombre considérable de temples, d'édifices publics et de monuments, et ils appelèrent à Alexandrie les meilleurs artistes de l'époque. Ptolémée IV, prince indolent mais fastueux, doit avoir, lui aussi, contribué à l'embellissement d'Alexandrie. La découverte de la pierre de fondation du temple de Sarapis et Isis sur l'emplacement actuel de la Bourse Toussoun, est un indice de l'activité de ce roi comme constructeur. Il est difficile de croire que son culte presque fanatique pour Dionysos et ses velléités de réformateur religieux, ne se soient pas manifestés par des monuments publics. Quelque temps après la mort de Ptolémée Philopator (205-4), la ville d'Alexandrie se souleva contre Agathocles, qui avait pris la tutelle du trop jeune Ptolémée V et qui tyrannisait la capitale et l'Egypte entière ; mais il ne semble pas qu'Alexandrie eut à souffrir de ces troubles dans sa beauté extérieure. Pendant la guerre civile entre Ptolémée Philométor et Ptolémée Evergète II (171-170), Alexandrie fut assiégée par le roi de Syrie Antiochus, qui disait vouloir restaurer sur le trône Philométor. Le siège provoqua une disette dans la ville ; mais il ne doit pas avoir causé de dégâts considérables, car Antiochus se retira « frustra tentatis mœnibus », c'est-à-dire sans avoir réussi à pénétrer à l'intérieur des murs d'enceinte. On peut affirmer que les querelles et les luttes intestines de la dynastie n'arrêtèrent pas le développement de la ville ; au contraire, vers la moitié du Ier siècle av. J.-Ch., lorsque les Romains s'immiscèrent dans les différends entre Cléopâtre et son frère et mari Ptolémée XIV, Alexandrie avait atteint le maximum de sa splendeur. Diodore, qui écrivait au temps de Pompée, dit : « Ce n'est pas seulement Alexandre, ce sont presque tous les rois, ses successeurs en Egypte, jusqu'à nos jours, qui l'ont décorée en ajoutant à leurs palais des constructions magnifiques ; et la ville a pris une telle extension dans les temps qui l'ont suivi, qu'au jugement de beaucoup de gens elle est la première du monde ». L'arrivée de César en Egypte à la poursuite de Pompée, lui porta le premier coup. César prit parti en faveur de Cléopâtre contre Ptolémée qu'il retint prisonnier, mais ce dernier, rendu à la liberté sur la demande des Alexandrins, ne tarda pas à se retourner contre lui. César, as-

siégé avec les siens dans le théâtre et une partie du Bruchium fit mettre le feu aux vaisseaux égyptiens. L'incendie s'étendit à la ville et ruina plusieurs édifices importants (1).

Après avoir été la maîtresse de César, Cléopâtre subjugua Marc-Antoine qui s'abaissa jusqu'à devenir l'esclave des caprices de cette femme voluptueuse. Antoine enrichit, à cette époque, Alexandrie de plusieurs monuments volés à d'autres villes de la Grèce. Lorsque Octavien Auguste (30 av. J.-Ch.) s'empara d'Alexandrie, il ne se borna pas à restituer ces monuments aux villes qui en avaient été dépouillées, mais il transporta à Rome un riche butin de guerre ; toutefois, il fit son possible pour favoriser le développement d'Alexandrie et agrandit la ville en fondant le faubourg de Nicopolis ou Juliopolis, où il institua des jeux quinquennaux en souvenir de sa victoire sur Marc-Antoine, et fit bâtir un amphithéâtre et un Stade.

Sous les premiers successeurs d'Auguste, Alexandrie fut déchue de son importance politique, mais elle n'eut, par contre, qu'à se louer de la bienveillance que les empereurs lui témoignèrent. On dit même que ceux-ci songèrent à diverses reprises à en faire leur capitale. Strabon d'ailleurs nous laisse entendre qu'Alexandrie ne devint le premier marché du monde qu'après sa réunion à l'empire. C'est à Alexandrie que Vespasien, favorisé par l'appui des philosophes, fut proclamé empereur l'an 69 ap. J.-Ch. Son fils Domitien (81-96) visita lui-même Alexandrie et s'occupa de questions littéraires et scientifiques avec les savants du Musée. A l'époque de Trajan, les Israélites qui habitaient la ville en grand nombre depuis sa fondation, et constituaient alors un tiers de la population, s'insurgèrent, et leur révolte sanglante causa de nombreux dégâts. La paix ne revint que sous Hadrien (117-138) qui visita Alexandrie par deux fois. Hadrien y trouva l'occasion de satisfaire sa grande passion pour l'architecture. Il eut à restaurer et à renouveler plusieurs temples et plusieurs édifices publics. Le taureau Apis, découvert parmi les ruines environnant la Colonne Dioclétienne et actuellement exposé au Musée, prouve que l'empereur déploya son activité même dans le temple célèbre de Sarapis. Il logea d'ailleurs au Sérapeum et prit part, de même que Marc-Aurèle (161-180) après lui, aux disputes philosophiques et scientifiques du Musée. L'historien Malala nous apprend qu'Antonin le Pieux (138-161) construisit la porte du Soleil, la porte de la Lune et le corso: *ἔκτισεν τὴν Ἡλιακὴν πύλην καὶ τὴν Σεληνιακὴν καὶ τὸν*

(1) On conteste avec de bons arguments d'ordre historique et d'ordre topographique que l'incendie ait attaqué la Bibliothèque proprement dite : il s'agirait plutôt de quelques dépôts de livres, placés tout près du Port.

δρόμον. Commode (180-193) également visita la ville et lui témoigna peut-être quelque bienveillance. Septime Sévère (193-211) se rendit à Alexandrie en l'an 199 et octroya ou plutôt restitua aux citoyens une constitution municipale.

Avec Caracalla commença la chute progressive, mais irrémédiable, de l'ancienne reine de la Méditerranée. Cet empereur, pour se venger des sarcasmes dont les Alexandrins l'avaient gratifié, ordonna un massacre général de tous les jeunes gens qu'il avait réunis dans le Stade sous prétexte de les passer en revue. Il saccagea la ville, ordonna de la séparer en deux parties par un *vallum*, ferma les théâtres, supprima les repas communs, y compris ceux du Musée, et décréta aussi la dissolution de l'Académie, célèbre école philosophique qui tirait son origine d'Aristote. La lutte entre l'empire et Zénobie, reine de Palmyre, fut désastreuse pour Alexandrie. Zénobie s'en empara en 269; puis, en 273, l'empereur Aurélien, après avoir défait Zénobie, pour se venger d'une tentative d'indépendance que la ville avait essayé de faire et de l'appui qu'elle avait accordé à l'usurpateur Firmus, la saccagea et en détruisit la plus grande partie. Il paraît que le quartier Bruchium fut à cette occasion presque totalement démoli et bouleversé. Un massacre suivi d'une ruine encore plus épouvantable fut celui qu'ordonna Dioclétien (294-5), lorsqu'il s'empara de la ville révoltée qui avait été assiégée pendant neuf mois. Malgré les efforts que Dioclétien fit ensuite pour venir en aide aux Alexandrins, la prospérité de la ville était désormais compromise pour toujours et presque anéantie; elle ne s'améliora certes pas à la suite des persécutions dont les chrétiens furent victimes de la part de l'empereur Dèce et de ses successeurs, ni à la suite des dissensions suscitées par les hérésies.

Alexandrie devint un centre du christianisme naissant; l'empereur Théodose donna le coup de grâce au paganisme (379-395) en adoptant officiellement la religion chrétienne. Il confia au patriarche Théophile la charge d'abolir le paganisme à Alexandrie. Celui-ci, avec une énergie impitoyable, sévit non seulement contre tous ceux qui se refusaient à embrasser la nouvelle religion, mais s'acharna aussi à détruire les temples, les monuments et les statues.

Le théâtre et le temple de Dionysos, le célèbre temple du Sérapeum [1] ainsi que l'admirable statue de Sarapis furent entre

(1) D'après ce que racontent Rufin et Aphtonius ainsi que plusieurs historiens et voyageurs arabes, il paraît que la destruction ne s'étendit pas à tous les édifices compris dans la zone du Sérapeum. Au moment de la conquête arabe et même plusieurs siècles après, il était possible d'observer des vestiges appréciables de l'ancienne magnificence, entre autres, quelques centaines de colonnes restées

autres détruits et incendiés. Sur l'emplacement du Sérapeum s'élevèrent une église dédiée à Saint-Jean et un couvent.

Naturellement la ville s'appauvrissait chaque jour davantage! Le patriarche Cyrille acheva de la ruiner en sévissant contre les Israélites qu'il voulut chasser tous de la ville. Et d'autres meurtres et d'autres actes de vandalisme suivirent. La belle et célèbre Hypathia, adversaire dangereuse pour Cyrille, à cause de sa beauté, de son érudition et de son courage, fut lapidée par la populace en 415. Sous Justinien (527-565) toutes les écoles païennes furent fermées et la ville eut à subir un incendie ordonné par l'impératrice Théodora, qui se vengea ainsi du refus qu'on lui avait opposé de reconnaître comme évêque Théodose, son favori.

En 565, Antonin le Martyr pouvait encore trouver Alexandrie « une ville superbe ».

En 619, le roi de Perse, Chosroès Ier, s'empara d'Alexandrie après un long siège, pendant lequel les soldats sévirent contre les campagnes avoisinantes et surtout contre les monastères qui y étaient extraordinairement nombreux. Ils démolirent ou incendièrent les églises et les édifices et en pillèrent tous les trésors. Lorsque la ville fut conquise, une partie de la population et notamment le patriarche copte Andronicus restèrent à l'abri des vexations ; toutefois les massacres furent considérables et bon nombre d'habitants furent envoyés prisonniers en Perse.

Dix ans après, l'empereur Héraclius conquit de nouveau l'Egypte à l'empire.

Mais l'armée du Kalife Omar ne tarda pas à arriver dans ce pays sous le commandement du général Amr-Ibn-el-Ass (Amrou). Amrou assiégea Alexandrie et s'en empara, après quatorze mois de siège, au mois d'octobre 641. Malgré une suite ininterrompue de désastres, la ville gardait encore des traces assez considérables de son ancienne magnificence. Du moins les historiens arabes en parlent avec enthousiasme.

Il va de soi que ce qui pouvait demeurer des anciens monuments ne fut pas respecté. Les Arabes choisirent comme capitale Fostat d'abord (Vieux Caire) et ensuite le Caire, et la décadence d'Alexandrie devint plus rapide et plus profonde. Jâkût († 1229) ne trouva à Alexandrie rien d'admirable ou de merveilleux à l'exception de la colonne appelée « Hamoud-el Saouari ».

debout. Benjamin de Tudèla visita la ville au douzième siècle. Il parle lui aussi des colonnes, mais il ajoute avoir vu vingt salles décorées de marbres qu'il croit avoir servi à l'enseignement pour les élèves de l'Académie. Ce détail contredit un manuscrit arabe daté de l'an 1067, actuellement à Paris, et qui affirme : « *aujourd'hui il ne reste rien sauf les colonnes ou piliers qui sont tous debout, pas un seul n'étant tombé* ».

La conquête éphémère mais désastreuse par Pierre Ier de Lusignan, roi de Chypre à l'époque des Croisades, d'une part, de l'autre et surtout des tremblements de terre qui auraient causé un affaissement du sol (ceux du commencement du XIVme siècle semblent avoir été particulièrement ruineux) achevèrent l'œuvre de destruction et d'abandon (1).

Cyriaque d'Ancône avait visité Alexandrie en 1435. Il dit avoir vu dans la ville « nobilissima » — à l'intérieur des murs et en dehors — de nombreuses et belles antiquités (vetustatum egregia plurima extra intusque conspeximus) mais, au fond, celles-ci se réduisent aux ruines du Phare, aux obélisques du Cesareum (aiguilles de Cléopâtre) et à la colonne de Pompée. Par conséquent les dires du célèbre humaniste ne contredisent pas du tout la sincère stupéfaction de Bernard de Breydenbach.

Toutefois pendant plusieurs siècles après la conquête arabe, Alexandrie resta la seconde ville de l'Egypte après le Caire, et la première ville maritime de l'Egypte et du Levant. Vers la première moitié du XIIIme siècle il n'y avait pas moins de 3000 marchands (français et italiens surtout) à Alexandrie. Léopold von Suchem écrivait vers 1350 : « A présent Alexandrie est la première ville maritime de l'Égypte et une des meilleures du Sultan ».

Néanmoins à travers le moyen âge et l'âge moderne, elle marcha vers la décadence la plus complète. D'autres villes (Rosette plus que toute autre) prirent sa place dans le commerce maritime et fluvial. Au commencement du XIXme siècle, Alexandrie était le nom d'un tout petit village d'environ 6000 habitants.

La renaissance ne devait s'effectuer qu'au cours du XIXme siècle, ainsi que nous l'avons exposé, par l'œuvre de Mohamed Ali. Elle compte aujourd'hui environ 400.000 habitants. Cette renaissance rapide n'a pas été avantageuse pour les ruines de l'époque ptolémaïque et romaine.

Il est certain que le sous-sol, malgré les destructions et les spoliations de toute nature, doit avoir gardé, à une grande profondeur, des restes importants, mais la rapidité fiévreuse du développement de la ville moderne sur l'emplacement de l'ancienne a empêché la science d'arracher au silence des siècles quantité de secrets qui subsistent dans l'histoire civile, dans l'histoire de l'art, comme aussi dans la topographie de la ville des Lagides. En réalité, encore de nos jours, beaucoup de monuments

(1) Voici l'impression qu'en 1483 Alexandrie faisait à ses visiteurs : « Introduits en ville, nous demeurâmes stupéfaits de ne voir de toutes parts que des ruines lamentables ; nous ne pouvions revenir de notre étonnement en voyant des murailles si belles et si fortes entourer une ville si pauvre ». (Bernard de Breydenbach : *Les Saintes Pérégrinations*).

ont été cachés à jamais ou détruits par ignorance ou par esprit de spéculation ; beaucoup de soi-disant amateurs n'ont été que des trafiquants et, de ce fait, quantité de collections ont été dispersées aux quatre coins du monde où, pour dire vrai, elles ne présentent plus aucun intérêt.

Ce qu'on a pu, dès lors, sauver de la ruine totale ou de la dispersion est d'autant plus digne d'observation et d'étude. Notre Musée, bien que de création récente, possède de nombreux objets très intéressants même pour de simples curieux ; de même la nécropole d'Anfouchy, l'hypogée de Kom-el-Chougafa, la nécropole de Chatby, la Colonne de Pompée attirent chaque jour davantage l'attention des savants et des touristes. Les fouilles que nous allons entreprendre sur l'emplacement du Sérapeum auront pour résultat, je l'espère bien, des découvertes heureuses !

BIBLIOGRAPHIE. — En dehors des histoires de l'époque hellénistique par Droysen, Niese, Kärst, de l'histoire grecque par Holm (quatrième volume) et surtout de l'histoire grecque par Beloch (troisième volume), voir : Bouché-Leclercq, *Histoire des Lagides*, Paris, Leroux, 4 vol.; Mahaffy, *The Empire of the Ptolemies*, London, Macmillan; Mahaffy, *A History of Egypt under the Ptolemaic Dynasty*, London, Methuen ; Milne, *History of Egypt under Roman rule*, London, Methuen; Lumbroso G., *L'Egitto dei Greci e dei Romani*, Loescher, 1892; Lumbroso G., *Descrittori italiani dell'Egitto e di Alessandria;* Gratien Le Père, *Mémoire sur la ville d'Alexandrie* (Description de l'Egypte), t. 18, p. 283-490 ; Dimitsa U. G., *Ἱστορία τῆς ἀρχαίας πόλεως Ἀλεξανδρείας; ἐν Ἀθήναις 1885; Οἰκονομόπουλος* I. D. *Ἀλεξανδρινὸς Διάκοσμος 1889.* Athènes-Alexandrie. (V. aussi à la fin du chapitre sur la Topographie de la ville ancienne).

Population. — Dès son origine Alexandrie ne fut pas une colonie exclusivement gréco-macédonienne. Elle avait été fondée sur un emplacement déjà occupé, en partie, par une petite ville égyptienne, appelée autrefois Rhakotis, et ce premier fond de population indigène avait été grossi par le transfert des habitants de Canope. A côté des indigènes et des gréco-macédoniens, déjà dans la première moitié du III^me^ siècle, il y avait un nombre considérable de Juifs, de Phrygiens, d'autres groupes d'habitants originaires de l'Asie Mineure.

L'affluence des étrangers ne tarda pas à faire d'Alexandrie une ville cosmopolite, où la population était des plus mêlées. Le tableau qu'en donne Saint Chrysostôme peut valoir, à peu de chose près, même pour l'époque antérieure à cet écrivain : « Grecs, Italiens, Syriens, Libyens, Ciliciens, Ethiopiens, Arabes, Bactriens, Scythes, Indiens, Persans, dit Saint Chrysostôme, affluaient dans cette ville », que Strabon avait définie « un réservoir universel » et le juif Philon « plusieurs villes dans une ville ».

Alexandrie était considérée, à l'époque hellénistique, comme la plus grande ville du monde civilisé et tenait la deuxième

place, au début même de l'empire, après que Rome l'eut dépassée.

Pour l'an 60 av. J.-Ch. Diodore nous donne le chiffre de 300000 citoyens libres, sur la base des listes officielles des habitants. Si on y ajoute les esclaves, on aura une population d'un demi-million environ. Il ne nous est pas possible de suivre les étapes successives du développement de la population alexandrine ni les transformations de son organisation ; nous pouvons toutefois affirmer qu'elle a été toujours divisée en classes dont voici les principales :

α) Les habitants qui jouissaient du droit de cité. — Cette classe, constituant un vrai patriciat, comprenait les familles les plus anciennes et les plus notables ; elle jouissait des privilèges, judiciaires, était exemptée de certains impôts et corvées, fournissait la plus grande partie des fonctionnaires, prêtres et prêtresses, etc. Elle était organisée sur le modèle de la population libre d'Athènes et d'autres villes grecques, c'est-à-dire était divisée en tribus *(φυλαί)* dont chacune comprenait un certain nombre de dèmes. Le citoyen d'Alexandrie ajoutait presque toujours à son nom l'indication soit du dème, soit de la tribu et du dème, où il était inscrit. Les filles appartenant à cette sorte d'aristocratie ne pouvaient pas se servir du dème, mais elles avaient le titre de citoyenne *(ἀστή)*.

β) Les *Ἀλεξανδρεῖς* constituaient une classe d'habitants dont les privilèges égalaient ceux des citoyens inscrits dans les tribus et les dèmes (cf. Pap. Hal. I. p. 163).

γ) Les Macédoniens. — Ils formaient eux aussi une classe privilégiée qui jouissait d'une grande influence à la cour et dans l'armée. Ils constituaient un patriciat militaire dont l'acclamation ratifiait, pour ainsi dire, le couronnement de tout nouveau roi. On pourrait les comparer aux prétoriens, aux janissaires, aux mamlouks.

δ) Les *Ἥρωαι τῆς ἐπιγονῆς*, dont le nombre était considérable à Alexandrie, s'étaient sans doute rapidement hellénisés, mais ils formaient une classe spéciale moins privilégiée que les précédentes.

ε) Les Grecs pauvres, qui immigraient en grand nombre et continuellement à Alexandrie de toutes les régions du monde hellénique, n'avaient pas conscience de leur valeur politique et n'étaient pas inscrits parmi les citoyens dont ils ne partageaient d'ailleurs ni les droits, ni les privilèges.

ζ) Les Juifs. — Depuis le commencement du troisième siècle, ils formèrent un élément considérable de la population alexandrine. Ils avaient une constitution particulière à leur communauté, dont les organes les plus importants étaient l'ethnarque et la *γερουσία* (assemblée des anciens). Ils étaient presque aussi privilégiés que

les *Ἀλεξανδρεῖς* et plus que les Perses ; mais, au point de vue de la constitution de la ville, ils n'étaient pas citoyens (voir plus loin p. 46).

η) Les Egyptiens — ouvriers, journaliers et même soldats — habitaient de préférence ou exclusivement le quartier occidental (Rhakotis) et l'île de Pharos. Manquant de toute culture hellénique, même superficielle, ils furent toujours un élément étranger dans la grande ville grecque. Ils n'étaient pas soumis à un droit privé particulier ou exceptionnel, mais, ainsi que la plupart des Grecs, ainsi que les Perses et les Juifs, ils ne participaient point au droit de cité.

Naturellement il y avait d'autres groupes d'habitants étrangers. Très nombreux étaient les esclaves et les affranchis. Après la conquête romaine les habitants d'Alexandrie, pour pouvoir devenir citoyens romains, devaient satisfaire à une condition indispensable : jouir du droit de cité alexandrine.

BIBLIOGRAPHIE. — Voir surtout: SCHUBART W., *Alexandrinische Urkunden aus der Zeit des Augustus*, dans l'*Archiv für Papyrusforschung*, V, 35-132 ; IDEM, *Neues aus dem alten Alexandrien*, dans les *Preussische Jahrbücher*, Band 137. Les textes alexandrins qui ont donné l'occasion d'étudier à nouveau cette question ont été découverts par O. Rubensohn à Abousir el-Meleq (Fayoum). Ils datent de l'époque de l'empereur Auguste. Ils ont été publiés par SCHUBART, dans le quatrième vol. des Pap. Grecs de Berlin. (Berliner Griechische Urkunden). Cfr. l'ouvrage magistral de WILCKEN., *Grundzüge und Chrestomathie der Papyruskunde*. Kap. I, pag. 14 et suiv. ; cfr. *Dikaiomata*. Pap. Hal., I, p. 162 et suiv. Berlin, 1913.

Vie alexandrine. — La beauté, la richesse, l'opulence d'Alexandrie ont été souvent célébrées par les écrivains de l'antiquité. Cette renommée a survécu même à la complète décadence de la ville. L'humaniste Cyriaque d'Ancône (1435), sous l'impression de la tradition littéraire, appelle les pauvres ruines existant à son époque « urbs nobilissima » ; Makrizy, un savant commentateur du Coran, pense que Dieu a voulu désigner Alexandrie, lorsque dans le livre sacré il parle d'une ville « qui n'a pas sa pareille au monde » ; Ahmed Ben Saleh l'appelle « le carquois où Dieu a déposé les meilleures de ses flèches », et ainsi de suite. En remontant en arrière, nous trouvons que les écrivains païens et chrétiens, grecs et latins, ainsi que les inscriptions et les papyrus, accompagnaient presque toujours le nom d'Alexandrie d'épithètes laudatives: la grande, la très grande, la riche, la très noble, la très heureuse, la splendide, la ville par excellence, la ville qui possède tout ce qu'on peut avoir ou désirer[1].

(1) Je dois me borner ici aux grandes lignes, et par conséquent je ne peux pas entrer en ce moment dans les détails dont les inscriptions, les papyrus, les ostraca offrent aujourd'hui une assez riche moisson.

πάντα - ὅσσ' ἔστι κου καὶ γίνετ', ἐστ' ἐν Αἰγύπτῳ
. . . ἀγαθὰ πάνθ' ὅσ' ἄν κρήζῃς

Ainsi commence la description d'Alexandrie donnée par Herondas, dans le premier de ses Mimiambes. Cette description, que le poète a mise dans la bouche de la vieille entremetteuse Gyllis est pittoresque, confuse, extrêmement comique, mais peint à merveille Alexandrie, la *ville lumière* et en même temps la ville du luxe, des raffinements, des fêtes, des corruptions, de *l'éternel plaisir.* « L'Egypte (lire Alexandrie) est la maison d'Aphrodite, et on y trouve tout: richesse, palestre, grande armée, ciel serein, gloire, spectacles, philosophes, métaux précieux, beaux jeunes hommes, temple des Dieux frères, bonne maison royale et académie des sciences, vins exquis et belles femmes », des femmes si belles, ajoute Gyllis, qu'on pourrait les comparer seulement avec les déesses du jugement de Pâris.

Les Alexandrins étaient renommés pour leur amour du travail et de l'argent, pour leur esprit impitoyablement moqueur, pour leur tendance aux nouveautés et aux révoltes. Les sobriquets dont ils gratifiaient tout le monde, y compris les rois et plus tard les empereurs, sont restés célèbres. A ce propos, Sénèque appelle la population d'Alexandrie « loquacem et ingeniosam in contumelias ». L'empereur Hadrien (s'il est vraiment l'auteur de la célèbre lettre à son beau-frère Servianus) avait donné cette peinture des Alexandrins: « Genus hominum seditiosissimum, vanissimum, injuriosissimum, civitas opulenta, dives, fecunda, in qua nemo vivat otiosus (personne n'y est oisif).... Unus illis deus nummus est (ils n'ont d'autre dieu que l'argent) ». Makrizy affirme que leur caractéristique était l'avarice ; d'autres écrivains les appellent menteurs et téméraires. Mais ils avaient aussi quelques bonnes qualités: ils étaient *ingeniosi atque acutissimi*, ils étaient aimables, hospitaliers (bien que Gélal-el-Din ait écrit le contraire) et possédaient le don d'inspirer la sympathie. Leur amour du travail et de l'argent était égalé par celui des spectacles, de la gymnastique, des fêtes et des jouissances matérielles. Strabon nous raconte que le canal reliant Alexandrie avec Canope était parcouru sans cesse par des barques chargées d'hommes et de femmes en train de s'amuser, plus ou moins honnêtement — plutôt moins que plus : en effet le but des excursions de ces bons Alexandrins était Canope, fameuse par ses débauches. Ce n'est pas seulement à Canope qu'on allait: « en tout temps de l'année, dit ailleurs Strabon, les Alexandrins se rendaient dans un endroit escarpé au bord de la mer, sur la côte maréotique, non loin de Taposiris Magna (Abousir) « pour s'y divertir et faire

bonne chère ». Les étrangers et les provinciaux étaient attirés à Alexandrie, dans cette ville « fertilissima et copiosissima omnium rerum », non pas tant par ses poètes, ses érudits, ses institutions littéraires et scientifiques, que par les curiosités et les élégances qu'elle offrait, les spectacles, les *symposia*, les belles femmes. Le milieu alexandrin était dangereux et César se méfiait des troupes qui avaient pris l'habitude de la vie licencieuse d'Alexandrie.

A propos de cette ville j'ai fait quelque allusion à Paris, et en vérité le rapprochement, *mutatis mutandis*, n'est pas trop arbitraire ; mais je pense qu'une autre ville aussi offre beaucoup d'analogie avec « la belle fille du héros grec ». Cette ville est Florence à l'époque des Médicis : analogie dans l'activité littéraire et artistique, dans le haut degré de culture intellectuelle, dans la richesse, l'opulence et le luxe, dans l'amour de la vie joyeuse et légère. Il est curieux d'observer qu'un refrain d'une célèbre poésie carnavalesque, dont Lorenzo de Médicis est l'auteur : Chi vuol esser lieto sia — Del doman non v'è certezza —, est presque la traduction du refrain que les joyeuses bandes chantaient à gorge déployée dans les rues d'Alexandrie : *φάγωμεν καὶ πίωμεν, αὔριον γὰρ ἀποθνήσκομεν* — mangeons, et buvons, demain nous pourrions être morts.

BIBLIOGRAPHIE — Voir surtout : Lumbroso G., *L'Egitto dei Greci e dei Romani*, pag. 99-108 ; Glaser Max., *Zeitbilder aus Alexandrien nach dem Paedagogus des Clemens Alexandrinus*. Anberg, 1905 ; Cessi C., *Vita ed arte ellenistica*. Catania, 1910 ; Perdrizet P., *Bronzes grecs d'Egypte de la collection Fouquet*. Introduction, p. X et suiv.

Art alexandrin. — L'honneur d'avoir réhabilité l'art de la basse époque grecque doit revenir, pour une très grande part, à Th. Schreiber, qui dans plusieurs publications savantes a tâché de démontrer que l'art de cette période ne méritait ni le silence ni l'insouciance dont on l'avait gratifié jusqu'à nos jours. Les recherches que Schreiber († 1912) a faites avec une érudition et une compétence incontestables, l'ont porté à conclure que l'*art hellénistique* (on appelle hellénistique la période comprise entre la mort d'Alexandre le Grand et la conquête romaine des pays de l'Orient classique) est surtout ou exclusivement un *art alexandrin*. Schreiber a soutenu que la capitale des Lagides a été le centre d'origine et de diffusion de toutes les tendances nouvelles de l'art hellénistique, et qu'elle avait eu une influence très grande et prééminente sur l'art romain. D'après cette théorie, toute ou presque toute la série des reliefs hellénistiques (pittoresques) serait d'origine alexandrine ; presque tous les produits de la toreutique (vases en métal, ciselés, etc.) de cette même époque

auraient été fabriqués en Egypte: Alexandrie serait également la patrie de la peinture murale et de la mosaïque. La sculpture alexandrine possède, d'après Schreiber, des caractères bien définis, dont les plus essentiels sont *la poésie de l'espace*, *le raffinement matériel et la vie*. A côté d'une école idéaliste, laquelle aurait pour caractère distinctif, dans le bas-relief le pittoresque, et, dans les autres manifestations de la sculpture, une *morbidesse* extraordinaire ainsi qu'une tendance à la *nuance* des formes, aurait vécu une autre école animée d'un sentiment impitoyable de la vérité et d'un réalisme aigu, caractérisée par la prédilection pour les *sujets de genre* et pour le grotesque. Beaucoup d'archéologues se sont rangés en faveur de cette théorie, tels MM. Courbaud, Collignon, Amelung, Diehl ; d'autres savants n'ont pas accepté les idées de Schreiber. Adolf Holm, Dragendorff, Wickhoff, Wace, Klein, Cultrera, Perdrizet pensent que la *poésie de l'espace*, ainsi que le *raffinement matériel* sont antérieurs à la fondation d'Alexandrie ; que l'influence d'Alexandrie sur l'origine et le développement des différents styles dans la décoration murale, argument auquel Schreiber attribue une grande importance, doit avoir été minime et, en tout cas, inférieure à l'influence exercée par les villes grecques de l'Asie Mineure. Ils ajoutent aussi qu'Alexandrie n'était pas le lieu désigné pour la poésie pastorale du troisième siècle av. J. Ch. ; que les Ptolémées avaient plutôt favorisé l'art égyptien que l'art grec ; que les *reliefs pittoresques* ne présentent presque aucun motif ou élément égyptien ; que pas un seul de ces reliefs n'a été découvert en Egypte, et qu'enfin la morbidesse, la mollesse de forme, le *sfumato* praxitélien dans la sculpture, n'ont pas été en vogue seulement dans l'Alexandrie ptolémaïque.

En somme les adversaires de la théorie de Schreiber nient toute importance spéciale à l'art alexandrin de la période hellénistique et soutiennent qu'Alexandrie, au lieu d'être le centre unique de l'art grec de cette époque, n'en a été ni le seul, ni le plus important. Le caractère essentiel de l'art hellénistique serait le *cosmopolitisme*... « En étudiant cet art dans son ensemble on verrait, je crois, qu'il forme un bloc homogène, comme l'art paléochrétien, comme l'art byzantin, comme l'art du treizième siècle ». A considérer la question dans ses lignes générales et dans son ensemble, ce jugement émis par Paul Perdrizet s'approche beaucoup, je crois, de la vérité.

L'art hellénistique, très probablement, n'a pas eu de caractères exclusivement alexandrins, ou antiochiens, ou pergaméens, etc., mais s'est développé en même temps dans les différents grands centres de civilisation, sans que l'un d'eux ait exercé une influence

absorbante ou prédominante sur les autres, tous ayant d'ailleurs subi quelques modifications par leurs contacts réciproques. Donc l'art, dans les différents royaumes des Diadoques, assuma une physionomie commune, uniforme, qui ne permet pas de fixer des centres d'origine et de diffusion tellement caractérisés qu'ils puissent justifier une désignation spécifique de cet art, tirée du nom de l'une ou de l'autre des métropoles. Cette conclusion n'exclut pas, elle admet au contraire qu'Alexandrie a eu une production artistique considérable. D'ailleurs il est impossible de nier que certains produits de l'art hellénistique (de la céramique par exemple) soient spécifiquement alexandrins, et on ne doit pas oublier certaines manifestations de l'art alexandrin nées de la fusion ou de la juxtaposition de la civilisation indigène et de la civilisation grecque. D'autre part, l'art romain n'a pas tiré d'Alexandrie, il est vrai, son seul aliment ; il a subi l'influence de l'art de l'Asie Mineure et des îles, mais il est absurde de vouloir nier la valeur des nombreuses traces d'origine évidemment alexandrine qu'on rencontre dans l'art romain.

BIBLIOGRAPHIE. — Schreiber Th., *Die Brunnenreliefs aus Pal. Grimani* (1888) - *Die hellenistische Reliefbilder* (1889). (Deux volumes de planches in folio. Schreiber est mort avant d'en avoir imprimé le texte) - *Die Alexandrinische Toreutik* (1891) - *Der Gallierkopf des Museums in Gizeh bei Kairo* (1896) - *Studien über das Bildniss Alexanders des Grossen* (1903) - *Ueber den Charakter der alexandrinischen Kunst* (1909 - Actes du deuxième Congrès international d'Archéologie) ; Courbaud, *Le bas-relief romain à représentations historiques* (Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome, 1899, fasc. 81) ; Collignon M., *Histoire de la sculpture grecque*, vol. II, chap. IV ; Amelung W., *Dell'arte alessandrina* a proposito di due teste rinvenute in Roma (Bull. della Comm. Arch. comunale di Roma, 1897, p. 110-142) ; Diehl Ch., *Manuel d'art byzantin*, chap. III ; Holm Ad., *Griechische Geschichte*, Band IV ; Dragendorff, *Die arretinischen Vasen und ihr Verhältnis zur augusteischen Kunst* dans les Bonner Jahrbücher, 163 ; Wickhoff, *Wiener Genesis*, 2, Wien, 1895 ; Wace J. B., *Apollo seated on the Omphalos* (Annual of the Brit. Sch. at Athens, n. IX, 1902-03, p. 211-242) ; Edgar C. C., *Greek Sculpture*. Catalogue général du Musée du Caire ; Klein, *Geschichte der griechischen Kunst*, Band 3 ; Cultrera G., *Saggi sull'arte ellenistica e greco-romana*. I La Corrente Asiana, Roma, 1907 ; Perdrizet P., *Bronzes grecs de la collection Fouquet*. Paris 1911 ; Breccia E., *Sculture greche e romane*. Catalogue Général du Musée d'Alexandrie. Caire, 1914.

Régime administratif. — Alexandrie fut choisie comme capitale des domaines soumis au pouvoir des Ptolémées. Elle possédait donc de superbes palais et une forte garnison servant de garde royale.

Cette résidence royale était gouvernée par un *capitaine de la ville* qui, au début, n'entrait en fonctions que durant l'absence du roi, mais qui finit par devenir permanent. On a toute raison de croire que, par suite des analogies que cette institution présente avec le *praefectus urbis* (préfet de la ville)

impérial. l'*ἐπὶ τῆς πόλεως* était plutôt le chef de la police que le commandant militaire de la ville. Vers la fin de l'époque ptolémaïque et à l'époque romaine, il eut le titre de *στρατηγὸς τῆς πόλεως*. Alexandrie n'avait pas, paraît-il, à l'époque ptolémaïque, un sénat municipal *(βουλή)*. Parmi les hauts magistrats soit particulièrement chargés de l'administration de la ville, soit y résidant tout en ayant des fonctions intéressant le royaume entier, il y a lieu de signaler l'exégète (il porte la pourpre, il représente les traditions nationales, il veille sur les intérêts de la ville, il est le grand prêtre du culte d'Alexandre) ; l'archidicaste ou grand juge ; l'hypomnématographe ou secrétaire général; le stratège de nuit; l'alabarque, sorte d'officier financier, et probablement, le gymnasiarque.

Lors de la conquête d'Alexandrie faite par Octavien Auguste le 1er août 30 av. J.-Ch., l'Egypte cessa d'être un état indépendant pour devenir une simple province de l'empire romain, mais elle fut soumise à un régime spécial. Elle formait comme une propriété privée de l'Empereur, qui en sa qualité de successeur des anciens souverains exerçait son autorité sur le pays par l'intermédiaire d'un procureur ou vice-roi (praefectus Aegypti). Le préfet d'Egypte avait sa résidence à Alexandrie. Les anciens magistrats de l'époque ptolémaïque furent conservés, mais à leurs côtés furent placés de nombreux officiers impériaux tels que le *iuridicus Alexandriæ*, le *procurator ducenarius Alexandriæ idiologus*, le *procurator Neaspoleos et Mausolei Alexandriæ* etc. etc.

BIBLIOGRAPHIE. — Voir la Bibliographie donnée par WILCKEN, dans *Grundzüge und Chrestomathie der Papyruskunde*, I, p. 2 et p. 28. Ajoutez : JOUGUET, *La vie municipale dans l'Égypte romaine*, p. 71 et suiv. ; *Dikaiomata, Auszüge und Verordnungen in einem Papyrus* des philolog. Seminars der Universitäts Hall (Pap. Hal. 1). Berlin, 1913.

Commerce. — Pour ce qui a trait au commerce, on sait qu'Alexandrie en a été le centre mondial pendant plusieurs siècles. Les Ptolémées travaillèrent beaucoup à relier l'Egypte aux régions de la mer Rouge et de l'Océan Indien. Les voyages d'exploration avaient commencé déjà sous Ptolémée Soter ; et, pendant les règnes de Ptolémée Philadelphe et Ptolémée Evergète, de nombreuses factoreries commerciales furent établies le long des côtes de la mer Rouge : Arsinoé, près des Lacs Amers, Philotère, Bérénice, près des carrières de topazes, Soteira, Ptolémaïs, Theron (point de départ pour la chasse aux éléphants), etc. Pour relier la mer Rouge avec Alexandrie, on recreusa et on rendit navigable, même aux gros bateaux de transport, le

canal que Darius Ier avait dérivé de la branche orientale du Nil vers les Lacs Amers (les Lacs Amers à cette époque étaient encore en communication directe avec la mer Rouge) ; de plus, Philadelphe avait fait construire une route entre Coptos, dans la Thébaïde, et Bérénice. Par conséquent Alexandrie, pourvue d'un port excellent, sûr et vaste, à l'entrée duquel les Lagides avaient fait dresser la célèbre tour lumineuse qui a donné son nom à tous les phares, reliée par un canal navigable et par le lac Mariout à un hinterland très riche, mise en communication facile avec la mer Rouge, réalisait toutes les conditions favorables pour devenir l'*ἐμπόριον τῆς οἰκουμένης*. Les marchandises rares et précieuses de l'Afrique et de l'Orient affluaient en masse dans la capitale de l'Egypte, qui en faisait l'exportation en Europe et dans les autres pays de la Méditerranée et de la mer Noire. On a découvert des vases alexandrins en argent jusqu'en Hongrie, et on sait qu' Olbia et d'autres villes de la Russie méridionale ont subi l'influence de la nouvelle capitale du monde hellénistique. On s'explique aisément comment Strabon et Cicéron ont pu affirmer que le commerce d'exportation à Alexandrie était bien plus considérable que celui d'importation. En réalité les marchandises que l'Egypte devait introduire pour les besoins de ses habitants étaient en quantité minime. Elle importait surtout la matière brute, qui faisait défaut dans le pays, pour la travailler et exporter ensuite les produits de son industrie.

Rome est entrée en rapports commerciaux avec l'Egypte depuis le troisième siècle av. J.-Ch., et les rapports politiques aidant, les premiers avaient pris un développement tel qu'à l'époque de Cicéron une ligne régulièrement desservie par de nombreux navires était établie entre Pouzzoles et Alexandrie. Les principaux produits d'exportation étaient la verrerie, les cristaux, les papyrus, les vêtements de lin, les tapis, les fameux *Alexandrina beluata conchyliata tapetia*, l'ivoire, les bijoux, la vaisselle précieuse, les pommades, les blés, les viandes salées, les jouets, les esclaves, les bêtes rares ou sauvages, enfin et surtout, les livres. Le commerce bancaire demanderait à lui seul un trop long discours. Il suffira de rappeler qu'Alexandrie était le siège d'une Banque Centrale pour le royaume entier et que les banques, dans les chefs-lieux de province et dans les villes les plus importantes, étaient assez nombreuses et considérables.

Si le commerce d'importation était de beaucoup inférieur à celui d'exportation, cela ne veut pas dire qu'il ait été négligeable. Il suffira de signaler un détail qui a son importance : même de nos jours, malgré la spoliation et la dispersion séculaires, dans les collines de détritus qui entourent notre ville, on

a trouvé et on trouve des milliers d'anses inscrites, provenant des amphores qui servaient à transporter certaines denrées de Rhodes, de Thasos, de Cnide, de Crète. Celles de Rhodes sont très nombreuses et en proportion écrasante par rapport aux autres; vingt ou plus de Rhodes pour une de Thasos ou de Cnide. Nous ne parlerons pas du commerce d'Alexandrie avec la campagne et les villes de l'intérieur; mais naturellement le marché principal et préféré des provinciaux était la métropole. Les papyrus nous apprennent qu'on y envoyait chercher non seulement les marchandises, mais aussi les médicaments de meilleure qualité.

BIBLIOGRAPHIE. — Ameilhon, *Histoire du commerce et de la navigation sous les Ptolémées*. Paris, 1766; Lumbroso G., *Recherches sur l'économie politique de l'Egypte sous les Lagides*, p. 138-159; Robiou, *Mémoire sur l'économie politique* etc., p. 121-124; Rostowzew M., *Zur Geschichte d. Ost- und Südhandels in ptolemaïsch-römischen Aegypten* dans l'*Archiv für Papyrusforschung*, IV, p. 208 sq. Il cite Chwostow Mich., *Forschungen zur Geschichte der Handelsbeziehungen zur Zeit der hellenistischen Monarchien und des römischen Kaiserreiches*. I, Geschichte des Osthandels in griechisch-römischen Aegypten. Kasan, 1907; Wilcken, *Grundzüge* etc., Kap. VI.

Industrie. — La lettre attribuée à Hadrien, et que nous avons eu déjà l'occasion de citer, nous donne un tableau vivant de la fiévreuse activité industrielle des Alexandrins. « *Civitas opulenta, dives, fecunda, in qua nemo vivat otiosus: alii vitrum conflant, aliis charta conficitur, alii linifiones, omnes certe cuiuscumque artis et videntur et habentur; podagrosi quod agant habent; habent cæci quod faciant, ne chiragrici quidem apud eos otiosi vivunt* ».

Ainsi donc les aveugles même et les estropiés n'y étaient pas oisifs.

Malgré l'opinion contraire de Chwostow, Rostowzew croit, à juste titre, je pense, que les produits de l'industrie indigène alimentaient, pour une très grande part, le commerce de l'Egypte, le commerce de transit ayant une importance assez secondaire.

Pour la fabrication du papier Alexandrie avait le monopole, car le papyrus était une plante spéciale à l'Egypte. On peut en dire autant de l'encens, des aromates et d'autres produits similaires, dont la matière brute était importée de l'Arabie-Heureuse.

L'art de la verrerie, déjà perfectionné par les Egyptiens, prit un nouvel essor sous les Lagides, et Alexandrie fut un centre de fabrication d'articles en verre pendant plusieurs siècles. Les Alexandrins étaient très habiles à travailler l'or, l'argent, le cuivre et même le fer. Leurs bijoux, leurs vases ciselés ou incrustés étaient très appréciés et très recherchés, partout

où l'amour du luxe, le bon goût artistique ou la mode pouvaient exercer leur influence.

Mais laissant de côté un grand nombre d'autres industries alexandrines plus ou moins considérables, nous nous bornerons à signaler la plus importante de toutes, celle des tissus et des étoffes, dont on a pu établir quatorze espèces différentes. Célèbres étaient les tapis teints de pourpre et brodés de figures d'animaux et dont la mosaïque de Palestrine et celle du Musée des Thermes à Rome peuvent nous donner une idée.

Les Ptolémées, maîtres sans égaux dans l'art du monopole et de l'impôt, retiraient des avantages économiques énormes d'un mouvement commercial et industriel si important. Sans insister sur l'étendue de leurs possessions domaniales ni sur la riche variété d'impôts frappant les propriétés de toute sorte, nous rappellerons que les Ptolémées (les Romains ne doivent pas avoir changé beaucoup le système) avaient établi dans tous les ports de la Méditerranée et de la Mer Noire des taxes d'importation et d'exportation ; qu'il y avait une taxe pour laisser passer les marchandises de la Haute dans la Basse Egypte ; et qu'une taxe d'importation ou d'exportation devait être payée dans tous les ports du Nil.

Certains produits des industries agricoles étaient soumis à des taxes considérables ; beaucoup d'autres étaient monopolisés. Toutes les branches de l'industrie proprement dite étaient monopolisées, et lorsque l'Etat ne se réservait pas à lui seul le droit de la fabrication, il gardait le droit exclusif de la vente. Les Banques mêmes n'échappaient pas au monopole. En effet elles étaient toutes louées à des entrepreneurs pour le compte du roi. Au fond c'était le fellah et le consommateur, soit indigène soit étranger, qui payaient la beauté et la gloire d'Alexandrie.

BIBLIOGRAPHIE. — Voir § précédent. Ajoutez le récent mémoire du Dr. Th. Reil, *Beiträge zur Kenntnis des Gewerbes im hellenistischen Aegypten*, Leipzig, Noske, 1913.

Sciences et lettres : Le Musée et la Bibliothèque. — Alexandrie a donc été, sans contredit, l'entrepôt du commerce international, mais elle a été également un foyer de civilisation dont l'éclat a laissé une trace lumineuse dans l'histoire du progrès humain. Quel que soit le jugement de la postérité sur la littérature alexandrine (alexandrinisme signifie érudition pédantesque et encombrante, subtilité, artifice, manque de goût, d'inspiration, d'imagination, parfois de sens moral), on doit apprécier au plus haut degré les services d'inventaire, de classe-

ment, de conservation, d'interprétation qu'Alexandrie a rendus à l'art classique. D'ailleurs, si, pour la poésie, l'âge alexandrin marque une période d'arrêt et de décadence, si la littérature est devenue philologie, cet âge a un titre d'impérissable gloire dans les progrès énormes, stupéfiants, réalisés par la science de la nature et par toutes les sciences proprement dites. Pour la géographie, qui gagna beaucoup grâce aux expéditions militaires d'Alexandre et, plus tard, aux voyages d'exploration organisés par les Lagides, il suffira de rappeler Eratosthène. Sa mensuration du méridien terrestre et sa carte géographique de la terre, malgré les défauts et les erreurs, inévitables à cette époque, le placent en première ligne dans l'histoire de la géographie. Aristarque de Samos est l'astronome le plus illustre parmi ceux qui ont travaillé à Alexandrie ; il fit le premier la grande découverte qui dans l'âge moderne a illustré Copernic et Galilée, à savoir que la terre est seulement une planète du système dont le soleil est le centre.

La géographie et l'astronomie présupposent des études et des connaissances mathématiques très avancées. C'est à Alexandrie qu'Euclide, sous Ptolémée I[er], rédigea le livre des « Eléments », livre qui est resté, depuis l'antiquité, le traité de géométrie le plus répandu. De l'école d'Euclide sont sortis les plus grands mathématiciens grecs, Archimède de Syracuse, et Apollonios de Pergé. Archimède a découvert le rapport entre le diamètre et la circonférence, la théorie de la spirale, la loi de gravité et le principe hydrostatique qui permet de déterminer le poids spécifique des corps ; il ne se borna pas à travailler avec succès au progrès des théories scientifiques, il appliqua ses découvertes théoriques à la mécanique : les machines qu'il construisit ont excité, au plus haut degré, l'admiration des contemporains. Apollonios de Pergé doit être surtout signalé comme fondateur de la trigonométrie. Les découvertes géographiques ont exercé une grande influence sur le développement des sciences biologiques. Une des plus remarquables curiosités d'Alexandrie était pour les étrangers le jardin zoologique, annexé au palais royal: dans ce jardin les Ptolémées avaient réuni une riche collection d'animaux rares et sauvages : serpents, autruches, antilopes, éléphants. Théophraste, par son histoire et par sa physiologie des plantes, doit être considéré comme le fondateur de la botanique scientifique. Pour ce qui a trait à l'anatomie et à la physiologie, il suffira de rappeler que les savants alexandrins ont disséqué les cadavres et ne se sont pas même arrêtés, semble-t-il, devant la vivisection des criminels. Dans la chirurgie, la première place revient à Erasistrate. Les médecins formés à Alexandrie étaient très ap-

préciés dans le monde de cette époque: « Sufficit medico ad commendandam artis auctoritatem, si Alexandriæ se dixerit eruditum ». Pour qu'on ait confiance dans l'habileté d'un médecin, il suffit qu'il se dise élève de l'école d'Alexandrie (1).

Parmi les historiens dont l'activité s'exerça à Alexandrie, nous nommerons avant tout Ptolémée Ier, qui avait écrit un livre de *Mémoires* dont on a souvent loué l'objectivité. Il semble bien que Hécatée d'Abdère écrivit à Alexandrie son Histoire d'Egypte et son Histoire des Juifs. Mais bien plus que les recherches d'histoire politique, les savants alexandrins ont aimé l'histoire de la littérature et les études philologiques. Zénodote d'Ephèse, premier directeur de la Bibliothèque du Musée, consacra sa vie à une édition critique des œuvres d'Homère, et son travail fut repris après lui par Aristophane de Byzance et par Aristarque. Les auxiliaires de Zénodote dans sa tâche de bibliothécaire, Alexandre d'Etolie et Lycophron de Chalcis, furent chargés le premier de classer les tragédies, l'autre les comédies, ce qui amena les deux savants à écrire une sorte d'histoire de ces deux genres littéraires. Le successeur de Zénodote dans les fonctions de bibliothécaire en chef, Callimaque de Cyrène, dressa un inventaire méthodique de la Bibliothèque, c'est-à-dire un inventaire de toute la littérature grecque (son ouvrage appelé « Tables » comprenait 120 rouleaux de papyrus).

Bon nombre d'élèves sont sortis de l'école de Callimaque: Hermippos (biographe des philosophes), Istros de Paphos (antiquaire), Apollonios d'Alexandrie (philologue). On nomme aussi parmi ses élèves, son compatriote et successeur dans la direction de la Bibliothèque, Eratosthène, principalement connu comme mathématicien et géographe, mais qui était également très compétent en histoire, politique et philosophie. Ainsi que nous l'avons dit, la poésie de l'âge hellénistique occupe dans l'histoire de la littérature grecque une place tout à fait secondaire ; mais, quelle que soit sa valeur et son importance, on doit avouer que depuis la première moitié du troisième siècle, Alexandrie en a été le centre et le foyer. D'ailleurs si les poètes de cette époque ne perdent rien à être laissés dans l'ombre, il y en a deux qui ne peuvent pas être passés sous silence: Théocrite et Callimaque.

Théocrite, qui était doué de remarquables qualités de poète, est le créateur du genre bucolique, de la poésie qui chante les

(1) Rien de nouveau sous le soleil. — La *Faculté d'Alexandrie* n'est plus qu'un souvenir ; mais bon nombre des nos modernes Esculapes font ou croient faire impression sur le public et pensent attirer les clients en se disant « de la faculté de Paris » ou de toute autre école renommée. Il faut avouer du reste que cette sorte de réclame n'est pas tout à fait inefficace, même de nos jours.

bergers et les bergères, les vertes campagnes, les plaisirs de la vie rustique ; il excelle dans ce genre et ses imitateurs ne l'ont pas surpassé. Mais parmi les contemporains, la gloire de ce poète, simple et sincère, fut obscurcie par celle du bibliothécaire Callimaque, poète de la cour sous Philadelphe et Evergète Ier; il essaya tous les genres, mais il excella surtout dans l'élégie ; il possédait une érudition extraordinaire et très variée, une impeccable maîtrise de la technique du vers, une virtuosité de style peu commune, une remarquable pénétration critique, une profonde et vaste connaissance de la langue ; mais il manquait d'inspiration, il était froid, subtil, industrieux.

Pour attirer et centraliser à Alexandrie tout le mouvement scientifique et littéraire de l'époque, les Ptolémées avaient créé deux institutions, pour lesquelles ils ont droit à la gratitude éternelle de tous ceux qui pensent : le *Musée* et la *Bibliothèque*. On a souvent attribué le mérite et l'honneur de ces deux créations à Ptolémée II Philadelphe ; mais la critique moderne se croit autorisée à faire remonter au premier Ptolémée l'initiative et le projet de ces mémorables institutions. Philadelphe n'aurait eu qu'à suivre ou à perfectionner les projets primitifs. L'inspirateur de Soter, dans ces fondations, aurait été Démétrius de Phalère, ancien élève de Théophraste, homme d'un talent remarquable, orateur fécond et persuasif, esprit éminemment organisateur: après avoir été presque maître d'Athènes pendant dix ans, il en avait été chassé, et nous ignorons son existence jusqu'au jour (297) où nous le trouvons à la cour du Lagide. L'idée de grouper des savants et de mettre à leur disposition une bibliothèque, dit Bouché-Leclercq, Démétrius la trouva dans ses propres souvenirs. Il y avait longtemps que le culte des Muses était le symbole de l'esprit scientifique. Déjà les écoles des Pythagoriciens s'appelaient Musées (*Μουσεῖα*) ; Démétrius élargit ce plan et créa une institution originale, dont le but n'était pas seulement de répandre certaines doctrines philosophiques, mais aussi de hâter le progrès de toutes les sciences.

Musée. — Le Musée Alexandrin pourrait être comparé à nos Universités d'Occident : mais il avait quelque chose qui manque à celles-ci, la vie collégiale des professeurs. Ces derniers d'ailleurs n'étaient pas obligés de donner des cours. Je pense que Mahaffy a raison lorsqu'il écrit : « It seems, that the King and his Minister of education founded an institution more like an old college at Oxford or Cambridge than anything else of the kind ». D'ailleurs ce que nous savons du Musée se réduit à peu de chose. « Les palais royaux, dit Strabon, comprennent

aussi le Musée, lequel renferme une promenade, une exèdre et une grande salle dans laquelle a lieu le repas en commun des philologues appartenant au Musée. Il y a aussi pour l'entretien de ce collège des fonds communs et un prêtre préposé au Musée autrefois par les rois et maintenant par César ». Exception faite de ces détails d'une remarquable précision, mais quelque peu sommaires, la tradition littéraire ne nous a conservé que des renseignements vagues ou contradictoires sur l'organisation de cet établissement. Le prêtre ou président (ainsi que les simples membres) était nommé par le roi pour une période déterminée, mais naturellement la durée de ses fonctions dépendait exclusivement du caprice ou de la volonté du souverain. On a affirmé que le prêtre-président était en même temps prêtre de Sarapis et chef de tout le clergé alexandrin ; mais on n'a pas apporté de preuves décisives. Il semble au contraire que le ἱερεύς du Musée, qui n'a jamais été un Egyptien, ne différait pas du ἱερεύς des autres corporations grecques (σύνοδοι), c'est-à-dire qu'il était simplement épistate ou président de l'établissement dont il avait la direction. Il semble que les savants du Musée étaient groupés en confréries distinctes, suivant la nature de leurs occupations ; ils recevaient du trésor royal un traitement qui, ajouté aux revenus du fonds commun, leur assurait le vivre et le couvert, et leur permettait (l'enseignement n'étant pas une condition obligatoire) de consacrer leur activité toute entière aux études et aux recherches personnelles. Pour celles-ci le Musée, outre une vie calme et tranquille, à l'abri des soucis matériels, et entourée d'une atmosphère d'intellectualité et d'érudition, offrait tous les instruments de travail qu'on pouvait désirer.

Ce que nous avons dit du progrès de toutes les sciences, réalisé ou provoqué par les savants du Musée, et le fait que cette institution a survécu aux Lagides, prouvent qu'elle a bien mérité de la civilisation, et qu'elle n'a pas failli au but pour lequel elle avait été créée. Ce qui ne veut pas dire qu'elle ait été admirable toujours et en tout point. Certainement Timon le sillographe a exagéré dans le sarcasme, mais peut-être n'a-t-il pas été seul à se moquer des membres du Musée, *rats de bibliothèque et parleurs inutiles* : « Dans la populeuse Egypte, dit-il, on donne la pâtée à de nombreux gratte-papiers, grands liseurs de bouquins, qui se chamaillent à n'en pas finir dans la volière du Musée ». (Pour la topographie v. plus loin).

BIBLIOGRAPHIE. — Parthey G., *Das Alexandrinische Museum*, Berlin, 1838 ; Weniger, *Das alexandr. Museum*, Berlin, 1875 ; A. Couat, *Le Musée d'Alex. sous les premiers Ptolémées*. Cfr. Bouché-Leclercq, *Hist. des Lagides*, I, p. 217, n. 1.

Bibliothèque. — Nous ne sommes pas beaucoup mieux renseignés en ce qui concerne la Bibliothèque. Malgré les documents incomplets dont nous disposons, il est difficile de croire que la Bibliothèque, du moins à l'origine, ait été indépendante du Musée, et qu'elle ait eu d'autre but que celui d'offrir aux savants du Musée les matériaux et les instruments nécessaires à leurs recherches. La Bibliothèque d'Alexandrie ne fut certes pas la première en date dans l'antiquité. Sans compter les bibliothèques dont on a affirmé l'existence, dans l'Egypte des Pharaons, ou la bibliothèque très riche et très bien organisée, qu'on a découverte à Ninive, la tradition littéraire nous fait connaître les collections de livres de Polycrate, tyran de Samos, de Pisistrate d'Athènes, de Cléarque d'Héraclée dans le Pont, de Démosthène, et celle, remarquable entre toutes, formée par Aristote. Mais si la bibliothèque d'Alexandrie n'a pas été la première en date, elle a été sans aucun doute la plus grande, la plus riche, la plus importante, que l'antiquité classique ait connue. Déjà sous Ptolémée Ier, Démétrius de Phalère (il faut avouer que la source de cette notice est assez suspecte) aurait réuni 200000 volumes. A la fin du règne de Ptolémée Philadelphe, qui avait acheté entre autres la collection d'Aristote, il y avait, dit-on, dans la Bibliothèque Mère ou du Bruchium 400000 volumes « mêlés » et 90000 « non mêlés » ou simples. En même temps la Bibliothèque du Sérapeum ou Bibliothèque Fille (devenue très importante à l'époque romaine) aurait possédé 42800 volumes cédés par la Bibliothèque du Musée (1).

C'étaient peut-être des doubles, non indispensables, ou plus probablement une collection de rouleaux simples, classés pour l'usage du grand public, qui ne pouvait pas profiter de la grande Bibliothèque. Ptolémée Evergète et ses successeurs continuèrent avec enthousiasme la chasse aux livres. Une tradition, contestée avec de bons arguments par Lumbroso, mais qui toutefois ne semble pas être trop invraisemblable, rapporte qu'Antoine aurait fait don à Cléopâtre de 200000 volumes simples de la bibliothèque de Pergame. Pour augmenter leurs collections, les Ptolémées ne reculaient pas devant des moyens peu corrects. Evergète aurait donné ordre que tous les voyageurs débarquant à Alexandrie fussent obligés de déposer les livres qu'ils avaient avec eux. On gardait ceux-ci pour la Bibliothèque, en délivrant aux propriétaires de simples copies sur papyrus ordinaire. Ce même

(1) Bouché-Leclercq pense que le chiffre de 90000 représente le chiffre des volumes de la Bibliothèque, défalcation faite des doubles. Dziatzko et autres croient que le chiffre de 90000 se réfère aux rouleaux dont chacun comprenait ou plusieurs livres, ou des parties de plusieurs livres d'un ouvrage, des miscellanea de différents écrits d'un même auteur ou de plusieurs.

Lagide avait demandé à Athènes, contre caution de 15 talents, les tragédies de Sophocle, d'Euripide et d'Eschyle pour en prendre copie ; il garda les originaux, et renvoya aux Athéniens les copies en les priant de conserver les 15 talents. Un autre Ptolémée, pour ruiner la concurrence que lui faisait le roi de Pergame, interdit l'exportation du papyrus ; ce qui conduisit les industriels de Pergame à l'invention du parchemin (membrana pergamenica).

Même en tenant compte de l'exagération, ces récits démontrent la passion des Ptolémées pour les livres. Cette passion[1] explique l'accroissement rapide et merveilleux des Bibliothèques alexandrines, qui, en 48 avant J.-Ch., disposaient, dit-on, de 400000 et même de 700000 volumes. Il est probable que ces chiffres sont quelques peu hyperboliques, ou qu'ils cachent des erreurs assez considérables ; mais, toute part faite aux exagérations et aux erreurs, cette collection de livres reste cependant immense. L'antiquité n'en avait jamais vu de pareille. Néanmoins il est bon de se tenir en garde, et de ne pas se faire une idée trop grandiose et inexacte de la production intellectuelle des peuples classiques. On ne doit pas confondre *ouvrage* avec *rouleau*. Dans la série des volumes simples, un rouleau comprenait un livre d'un ouvrage ou un ouvrage en un seul livre, ce qui veut dire 48 rouleaux pour Homère, 40 pour Polybe, et ainsi de suite. D'ailleurs des œuvres de courte haleine devaient compter pour beaucoup dans le chiffre des rouleaux. Si on tient compte des doubles, des rouleaux mêlés, on voit que le nombre des ouvrages devait être bien moindre que celui des rouleaux. Ajoutons que les Ptolémées ne se sont pas bornés à la littérature grecque, mais qu'ils se sont aussi intéressés aux productions des peuples « barbares ». Il est possible que les traductions d'une langue étrangère en grec, aient été plus ou moins nombreuses ; la seule connue est la célèbre version de la Bible par les Septante[2].

(1) Elle provoqua aussi, naturellement, la fabrication de très nombreux ouvrages apocryphes.

(2) La tradition juive, dont la source première est le pseudo-Aristée, attribuait le projet de cette version à Philadelphe, et racontait le respectueux empressement du souverain et le miraculeux accord des soixante-douze traducteurs travaillant isolément. C'est une « niaise histoire », ainsi que l'a définie Renan. Non seulement la traduction de la Bible ne doit pas avoir été faite par les ordres du second Ptolémée, car elle est probablement l'œuvre des Juifs alexandrins travaillant pour le grand nombre de leurs coreligionnaires qui ne savaient pas l'hébreu ; mais pour cette même raison elle doit être postérieure à Philadelphe. En réalité, à l'époque de ce roi, les juifs alexandrins ne devaient pas être hellénisés au point d'avoir besoin qu'on leur traduisit en grec les livres saints. Cette induction est confirmée par les résultats des fouilles. Dans la nécropole gréco-juive que j'ai découverte près de l'Ibrahimieh, et datant du règne de Ptolémée II, les épitaphes des Juifs sont rédigées en pur araméen : ce qui veut dire que la langue araméenne était encore généralement employée et comprise ; il s'agit en effet de tombes appartenant aux classes pauvres, et non à des gens riches et cultivés.

A la direction de la Bibliothèque doit avoir été toujours appelé un littérateur ou philologue remarquable ; mais nous ne connaissons que les trois premiers bibliothécaires, Zénodote, Callimaque, Eratosthène. La tradition est tout à fait muette sur leurs successeurs. La Bibliothèque alexandrine n'a pas toujours joui de la prospérité merveilleuse dont nous venons d'esquisser l'histoire ; il est temps de rappeler ses mauvais jours. Une première catastrophe se serait produite en 48 avant J.-Ch., pendant les péripéties de la « guerre alexandrine » de Jules César. Assiégé par Achillas dans le Bruchium, César se sentait perdu si les ennemis restaient maîtres des communications par mer. Pour éviter qu'ils réussissent à s'emparer de sa flotte laissée sans équipages et sans surveillance dans le Grand Port, César fit incendier les 72 vaisseaux de guerre ainsi que les navires en construction dans les arsenaux. L'incendie fut si violent qu'il gagna les quais et réduisit en cendres les chantiers, les greniers à blé et les entrepôts de livres. Les historiens les plus modérés parlent de 400000 volumes brûlés. Mais ce chiffre est-il exact, et l'incendie a-t-il vraiment gagné la Bibliothèque du Musée ? Il convient de rappeler que le plus ancien souvenir du désastre se trouve dans un passage de rhétorique, donc sujet à caution ; Sénèque, qui en est l'auteur, renvoie à Tite-Live ; Dion ne parle pas de la bibliothèque et en outre mentionne comme un *on dit* la destruction de beaucoup de livres précieux dans des *ἀποθήκαι τῶν βίβλων* (entrepôts de livres). D'ailleurs ni César ni Hirtius ne font la moindre allusion à l'incendie de la Bibliothèque ; or, ils pouvaient difficilement croire que leur silence effacerait le souvenir d'un tel désastre. Et Cicéron, pour quelle raison n'aurait-il pas consacré un mot à cette catastrophe, à laquelle son cœur de philosophe et d'homme de lettres ne pouvait être indifférent ? Strabon visita la ville en 24 avant J.-Ch., et rédigea une description assez détaillée de ses monuments ; mais, lui non plus, il ne fait pas la moindre allusion à l'incendie. D'autre part, César nous dit (avec un petit grain d'exagération peut-être) qu'Alexandrie, par la technique de ses constructions, était garantie contre les incendies. Tout d'ailleurs nous fait croire que la Bibliothèque était assez loin du Port. Il faudra donc conclure que la Bibliothèque du Musée n'a pas été atteinte par les flammes ; que l'incendie doit avoir gagné des magasins où des livres étaient déposés soit pour le commerce, soit pour une autre raison qui nous échappe ; que la quantité des rouleaux brûlés doit avoir été très inférieure au chiffre donné par Sénèque. Mais la décadence et la ruine doivent avoir été réelles et progressives quand la conquête romaine fut devenue définitive, surtout à partir de la fin

du IIme siècle. Non seulement il est probable que beaucoup de livres commencèrent à prendre le chemin de Rome, mais il est aussi très difficile d'admettre que pendant les troubles et les persécutions de Caracalla, la Bibliothèque n'ait pas souffert. En 270, Aurélien fit raser la plus grande partie du Bruchium: les membres du Musée se réfugièrent en partie au Sérapeum, quelques-uns se rendirent à Constantinople. On doit admettre que depuis le troisième siècle au plus tard la Bibliothèque du Musée ou Bibliothèque Mère pratiquement n'existait plus. Si la désorganisation générale n'était pas faite pour favoriser la conservation des Bibliothèques, la diffusion et le triomphe du christianisme leur ont porté des coups mortels. L'an 391, Théophile, autorisé par l'empereur, abolit pratiquement et officiellement les cultes païens à Alexandrie (v. p. 98). Il sévit avant tout et surtout contre le Sérapeum, devenu le dernier refuge et le dernier rempart du paganisme ; il s'en empara, détruisit la célèbre statue de Sarapis, et livra le temple à l'incendie. Les nombreux édifices qui se trouvaient dans l'enceinte du Sérapeum ne furent pas tous démolis; quelques-uns furent sauvés, mais tout nous laisse croire que la Bibliothèque Fille, annexée très probablement au temple, n'échappa point aux flammes. En conséquence, il est difficile ou plutôt impossible d'admettre à Alexandrie l'existence d'une grande et vraie Bibliothèque publique depuis la fin du IVme siècle (1). A mon avis le passage d'Orose (416), où cet auteur affirme qu'il a vu dans certains temples les armoires vides de livres, de quelque façon qu'on l'interprète, prouve qu'il n'existait à cette époque aucune Bibliothèque publique d'importance considérable. Cela ne veut pas dire que tous les livres aient disparu d'Alexandrie; ils devaient être en effet toujours très nombreux soit dans les collections des particuliers, soit dans quelques-uns des monastères, soit dans les écoles des grammairiens et des philosophes païens, écoles ou « Musées » restés florissants à Alexandrie jusqu'à la fin du Vme siècle (2). Toutefois Amrou doit être lavé de l'accusation que l'historien arabe Abou-el-Farag (postérieur de cinq siècles à la conquête d'Alexandrie) porte contre lui, d'avoir brûlé la Grande Bibliothèque. Abou-el-Farag raconte que Jean Philoponus, devenu intime d'Amrou, lui demanda l'autorisation d'emporter certains livres qui se trouvaient dans le « trésor impérial ».

(1) Je renvoie à Butler, *The Arab Conquest of Egypt*, p. 400-426. Par une critique minutieuse et habile de toutes les sources (Rufin, Aphtonius, Orose) il démontre contre Matter (*L'école d'Alexandrie*) qu'au Vme siècle la Bibliothèque du Sérapeum n'existait plus.

(2) Cf. J. Maspero, *Horapollon et la fin du paganisme égyptien*, dans *Bulletin de l'Inst. Français d'Arch. Orient.*, t. XI, pag. 164-195.

Amrou, avant de prendre une décision, demanda l'avis du Khalife Omar. La piquante réponse de celui-ci est connue: « Si ces livres ne contiennent pas autre chose que le Coran, ils sont inutiles; s'ils contiennent autre chose, ils sont dangereux. Brûle-les ». La quantité de ces livres était tellement grande (toujours d'après Abou-el-Farag) qu'ils suffirent à chauffer, pendant six mois, les quatre mille bains publics d'Alexandrie. Tout en admettant comme non démontré qu'au moment de la conquête arabe, la Grande Bibliothèque n'existait plus depuis longtemps, cette histoire renferme trop d'éléments légendaires pour qu'il puisse y être ajouté foi. D'ailleurs Jean Philoponus était mort, paraît-il, bien avant la conquête d'Alexandrie par les Arabes. Néanmoins la légende est-elle tout à fait fausse ou reflète-t-elle une part de vérité historique, bien qu'exagérée et déformée ? Butler conclut: « One must pronounce that Abu-l-Farag's story is a mere fable, totally destitute of historical foundation ». Pour mon compte, même si la légende signifiait, comme à mon avis elle signifie, que les conquérants n'ont pas respecté les collections de livres qui avaient survécu aux désastres antérieurs, et étaient éventuellement tombées en leur pouvoir, je ne saurais être sévère à leur égard. Si de nos jours les Français, après s'être emparés de Constantine, ont brûlé tous les livres et les manuscrits tombés en leurs mains, si les Anglais, après la conquête de Magdola, ont abandonné sur place la meilleure et la plus grande partie d'une riche bibliothèque abyssinienne, si les représentants des grandes puissances européennes ont fait ce qu'ils ont fait tout récemment en Chine, de quel droit reprocherions-nous aux Arabes du VII^me^ siècle de ne pas avoir eu, vis-à-vis des documents de la littérature classique, le même état d'esprit qu'un philologue occidental ?

BIBLIOGRAPHIE. — A celle donnée pour le Musée à p. 37 ajoutez : Chastel E., *Les destinées de la Bibl. d'Alex.* (Rev. Hist., 1876, pag. 484 sg.). Ritschl, *Die Alex. Bibliot.*, Breslau, 1838 ; Nourrisson V., *La Bibliothèque des Ptolémées*, Alexandrie, 1893 ; Dziatzko, *Bibliotheken* dans Real-Encyclopädie de Pauly-Wissowa, III, p. 405-424. On peut consulter aussi la polémique entre S. B. Kyrillos Macaire et S. E. Magdi Bey dans le Bull. de la Soc. Khédiviale de Géographie, série VII, n.os 8 et 10.

Le Christianisme à Alexandrie. — « Lorsque l'Eglise d'Alexandrie eut eu, coup sur coup, pendant deux siècles, une suite d'hommes éminents entre tous, Clément, Origène, Denys, Athanase, Arius, Cyrille, il lui sembla que rien ne manquait plus à sa gloire, que d'avoir été fondée dès le temps des apôtres » (1).

(1) Dom Leclercq, *Dictionnaire d'Archéol. Chrét.*, I, col. 1099.

Et ils attribuèrent la fondation du siège d'Alexandrie à Saint Marc. Un martyrium dédié à un saint de ce nom, a réellement existé à proximité du Grand-Port ; mais commémorait-il Saint Marc l'Evangéliste ? Ceci est au moins très douteux [1]. Il est certain par contre qu'au premier siècle et dans la première moitié du second la diffusion du christianisme à Alexandrie et en Egypte n'avait pas été considérable. D'ailleurs les gnostiques, qui caractérisent la première période du christianisme alexandrin, n'ont de chrétien que l'origine. Il suffira de rappeler que tout en adorant Jésus-Christ, Carpocrate enseignait que l'immoralité était la condition du salut. « Les âmes, disait-il, ne peuvent atteindre la béatitude qu'après avoir parcouru tout le cycle des actes possibles, c'est-à-dire la série des iniquités accessibles à la nature de l'homme ».

Hadrien, d'après sa lettre à Servianus, aurait vu les Alexandrins se prosterner indifféremment devant Sarapis et devant le Christ. Ils ne concevaient pas une grande différence entre les deux religions. Dès les débuts du principat de Commode (180), la religion chrétienne presque purifiée des doctrines gnostiques et de toute trace de paganisme apparaît solidement établie à Alexandrie. Sous Septime Sévère (193-211) elle est en pleine histoire, et dès lors, son développement devient très rapide. On peut fixer à cette époque, à peu près, la fondation du *Didascalée*, la célèbre école, « espèce d'Université chrétienne s'apprêtant à devenir le centre de toute la théologie ». Il suffira de rappeler les deux Directeurs les plus renommés de cette école, Clément et Origène. Toutefois jusqu'à Constantin (313) l'existence de l'Église en Egypte rencontra de nombreux obstacles. Elle fut troublée par de sanglantes persécutions sous Septime Sévère (204), sous Dèce (250), sous Valérien (251) [2]. Après le triomphe définitif du Christianisme, sous Constantin, l'Eglise d'Alexandrie prit part à toutes les disputes théologiques et à toutes les controverses religieuses. Dans les conciles elle tient une place prépondérante. Arius, qui niait que le Verbe (Logos) fût Dieu et qu'il eût la même substance que le Père, était d'Alexandrie ; d'Alexandrie étaient l'évêque Alexandre et Athanase, les deux plus énergiques défenseurs de l'orthodoxie. Après un triomphe éphémère, les Ariens furent définitivement dépos-

(1) En 828 des marchands vénitiens enlevèrent secrètement le corps (prétendu ?) du saint et le transportèrent dans leur patrie.

(2) Parmi les papyrus que le sol d'Egypte nous a conservés on a découvert plusieurs documents de la persécution de Dèce. Ce sont des *libelli libellatici*, c'est-à-dire des certificats délivrés par la Commission préposée aux sacrifices, attestant que la personne désignée avait sacrifié aux divinités païennes. Un de ces précieux documents est dans notre Musée.

sédés des églises qu'ils occupaient dans cette ville. Le règne de Théodose porta des coups mortels au paganisme, mais ne marqua pas la fin des dissensions religieuses. Peu après, en 415, Hypatie, la dernière héroïne du paganisme alexandrin, tombait sous les coups de quelques chrétiens fanatiques. Toutefois le courant de résistance au christianisme resta très puissant jusqu'à la fin du V^me^ siècle.

Au concile d'Ephèse (431) l'église d'Egypte, représentée par Cyrille et par le célèbre anachorète Schenoudi, triompha du patriarche de Constantinople Nestorius, qui prétendait reconnaître deux personnes, l'une divine et l'autre humaine, dans le Christ. Mais quelques années plus tard Dioscore, patriarche d'Alexandrie, propagea la doctrine monophysite d'Eutychès (d'après laquelle la nature divine du Christ aurait absorbé la nature humaine). Depuis lors, les chrétiens d'Egypte ont été divisés en deux sectes : catholiques anciens (Melkites) et orthodoxes (Jacobites, anciens Eutychéens).

Après la conquête arabe la grande majorité des Egyptiens se convertit à l'Islamisme. Aujourd'hui, sur une population de plus de 11 millions d'habitants, on compte environs 600000 Coptes, dont 15000 catholiques.

Le christianisme alexandrin est caractérisé par la tendance de ses adhérents à la vie monastique. Depuis le quatrième siècle au plus tard, le territoire avoisinant la ville commença à se peupler de monastères de jour en jour plus nombreux. Au cinquième et au sixième siècle, ils n'étaient pas moins de six cents, tous bâtis à la façon d'une forteresse : « ils étaient comme des pigeonniers » dit Sévère d'Achmounein. Fameux entre tous était le groupe des monastères de l'Hennaton (du neuvième mille). Le Musée possède 14 épitaphes provenant du cimetière de ce groupe de couvents. Les Perses (618-619) pendant le siège d'Alexandrie, portèrent la ruine et la mort parmi les moines : une grande partie furent passés au fil de l'épée, d'autres se sauvèrent en se cachant dans les cavernes et les grottes. Les trésors furent pillés, les églises et les autres édifices furent incendiés ou détruits. Les monastères ne se relevèrent plus de ce désastre. D'ailleurs la conquête arabe leur porta le dernier coup.

Depuis le quatrième siècle les églises étaient assez nombreuses à Alexandrie ; au cours du cinquième et du sixième leur nombre augmenta constamment. Néanmoins nous ne les connaissons presque toutes que par leur nom qui nous a été transmis par quelque source littéraire. Toute trace en a disparu sur le terrain. « Il est regrettable — conclut le Père Faivre (au paragraphe

Catacombes et *Églises*) dans son étude sur Alexandrie, publiée dans le *Dictionnaire d'histoire et géographie ecclésiastiques* — que ces divers monuments n'aient laissé aucune trace, et qu'on ne puisse déterminer leur emplacement exact ». Les églises les plus renommées étaient les suivantes : l'église de Saint Marc qu'on devrait placer près du rivage du port oriental (différente de l'actuelle église copte de Saint Marc). On a attribué à cette église les chapiteaux du cinquième siècle en marbre, à surface décorée de fleurons et d'entrelacs dont trois sont déposés dans notre Musée et un quatrième au Musée du Caire. Lors de l'occupation de la ville par les Arabes, l'église de Saint Marc fut brûlée ; sa reconstruction était achevée en 680. En 828 deux marchands vénitiens enlevèrent le corps que l'on tenait pour celui de Saint Marc et l'emportèrent.

L'église de Saint Michel ou d'Alexandre. Quelques archéologues la placent tout près du palais municipal actuel; elle n'aurait été que l'ancien temple de Saturne transformé.

Le Césareum était un temple païen, commencé par Cléopâtre en l'honneur de César, mais achevé par Octavien et dédié ensuite, sous le nom de Césareum ou Sebasteum, au culte des empereurs. Une des entrées du temple ou de sa vaste enceinte était tout près la gare de Ramleh, là où surgit actuellement l'immeuble Yéhia. Après la paix de l'Eglise, le Césareum fut désaffecté et transformé en église cathédrale : *μεγάλη ἐκκλησία* ou *Κυριακόν*, ou Dominicum. La *μεγάλη ἐκκλησία* fut saccagée et restaurée plusieurs fois. En 368 elle fut reconstruite par le patriarche Athanase; ensuite jacobites et orthodoxes s'en disputèrent la propriété jusqu'en 912. A cette date elle disparut dans un incendie et ses ruines ne furent plus relevées.

L'église de Saint Athanase, construite par le patriarche de ce nom dans le quartier Bendidion ou Mendidion et consacrée l'an 370, aurait été convertie en mosquée après la conquête arabe. Cette mosquée serait celle dite du Souk el-Attarin qui, restaurée, existe encore de nos jours.

L'oratoire bâti par Théonas (282-300) près du rivage du port Eunostos fut reconstruit et agrandi par le patriarche Alexandre (313-326). Il servit dès lors de cathédrale sous le titre de Sainte Marie, jusqu'à la fin du IV^{me} siècle. A partir de cette date ce fut le Césareum qui devint la cathédrale. Sous la domination musulmane l'église de Sainte Marie fut transformée en mosquée. Les Arabes lui donnèrent le nom de Mosquée occidentale (Djamaa El Gharbi) ou des mille colonnes. Son emplacement serait là où s'élève de nos jours le couvent des missionnaires franciscains, au quartier de la Marine. Les deux colonnes en granit

vert décorées de reliefs, qui flanquent la tombe du D.r Schiess sur la colline de l'hôpital indigène, appartenaient à l'église de Théonas.

Il n'y eut pas à Alexandrie de vastes catacombes. Les cimetières chrétiens, en partie souterrains, en partie à ciel ouvert, s'étendaient soit sur les collines entre Chatby et Hadra, soit près du Sérapeum, au sud-ouest, soit au delà de l'ancienne *nécropole* païenne entre l'Abattoir et Dekhela. Un tombeau des plus intéressants avait été découvert à Karmous non loin de la colonne de Pompée, en 1858, mais il a disparu depuis. Heureusement il a été décrit et publié plusieurs fois, en détail. Le type architectonique de ce monument, connu sous le nom de catacombe Wescher, ne diffère presque en rien de celui des hypogées païens: un escalier donne accès à un atrium ouvert qui communique avec un vestibule ; du vestibule on arrive dans une salle pourvue de trois niches creusées à même le roc, formant trois chapelles distinctes dont chacune garde un sarcophage. Autour de cette partie essentielle et centrale s'ouvrent des galeries, dans les parois desquelles sont creusés des *loculi* sur deux, trois ou quatre rangs superposés.

La catacombe Wescher était décorée de fresques (v. en dernier lieu Th. Schreiber, *Die Necrop. von Kom-esch-Chougafa*, p. 18-39) que les éditeurs ont très-favorablement appréciées. On y voyait représentées une interprétation symbolique de l'Eucharistie et une longue théorie d'images de saints. Une autre catacombe chrétienne a été retrouvée récemment à l'est de la ville, sur les hauteurs de Hadra (voir *Bull. Soc. Arch. d'Alex.*, n. 11, p. 278-288), mais elle a été ensevelie pour toujours sous l'Hôpital des Diaconesses

BIBLIOGRAPHIE. — G. Lefebvre, *Recueil des Inscriptions Grecques chrétiennes d'Egypte* (Introduction), 1908 ; *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de liturgie* au mot *Alexandrie*, t. I, col. 1098-1210, par Dom Leclercq ; et surtout l'article bien documenté *Alexandrie* par le Père J. Faivre dans le *Dictionn. d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, Paris, 1912, fasc. VII, col. 289-369.

Les Juifs à Alexandrie. — Les Juifs comptaient, d'après Flavius Josèphe, parmi les habitants les plus anciens d'Alexandrie. Non seulement ils y auraient été attirés en bon nombre tout de suite après la fondation, mais ils auraient été aussi proclamés citoyens « par lettre d'Alexandre » au même titre que les Macédoniens. Ensuite Ptolémée Ier, après ses campagnes de Palestine, aurait introduit une grande quantité de Juifs dans la nouvelle capitale de l'Egypte, ainsi que dans les places fortes de la frontière orientale du Delta.

Très probablement, pour ce qui est des franchises accordées par Alexandre le Grand, il s'agit d'une pure légende que Josèphe, Philon et les autres Juifs avaient intérêt à défendre. Cela ne justifie nullement la thèse de quelques savants modernes, d'après laquelle l'établissement des Juifs en Egypte, exception faite des cas isolés, ne remonterait pas au delà du deuxième siècle avant J.-Ch. ; sans compter les papyrus qui prouvent l'existence de colonies juives dans le Fayoum au troisième siècle, nous nous bornerons à signaler une inscription découverte à Schédia (à 25 km. d'Alexandrie) rappelant la dédicace d'une synagogue placée par les Juifs de cette ville sous l'invocation de Ptolémée III Evergète (246-222) et de sa femme Bérénice (Musée, salle 6, n. 31) ; nous rappellerons aussi la découverte d'une nécropole gréco-juive à Alexandrie, datant du règne de Ptolémée II Philadelphe (les inscriptions araméennes trouvées dans cette nécropole sont au Musée, salle 21). Il est donc nécessaire d'admettre qu'une colonie juive nombreuse et importante, était établie à Alexandrie dès le commencement du troisième siècle, sinon dès la fin du quatrième. Cette colonie vivait isolée, la fusion avec les autres éléments de population n'ayant jamais été possible ; elle habitait, sinon dans un véritable Ghetto, ainsi que plusieurs historiens le pensent, tout au moins dans un quartier spécial, le quartier *A* confinant à la Regia. Malgré les affirmations contraires de Josèphe, on doit croire que les Juifs ne jouissaient pas des mêmes droits ni des mêmes privilèges que les citoyens inscrits dans les tribus *(φυλαί)* ou que les simples *Ἀλεξανδρεῖς*. Toutefois il est certain qu'on leur avait laissé une très grande autonomie. Ils avaient à leur tête un chef de la nation, ethnarque, qui, assisté d'un Sénat *(γερουσία)*, était à la fois l'administrateur et le grand juge de la communauté. Comme il est naturel, en cas de litige entre Juifs et non Juifs, on avait nécessairement recours à la justice royale. Les Juifs alexandrins exerçaient leur activité soit comme entrepreneurs publics (des impôts, des terrains domaniaux), soit comme entrepreneurs privés, soit comme journaliers, soit et surtout comme commerçants. Et dans le commerce ils étaient des concurrents redoutables. Cette raison économique venait s'ajouter à la profonde différence de la religion et des idées politiques, pour rendre considérable l'antipathie des Grecs et des autres habitants de la ville envers les Israélites. Néanmoins l'antisémitisme n'éclata jamais, sous les Ptolémées, en véritable guerre civile. C'est seulement sous l'empire qu'Alexandrie fut ensanglantée par les luttes entre ses habitants. Peut-être la raison principale qui, sous Caligula, parvint à provoquer une bataille dans les rues, doit-elle être cherchée dans l'empressement

que les Juifs alexandrins avaient mis à se rapprocher de Rome, et à se poser comme les plus fidèles sujets de l'Empereur. Caligula d'ailleurs se montra de mauvaise humeur à leur encontre, car ils s'étaient refusés à placer son image dans leurs synagogues. La révolte de Jérusalem contre Rome, en l'année 116, eut un contre-coup terrible sur les Juifs d'Alexandrie. Menacés de mort, les Juifs, pour se protéger et se fortifier, détruisirent le Némésion (où était enterrée la tête de Pompée), mais leurs adversaires prirent quand même le dessus ; ils tuèrent ceux qu'ils ne firent pas prisonniers. Depuis cette époque la juiverie d'Alexandrie, qui eut elle aussi comme les chrétiens ses martyrs, tomba très bas. Au fur et à mesure que le christianisme gagnait du terrain, la condition des Juifs empirait. Un beau jour, ou plutôt un mauvais jour, l'évêque Cyrille, après le triomphe définitif de la nouvelle religion, voulut les chasser tous de la ville. Toutefois au moment de la conquête arabe ils étaient encore, ou ils étaient redevenus, très nombreux. En effet une clause spéciale de l'acte de capitulation établit que toute la colonie juive pouvait rester dans la ville. Au moyen âge, le commerce du Levant était encore en grande partie entre leurs mains ; au XII^me^ siècle on comptait à Alexandrie 3000 familles juives. Les plus anciennes synagogues qui existent actuellement dans la ville remontent au XV^me^ siècle ; la colonie israélite comprend aujourd'hui 15000 membres environ, plutôt plus que moins.

BIBLIOGRAPHIE. — E. Schürer et Eli-Hazan, *Alexandria* dans *the Jewish Encyclopédia*, New York, I, pag. 361-368 ; Bludau, *Juden und Judenverfolgungen im alten Alexandria* ; Reinach Th, *Sur la date de la colonie juive d'Alexandrie. Rev. d'Etudes juives*, T. XLV, pag. 161-164 ; Dobschutz E. *Jews and Antisemites in ancient Alexandria*, American Journal of Théology, VIII (1904), 728 ; Breccia E., *La necropoli de l'Ibrahimieh* (Bull. Soc. Archéol., 9 (n. s. T. I, fasc. I), pag. 35 sq. ; Wilcken U., *Zum Alexandrinischen Antisemitismus*, Leipzig, 1909 ; J. P. Mahaffy, *The Jews in Egypt*, Mélanges Nicole (1905), pag. 659-662 ; Juster, *Les Juifs dans l'Empire romain*, Paris, 1914.

TOPOGRAPHIE

Come la mia macedone corazza
stia nel deserto e a' barbari ed agli anni
regga Alessandria.

CARDUCCI.

Ces beaux vers du poète italien renferment une vérité indéniable, car ils signifient l'éternité idéale d'Alexandrie. En effet la civilisation alexandrine n'a pas cessé, même après sa disparition, d'être profitable à l'esprit humain, qui en gardera pour toujours les traces profondes. Mais l'éternité des monuments, des temples et des palais! Quelle déception, hélas, et quelle tristesse! Il n'y a pas une autre grande ville du monde ancien qui puisse contester à Alexandrie le regrettable droit de préséance relativement à la complète destruction de ses édifices et à l'incertitude qui règne sur sa topographie. En dépit de son énorme production littéraire, les souvenirs de ses édifices sont plutôt rares ou très vagues dans la tradition écrite. Si nous connaissons un bon nombre de temples, de palais, de monuments, il nous est presque toujours impossible de les indentifier d'une façon précise, ou d'en indiquer l'emplacement sur le terrain [1]. La célèbre description strabonienne, les renseignements contenus soit dans le *Roman d'Alexandre* par le pseudo-Callisthènes [2], soit dans le roman des Amours de Leucippe et Clitophon par Achille Tatius, ainsi que les indications occasionnelles qu'on rencontre souvent dans plusieurs historiens de la période gréco-romaine et chrétienne,

(1) « Dans cette Alexandrie où il s'est passé tant de choses, nous ne pouvons pas souvent localiser les souvenirs » Perdrizet, *B. C. H.*, 1912, p. 257.

(2) La critique (Lumbroso, Ausfeld) a reconnu que ce roman est digne de confiance pour ce qui a trait à la topographie d'Alexandrie.

nous donnent une idée d'ensemble de l'aspect général de la ville, une connaissance approximative, à vol d'oiseau, mais ne nous permettent pas de connaître les détails topographiques et architectoniques des places, des rues, des édifices. Depuis de longs siècles, sur la vaste zone jadis occupée par *la plus belle ville du monde*, on ne voyait debout, ou à fleur de terre, que la colonne dite de Pompée, les obélisques du Césareum (*aiguilles de Cléopâtre*), des colonnes qu'on avait attribuées à l'ancien Gymnase, et des murs sur le rivage oriental qu'on avait baptisés *Palais de Cléopâtre*. Dans le cours du XIX^me^ siècle, les aiguilles de Cléopâtre ont pris le chemin, l'une de Londres et l'autre de New-York, les colonnes du Gymnase (?) ont disparu, le Palais de Cléopâtre (?) a été démoli, de telle sorte qu'aujourd'hui la colonne *de Pompée* reste seule pour attester l'ancienne grandeur de la ville des Lagides. Mais si le XIX^me^ siècle a vu accomplir les derniers actes de vandalisme contre Alexandrie, il a vu aussi les efforts toujours plus nombreux et plus efficaces des savants, pour en retrouver les traces et pour en reconstituer l'histoire archéologique et topographique. Le cinquième volume de la célèbre *Description de l'Egypte* (Paris, 1829) renferme une *Description des Antiquités d'Alexandrie et de ses environs* par l'ingénieur Saint-Genis ; Saint-Genis n'a pas exécuté de fouilles, mais il expose avec érudition, compétence et honnêteté scientifique, tout ce qu'il a pu voir ou observer ; il tâche de relier les observations aux données de la tradition littéraire, sans s'abandonner à trop d'hypothèses et de combinaisons. Vers 1866 l'empereur Napoléon III, qui avait conçu le projet d'écrire l'histoire de Jules César, exprima le désir d'avoir un plan d'Alexandrie ; ce fut une occasion inespérée et unique de débarrasser les ruines du lourd manteau de terre sous lequel elles étaient ensevelies : le Khédive Ismaïl chargea l'astronome Mahmoud El-Falaki de dresser ce plan, l'autorisant en même temps à exécuter les fouilles nécessaires. Les conditions particulièrement favorables qu'Alexandrie présentait à cette époque — tout le territoire ancien de la ville étant alors libre de constructions —, d'autre part l'appui moral et matériel d'un Khédive presque autocrate, laissaient espérer que les travaux entrepris auraient amené des découvertes merveilleuses : il n'en fut rien. Est-ce que le sous-sol d'Alexandrie ne cache plus — ainsi que le pense Hogarth et d'autres — des monuments de premier ordre? Est-ce que ces monuments sont enfouis sous des couches très profondes, envahies par l'eau, et inaccessibles à la pioche des fouilleurs ?

Mahmoud El-Falaki travailla, il faut le reconnaître, avec la

CARTE
DE L'ANTIQUE ALEXANDRIE
ET DE SES FAUBOURGS
Dressée
sur les ordres de S.A. le Vice Roi d'Égypte
à l'aide de fouilles, nivellements et autres recherches
par MAHMOUD-BEY Astronome de Son Altesse
Paris en 1866
PORT D'EUNOSTE
LAC MARÉOTIS
Temple

Fig. 7.

plus grande bonne foi, avec abnégation et avec zèle ; il réussit à dresser un plan de l'ancienne ville (fig. 7) qui a été presque généralement accepté depuis (cf. fig. 8), et qui le recommande à la gratitude de la postérité. Néanmoins, tout en reconnaissant les mérites de ce savant, érudit et consciencieux, il faut avouer qu'un examen attentif de son plan et du mémoire qui l'accompagne, soulève assez souvent des doutes sur la méthode et des réserves sur les résultats[1]. Depuis 1878 jusqu'à 1888 un médecin grec, le Doct. Tassos Néroutsos, a enregistré toutes les découvertes occasionnelles qui se sont produites à Alexandrie. Néroutsos était bon helléniste, bon latiniste, et il se révèle épigraphiste distingué. Par conséquent, bien qu'il n'ait jamais dirigé personnellement des fouilles, ses articles et son mémoire sur l'*Ancienne Alexandrie* (Paris, 1888) contiennent une foule de renseignements utiles et d'observations presque toujours exactes (fig. 9).

Le Doct. Giuseppe Botti, appelé en 1892 à diriger le Musée Gréco-Romain qu'on venait de fonder, ne se borna pas à pratiquer des fouilles pour enrichir son Musée ; il eut toujours soin de mettre en relation les données des fouilles avec la topographie de la ville ancienne.

Le résultat de ses observations et de ses recherches a été un nouveau *Plan de la ville d'Alexandrie à l'époque ptolémaïque* (1898). Ce plan (fig. 10), tout en conservant le réseau des rues en damier, diffère de celui d'El-Falaki en plusieurs points essentiels ainsi qu'en bon nombre de détails. Botti connaît directement les textes des auteurs classiques, il tient compte des découvertes du dernier quart de siècle (peu considérables d'ailleurs au point de vue topographique) ; mais, étant donnée l'impossibilité dans laquelle il se trouvait de vérifier sur le terrain la plus grande partie de ses déductions ou de ses conjectures, le plan qu'il a dressé est loin d'avoir toute la certitude et l'exactitude désirables.

A côté d'El-Falaki, de Néroutsos et de Botti, parmi ceux qui ont tâché de contribuer à l'étude et à la connaissance d'Alexandrie, d'après les constatations faites sur les lieux, il ne faut pas oublier deux amateurs, le comte Alex. Max De Zogheb et l'amiral Sir Massie Blomfield.

Les archéologues européens qui ont eu l'occasion de pratiquer

(1) Mahmoud El-Falaki, *Mémoire sur l'ancienne Alexandrie*, Copenhague, 1872. Peut-être le jugement de Hogarth (Archeological Report of Egypt Exploration Fund, 1894-95, p. 17) est-il par trop sévère, mais malgré certains résultats des fouilles de Noack (v. Thiersch, *Die Alex. Königsnecropole*) il est difficile de le trouver inexact : « The character of my report being what it is, it fortunately does not enter into my province to deal at length with the researches of Mahmud El Falaki.... I am glad therefore that I can avoid basing of my own work on his. I feel the greatest uncertainty as to his rectangular map of the city ».

Karte des alten Alexandrien
auf Grund der Mahmoudschen Stressenfunde
gezeichnet von Wilhelm Steglin
Als Manuscript gedruckt
MARE AD DIABATHRAM
Portus Magnus
MARE ELEUSINIUM
INSULA PHAROS
Portus Eunosti
JÜDISCHE STADTQUARTIERE
Hippodromus
Caprea Mons
NECROPOLIS

Fig. 8.

des sondages ici ou là dans le territoire de la ville, et d'examiner tel ou tel problème topographique, ne sont pas très nombreux. Il y a lieu de citer Mr D. G. Hogarth, le prof. Noack, et le prof. Thiersch. Les savants qui ont étudié la topographie d'Alexandrie en dehors de tout examen des lieux, se basant exclusivement sur les textes d'auteurs anciens et sur les rapports des fouilleurs modernes, sont considérables par le nombre et par la qualité. Il suffira de rappeler les noms de Lumbroso, Wachsmuth, Puchstein, Ausfeld. Les travaux érudits et méthodiques de ces hommes de science sont naturellement très appréciables, mais ils ne peuvent pas (c'était d'ailleurs impossible) apporter toute la lumière indispensable, et ils ne permettent pas de vérifier sur le terrain, d'une façon certaine, les données de la tradition littéraire. Je n'ose pas conclure en terminant cette courte analyse bibliographique, que j'espère parvenir moi-même à des résultats plus certains que mes prédécesseurs.

Au contraire, j'ai voulu faire ressortir que la topographie alexandrine présente d'énormes difficultés et des énigmes qui sont aujourd'hui, et peut-être seront aussi dans l'avenir, insolubles, et que par conséquent tout plan de l'ancienne Alexandrie doit être considéré seulement comme approximatif, conjectural et provisoire. C'est un point de vue qu'il ne faut pas oublier. Pour mon compte, tout en signalant les lieux où devaient approximativement se trouver, d'après moi, les principaux monuments dont l'antiquité nous a conservé le souvenir, je me bornerai à préciser les endroits où l'on a découvert des monuments de quelque importance.

BIBLIOGRAPHIE. — Gratien Le Père, *Mémoire sur la ville d'Alex.*, Description de l'Egypte, t. 18. État moderne p. 283-496 ; Saint-Genis, *Description des antiquités d'Alex. et de ses environs*, ibid., t. 5, p. 181 sq. ; Mahmoud El-Falaki, *Mémoire sur l'antique Alex.*, Copenhague, 1872 ; T. Néroutsos Bey, *L'ancienne Alexandrie*, Paris, 1888 ; Botti, *Plan d'Alex. à l'époque ptolémaïque*, Alex., 1898 ; Lumbroso G., *L'Egitto dei Greci e dei Romani*, Roma, 1892 ; Lumbroso G., *Descrittori italiani dell'Egitto e d'Alessandria ;* Erdmann, *Zur Kunde der hellenistischen Städtegründungen*, Strassburg, 1883, p. 17 sq. ; Noack F., *Neue Untersuchungen in Alex.*, Athen-Mitteil., 1900, p. 215 sq. ; Wachsmuth, *Zur Geschichte Alex.*, Rhein. Mus., 35, p. 448-455 ; *Zur Topog. Alex.*, ibid. 42, p. 462-464 ; *Diabathra in Alex.*, ibid., 43, p. 306-308 ; Ausfeld, *Neapolis und Brucheion in Alex.*, Philologus, 63, p. 491-497 (cfr. Wilcken, *Archiv*, IV, p. 232) ; *zur Top. v. Alex. und Pseudo-Callisthènes*, Rhein. Mus., 55, p. 348-384 ; *der griech. Alexanderroman*, Leipzig, 1907, p. 137 sq. V. aussi l'article *Alexandria* dans la Real Encyclopädie de Pauly-Wissowa (Puchstein) ; l'article *Alexandrie* dans le Dictionnaire d'Archéologie Chrétienne (Leclercq). Hogarth D. G., *Report on prospects of Research in Alex.* dans *Egypt. Expl. Fund*, 1894-95, pag. 1-33 ; Vaujany, *Alex. et la Basse Egypte*, Caire, 1881 ; A. de Zogher, *Etudes sur l'ancienne Alex.*, Paris, 1910. Les études de l'amiral Blomfield ont paru dans le *Bull. de la Soc. Arch. d'Alex.*

Constitution géologique de la côte alexandrine. — Tandis que, dans la période historique, nous ne connaissons qu'une seule île (Pharos), en face et à proximité de la côte alexandrine, celle-

ci, d'après les plus récentes conclusions de la géologie, n'aurait pas constitué dans l'âge préhistorique une bande de terre compacte et reliée au continent. A sa place étaient de nombreux îlots, très peu élevés au-dessus du niveau de la mer, disposés comme une barre à l'entrée du golfe ouvert sur la Méditerranée, qui devint plus tard le lac Mariout. Par la surélévation graduelle du terrain, ainsi que par l'agglomération incessante du sable des dunes, peu à peu les îlots se relièrent les uns aux autres, déterminant une langue de terre ininterrompue entre la mer et le golfe, transformé par conséquent, depuis cette époque, en lac. Sur cette langue de terre, Alexandre fonda (332-331 av. J.-Ch.) la nouvelle capitale de l'Egypte. Au cours des siècles le sol d'Alexandrie a subi d'autres modifications. En effet son niveau n'est plus le même qu'à l'âge des Ptolémées et des Romains. A la suite soit de violentes secousses sismiques [1], soit d'un phénomène géologique opérant d'une façon presque insensible mais constante, un affaissement s'est produit dans le territoire de la ville [2]. On peut aisément s'en rendre compte par exemple à Kom el-Chougafa, où le troisième étage de la nécropole est aujourd'hui envahi par l'eau. De même dans la nécropole de Chatby, où les restes de cadavres nagent souvent dans les fosses transformées en lacs minuscules. D'ailleurs il est notoire qu'aujourd'hui l'îlot nommé Antirrhodos, qui était autrefois dans le grand Port, a tout à fait disparu sous l'eau.

De même les quais d'un ancien port découvert par l'ingénieur Jondet, au nord-ouest de l'île de Pharos, sont aujourd'hui sous l'eau et rien ne fait supposer qu'ils aient été rongés par l'action de la mer.

Outre l'affaissement constaté du sol, il y a lieu de remarquer que le niveau de la ville ancienne est de plusieurs mètres au-dessous de celui de la ville moderne. Très souvent, pour arriver aux ruines de l'âge romain, il a fallu descendre de six

(1) C'est le géologue Janko (*Das Delta des Nil*) qui a le premier relevé l'affaissement du sol d'Alexandrie. Mémorables sont restés les tremblements de terre du XIVme siècle. Il ne sera pas inutile de rappeler que les études des sismologues modernes ont révélé des affaissements considérables du sol provoqués par des secousses sismiques, au Japon et en Europe. Le dernier tremblement de terre de Messine a causé un affaissement atteignant 66 cm., au maximum, sur le bord de la mer et 10 cm. au minimum à l'intérieur de la ville. En Autriche, après le tremblement d'Agram en 1880, on a constaté des déplacements dans le sens horizontal; au Japon, après le tremblement de 1891, on a pu observer un affaissement de 40 centimètres autour d'un emplacement triangulaire de terrain mesurant 25 kilomètres de chaque côté. Le terrain environnant s'était soulevé d'autre part de 60 à 80 centimètres. Probablement le même phénomène s'est produit à Alexandrie.

(2) Il varie entre un mètre et un mètre cinquante cm., même davantage. Quelques géologues pensent qu'il ne s'agit pas d'un affaissement du terrain, mais plutôt d'une élévation du niveau de la mer.

à sept mètres à travers des couches de terrains de report. Il résulte de ce qui précède que les ruines de la ville ptolémaïque doivent exister à une plus grande profondeur, et je pense qu'elles sont presque toutes dans les couches de terrain envahies par l'eau.

Le profil de la côte a lui aussi changé d'aspect depuis l'antiquité. La digue ou môle (Heptastade) que les Ptolémées avaient fait construire pour relier l'île de Pharos au continent n'existe plus. Elle a disparu sous les atterrissements, les dépôts d'alluvion ainsi que les détritus et les décombres. Ces dépôts ont formé une zone de terrain assez large, comprenant toute la place Mohamed Ali, la ville turque jusqu'à l'ancien palais du Gouvernorat, ainsi que les quartiers de la Marine (approximativement entre Kom-el-Nadoura et le bassin de l'Arsenal).

Aperçu général. — A l'époque d'Alexandre le Grand et de ses successeurs, l'architecture eut une tâche énorme et très importante à accomplir: la construction de centaines de nouvelles cités. Elle a accompli cette tâche d'une façon admirable, suivant les règles déjà fixées au V^me^ siècle par Hippodame de Milet et qu'on avait employées dans les transformations de Rhodes et d'Halicarnasse. Le plan d'Alexandrie fut projeté par Dinocrate. Le principe qui caractérise ce plan est la prédominance de la ligne droite.

L'architecture moderne, du moins la plus récente, se montre, peut-être à juste raison, contraire à ce principe, mais à l'époque hellénistique on le trouvait excellent. Alexandrie devint un modèle pour la plupart des grandes villes nouvelles. Les rues, en général, se coupaient à angles droits, de telle sorte que les lots des maisons ressemblaient à un damier.

Les deux rues principales, dont le point d'intersection se trouvait à peu près au milieu de la ville, étaient larges de plus de 100 pieds. Sous les rues passaient beaucoup de canaux et d'aqueducs. Les cinq quartiers comprenant la ville étaient désignés par les cinq premières lettres de l'alphabet qui correspondent d'ailleurs aux cinq premiers chiffres.

Un quart ou un tiers environ du territoire de la ville était occupé par les édifices royaux, vaste ensemble de palais et de jardins. Dans cette partie d'Alexandrie, se trouvaient les tombeaux d'Alexandre et des Ptolémées, le Musée, la célèbre Bibliothèque, le Théâtre, l'Arsenal et les casernes de la Garde Royale du Corps. Sur la grande rue principale qui allait de l'extrémité est à l'extrémité ouest de la ville (rue Canopique), se dressaient de nombreux temples, le Gymnase, le Palais de Justice. Sur la

800 1200 1600 Metres
4 5 6 7 8 9 10 Stades grecs
Camp Romain
OPPIDUM NICOPOLIS
JULIOPOLIS
Salines
ELEUSIS
Canal de Canope
Canal de Schedia
Canal d'Alexandrie
Ruines de Temple
LAC MARÉOTIS

ALEXANDRIE ANCIENNE par Neroutsos Bey.

Fig. 9.

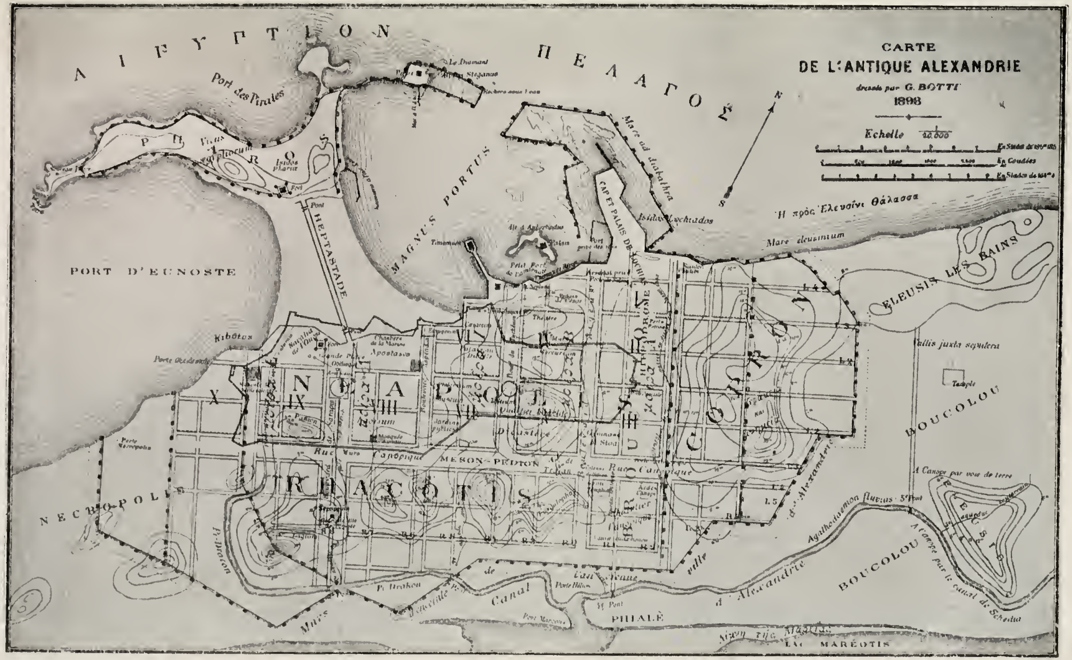

CARTE
DE L'ANTIQUE ALEXANDRIE
dressée par G. BOTTI
1898
Echelle
ΑΙΓΥΠΤΙΟΝ ΠΕΛΑΓΟΣ
Port des Pirates
PHAROS
Isidos pharia
HEPTASTADE
MAGNUS PORTUS
PORT D'EUNOSTE
Mare ad diabathra
CAP ET PALAIS DE LOCHIAS
Isidos Lochiados
Ἡ πρὸς Ἐλευσῖνι θάλασσα
Mare eleusinium
ELEUSIS
LES BAINS
Kibôtos
NEAPOLIS
RHACOTIS
BRUCHION
MESON-PEDION
Rue Canopique
NECROPOLIS
Callis juxta sepulcra
Temple
BOUCOLOU
PHIALÈ
MARÉOTIS
Canal d'Alexandrie
Pt Drocon

Fig. 10.

colline appelée à présent Kom-el-Dik, était un parc grandiose et monumental, le *Paneion*. Sur une colline au nord-ouest de la ville (sur le terrain environnant la colonne dite de Pompée), le Sérapeum. Au pied de celui-ci, du côté sud, était le Stade. Probablement aussi à l'intérieur de la ville, il y avait l'amphithéâtre dont nous parle l'historien Josèphe. Une digue, l'Heptastadion, unissait la ville à l'île de Pharos, qui lui faisait face. De la sorte, deux ports se formèrent, le grand port à l'Est (aujourd'hui délaissé) et l'Eunostos (le port actuel). Sur l'île s'élevait la célèbre Tour lumineuse « le Phare », œuvre de Sostrate de Cnide. De vastes nécropoles s'étendaient à l'orient (Chatby-Hadra) et à l'occident de la ville (Gabbari-Wardian). De riches faubourgs (Eleusis-Nicopolis) prospéraient dans la plaine de Hadra et sur les collines de Ramleh. Au sud de la nécropole orientale, non loin d'Eleusis, se trouvait l'Hippodrome.

« quae nec confirmare nec repellere in animo est ».

TACITE.

Les murs d'enceinte. — La légende n'a pas manqué d'orner et d'embellir l'histoire de la fondation des murs de la ville ancienne. Alexandre lui-même, dit-on, aurait procédé au tracé de ces murs, et la craie n'ayant pas été en quantité suffisante, il aurait donné l'ordre d'employer la farine destinée à l'approvisionnement des soldats. De nombreux oiseaux accourus de toutes parts se jetèrent sur cette pâture et la farine ne tarda pas à disparaître ; ce qui fut interprété de bon augure pour la prospérité de la ville.

La tradition littéraire a insisté avec une complaisance extrême sur ces détails fantaisistes, et par contre elle ne nous a pas transmis des renseignements exacts sur les dimensions, l'étendue, la forme, le tracé de ces murs.

Tacite (Hist. IV, 83) attribue la construction de l'enceinte à Ptolémée Ier. D'autres historiens se sont bornés à parler des murs seulement lorsqu'ils ont eu l'occasion de faire allusion à l'un ou à l'autre des sièges que la ville eut à subir.

Il semble certain que les murs d'enceinte d'Alexandrie étaient plus étendus que ceux des autres villes grecques, à l'exclusion de Syracuse et d'Athènes (1).

(1) BELOCH, *Die Bevölkerung der griechisch-römischen Welt*, Leipzig, 1886, p. 483-84.

D'après Quinte-Curce l'enceinte aurait mesuré 80 stades ; d'après Pline 15 lieues ou 120 stades ; d'après une notice de l'époque tardive des empereurs, 16360 pas. Strabon donne comme longueur de la ville 30 stades ; Etienne de Byzance 34 stades ; Diodore 40 stades.

Comme largeur Strabon donne 7 à 8 stades ; Étienne de Byzance 8 stades. (Le stade valait 185 mètres environ).

D'après Mahmoud El-Falaki les vrais chiffres sont pour l'enceinte 15800 m. ; pour la longueur 5090, et pour la largeur de 1150 à 2250 m., mais le plus souvent 1700. Ces différents chiffres, qui peuvent se rapporter à des époques variées, peuvent être acceptés sous réserve d'approximation. Mahmoud El-Falaki a dessiné le premier un tracé de l'enceinte ptolémaïque. Il serait cependant téméraire d'affirmer que ce tracé est le vrai, comme il le serait d'affirmer le contraire. Il y a lieu cependant d'observer que les fondations, larges de cinq mètres et construites en moellons et mortier, composé de chaux et de briques pilées, découvertes par El-Falaki derrière le Cap Lokhias, peuvent difficilement remonter à la fin du IV^me^ ou au commencement du III^me^ siècle avant J.-Ch. Elles pourraient être beaucoup plus récentes. De plus ces fondations se continuent d'une façon certaine sur une longueur de 3000 mètres seulement. Au-delà, jusqu'à une distance de 2 kilomètres, les fouilles ont été continuées dans les décombres, ce qui n'a pas permis de les étudier de près. Pour les autres 700 mètres, ce tracé a eu pour base les racontars des chercheurs de pierres. Au-delà de la mosquée de Hadra, les fouilles, devenues très difficiles, ont été conduites sur huit sections très éloignées les unes des autres. Elles n'ont donné de résultats que dans cinq sections, et El-Falaki lui-même avoue que, par la composition, le mortier diffère un peu de celui de la partie découverte en premier lieu. Pour le reste « les fouilles ont été complètement inexécutables », et le dessin du mur sur la carte a été achevé d'après la configuration du sol. Tout en admettant que le tracé d'El-Falaki suit plus ou moins approximativement le tracé réel de l'époque ptolémaïque (mais il est problable qu'il réunit le tracé de deux époques différentes), il faut avouer que les éléments d'après lesquels il a été fait sont assez incertains

Botti croit que les rivages du Grand Port n'étaient pas protégés par des œuvres de défense, à l'exception du fort de l'Heptastade et des tourelles du Pharos. D'autre part, il pense que le côté oriental de la ville, à l'exemple de Carthage, devait être défendu par trois murailles à deux étages. Chaque muraille était protégée par une chaîne de tours, et il ajoute: « Puisque la ville était baignée par le lac Maréotis, il est probable qu'il n'y avait

qu'un simple rempart avec les tourelles d'usage ». Du côté de l'Occident, il y aurait eu comme à l'Orient la triple muraille.

Tout cela est possible, mais les arguments avancés ne permettent pas d'y voir autre chose qu'une simple hypothèse. Je ne pense pas non plus que cette hypothèse puisse être appuyée par un passage de Sujuti inconnu de Botti et cité par Ibn-el-Hakim. Sujuti écrit: « Alexandrie était formée de trois villes, l'une à côté de l'autre et chacune avec sa propre enceinte. Le tout était renfermé dans une autre enceinte fortifiée ». Ce texte, en dehors des doutes qu'il soulève par sa précision même, désigne probablement les trois grandes divisions de la ville : le quartier égyptien, le quartier gréco-romain et le quartier juif.

Abdallah ibn Zarif raconte qu'il y avait sept forteresses et sept fossés.

Jean de Nikiou dit que « la ville était entourée d'une longue enceinte de murs fortifiés par des tours nombreuses, bâties sur le bord du fleuve et le long de la sinuosité du rivage de la mer, de telle sorte que de ce côté et de l'autre elle était entourée par l'eau ». Il est probable que l'enceinte dont parle Jean de Nikiou n'est pas la même que celle de l'époque des Lagides, mais le type de fortification était peut-être le même. En tout cas, de ce passage il résulte que les plans d'El-Falaki et de Botti laissent un espace trop considérable entre l'enceinte et le canal. Les fortifications qui ont excité l'admiration des voyageurs du Moyen-Age (von Suchem, Abrey Stewart, Bernard von Breydenbach, Cyriaque d'Ancône etc.) étaient certainement les murs bâtis par les Arabes au commencement du IX^{me} siècle.

Ce qui est certain, c'est que les fortifications d'Alexandrie ont été de tout temps très solides, car la ville fut presque toujours imprenable.

Antiochos le Grand, roi de Syrie (pour ne rappeler que les sièges les plus célèbres), dut se retirer *frustra tentatis moenibus* (14 av. J.-Ch.). Dioclétien (295-6 ap. J.-Ch.) employa huit mois pour s'en emparer. Chosroès (609 ap. J.-Ch.) et Amrou (643 ap. J.-Ch.) durent recourir à la trahison pour en franchir l'enceinte.

En résumé ce que nous savons des fortifications d'Alexandrie se réduit à très peu de chose:

1. Alexandrie a eu, depuis sa fondation, une enceinte de murs dont la longueur maxima pourrait être évaluée à 15 kilomètres environ.

2. Cette enceinte était fortifiée par des tours très peu éloignées les unes des autres.

3. Le tracé de ces murs du côté nord-est devait longer la côte jusqu'au-delà du Cap Lokhias et se diriger ensuite vers le Canal.

Le tracé d'El-Falaki pousse trop loin la ligne orientale des fortifications. En tout cas ce tracé laisse un espace trop considérable entre l'enceinte et le Canal (Diodore, 17, 52; Jean de Nikiou, p. 52).

4. L'enceinte a été refaite au deuxième siècle par les empereurs Hadrien et Antonin.

5. D'autres modifications partielles ont eu lieu au troisième siècle.

6. L'enceinte arabe date du commencement du IX^me^ siècle.

Les rues. — La découverte la plus importante de Mahmoud El-Falaki est celle des rues de l'antique Alexandrie. D'après ses fouilles Mahmoud El-Falaki a dressé un plan de l'ancienne ville, dans lequel les rues s'entrecoupent toutes à angle droit, de façon à former une sorte de grille.

« J'ai découvert dans la ville d'Alexandrie, par le moyen des fouilles, onze rues principales pavées qui la traversent en largeur, et sept pavées qui la traversent en longueur... La rue mitoyenne des sept rues longitudinales est la rue Canopique ... les pierres du pavage sont partout les mêmes ; ce sont des blocs noirs ou grisâtres d'une vingtaine de centimètres d'épaisseur sur une longueur et une largeur qui avaient de 30 à 50 centimètres ». Mr. Hogarth exprime le doute le plus formel au sujet de cette carte rectangulaire de la ville ; et si le prof. Noack peut assurer que ses fouilles (assez restreintes d'ailleurs, dans une partie du Bruchion) ont confirmé en général le plan des rues dressé par Mahmoud, il doit toutefois rectifier les résultats de celui-ci sur plusieurs points. Il faut avant tout observer que le pavage découvert par El-Falaki n'appartenait pas à l'âge ptolémaïque mais à l'époque romaine.

Partout où ce pavage a pu être observé, on a trouvé qu'il reposait sur plusieurs couches de décombres et ces décombres ne se trouvent pas seulement des deux côtés de la rue, ainsi que les a vus le prof. Noack, mais aussi au-dessous du pavage, comme il a été constaté en certains endroits par Hogarth et, en d'autres, par moi-même. Ce qui signifie que les rues de l'époque romaine n'ont pas toutes conservé la direction et le tracé qu'elles avaient sur le plan de Dinocrate. Il en résulte donc qu'en admettant même comme parfaitement exact le plan dressé par El-Falaki, on ne pourrait pas l'accepter sans réserves pour l'époque préromaine. En outre, il y aurait lieu d'observer que les rues longitudinales, par exemple, ont été prolongées arbitrairement par El-Falaki, et cela du côté Est, jusqu'à la ligne qui d'après lui marquait l'enceinte fortifiée. Il a en effet déclaré qu'il n'a pas trouvé de traces du pavage de la rue Canopique à 455 mètres

de l'enceinte arabe, tandis que sur le plan le prolongement de la rue Canopique, au-delà de cette enceinte, mesure 1400 mètres. El-Falaki affirme, il est vrai, que le pavage a été enlevé du temps de Mohamed-Ali, lorsqu'on a arrangé la rue moderne ; mais on peut douter de l'exactitude de ce détail, et voici pourquoi. Les travaux de terrassement entrepris pour la construction du nouveau quai au port Est, ont fait disparaître toutes les collines qui existaient entre le cimetière juif, la plage de Chatby et le faubourg appelé Camp de César : durant ces travaux on a trouvé de nombreux vestiges du pavage des rues décrites par El-Falaki jusqu'à la hauteur du club gymnastique « Milon » ; mais aucune trace de rues n'a été découverte plus au Nord et plus à l'Est de cette ligne qui correspond à peu près à la rue R. 2. Ceci pourrait signifier que la rue L. 4 par exemple n'aurait pas dû être prolongée sur le plan au-delà du santon Sidi el-Chatby. Ceci me paraît exact d'autre part, car cette rue aurait dû alors traverser la section la plus orientale de la nécropole à ciel ouvert, qui remonte à la haute époque ptolémaïque.

Sur toute cette esplanade nous avons rencontré très rarement des traces de maisons isolées, tandis que les cimetières étaient très fréquents. On pourrait en dire autant des collines situées entre les cimetières européens et le faubourg de l'Ibrahimieh. Je crois même que le jour où l'on nivellera ces collines il sera très difficile de découvrir des traces de pavage à l'Est de la rue R. 2. S'il en est ainsi, on pourra ne pas attribuer aux travaux de Mohamed-Ali l'enlèvement du pavage dans la section orientale de la rue Canopique, et on sera amené à croire que ce pavage n'a jamais existé au-delà du dernier point où El-Falaki a eu la possibilité de l'observer.

D'ailleurs la route moderne d'Aboukir, sur le parcours en question, n'est pas bordée de collines de détritus ; elle s'ouvre au contraire un passage à travers le rocher naturel ; et ainsi l'ancienne rue aurait été, sur une partie de son étendue, encaissée, à une profondeur considérable, entre deux parois nues du rocher.

Elle n'aurait donc pas été bordée de constructions et aurait eu un niveau assez différent de celui des rues et des maisons avoisinantes. Est-ce admissible pour la rue principale de l'ancienne Alexandrie ?

Donc, s'il est permis de tirer une conclusion de ces observations, le tracé des rues longitudinales du plan dressé par El-Falaki devrait être raccourci de quelques centaines de mètres dans la section orientale.

La rue Canopique constitue l'épine dorsale du système d'El-Falaki.

Elle correspond, d'après lui, à la Chara Bab Charki de nos jours (rues Rosette et Sidi Metwalli). Cette identification a été généralement acceptée.

Botti est d'opinion contraire. Il ne croit pas que la rue découverte le long du tracé de la rue Rosette, corresponde à la rue Canopique. Il place celle-ci plus au Sud et l'identifie avec la rue L. 3 d'El-Falaki. « Le nom de Canopique donné à cette grande artère nous apprend qu'elle était, de toutes les artères longitudinales de Néapolis, la plus rapprochée du canal Canopique. L'avenue de Porte Rosette n'est aucunement au milieu de la ville ancienne puisqu'il en y avait d'autres moins éloignées qu'elle du point d'embarquement du canal ».

Il n'est pas nécessaire de démontrer la faiblesse de ces arguments : il sont basés sur cette supposition que la rue Canopique tirait son nom de la proximité du canal. Or cette supposition est probablement erronée, et il est plus naturel de penser que cette rue a tiré son nom de Canope, son axe étant à peu près dans la direction de cette ville. C'est ainsi que de nos jours, le prolongement de la rue Rosette s'appelle rue d'Aboukir.

D'autre part, s'il est vrai, ainsi que nous le laisse entendre la tradition littéraire, que la rue Canopique traversait le centre de la ville, ce centre, d'après nos connaissances actuelles, doit être cherché de préférence le long du tracé de la rue Rosette, où l'on a découvert des monuments assez remarquables, et non au sud de Kom-ed-Dik, à Moharrem Bey.

Les objections de Hogarth me semblent plus sérieuses. En effet, faisant allusion aux sondages qu'il a pratiqués au nord et au sud de l'avenue de Rosette, et se basant sur l'alignement des murs mis à découvert, il conclut « that in this central region at least, the ancient town was built very far from the lines of the modern, and that the axis of the old Canopic Street must vary much at this point from that of the Boulevard de Rosette the former must have read about 230°, the latter reads 260° ».

Les fouilles de Hogarth, à la vérité, n'ont pas eu assez d'extension pour nous permettre d'accepter sa conclusion sans réserve. Il est bien probable que l'axe de l'ancienne rue différait quelque peu de celui de la rue moderne, toutefois il me parait hors de doute que l'avenue Canopique n'était pas trop éloignée de la rue Rosette de nos jours, et qu'elle coïncidait avec celle-ci sur une partie de son parcours.

Des témoins oculaires ont souvent affirmé avoir vu en différents endroits, et moi-même j'ai observé, des colonnes rangées, soit au nord, soit au sud de la rue Rosette. D'autre part il est

évident que cette rue devait traverser le centre de la ville, et ce centre doit être cherché, je crois, dans le triangle compris entre le théâtre Zizinia, la mosquée Nâbi Danial et la Bourse Toussoun. C'est là que devait passer la grande rue transversale. El-Falaki pensait, par contre, que la grande rue transversale était celle marquée sur son plan R. 1. « Elle sort du cap Lokhias sur lequel il y avait un palais royal, passe tout près du port réservé aux bateaux privés des rois, de l'arsenal royal, et se termine à un autre port sur le canal, port dont j'ai découvert les quais à 130 mètres des murs d'enceinte, vis-à-vis d'un pont probablement antique ». Il a ajouté des détails qui confirmeraient son identification si les recherches méthodiques que Noack a faites le long de cette rue n'avaient détruit cette thèse.

« Un aqueduc souterrain, dit El-Falaki, la borde du côté de l'est et conduit l'eau du canal au palais et en ville pour en alimenter les citernes. Un égout peu profond et destiné aux écoulements des eaux sales la borde de l'autre côté. Cette rue présente une particularité qui la distingue de toutes les autres rues : outre la double largeur qu'elle partage en commun avec la rue Canopique, elle se compose de deux chaussées de même niveau et d'égale largeur, mais l'une qui est à l'est, est pavée, et l'autre est en maçonnerie, composée de chaux, de terre, de petits cailloux et de petits morceaux de moellons. Entre ces deux chaussées, suivant l'axe de la rue, est un petit espace large d'environ un mètre et rempli simplement de terre végétale, ce qui me fait croire qu'il y avait là une rangée d'arbres, qui la partageait en deux chaussées ; l'une pavée probablement destinée aux voitures, l'autre aux cavaliers ». (v. El-Falaki, p. 23).

Mais les recherches minutieuses et méthodiques faites par Noack (o. c., p. 234-237) sur le tracé de cette rue l'ont obligé à conclure qu'une concordance entre les résultats par lui obtenus et les données d'El-Falaki est tout à fait impossible, car il faut renoncer à la rangée d'arbres.

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans d'autres détails. Nous nous sommes contentés de montrer que les raisons d'identifier la grande rue transversale avec la rue R. 1 ne sont pas très solides.

D'ailleurs la rue R. 1 d'El-Falaki est trop éloignée du centre probable de la ville antique. Aux considérations que nous avons exposées à propos du mur d'enceinte et de la longueur de la grande rue longitudinale, il faut ajouter ce fait indiscutable qu'au-delà de la ligne orientale des parcs nord actuels, on a découvert des traces fréquentes de nécropoles, mais peu de ruines d'habitations, et, quand on en a trouvé, elles étaient à un niveau bien supérieur à celui des ruines de l'intérieur de la ville.

Il n'y avait dans tous les cas aucune trace d'édifices de quelque importance. Cela me fait croire que la R. 1 se trouvait plutôt vers les limites orientales que vers le centre de la ville.

Par contre, il y a lieu d'observer que la grande statue de Marc-Aurèle (Musée, salle 12) ainsi que d'autres monuments en marbre, sont sortis des fondations du théâtre Zizinia ; que la grande statue hellénistique d'Hercule a été découverte dans le sous-sol de la maison Boustros ; qu'en face du Zizinia, en creusant les fondations de la maison Lifonti, on a mis à jour un socle en marbre portant une inscription en l'honneur de l'empereur Valentinien ; qu'un peu plus loin, on avait découvert le bloc de granit qui devait renfermer les œuvres de Dioscoride, et dans lequel on a voulu reconnaître une épave de la Bibliothèque d'Alexandrie, et qu'enfin sous la Bourse Toussoun on a découvert les restes d'un grand temple dédié à Osorapis, datant de l'époque de Ptolémée IV. Ces indices sont assez significatifs à mon avis. C'est dans ces parages qu'on doit chercher le centre de la ville ancienne, et en conséquence on peut dire que la grande rue transvervale passait dans ces environs. Elle ne devait pas être très éloignée de la rue Nâbi Danial, sans se confondre avec elle tout à fait; son axe se rapprochait peut-être davantage de la direction nord-sud.

En résumé on peut fixer les points suivants : Le *système* de rues établi par Mahmoud El-Falaki doit correspondre à peu près, et dans ses grandes lignes, au *système* de rues de la ville ancienne. Le plan qu'il en a dressé peut être accepté comme *approximatif*, en faisant surtout des réserves pour la longueur des rues vers l'est et pour la position et la direction de la grande rue transversale.

La Côte et les Ports. — Nous avons déjà signalé que le profil de la côte alexandrine n'est pas tel qu'il était il y a vingt-deux siècles. En effet il est aisé de constater, depuis Ramleh jusqu'au Mex, que la mer a beaucoup gagné sur la terre. En parcourant la côte, on observe à tout instant que des tombes, des constructions, des quais sont aujourd'hui submergés sous les eaux. On sait que la côte, avant la fondation de la ville, était séparée de l'île de Pharos par un bras de mer, et que la jonction entre le continent et l'île s'est faite au moyen d'une jetée ou digue d'une longueur de sept stades (d'où le nom d'Heptastade, 1200 mètres environ). En conséquence, l'aspect de la côte et de la ville anciennes était tout à fait différent de celui de la côte et de la ville modernes.

Le nouveau quai en face du *Portus magnus* a repoussé la

mer à la limite qu'elle devait avoir, à peu de chose près, dans l'antiquité, jusqu'à la hauteur de la nouvelle maison Yéhia (en face de la Gare de Ramleh), mais à partir de cet endroit la côte s'éloignait considérablement du profil actuel. Suivant la ligne extérieure des maisons qui longent au nord le Boulevard de Ramleh, elle se dirigeait vers le sud-ouest, à la hauteur de l'ancien passage Adib (aujourd'hui rue Centrale), pour continuer à travers la place Ste-Catherine et celle de la Paille, et aboutir aux environs de la Douane, en passant près du fort Caffarelli.

Ainsi donc, l'emplacement occupé par la ville turque (Place Mohamed-Ali, Quartier du Midan, Quartier de la Marine) a été gagné sur la mer, des deux côtés de l'ancien Heptastade. Celui-ci devait prendre son point de départ une centaine de mètres au nord-est de Kom-el-Nadoura (fort Caffarelli, où sont les signaux du Port) pour se diriger en ligne droite vers l'extrémité sud de l'île de Pharos, à la hauteur de l'Arsenal actuel.

Par suite de la construction de l'Heptastade, deux ports se sont formés: le port oriental (*Μέγας Λιμήν*, Magnus Portus) qui était le plus important chez les anciens, et le port d'Eunostos correspondant au port moderne.

Deux passages étaient ménagés dans l'Heptastade pour établir une communication rapide et directe entre les deux ports. Ces passages étaient placés non loin des extrémités de la digue.

Les deux ouvertures, que nous devons supposer enjambées par un pont soutenu par de hautes colonnes, étaient, du moins à l'époque de César, gardées par deux forts.

Le Magnus Portus dont l'entrée était, paraît-il, très difficile, était entouré de superbes édifices.

Ici je me bornerai à noter qu'une jetée partant du cap Lokhias protégeait le port contre les courants et les vents du nord, tandis que du côté opposé, l'île de Pharos offrait une protection naturelle.

A l'extrémité de celle-ci, tout près de l'entrée du port, s'élevait la tour lumineuse du même nom (Pharos). Une île, Antirrhodos, probablement ainsi nommée à cause de sa forme, était au milieu du port, vers le sud-est. Les jours de calme parfait on peut en entrevoir la silhouette sous les eaux. Une maison royale avait été construite sur cette île. A la pointe du promontoire Lokhias, était un petit port intérieur, réservé à l'usage particulier de la famille royale.

Un promontoire se prolongeait dans le port, presque en face de la gare actuelle de Ramleh. A l'extrémité de ce promontoire Marc Antoine avait fait bâtir le *Timonium*, sorte d'ermitage philosophique, où il se retirait de temps en temps. Le port d'Eu-

nostos s'est vu de plus en plus utilisé depuis la basse époque impériale, tandis que le grand port fut peu à peu délaissé.

Le premier devait avoir son entrée à l'ouest de la pointe occidentale de l'île de Pharos (Ras-el-Tin), sur laquelle était un temple de Poseidon [1].

A l'intérieur de l'Eunostos existait un petit port artificiel fermé de tous les côtés, ἡ κιβωτός, la boîte, le coffre. Un canal navigable le reliait au lac Mareotis. Les historiens pensent que le nom d'Eunostos tire son origine d'Eunostos, roi de Soloi, beau-fils de Ptolémée Soter ; d'autres croient tout simplement qu'il signifie le Port du *bon retour*.

Le Canal. — Le Canal, qui alimentait d'eau douce Alexandrie et qui constituait la route commerciale avec l'intérieur du pays, dérivait de la branche canopique du Nil à Schedia, à environ 27 kilomètres d'Alexandrie. Ce canal suivait à peu de chose près le tracé du canal Mahmoudieh actuel. Non loin de Hagar el-Nawatieh il se divisait en deux branches, dont l'une se dirigeait vers Canope parallèlement à la côte et l'autre continuait vers Alexandrie.

On admet généralement que ce canal contournait la ville du côté sud et allait déboucher dans l'Eunostos, au fond du bassin Kibotos. A mon avis [2] cette supposition n'est pas exacte, car à l'époque gréco-romaine la ville gravitait vers le *Μέγας Λιμήν*, et il est tout naturel de penser que la branche la plus importante du canal allait se déverser dans ce port.

Strabon ne dit pas d'ailleurs que le *canal de Schedia* débouchait dans l'Eunostos ou dans le Kibotos. Je trouve au contraire que son silence à ce sujet est significatif. Il dit simplement ce qui suit : « *un* canal navigable débouche à l'intérieur de ce bassin et le met en communication directe avec le Mareotis ». Par contre un document nous prouve qu'un canal traversait la Neapolis encore à la fin du quatrième siècle ap. J.-Ch. Il s'agit d'un contrat passé à Hermoupolis (Haute Egypte) : le propriétaire d'un bateau se charge de transporter à Alexandrie et de décharger dans les greniers de la Neapolis une cargaison de blé. Puisque la Neapolis était justement le quartier situé sur le Portus Magnus, il faut admettre qu'un canal traversait la partie orientale de la ville.

(1) M. Jondet a découvert au nord et à l'ouest de l'île de Pharos un grand port dont les jetées sont actuellement submergées. Il paraît qu'on ne doit pas le confondre avec le petit port au nord de l'île, dont parle César. Les recherches de M. Jondet n'étant pas encore achevées, il faut se borner à les signaler sans en discuter les résultats.

(2) Cfr. le plan dressé par Sieglin dans lequel on voit un canal qui débouche dans le grand port.

Cela est d'ailleurs vrai, même pour l'époque byzantine, ainsi que nous l'apprend un papyrus découvert dans la Haute Egypte et publié par J. Maspero (v. *Pap. Byz.*, t. II, 2, p. 132).

Un canal provenant de Schedia, ou tout au moins un bras de l'ancien canal, agrandi et amélioré, a dû être amené, vers l'an 40 de l'empereur Auguste, jusqu'à l'Eunostos ou le Kibotos. Deux inscriptions identiques datées de 10-11 ap. J.-Ch. nous apprennent qu'Auguste « *flumen Sebaston a Schedia induxit ut per se toto oppido flueret* ». Une de ces deux inscriptions est gravée sur une colonne en calcaire nummulitique mise à jour en creusant les fondations du tribunal indigène dans la rue Boctori, tout près de l'ancien Kibotos.

Le chemin que le canal principal d'Alexandrie parcourait dans la banlieue, et surtout la branche reliant la ville à Canope, était célèbre par son agrément. De beaux jardins bordaient les deux rives (*inter viridia ab utroque latere*) ; chaque jardin était entouré d'un mur d'enceinte et les riches Alexandrins qui en étaient les propriétaires y avaient aussi leurs tombes de famille. La branche canopique du canal devait se détacher du canal provenant de Schedia à hauteur de la localité appelée aujourd'hui Hagar-el-Nawatiah (la pierre des marins) qui doit correspondre à la *Πέτρα* ou *Petrae* des anciens.

Toute la campagne alexandrine était sillonnée de canaux secondaires qui divisaient le territoire en une quantité d'îlots ; on y rencontrait fréquemment des villages, dont les noms nous ont été révélés soit par les papyrus d'Abousir-el-Melek, soit par des inscriptions (village d'Arsinoé ; village de Bérénice ; village des Syriens ; village des Antiochiens).

Les Citernes. — L'eau potable, dont s'alimentait la ville, était presque entièrement puisée au canal et conservée dans les nombreuses citernes, dont le sous-sol d'Alexandrie était pourvu. L'inscription de l'an 40 d'Auguste, mentionnée plus haut, nous apprend que cet empereur fit exécuter des travaux pour fournir à toute la ville de l'eau douce, mais nous savons que déjà à l'époque de César les citernes étaient nombreuses à Alexandrie (*Alexandria est fere tota suffossa specusque habet ad Nilum pertinentes, quibus aqua in privatas domus inducitur*).

Ces citernes étaient donc alimentées par des canalisations souterraines en communication avec la branche du fleuve. Il y avait aussi de nombreuses citernes isolées. On les remplissait au moyen de machines montées sur de grands puits, reliés avec la branche la plus voisine d'un des canaux souterrains.

A l'époque arabe leur nombre était tellement élevé que, d'après

Makrizi, les constructions d'Alexandrie reposaient sur des voûtes formant des ponts à arcades, sous lesquelles des cavaliers armés de lances passaient à l'aise et faisaient sous terre le tour de la ville. « C'est une chose vraiment admirable que le nombre, la capacité et la magnificence de ces réservoirs ; ce sont de superbes portiques élevés les uns sur les autres et aussi élégamment dessinés que solidement bâtis ».

A l'époque de l'expédition française il y avait encore 308 citernes en usage. Mahmoud El-Falaki en connaissait 700 en 1872, et plusieurs d'entre elles avaient deux ou trois étages reposant à l'aide d'arceaux sur des colonnes en granit rouge ou quelquefois en marbre.

Aujourd'hui, à cause des innombrables constructions de la ville moderne, la plus grande partie de ces citernes a été sacrifiée, mais plusieurs existent encore, et le Service des Antiquités a pu en sauver une à trois étages. La citerne el-Nabih, accessible au public, se trouve dans la partie est des jardins de la Rue d'Allemagne. On peut reconnaître par les matériaux employés dans la construction l'époque approximative à laquelle une citerne remonte. Si, par exemple, on y trouve beaucoup de chapiteaux chrétiens, on peut affirmer qu'elle est postérieure à l'époque romaine, et très probablement refaite ou remaniée à l'époque arabe. Dans leur état actuel, bien que leur origine soit en général beaucoup plus ancienne, on classe les citernes alexandrines, parmi les monuments de l'art arabe.

BIBLIOGRAPHIE. — Saint-Genis, o. c.; Mahmoud El-Falaki, o. c., p. 29 et suiv.; Botti, *Les citernes d'Alex.* dans *Bull. Soc. Arch. dAlex.*, 4, p. 15 et suiv.; Strzygowski, *Die Zisternen von Alex.* dans *Byz. Zeitschrift*, IV, p. 92.

Les Nécropoles. — D'après la configuration du terrain sur lequel Alexandrie a été bâtie, des cimetières devaient inévitablement surgir du côté oriental et du côté occidental de la ville. Strabon signale une seule ville des morts, le faubourg occidental, la *νεκρόπολις*, mot qui désigne aujourd'hui tout vaste hypogée, tout vaste cimetière, mais qui à l'origine désignait uniquement l'ensemble des cimetières situés à l'ouest d'Alexandrie. Cependant les fouilles entreprises depuis la seconde moitié du XIX^me^ siècle dans les faubourgs orientaux, ont amené la découverte de nombreux et vastes cimetières datant de la plus haute époque ptolémaïque. Probablement les cimetières de l'est étaient quelque peu délaissés à la fin du premier siècle av. J.-Ch., et Strabon a été frappé par la momification qui devait être exclusivement en

usage dans la nécropole de l'ouest. En résumé je crois pouvoir exposer les conclusions suivantes :

1) Depuis la fondation d'Alexandrie, de vastes nécropoles se sont formées, tant à l'est qu'à l'ouest de la ville.

2) A l'âge ptolémaïque, on a enterré dans la nécropole orientale presque exclusivement les Grecs et les étrangers ; dans la nécropole occidentale quelques Grecs et étrangers, mais surtout des Egyptiens.

3) A la fin de l'âge ptolémaïque et à l'époque romaine, on a continué à enterrer les morts dans les faubourgs de l'est, mais en proportion beaucoup moindre que dans le faubourg de l'ouest.

4) Le procédé de la momification était exclusivement employé dans la nécropole de l'ouest.

Fig. 11.

Les cimetières retrouvés à Alexandrie peuvent être classés en deux catégories principales : cimetières à ciel ouvert, cimetières souterrains. Les premiers sont constitués par une zone de terrain parsemé de fosses à fleur de terre; ces fosses sont surmontées soit d'un petit monument en pierre, soit d'un tumulus de terre et de sable. Une stèle peinte ou sculptée en relief, souvent avec inscription, permettait d'identifier les cadavres. Les cimetières souterrains, par exemple celui de Kom-el-Chougafa, étaient constitués par toute une série de couloirs, chambres, niches, creusés dans le rocher. Le plan de ces hypogées était plus ou moins compliqué (il pouvait comprendre jusqu'à trois étages superposés), selon que la tombe était destinée à un individu, à une famille ou à une corporation. La maison des morts reproduisait dans son plan et dans les éléments de sa construction la *maison des*

vivants. La tombe souterraine de Chatby est très instructive à cet effet. En ce qui concerne le procédé d'enterrement, les indigènes ont continué à préférer la momification ; les Grecs et les étrangers ont indifféremment employé le procédé de l'inhumation ou celui de la crémation. Les chrétiens jusqu'à la fin du IV^me^ siècle n'ont pas considéré la momification comme contraire à la nouvelle religion, mais à partir de l'empereur Théodose, ils ont toujours inhumé leurs morts.

Fig. 12.

Que le mort fût momifié ou inhumé, on le déposait soit dans une fosse à ciel ouvert, soit sur un lit funéraire, soit dans un sarcophage en forme de lit, soit dans un vrai sarcophage (fig. 11) (en marbre, en granit, en terre cuite, en plomb, en bois), soit dans une cellule creusée horizontalement sur les parois de la tombe. La cellule a donné naissance au *loculus* plus petit et à section carrée. Les *loculi* étaient creusés l'un à côté de l'autre, en plusieurs rayons superposés. Sur la dalle qui fermait la cellule ou le *loculus*, on peignait en couleur rouge, bleue et noire, soit une porte et une inscription indiquant le nom du défunt, soit une simple inscription.

Fig. 13.

Quand on incinérait le mort, les cendres étaient recueillies dans une urne qui avait généralement la forme d'une hydrie (vase à trois anses, haut presque toujours d'environ 0 m. 40 cm.) (fig. 12-13). L'hydrie était quelquefois déposée à côté d'un cadavre inhumé, plus souvent renfermée dans une petite niche *ad hoc.*

Montes Testacei. — Presque tout le territoire de la partie orientale de la ville, ainsi que les quartiers de Moharrem Bey, Kom-el-Chougafa (la colline aux tessons), et les faubourgs de Hadra et de l'Ibrahimieh étaient couverts de collines formées d'amoncellements de morceaux de poteries (les *Montes testacei* des Romains, les κεράμια des Grecs). Néroutsos estimait que ces collines de tessons étaient en rapport direct avec les sépultures. « Non seulement on se servait des amphores pour enfermer les cendres ou les ossements des morts des basses classes, mais on y mettait des provisions destinées aux repas funèbres, et comme il eût été d'un tâcheux augure de rapporter chez soi les vases qui avaient été employés à cet usage, on les brisait sur le lieu même de la sépulture ». Il faut chercher ailleurs que dans les usages funèbres l'origine des *montes testacei*. Personne n'ignore que dans l'antiquité la terre cuite était la matière qu'on employait le plus souvent pour toute sorte de vases nécessaires aux besoins de la vie. Presque toute la vaisselle de cuisine était en terre cuite ; en terre cuite étaient les vases pour les liquides ou les denrées alimentaires ; en terre cuite les récipients pour le commerce d'exportation du vin, de l'huile, du blé ; en terre cuite également les lampes ainsi que les innombrables statuettes votives et décoratives ; les jarres servaient même à renfermer les papyrus, etc. Tout navire arrivant dans un port de la Méditerranée ou de la mer Noire, avait à son bord des milliers de vases et d'autres objets en terre cuite. Il est facile d'imaginer quelle quantité énorme de vases devait se casser chaque jour dans une ville telle qu'Alexandrie.

Cette masse de tessons, mélangés aux détritus fournis par la vie ménagère, était transportée en dehors de la ville ; et là, s'il n'y avait pas de bas-fonds à combler, elle formait, en peu de temps, toute une série de collines. On comprend aisément combien ces monticules devinrent nombreux et considérables au bout de plusieurs siècles ; on comprend aussi que l'extraction du *chakf* dont on fabrique le béton pour la solidification des rues et les fondations des maisons, bien que commencée depuis le début du XIX^me^ siècle, ne les ait pas encore épuisés.

DE NICOPOLIS A NECROPOLIS

Après avoir résumé les résultats les plus probables relatifs à la topographie générale, nous allons parcourir en détail le territoire de l'ancienne Alexandrie, depuis les faubourgs de l'est jusqu'à l'immense *ville des morts* signalée par Strabon à l'ouest.

C'est seulement à la fin de l'époque ptolémaïque que le centre de population désigné sous le nom de Nikopolis s'est formé à 30 stades d'Alexandrie, sur le bord de la mer. Ce faubourg était devenu presque aussi important qu'une ville à l'époque de Strabon. L'empereur Auguste avait fait beaucoup pour l'embellissement de cette localité, qu' il aurait appelée Nikopolis en souvenir de sa victoire sur Marc Antoine. Nikopolis doit être placée à Bulkeley, sur les collines, au bord de la mer, entre Mustapha Pacha et Glymenopoulo. Sur l'un des petits promontoires qui, dans cette partie de la côte, se prolongent vers la mer, existaient jusqu'à ces dernières années trois colonnes et d'autres ruines appartenant à un petit temple tétrastyle d'ordre dorique. Ces ruines avaient été relevées, il y a un demi-siècle, par Colonna-Ceccaldi, qui les avait identifiées à tort avec le temple d'Arsinoé Zephyritis (ce temple ainsi que le Cap Zephyrion, doit être cherché près de Canope (Aboukir).

En face de Nikopolis, à l'intérieur, sur les hauteurs nommées aujourd'hui Abou Nawatir, devait s'élever un autre centre d'habitations ou tout au moins un temple assez considérable dédié à Isis-Cérès. On y a récemment découvert les statues en marbre de plusieurs prêtresses de cette divinité (aux environs de la villa Khalil Khayat Pacha) ainsi qu'une tête colossale de sphinx (dans le jardin de la légation d'Angleterre).

Le *στρατόπεδον*, ou quartiers pour la légion romaine en garnison à Alexandrie (*Castra Romanorum*), était près de la mer à Mustapha Pacha, là où sont aujourd'hui campés les bataillons de l'armée d'occupation anglaise. Jusqu'en 1875, le camp romain a existé en assez bon état, avec ses bains, son prétoire et le superbe parquet en mosaïque, dont le centre était décoré par un Bacchus tenant une grappe de raisin et un thyrse. Il paraît que les ruines de ces *castra* n'ont pas été détruites de fond en comble au moment de la construction des casernes de Mustapha Pacha et qu'une partie a été recouverte par la terre de remblai. Au-delà du camp romain, vers le cimetière actuel de Sidi-Gaber et plus à l'ouest même, jusqu'à la hauteur de la Halte de Sporting-Club, s'étendait le cimetière militaire romain. La Mosquée de Sidi-Gaber est bâtie sur les ruines d'un temple ancien, dont, en 1888, on voyait encore les fondations et plusieurs colonnes en granit rouge, renversées ou brisées. Tout à fait au bord de la mer, en face de la maison de campagne des Jésuites, sont encore visibles les ruines d'une tombe hellénistique aux parois peintes en plusieurs couleurs. La tombe était du même type que celles d'Anfouchy et de Wardian, aussi bien pour le plan que pour la technique de la décoration. Celle-ci rappelle sous beaucoup de rapports la décoration pariétale pompéienne, dont l'origine doit être probablement cherchée à Alexandrie [1]. Chronologiquement elle doit être plus récente que la tombe de Wardian, mais antérieure à celle d'Anfouchy. Sur les hauteurs de l'Ibrahimieh il ne devait pas y avoir de centres importants de population, mais plusieurs villas (*Eleusis sur mer*), ainsi que des groupes de tombes dont les plus anciennes datent de la haute époque ptolémaïque. Ce serait à l'Ibrahimieh que, d'après le plan de Néroutsos, on aurait découvert vers 1880 la tombe à coupole renfermant, dans plusieurs rayons de niches, les urnes cinéraires des nombreux mercenaires au service des Lagides, et aussi les urnes des ambassadeurs des fêtes religieuses de différentes villes grecques. Une partie de ces urnes datant du troisième siècle est conservée actuellement dans notre Musée. Allant vers l'intérieur, on rencontrait l'important faubourg qui, d'après Strabon, tirait son nom de l'Hippodrome.

Plus loin, du côté ouest du lac actuel de Hadra, on a mis à jour, au milieu du XIX^me^ siècle, les statues colossales en granit vert d'Antoine en Osiris et de Cléopâtre en Isis. Les bustes de ces statues, malheureusement brisés, se trouvent aujourd'hui, celui d'Antoine au Musée, celui de Cléopâtre en Belgique dans la propriété du Baron de Warocqué. Dans ces ruines on a voulu

(1) Thiersch H., *Zwei antike Grabanlagen bei Alexandrien.*

reconnaître le temple Thesmophorion ou Telestirion. Le prof. Schiff y voit le Lageion. Le faubourg d'Eleusis, où le poète Callimaque a habité, doit être cherché entre le village de Hadra et le jardin Nouzha.

A l'ouest du quartier appelé Camp de César, entre la ligne du tramway et l'établissement de bains dit de Chatby, se trouve la plus ancienne et la plus vaste nécropole grecque d'Alexandrie. Fouillée au hasard à plusieurs reprises, elle a été méthodiquement explorée par le service du Musée depuis 1904. Deux ou trois tombes souterraines conservant les traces d'un portique hellénistique, sont dignes d'être visitées. On y peut aussi voir des sarcophages en forme de lit, des portes peintes et des inscriptions en plusieurs couleurs. Les tombes à ciel ouvert sont généralement formées d'une fosse au-dessus de laquelle s'élève un petit monument, semblable à une petite pyramide à degrés, qui devait être surmonté d'une stèle peinte ou à relief. Cette nécropole commence tout à fait sur le bord de la mer [1].

A partir de cet endroit, on peut dire que des cimetières de l'époque ptolémaïque et de l'époque romaine (ces derniers moins fréquents) se suivent, presque sans interruption, vers l'intérieur jusqu'au canal. Une nécropole du troisième siècle av. J.-Ch. a été découverte à Hatt-el-Nar, d'autres du troisième, du second et du premier siècle av. J.-Ch., entre l'établissement de la Compagnie des Eaux et le village de Hadra. Un riche tombeau attribué par Thiersch à l'époque romaine existe plus loin dans le jardin Antoniadis. Dans les fondations de l'Hôpital des Diaconesses on avait mis à jour une catacombe chrétienne.

Entre la nécropole de Chatby, le santon qui a donné son nom à la localité, la ligne du tramway et la palestre « Milon », on a découvert quelques traces de monuments. Presque au milieu de l'esplanade était la belle mosaïque romaine actuellement au Musée (salle 19). Une seconde mosaïque, celle-ci à figures humaines, a été vue sous la tombe Menasce à l'intérieur du cimetière israélite. A l'extrémité ouest de cette esplanade, on a rencontré une quantité extraordinaire de fûts de colonnes en granit rouge. C'est probablement ici que commençait le quartier royal. « Quand on entre dans le Grand-Port on a, à main droite, l'île de la tour de Pharos et, à main gauche, le groupe de rochers et la pointe Lokhias avec le palais qui la couronne. A mesure que le bateau avance, on voit se dérouler sur la gauche les palais intérieurs du Lokhias, pourvus de résidences nombreuses et variées ainsi que de jardins » (Strabon). La forme

(1) Breccia E., *La necropoli di Sciatbi*, Le Caire, 1913, in-4, p. 272 et pl. LX.

du promontoire Lokhias a beaucoup changé depuis l'antiquité. On peut même dire que le cap a presque tout à fait disparu sous les eaux, de telle sorte que l'entrée du port, jadis considérablement étroite, est aujourd'hui extrêmement large; ce qui a obligé la ville moderne à projeter la construction d'un brise-lames pour protéger les quais. Ce brise-lames suivra à peu de chose près la ligne de l'ancien cap et de la jetée qui lui faisait suite. Il est évident que nous devons imaginer la surface du promontoire considérablement plus vaste que de nos jours. Le petit port réservé à l'usage particulier des rois était formé par la cuvette en face de l'île Antirrhodos, à la base du Lokhias. *Τὰ ἐνδοτέρω βασίλεια* de Strabon devaient s'étendre du Lokhias jusqu'à la rue Joussef Eiz-Eddine Effendi, aux environs de la place

Fig. 14.

Saïd. Outre l'énorme quantité de troncs de colonnes découverts à l'est des écuries municipales, les travaux de terrassement (qui se sont arrêtés bien au-dessus du niveau du terrain ancien) ont mis à jour plusieurs monuments dignes d'attention. Sur l'emplacement de la maison des gardes-côtes, aujourd'hui disparue (quelques centaines de mètres au sud-ouest du Lokhias), on a découvert les quatre statues fragmentaires en marbre blanc exposées au Musée sous les nos 3923-25, 3928 ainsi que des colonnes et des chapiteaux, entre autres six superbes chapiteaux d'ordre ionique en calcaire nummulitique d'âge hellénistique (fig. 14). Au nord de l'actuelle maison Sursock, on a mis à jour un gros bloc de calcaire serpentinifère, ainsi que deux chapiteaux corinthiens en marbre. En creusant les fondations de la maison Sursock, on avait rencontré quatre colonnes en syénite ayant un diamètre de 0 m. 90 et une hauteur qu'on peut évaluer à plus de six mètres. C'est des fondations d'une autre maison donnant sur la rue Joussef Eiz-Eddine Ef-

fendi qu'on a extrait le grand chapiteau corinthien en calcaire nummulitique, datant, sans aucun doute, du troisième siècle av. J.-Ch., qui est exposé au Musée sous le n° 17855 (fig. 15).

C'est peu de chose pour un endroit si célèbre, mais il est certain que le sous-sol garde encore, dans des couches probablement envahies par l'eau, des vestiges et des ruines remarquables. En tout cas, les éléments dont nous pouvons disposer nous autorisent à fixer, d'accord avec la tradition strabonienne, mais tout en leur donnant des limites approximatives, la topographie des palais royaux. A l'ouest, ceux-ci devaient se rattacher au Méandre et à la Palestre ; et ces deux édifices devront être cherchés le long de la rue Joussef Eiz-Eddine Effendi, au nord et au nord-est de l'Hôpital du gouvernement. Le théâtre qui, d'après Strabon, était presque en face de l'île d'Antirrhodos, devait venir immédiatement après; nous ne nous écarterons pas beaucoup de la vérité en le plaçant sur, ou pour mieux dire, sous la colline, occupée actuellement par l'hôpital indigène. Le terrain est parsemé d'une quantité de fûts de colonnes et on a pu voir des murs d'une épaisseur considérable en blocs de calcaire. La tranchée creusée pour établir la canalisation de la rue Joussef Eiz-Eddine a mis à jour, avec quantité de blocs de calcaire rectangulaires et bien taillés, les restes de plusieurs chambres. Une de celles-ci contenait la mosaïque en petits cailloux polychromes — sans doute hellénistique — représentant un guerrier combattant (Musée, salle 22).

Fig. 15.

« Après le théâtre vient le Posidium, promontoire qui s'avance en mer à partir de l'endroit appelé Emporium, et qui possède un temple de Poseidon » (Strabon). Il me semble qu'on doit placer l'Emporium au nord-est des maisons Antoniadis. Quelque peu à l'ouest du Consulat d'Angleterre devait se trouver le promontoire et le temple de Neptune. Dans cette zone, on a découvert de temps à autre un bon nombre de monuments. Une construction en ruines, bâtie en pierre calcaire

et en briques cuites et datant de l'époque romaine, d'ailleurs aujourd'hui disparue, avait été baptisée par des voyageurs et par le peuple du nom de « palais ou bains de Cléopâtre ». Elle occupait une surface presque rectangulaire mesurant 150 mq. Elle était à deux étages, dont celui d'en bas creusé dans le rocher. Cette construction ressemblait en effet à un établissement de bains, car il y avait au premier étage de nombreuses traces de fourneaux, tandis qu'au second on a observé les pavements dallés d'un bassin au-dessus des fourneaux, ainsi que des canalisations convergeant vers le bassin.

Les thermes étaient très nombreux à Alexandrie. Ces établissements, très riches en œuvres d'art, prenaient leur nom des statues qui les décoraient; l'un s' appelait Ἴασις (nom d'une nymphe), l'autre ὁ ἵππος (le cheval), un troisième ἡ Ὑγίεια (la déesse de la santé), un quatrième ὁ κάνθαρος (le scarabée).

Au niveau du sol actuel on a mis à découvert, pendant les travaux de terrassements du nouveau quai, une trentaine de pièces en calcaire nummulitique de la corniche d'un grand édifice: architraves, triglyphes et métopes, blocs de la frise, blocs à couronnements doriques, d'autres à couronnements ioniques, bases de colonnes, demi-colonnes cannelées, ainsi que des blocs carrés et un fût de colonne en marbre, portant gravées des marques de carriers. Presque tous ces blocs étaient apparemment destinés à un seul et même édifice, mais ils n'ont jamais été mis en œuvre, leur confection n'étant pas encore achevée. Non loin de ces blocs, à l'ouest de l'ex-Victoria College, les terrassiers ont rencontré de puissantes fondations se dirigeant du nord au sud. On n'a pas pu identifier d'une façon précise l'édifice dont elles avaient fait partie.

Non loin de la gare de Ramleh a été trouvée, en 1866, une inscription en l'honneur de Marc-Antoine. En 1801, entre les aiguilles de Cléopâtre et le Cap Lokhias, les membres de la Mission Française avaient découvert deux statues en marbre, l'une de Marc-Aurèle, l'autre de Septime Sévère.

Le Césareum est l'un des rares édifices d'Alexandrie dont l'emplacement est fixé d'une façon certaine. Nous avons en effet un point de repère dans les *aiguilles de Cléopâtre* (fig. 2), les deux obélisques qui sont restés sur place jusqu'à la moitié du XIX^{me} siècle. Toutefois, on ne peut déterminer ni les limites, ni la surface de ce temple célèbre. Des soubassements, mis à jour en 1874 entre la Rue Nâbi-Danial et l'obélisque, ont été attribués par Néroutsos au Césareum. Etant donnée la grande extension qu'on lui attribue. on ne peut rien opposer à ceux qui le placent entre la maison Yéhia, le patriarcat copte catholique et la Synagogue.

L'existence de deux obélisques dans l'enceinte du Césareum nous était connue par Pline. Ils provenaient du temple d'Héliopolis et portaient les cartouches de Thoutmès III, de Ramsès II et de Séti II. Déjà au moyen-âge un des deux obélisques était renversé. Celui-ci fut donné à l'Angleterre par Mohamed-Ali, mais il ne fut transporté sur le bord de la Tamise qu'en 1877. L'autre, cédé aux Etats-Unis en 1879, se trouve actuellement au Central Park de New-York (1). Ces obélisques ne reposaient pas directement sur leurs bases, mais y étaient soutenus par des crabes en bronze. L'un de ces crabes, aujourd'hui au Musée de New-York, porte une inscription bilingue (grecque et latine) qui nous apprend que les obélisques furent dressés en ce lieu par les soins de P. Rubrius Barbarus, préfet d'Egypte, sous la direction de l'architecte Pontius, l'an XVIII de l'Empereur (c'est-à-dire Auguste), 13 av. J.-Ch.

Le Césareum n'est pas un temple érigé par Cléopâtre en l'honneur de César, mais par Cléopâtre en l'honneur d'Antoine. Elle ne le termina pas; c'est Auguste qui l'acheva et le consacra lui-même de son vivant au culte impérial (d'où son nom *Σεβάστειον*).

« Il n'y a sanctuaire au monde comme celui qu'on appelle Sébasteum, temple de César, patron des navigateurs. Ce temple, très grand et très apparent, et dont il n'existe pas un pareil ailleurs, s'élève majestueusement en face des ports les plus sûrs; il est rempli d'ornements votifs consistant en tableaux, en statues et en objets d'argent et d'or; il est entouré d'un enclos très large et pourvu de portiques, de bibliothèques, d'appartements pour hommes, de bois sacrés, de propylées, de lieux vastes et de salles à ciel ouvert, en un mot, de tous les embellissements les plus somptueux. Il est l'espoir du salut, et pour ceux qui s'embarquent ici et pour ceux qui y arrivent de retour de leur voyage ». D'après ce passage de Philon, qui écrivait en l'an 40 ap. J.-Ch., on voit que ce temple, dédié au culte impérial et placé devant le port, était censé protéger spécialement la navigation. Cela est confirmé par un base votive découverte en 1907 sous les fondations de la synagogue Eliahou Ennabi. Sur la face antérieure de cette base est une inscription datée du 15 février de l'an 14 ap. J.-Ch. (43 de l'empereur Auguste) et invoquant la protection divine sur un navire.

Le Césareum fut saccagé par les troupes de Constance II en 356, restauré en 366 par les Chrétiens qui en firent une église; brûlé et détruit de nouveau, il fut encore une fois restauré. Après la prise d'Alexandrie par les Arabes, le temple passa des

(1) Cf. H. Gorringe, *Egyptian Obelisks*, London, 1885.

mains des orthodoxes dans celles des jacobites, puis il fut rendu aux orthodoxes. Sa destruction définitive remonte à 912 [1].

Au-delà du Césareum et après l'Emporium (sorte de Bourse commerciale, au nord-est des maisons Antoniadis), le long de la côte, suivaient les Apostases, magasins ou dépôts (entre les maisons Antoniadis et la rue Centrale). Après les Apostases venaient les Navalia ou chantiers de la marine (de l'église Sainte-Catherine au fort des signaux). Le temple de la déesse thrace Bendis (Bendidion) était probablement dans ces parages. C'est ici qu'on doit placer l'Arsinoeion. Une inscription nous fait également connaître encore un temple dédié à Aphrodite, non loin de ce quartier. L'Arsinoeion était un superbe édifice voûté en arc surbaissé. Il paraît que le Sêma, ainsi que le temple principal d'Isis, représentaient eux aussi ce type d'architecture. Dans la fondation de l'okelle Adib (partie nord de la rue Chérif Pacha) on a mis à jour une statue colossale de Sarapis, en marbre, actuellement au Musée.

Nous savons que le Musée et la Bibliothèque étaient compris dans le quartier royal. Il faudra par conséquent les chercher au sud des édifices que nous avons énumérés plus haut, c'est-à-dire au sud des palais royaux, du théâtre, du Césareum.

D'autre part, au-dessous de la Bourse Toussoun (Club Khédivial, Agence Cook, Circolo Italiano), on a découvert les fondations d'un temple dédié à Isis et Osorapis, érigé pendant le règne de Ptolémée IV Philopator. Le Musée devait donc se trouver au nord et à l'est de cet endroit. En 1848, dans le jardin du Consulat d'Autriche [2], à l'angle de la rue Rosette et de celle de la gare du Caire, on avait découvert un bloc destiné à contenir des rouleaux de papyrus et qui portait l'inscription : *Διοσκορίδου γ τόμοι.* On a voulu voir dans ce bloc une épave de la célèbre Bibliothèque, et par conséquent on a placé celle-ci entre la rue Nâbi-Danial et la Bourse Toussoun. Il suffit de songer au poids énorme et à la difficulté de travailler le granit pour se persuader qu'il est impossible d'admettre de pareilles caisses à livres pour la Bibliothèque des Ptolémées, qui possédait des rouleaux par centaines de mille. Plus digne de considération, au point de vue de la topographie, est la découverte du piédestal de la statue élevée par les philosophes au rhéteur Aelius Démétrius (Musée, salle 6), statue qui très vraisemblablement avait été placée au

(1) Mgr. Kyrillos Macaire, dans *Bull. Soc. Khediv. de Géographie*, Vme Série, nos 6 et 7 ; G. Arvanitaki : *Τὸ Καισάρειον, τοπογραφικὴ ἀντιρρητικὴ μελέτη*, *Καῦρον*, 1901.

(2) A. J. Reinach (*B. S. A.*, II, pag. 350) a tracé l'histoire de cette découverte et a mis en lumière que son importance est minime pour la topographie d'Alexandrie antique.

Μουσεῖον. Or, ce piédestal a été découvert dans la rue Chérif Pacha. En réalité nous n'avons aucun élément sûr, d'une précision indiscutable, pour situer les deux fameuses institutions des Ptolémées. Nous devons nous borner à fixer les limites de la zone qui devait les renfermer.

Parthey (1837) et Klippel (1838), par des déductions tirées des textes anciens, avaient placé le Musée au nord de la voie Canopique confinant aux quais antiques. Cette localisation adoptée par Kiepert a été presque généralement acceptée. En effet elle doit correspondre, à peu de chose près, à la réalité, mais il faut faire des réserves en ce qui concerne la distance entre la Bibliothèque et le rivage de la mer, distance que je crois assez considérable. Par les édifices que nous avons énumérés et par d'autres dont nous allons parler tout à l'heure, la superficie disponible pour le Musée et la Bibliothèque doit être comprise entre la rue Missalla, la rue de l'Hôpital grec et les rues Nâbi Danial, Rosette et Chérif Pacha.

Or, dans le terrain appartenant à la communauté israélite (entre les rues Missalla et Nâbi Danial), on n'a rien découvert qui puisse faire soupçonner l'existence du Musée ou de la Bibliothèque.

D'autre part, sous la maison qui se trouve à l'angle des rues Nâbi Danial et de l'Hôpital grec, on a mis à jour une dédicace à Isis Plousia, ce qui ferait croire à l'existence d'un temple dédié à cette divinité. La conclusion à laquelle nous devons nous arrêter, est à peu près la même que celle de Parthey, Klippel et Kiepert ; le Musée et la Bibliothèque doivent être placés entre les rues Nâbi Danial, Rosette, Chérif Pacha et les anciennes *Apostases*, magasins ou dépôts confinant au quai.

Cette zone touche à l'endroit le plus central et le plus important de la ville ancienne. « Entre la synagogue actuelle des Juifs et le théâtre Zizinia, pendant qu'on déblayait, en 1880, le terrain destiné à la construction du nouvel hôpital grec, on a mis à jour, outre les fondations massives d'un ancien édifice disparu, le pavé d'un péristyle spacieux avec une vingtaine de colonnes en porphyre, brisées. Entre les colonnes étaient les restes de piédestaux en marbre et des fragments de statues de l'époque des empereurs du III^me^ siècle, ainsi que des piédestaux pour les statues de hauts fonctionnaires ». (Néroutsos).

Néroutsos identifie cet édifice avec le palais d'Hadrien, appelé le *Licinium* du temps d'Epiphane, qui le place non loin du Césareum. Dans ces parages devait également se trouver le *Tycheum*, édifice affecté à l'exposition des tables en bronze sur lesquelles les lois étaient gravées. Au sud de cet endroit, sous

le théâtre Zizinia, on a mis à jour plusieurs statues en marbre, entre autres une statue colossale de Marc-Aurèle (fig. 16). Des fondations de la maison qui est en face du théâtre Zizinia (maison Lifonti), on a retiré un grand piédestal en marbre, de l'époque hellénistique, qu'on avait renversé pour le faire servir de base à une statue de l'empereur Valentinien. Cette statue avait été érigée par un *comes ordinis primi ac per orientem*. D'autres statues ont été découvertes sous l'édifice du Consulat d'Allemagne. La statue hellénistique en marbre blanc, représentant Hercule au repos, actuellement au Musée, était dans le terrain d'une maison voisine (fig. 17).

Fig. 16.

Je suis d'avis qu'il faut chercher le centre de la ville ancienne dans ces parages, et par conséquent c'est ici qu'on devrait placer le point d'intersection des deux grandes rues, la rue longitudinale (ou Canopique) et la rue transversale. Le *Forum Augusti* et le *Tetrapylon* devaient se trouver à proximité. Egalement tout près de cet endroit, dans le terrain occupé par la Mosquée Nâbi Danial, on place généralement le tombeau d'Alexandre le Grand.

Le Soma ou Sema (1). — Alexandre avait manifesté la volonté d'être enseveli dans l'Oasis de Jupiter Ammon, mais Ptolémée Ier fit arrêter à Memphis le splendide convoi qui transportait le cadavre du Conquérant, et lui donna la sépulture *selon la coutume macédonienne*, c'est-à-dire, dans un sarcophage en

(1) Il semble que ces dénominations aient toutes deux leur raison d'être. *Τὸ Σῶμα*, c. à d. le *cadavre*, la *momie*, aurait indiqué à l'origine la *Momie d'Alexandre*, puis la sépulture même, le temple funéraire du Conquérant. — *Τὸ Σῆμα* aurait indiqué plus particulièrement l'ensemble des constructions sépulcrales, érigées par Ptolémée IV Philopator en l'honneur de tous ses ancêtres, y compris Alexandre le Grand.

forme de lit ou *κλίνη*. Certaines tombes appartenant aux débuts de l'âge hellénistique, découvertes à Alexandrie (Chatby, Anfouchy, Sidi Gaber, Wardian) peuvent nous donner une idée générale du temple funéraire et du sarcophage qui renfermait le cadavre du Conquérant. Un atrium ou cour carrée à ciel ouvert, d'où l'on entrait dans une salle de lamentations ou de prières et, dans le fond, la *cella* avec le sarcophage en forme de lit (fig. 18). Naturellement, étant donné la dignité du personnage et sa qualité de dieu, il faut imaginer une grande richesse dans la décoration, et dans le mobilier.

Fig. 17.

Ptolémée II Philadelphe voulut faire de la tombe d'Alexandre un des centres les plus importants de la nouvelle capitale de l'Egypte et transféra le cadavre à Alexandrie. La tombe était placée dans une enceinte, limitée et séparée du reste de la ville par un mur (*περίβολος*). La sépulture elle-même, formée d'un escalier d'accès, d'une cour carrée, d'un long vestibule et de la *cella* renfermant le sarcophage-lit, devait être, à mon avis, souterraine. Un temple pour les cérémonies du culte, entouré probablement de portiques, était bâti au-dessus de la sépulture. Avec le temps, autour du fondateur de la ville furent ensevelis, dans des tombes spéciales, les rois et les princes de la famille des Ptolémées. On ne peut pas dire que tous ceux-ci aient préféré la crémation à l'inhumation ou à la momification. Toutefois, d'après un passage de Polybe, nous apprenons que des urnes funéraires en argent contenaient les cendres de Ptolémée IV et de sa femme Arsinoé. Par contre, Dion Cassius affirme que Cléopâtre avait été embaumée.

Philadelphe avait fait bâtir, non loin du *σῶμα* d'Alexandre, la tombe de ses parents, Ptolémée I^er^ et Bérénice. Le *θεῶν ἀδελφῶν*

τέμενος ou *enceinte des dieux frères* était probablement l'enceinte sépulcrale que Philadelphe avait fait ériger pour sa sœur et femme Arsinoé et pour lui-même. Il semble que Philopator voulut réunir dans un seul et grand Mausolée, tous ses ancêtres, y compris Alexandre. A côté de ce Mausolée collectif surgirent ensuite, l'un après l'autre, plusieurs Mausolées particuliers pour les successeurs de Philopator. La tombe de Cléopâtre et d'Antoine n'était pas très éloignée de cet endroit. Elle

Fig. 18.

devait se trouver dans le quartier royal, probablement non loin du temple d'Isis Plousia, c'est-à-dire aux environs de la section nord de la rue Nâbi Danial.

Le cercueil en or qui renfermait le corps du Conquérant fut enlevé par Ptolémée XI (107-89 av. J.-Ch.) et remplacé par un sarcophage en verre. La dernière Cléopâtre, dans un moment de disette, pilla tous les objets de valeur déposés dans les tombes d'Alexandre et de ses propres ancêtres. Les empereurs romains montrèrent, en général, une grande vénération pour le sépulcre du héros macédonien, dont le culte survécut longtemps pendant

l'époque romaine. Auguste visita pieusement la tombe d'Alexandre ; Caracalla y déposa comme ex-voto son manteau, sa ceinture et ses bijoux. Vers la fin du troisième siècle après J.-Ch., sous Aurélien et sous Dioclétien, pendant les révoltes et les guerres qui faillirent amener la destruction de la ville elle-même, les édifices de la nécropole royale furent tous démolis. Saint Jean Chrysostome, dans une homélie (fin du IV^me^ siècle), peut se demander, sans doute avec emphase, mais aussi avec l'assurance de nommer une chose introuvable : « Où se trouve, dites-moi, le Sêma d'Alexandre ? ». Le Synaxaire raconte, avec des détails quelque peu fantaisistes, la construction d'une église dédiée aux prophètes Elie et Jean. Pendant les déblaiements on aurait découvert un trésor d'objets en or du temps d'Alexandre. L'endroit qu'on déblayait s'appelait Dimas-Demas (aujourd'hui Kôm ed-Demas). Jusqu'à la moitié du XVI^m^ siècle les musulmans vénéraient un petit édifice appelé « *tombe* du prophète et roi Iscander ». Or, d'après le voyageur Marmol, cet édifice était au centre de la ville, au milieu de ruines, non loin de l'église de St.-Marc. L'église copte de St.-Marc confine à la rue Nâbi Danial et la distance qui la sépare de la Mosquée Nâbi Danial (bâtie au pied de Kôm ed-Demas) est d'environ trois cents mètres. En réalité tout nous pousse à admettre que la tombe d'Alexandre était dans le voisinage de la Mosquée Nâbi Danial, sinon sous la Mosquée même. Cela admis, il faut renoncer à prendre au sérieux les racontars d'un certain Schilizzi, drogman du consulat de Russie à Alexandrie, qui prétendait avoir pénétré, vers 1850, dans les souterrains de la Mosquée, et y avoir vu, par un trou, à travers une porte en bois, « dans une sorte de cage en verre, un corps humain, dont la tête était surmontée d'un diadème, et qui paraissait à demi ployé sur une sorte d'élévation ou de trône. Quantité de livres et de papyrus étaient épars à l'entour ». Cette histoire est évidemment inventée.

Schilizzi avait lu Strabon et surtout Dion Cassius qui parle du sarcophage en verre et des papyrus enfermés dans ce sarcophage par l'empereur Septime Sévère. Comment est-il possible de concevoir que, dans la ruine inévitable des souterrains en question (Mahmoud El-Falaki les trouva remplis de pierres et de marbres cassés), se soit conservée intacte la *cage en verre* ? Et comment admettre l'existence de livres (?) et de papyrus, alors que l'humidité en rend malheureusement la conservation impossible dans les ruines de l'ancienne Alexandrie ?

Toutefois on doit considérer comme acquise la donnée topographique qui place le Soma ou Sêma, et par conséquent aussi les mausolées des Ptolémées, près de la Mosquée Nâbi Danial.

La ville d'Alexandrie acquitterait une dette d'honneur et s'illustrerait dans le monde entier, en explorant méthodiquement jusqu'aux couches les plus profondes cette zone de terrain. Malgré les bouleversements séculaires, on parviendrait, sans doute, à mettre à jour quelques vestiges se rapportant au temple funéraire d'Alexandre. Ces vestiges, pieusement conservés, deviendraient bientôt le but d'un pèlerinage incessant.

BIBLIOGRAPHIE. — Zogheb Alex., *Recherches sur l'anc. Alex.*, p. 151-174; et surtout Thiersch H., *Die Alexandrinische Königsnecropole* dans le *Jahrbuch d. K. D. Archaeol. Instituts*, 1910, vol. XXV, pag. 55-97.

Le Gymnase, le Tribunal, le Paneion. — Strabon, dans sa description d'Alexandrie, à un certain moment, s'écrie que la ville est remplie de monuments et de temples (*μεστή ἐστιν ἀναθημάτων καὶ ἱερῶν*). « Le plus beau monument est le Gymnase dont les portiques mesurent en longueur plus d'un stade ». Peu après il ajoute que la grande rue longitudinale va de Nécropolis jusqu'à la porte Canopique *en passant le long du Gymnase* (*παρὰ τὸ γυμνάσιον*). Il semble qu'on doive placer ce vaste édifice dans la section orientale de la rue Canopique, au nord-est du quartier de Kôm ed-Dik. C'est dans le Gymnase qu'eut lieu la pompeuse cérémonie pendant laquelle Marc Antoine, au milieu d'une foule immense, proclama Cléopâtre *reine des rois* et distribua une considérable partie de l'héritage d'Alexandre le Grand entre la reine et les fils qu'elle avait eus de César et de Marc Antoine lui-même.

Le Tribunal (*τὸ δικαστήριον*) est nommé par Strabon après le Gymnase. Il le place au centre de la ville. Je crois qu'il faudra le chercher non loin du théâtre Zizinia. Probablement la *σεβαστὴ ἀγορά* ou Forum Augusti de l'époque romaine, n'est autre chose que le *δικαστήριον* de l'âge ptolémaïque.

Après le tribunal, Strabon mentionne le Paneum, monticule factice en forme de toupie ou de pomme de pin; on y montait par un escalier en colimaçon et du sommet on jouissait du panorama de la ville entière. Il faut se représenter cette enceinte dédiée à *Pan* comme un parc grandiose, entouré de bosquets. Les archéologues sont d'accord pour identifier le Paneum avec la colline de Kôm ed-Dik [1].

Au nord de la rue Rosette, entre celle-ci et le boulevard d'Allemagne, la tradition littéraire ne signale aucun édifice de

(1) Thiersch a tâché de démontrer que le Paneum n'était autre chose qu'un Mausolée des Ptolémées, mausolée qui aurait servi de modèle pour celui d'Hadrien à Rome (château St.-Ange); mais dans ce cas, le silence de Strabon paraît inexplicable.

quelque importance, mais cette zone longeait la rue Canopique et par conséquent elle devait contenir une partie des temples et des maisons magnifiques, dont, selon Diodore, la grande rue longitudinale était bordée. Il y a lieu d'observer que dans la rue Antoine, on a découvert, entre autres, la base d'une statue que le roi Ptolémée III avait érigée en l'honneur de son médecin; que dans la rue Gerbel on a mis à jour la base d'une statue d'un haut personnage de la cour des Ptolémées; que dans les terrains des écoles Menasce était enfouie la grande colonne en syénite, actuellement dressée sur la place Saïd. Le long de la rue des Ptolémées, en face de la villa Salvago, on a trouvé plusieurs colonnes en marbre, de dimensions considérables, et portant gravés des symboles chrétiens ; un peu plus loin, tout à fait à côté de la rue Rosette, dans la propriété Alfred de Menasce, on a mis à jour une énorme colonne en granit rouge, ainsi qu'une tête en marbre d'Alexandre le Grand. Sous le palais municipal, Néroutsos place un temple de Saturne. L'espace traversé par la section orientale de la rue Rosette, jusqu'à hauteur des cimetières européens, devait contenir bon nombre d'édifices et de monuments. C'est tout près de l'ancienne caserne de la police, dans les parcs nord, au fond de la petite vallée arrosée aujourd'hui par un ruisseau, que nous avons découvert le groupe en marbre de Dionysos et du Faune (v. Musée, salle 21); une centaine de mètres plus au sud on a retrouvé la base en granit rouge érigée par les chefs de la garde royale en l'honneur de Ptolémée V ; un peu plus loin, vers les cimetières, était un beau tronc d'obélisque en granit vert, et tout près de l'ancienne porte Rosette, à une grande profondeur, on a vu quantité de colonnes en granit. La dalle inscrite qui rappelle le canal creusé par Auguste entre Schédia et Alexandrie (Musée de Vienne), a été trouvée par Pugioli, à droite de la porte Rosette.

La base érigée en l'honneur de Lycarion, qui renferme des détails très importants sur l'organisation administrative d'Alexandrie à l'époque ptolémaïque, avait été découverte derrière la butte de Kôm ed-Dik, entre celle-ci et l'enceinte de la ville arabe du côté est, avant d'arriver à la porte Rosette.

Le quartier J, spécialement affecté à la résidence des Juifs, était attenant à la Regia, et par conséquent devait s'étendre au nord de la porte Rosette, aux environs de l'école industrielle Mohamed-Ali.

Le temple de Némésis doit être cherché entre ces parages et les cimetières européens, car Appien raconte que César fit enterrer la tête de Pompée près des murs d'Alexandrie et que

la concession où se trouvait cette sépulture s'appela depuis « l'enceinte sacrée de Némésis ». Le Némésion dura jusqu'au règne de Trajan, sous lequel il fut détruit dans la révolte des Juifs qui s'y étaient retranchés. Il faut donc croire que le Némésion était proche de leur quartier.

Dans le cimetière latin on a mis à jour la porte et les parois très épaisses, en albâtre, d'une chambre qui marque l'emplacement d'un édifice considérable. Malheureusement les parties visibles ne portent aucune inscription et, d'autre part, il nous a été impossible de pousser plus bas les recherches, de crainte de faire tomber en ruine les tombes modernes du cimetière grec et du cimetière latin.

Au sud de Kôm ed-Dik, sur l'emplacement occupé aujourd'hui par le quartier de Moharrem Bey, les textes anciens ne signalent aucun édifice public. Une partie des κοτρίαι (collines d'immondices et de tessons) était certainement dans ce quartier, par exemple les monticules sur lesquels étaient bâtis les forts arabes nos 8-10 (Kôm el-Gilleh, actuellement Ecoles secondaires de l'Etat).

Toutefois de temps en temps, en creusant le terrain pour les fondations des maisons, on découvre des vestiges de quelque monument remarquable. Dans la rue Menasce, par exemple, on a mis à jour une inscription en l'honneur de l'empereur Trajan, et on pense qu'elle a appartenu à un arc de triomphe. Souvent on rencontre des chapiteaux plus ou moins grands, des fûts de colonnes, des mosaïques.

Revenons à présent dans les environs de l'ancienne rue Canopique, vers sa section occidentale (entre la Bourse Toussoun et le quartier Labbane). C'est dans la mosquée Attarine que la Mission française avait découvert le superbe sarcophage en granit vert, aujourd'hui au British Museum, et qu'on avait cru pouvoir identifier avec le sarcophage d'Alexandre. On a reconnu depuis qu'il avait renfermé le cadavre du roi Amyrteos de la XXVIIIme dynastie saïte.

La statue colossale en porphyre, actuellement au Musée, qui représente, d'après Strzygowski, Jésus-Christ en Παντοκράτωρ, fut découverte, en 1870, presque en face de la Mosquée, du côté sud. Au même endroit, on voyait encore debout, au temps de l'expédition française, les fûts de trois colonnes monolithes en porphyre.

Dans le terrain appartenant à la communauté arménienne on voit des tronçons de colonnes et de doubles colonnes : dans le quartier Guenenah, derrière le caracol Labbane, on a découvert un couvercle de sarcophage en porphyre, actuellement au Musée,

qui est presque identique au couvercle de sarcophage de Sainte Constance, exposé au Vatican. Un peu plus loin, dans la rue Bochtori, en creusant les fondations du Tribunal sommaire indigène, on a découvert une colonne en calcaire avec inscription bilingue (latine et grecque), rappelant le souvenir du canal que l'empereur Auguste avait creusé de Schédia à Alexandrie. Au sud-ouest de cet endroit, sur l'emplacement occupé par le couvent des sœurs franciscaines et par l'église de St.-François d'Assise, était la mosquée dite des *mille colonnes*. Cette dénomination, bien qu'hyperbolique, indique clairement la grandeur et l'importance de l'édifice. Avant la conquête arabe, c'était une église dédiée à Sainte-Marie, et plus généralement connue sous le nom d'église de Théonas. Cette célèbre mosquée fut ruinée en grande partie pendant la guerre qui suivit l'occupation française en 1798.

Vers la fin du premier siècle avant J.-Ch. la ville s'étendait quelque peu à l'ouest de cet endroit, jusqu'au delà du canal reliant le Kibotos au Mariout. « Puis commence la nécropole, faubourg rempli de jardins, de tombeaux et d'établissements pour l'embaumement des morts ». (Strabon, XVII, 795).

La belle mosaïque, dite de Méduse, publiée dans la Revue Archéologique de 1846, et dont les maigres restes ont été transportés au Musée, était à Gabbari (Gebel Zeitoun) et faisait probablement partie d'une chapelle funéraire.

D'après le pseudo-Callisthène le territoire choisi pour la nouvelle capitale de l'Egypte était peuplé de nombreux villages. Ce renseignement n'est pas invraisemblable, mais il est hors de doute que le seul village de quelque importance était celui de **Rhakotis.** Celui-ci était placé sur les hauteurs occupées de nos jours par les ruines du Sérapeum et par le quartier de Kôm el-Chogafa. La population se composait de soldats chargés de surveiller la côte et de pasteurs. Les environs, ainsi que nous le dit Strabon, servaient de pâturages. Cet ancien fonds de population indigène avait été grossi par le transfert d'une partie des habitants de Canope. La plus ancienne mention de cette bourgade se trouve dans une inscription hiéroglyphique datée de l'an 311 avant J.-Ch. L'inscription, gravée par les soins d'un collège de prêtres, est en l'honneur du Satrape Ptolémée, qui « pour sa résidence, choisit la forteresse du roi Alexandre, ainsi nommée, au bord de la mer Ionienne, lieu qui s'appelait auparavant Rhakotis ». Rhakotis, dit Strabon, forme maintenant la portion d'Alexandrie située au-dessus des chantiers de la marine. C'est autour de cet ancien village que s'est développé le quartier indigène de la nouvelle capitale de l'Egypte. Il cor-

respond au quartier de Kôm el-Chogafa actuel et à ses environs, quartier qui même de nos jours est resté ou est devenu le quartier indigène par excellence.

Sur la colline, où s'éleva plus tard le temple de Sarapis, devait exister quelque sanctuaire pour des divinités indigènes. Ce quartier de la ville, outre le superbe et célèbre Sérapeum, dont la richesse et la beauté pouvaient être, dit-on, comparées à celles du Capitole, possédait d'autres édifices considérables. Tout près du Sérapeum était placé un Anubion ainsi qu'il est dit dans une inscription hiéroglyphique récemment découverte), c'est-à-dire un temple dédié à Anubis, et une nécropole d'animaux sacrés. Au sud-ouest du Sérapeum, entre celui-ci et la colline de Kôm el-Chogafa, les savants de l'expédition française ont vu et relevé un *Stade*. L'immense et ancien cimetière arabe qui s'étend au nord de la colonne dite de Pompée (Sérapeum) cache sans doute d'importants monuments Dans l'ancien cimetière anglais (aux environs de l'école professionnelle des Frères des écoles chrétiennes), on a découvert une base en l'honneur de Moevia Tertia, érigée par l'administration du Némésion. Tout près on a mis à jour une partie d'une architrave avec dédicace à Sarapis, ainsi qu'un chapiteau en marbre d'époque byzantine, identique à ceux de St.-Vital de Ravenne. Sous le collège des Salésiens on a observé d'énormes fondations ainsi que des bassins en granit, des sarcophages et des troncs de colonnes.

Plus loin, à droite de la rue Ibrahim Ier, près de la rue des Sœurs, étaient deux énormes tronçons de doubles colonnes d'angle, en syénite, dont la section a la forme d'une feuille de lierre ou de cœur. Ce type de double colonne est identique à celui qu'on trouve dans le petit sanctuaire relevé par Colonna-Ceccaldi à Ramleh et appelé par lui « temple d'Arsinoé Zéphyrite ». Ces vestiges prouvent l'existence d'un temple, dont les dimensions devaient être importantes.

A l'ouest du Sérapeum, s'étendait toute une série d'hypogées appartenant en général à la période romaine et chrétienne, souvent influencés dans leur architecture et dans leur décoration par l'art égyptien. On peut bien, à la rigueur, les considérer comme faisant partie de la *νεκρόπολις* strabonienne.

L'ILE DE PHAROS ET LE PHARE.

L'île de Pharos était connue au temps de l'épopée homérique, qui la place à une journée de navigation d'une des embouchures du Nil et qui la dit pourvue d'un bon port. Hérodote n'en parle

pas du tout, et il faut descendre jusqu'à Strabon pour en trouver une mention quelque peu détaillée. Les renseignements donnés par l'épopée sont trop sommaires et trop imprécis pour nous permettre de tirer des déductions sur l'importance de l'île aux temps préalexandrins (1). M. l'ingénieur Jondet, qui a étudié en détail toute la côte de l'île de Pharos, a découvert un assez vaste port du côté nord-ouest, et il est tenté de l'identifier avec le port dont Homère nous a laissé la description. Dans le « De Bello Alexandrino » il est fait mention d'un port des *Pharioles*, que M. Jondet identifie avec la section nord-est du port découvert par lui. En dehors de ce port, M. Jondet a trouvé de nombreuses substructions et constructions aujourd'hui sous l'eau. Le long de la côte, à l'intérieur, on rencontre aussi des ruines de maisons et de citernes, ainsi que de vastes nécropoles. Evidemment, dans l'antiquité, l'île avait une superficie plus vaste qu'à présent ; elle était aussi peuplée d'un nombre assez considérable d'habitants. A l'époque de César, le bourg de Pharos était aussi grand qu'une ville ordinaire. La population était surtout formée d'indigènes (*vicus Aegyptiorum*) s'adonnant pour la plupart à la piraterie contre les bateaux qui avaient le malheur de s'approcher de l'île. Outre le fameux Phare, qui était sur la pointe nord-est de l'île, la tradition littéraire rappelle un temple dédié à Poseidon, édifié sur la pointe occidentale (Cap Ras-el-Tin).

César ravagea l'île de fond en comble, pour se venger de la résistance opposée à ses opérations militaires.

Hirtius (De Bello Alexandrino) raconte que la bourgade de Pharos était fortifiée par de hautes tours réunies les unes aux autres, et il ajoute que plusieurs maisons avaient une hauteur de 30 pieds.

Le monument le plus important qu'on ait mis à jour, se trouve en face de la baie d'Anfouchy. C'est une nécropole hellénistique intéressante au point de vue architectural et surtout à cause des peintures qui en décorent les parois (v. p. 115).

L'île doit principalement sa renommée à la tour lumineuse qui marquait l'entrée du grand port d'Alexandrie. Cette tour qui a donné son nom à tous les Phares (2) et qui est restée le plus célèbre de tous, était, de l'avis unanime des auteurs anciens, la merveille d'Alexandrie, l'admiration du monde. En effet, elle était classée parmi les sept merveilles de l'univers. Malheureusement on s'est toujours borné à des éloges enthousiastes, sans la

(1) On a émis l'hypothèse que φάρος vient d'un mot analogue égyptien signifiant toile ; les Grecs auraient donné le nom de *Pharos* à l'île, où ils venaient acheter l'étoffe appelée p(h)aar, dont ils fabriquaient des vêtements de luxe.

(2) Les anciens se servaient d'abord de signaux lumineux qu'ils allumaient au sommet des montagnes ou des collines du littoral.

décrire en détail. Son emplacement même n'est pas fixé d'une façon indiscutable.

Quelques archéologues n'admettent pas que le fort Qaït bey, construit au XV^me^ siècle par le sultan de ce nom, occupe l'emplacement de l'ancienne tour lumineuse. Ils placent celle-ci sur le Diamant, rocher aujourd'hui submergé, quelque peu au nord-est de la pointe Qaït bey. Mais ils ont tort. Parmi les

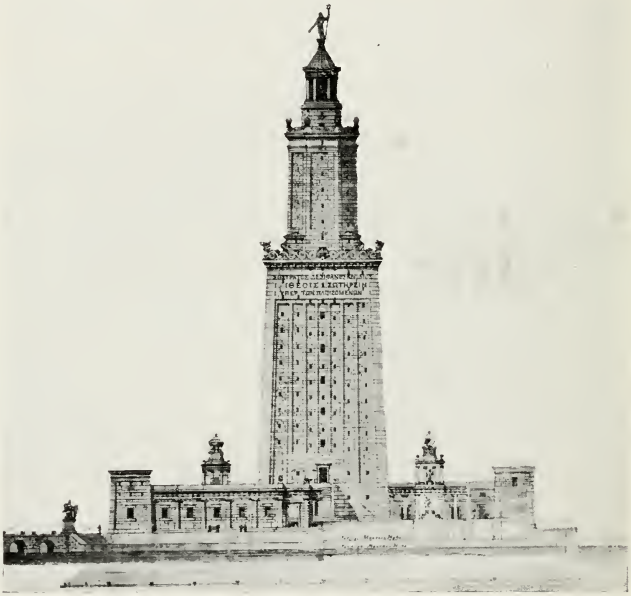


Fig. 19.

considérations qu'on peut leur opposer, il y en a une qui est capitale : la superficie du Diamant est trop restreinte pour avoir pu suffire à une construction telle que le Phare. Strabon, il est vrai, dit que le Phare était sur un large rocher entouré par la mer, tandis que Qaït bey est relié, au sud-ouest, à la terre ; mais si, d'une part, il ne faut pas, je pense, interpréter à la lettre le passage du géographe d'Amasée, d'autre part, il faut considérer que dans l'antiquité les choses n'étaient pas ce qu'elles

sont aujourd'hui. Les recherches et les sondages de M. l'ing. Jondet prouvent que la pointe Qaït bey était autrefois un îlot. Il est probable qu'une étroite et courte chaussée avait été construite entre la pointe de l'île et cet îlot, pour faciliter la construction de la tour lumineuse et pour en rendre possible l'accès. D'ailleurs le prof. Van Berchem (1), par l'étude d'un passage de Sujuti, écrivain arabe du XV^me^ siècle, et d'une inscription arabe qui était autrefois murée dans le fort, est parvenu à la conclusion que le fort Qaït bey a été érigé sur les ruines du Phare. On peut admettre cette conclusion comme définitive.

Le Phare, projeté par Ptolémée I^er^, était l'œuvre de Sostrate de Cnide, fils de Dexiphane. Il était dédié aux Dieux Sauveurs, Ptolémée I^er^ et sa femme Bérénice (ou les Dioscures?). Le nom de l'architecte, accompagné de celui de son père et de sa patrie, se lisait sur l'inscription dédicatoire : *Σώστρατος Δεξιφάνους Κνίδιος Θεοῖς Σωτῆρσι ὑπὲρ τῶν πλωϊζομένων*, c'est-à-dire : *Sostrate, fils de Dexiphane de Cnide, aux dieux Sauveurs, pour les navigateurs.* Il fut inauguré sous Ptolémée Philadelphe, vers 280-79 ; le coût total aurait été, d'après Pline l'Ancien, de 800 talents. Le matériel pour la construction était principalement le calcaire nummulitique. La décoration sculpturale ainsi que d'autres décorations accessoires était partie en marbre, partie en bronze. Les colonnes, très nombreuses, étaient pour la plupart en granit d'Assouan. (Autour du fort Qaït bey on voit des masses énormes de tronçons de colonnes en granit, placés les uns sur les autres horizontalement, employés à former une sorte de brise-lames pour protéger le fort).

Isis était fréquemment associée au Phare, surtout à l'époque romaine. Isis Pharia avait probablement un sanctuaire tout près de la tour lumineuse. Nous ne savons pas grand chose sur l'histoire du monument à l'époque ptolémaïque. Les monnaies romaines frappées à Alexandrie, principalement celles de l'époque d'Hadrien, le reproduisent assez souvent. Il paraît qu'au II^me^ siècle après J.-Ch. le troisième étage était ruiné. Après la conquête arabe, il aurait été transformé en mosquée, et au XV^me^ siècle en forteresse par le sultan Qaït bey.

A défaut de toute description détaillée par les écrivains contemporains, les savants modernes ont interprété d'une façon subjective les éléments de la tradition, et, dans leurs essais de reconstruction du monument, ont travaillé souvent de fantaisie. Il suffit de regarder les reconstructions d'Ebers, de Veitmejer,

(1) Van Berchem, *Comptes rendus de l'Acad. des Inscriptions*, 1898, pag. 339 et suiv. ; *Matériaux pour un Corpus Inscriptionum Arabicarum*, T. XIX des « Mémoires de la Mission Archéologique française du Caire ».

de Adler. L'étude la plus récente et la plus approfondie de toutes les questions qui se rapportent au Phare est celle du prof. H. Thiersch. Dans le gros volume que ce savant a publié sous le titre de « Pharos », il a pris soin de passer en revue tous les documents qui se rattachent à la célèbre tour lumineuse, ainsi que tous les monuments des âges postérieurs qui, d'après lui, avaient été influencés par l'architecture du Phare

Il paraît que l'ancienne tour lumineuse, qui est toujours debout près des ruines de Taposiris Magna (Abousir du Mariout) (fig. 35), reproduisait en des proportions très réduites et naturellement sans la richesse et le décor du modèle, l'architecture du Phare alexandrin. Celui-ci, d'après la reconstruction du prof. Thiersch, aurait été à trois étages, dont le premier carré, le second octogonal, le troisième cylindrique (fig. 19). L'entrée était du côté sud, plutôt élevée ; on y parvenait par un escalier extérieur. Les parois de la tour étaient percées de nombreux soupiraux ou petites fenêtres. Le premier étage avait une hauteur de 60 mètres et il était couronné par une plate-forme, dont les quatre angles étaient décorés de gigantesques centaures marins en bronze. Ces centaures soufflaient dans une conque marine. Le second étage mesurait en hauteur 30 mètres et était couronné lui aussi par une terrasse. La lanterne aurait été constituée par huit colonnes surmontées d'une coupole, au-dessus de laquelle s'élevait une statue en bronze (de Poseidon probablement) haute d'environ sept mètres. L'intérieur de l'édifice comprenait une citerne aménagée dans le sous-sol pour contenir l'eau potable, ainsi qu'un énorme puits central pourvu de machines élévatoires qui permettaient de soulever jusqu'au troisième étage l'eau et les combustibles. Une double rampe à plan incliné, accessible même aux quadrupèdes, faisait le tour du puits et montait jusqu'à la terrasse du second étage. Un escalier percé dans l'épaisseur du mur du troisième étage, mur qui avait une largeur de 2 mètres, conduisait jusqu'à la lanterne. La flamme était obtenue en brûlant du bois résineux. Pour donner une plus longue portée à la lumière de la flamme, on se servait, dit-on, de miroirs en métal de forme convexe.

On compte jusqu'à 300 chambres qui faisaient partie de la construction et qui étaient employées, soit comme logements des gardiens et du personnel, soit comme magasins.

La hauteur totale du monument, y compris la statue de Poseidon, était d'environ 120 mètres. Les marins pouvaient commencer à apercevoir la lumière du Phare à une distance de 30 km.

BIBLIOGRAPHIE. — Sur le Phare, v. Thiersch H., *Der Pharos. Antike Islam und Occident* (on y trouve citée presque toute la littérature antérieure).

Sur Sostrate, v. Perdrizet : *Sostrate de Cnide, architecte du Phare* dans *Revue d. Etudes anciennes*, t. I, 4 (1899), p. 261-272 ; cfr. Lumbroso, *L'Egitto dei Greci e dei Romani*, 2ème éd., p. 117 et suiv.

LE SÉRAPEUM.

La colline sur laquelle s'élève le superbe monolithe connu sous le nom de Colonne de Pompée ou, plus exactement, colonne de Dioclétien [1], marque l'emplacement du Sérapeum, c'est-à-dire du temple dédié au culte de Sarapis.

Gratien Le Père et Mahmoud El-Falaki avaient déjà considéré comme probable que le plateau où se dresse la Colonne de Pompée avait fait partie du Sérapeum, et cette hypothèse avait été démontrée exacte par Wachsmuth (*Bursian Jahresbericht*, II. 1873, p. 1093) contre les doutes soulevés par Kiepert. Depuis les fouilles de Botti, celles de la mission Sieglin et les miennes, nul doute ne semble possible.

Sarapis est une des créations politico-religieuses les plus géniales des premiers Ptolémées. Pour établir une certaine cohésion entre les Egyptiens et les Grecs, Ptolémée Ier pensa qu'il était nécessaire de créer une divinité qu'ils pussent tous honorer du même culte et, soit en transformant le dieu égyptien Osor-Hapi en Sarapis, soit en introduisant en Egypte le Sarapis adoré à Sinope dans le Pont-Euxin [2], il créa un dieu du monde souterrain, moitié égyptien, moitié grec, dont le culte ne tarda pas à envahir le monde gréco-romain et manifesta une vitalité extraordinaire. Les Hellènes le considérèrent toujours comme un Dionysos et les Egyptiens comme un Osiris, mais ces deux aspects se rejoignaient dans une essence dont l'énergie se trouvait ainsi doublée. Il était également considéré comme une divinité chtonienne. En effet Sarapis est identifié avec Hadès-Pluton. La statue d'Alexandrie, recouverte d'un enduit bleu-sombre, représentait bien le souverain du ténébreux royaume, ayant à côté de lui Cerbère tricéphale (fig. 20). Plusieurs bustes de nos collections, issus du même type, sont sculptés dans une matière noirâtre (v. Musée, salle 16).

Sarapis prit même place à côté d'Esculape comme dieu de la médecine, et ses miracles attirèrent dans ses sanctuaires, mais sur-

(1) Selon les déductions de feu le Dr. Botti, ancien conservateur du Musée d'Alexandrie, la colonne actuelle aurait succédé à la *colonne de Sarapis* et aurait été l'œuvre de la dynastie théodosienne pour perpétuer le triomphe du christianisme. Comme, au déclin du IVme siècle, l'édifice lui-même s'appelait Arcadium, il y aurait lieu, selon Botti, de la nommer *Colonne d'Arcadius*.

(2) V. en dernier lieu Levy (*Sarapis*), qui dans une étude analytique très fouillée, défend l'origine égyptienne de Sérapis ou Sarapis (*Revue de l'histoire des Religions*, 1913). Cfr. Sethe, *Sarapis*, Berlin, Weidmann, 1913, pag. 17.

tout à celui de Canope (Aboukir), des milliers de pèlerins. Comme Esculape, il a pour attribut le serpent. D'ailleurs Sarapis a aussi tous les attributs de Zeus, maître de l'empyrée.

Fig. 20.

Nous sommes peu renseignés sur la forme de l'édifice [1], mais nous savons par un écrivain de la basse époque romaine, qu'il occupait une plate-forme, à laquelle on accédait par un escalier de cent degrés. « L'emplacement, dit Rufin, est formé non par la nature, mais par la main de l'homme et par des constructions. Il est, pour ainsi dire, porté dans les airs, et l'on y monte par plus de cent degrés. Il s'étend de tout côté en carré et sur de grandes dimensions ».

Du côté oriental du plateau on voit des restes de constructions qu'on peut attribuer à l'escalier monumental et au grand Propylée.

Le *temenos* ou enceinte sacrée comprenait, outre cet escalier monumental et les propylées, un immense portique carré qui renfermait non seulement le temple de Sarapis, mais aussi un sanctuaire d'Anubis, et la Bibliothèque, dite Bibliothèque Fille. Une nécropole (d'animaux sacrés probablement) était annexée au Sérapeum. Plusieurs chercheurs de pierres ont raconté à Mahmoud El-Falaki (*Mém. sur l'ancienne Alexandrie*, p. 54) qu'ils avaient trouvé là beaucoup de statues de chiens, de chacals, d'oiseaux, etc.

La grande colonne, qui est toujours debout, occupait un emplacement dans la partie nord de l'enceinte. Au sud, le Sérapeum était contigu au Stade.

Le ἕεδόν de Sarapis renfermait la célèbre statue du dieu, chef-d'œuvre attribué à tort, paraît-il [2], au sculpteur Briaxis, le fameux disciple de Scopas. Le dieu était représenté assis sur un trône comme Pluton, tenant le sceptre et ayant à côté de lui Cerbère [3]. Il était habillé du chiton et de l'himation (voir fig. 21). Une des caractéristiques faisant reconnaître ce dieu, dont le por-

(1) H. Thiersch a promis de donner dans un des prochains volumes consacrés à la Mission Sieglin une reconstruction du fameux temple.

(2) Levy I., o. c., p. 61 et suiv. Cfr. Sethe, o. c., p. 19.

(3) L'être hybride qui flanque le Sarapis assis et que déjà Apion (chez Plutarque) décompose en Cerbère et dragon, est singulièrement composite ; il a trois têtes, celle d'un lion au milieu, celle d'un chien aboyant à gauche et celle d'un loup aux dents menaçantes à droite ; le serpent enlace le tout de ses replis, dressant sa tête au-dessus de celle du lion. Levy, o. c. Le monstre qui accompagne Sarapis, sur les répliques qui sont au Musée, est toujours représenté par un chien aboyant flanqué de deux autres têtes de chien ; un serpent lui enlace le corps. Un seul petit bronze représente un lion, sur la tête duquel se dresse un serpent surmonté du kalathos (fig. 22).

trait ressemble beaucoup à celui de Zeus, est le boisseau (modius) ou la corbeille sacrée des mystères (kalathos) qu'il porte sur le sommet de la tête et qui doit symboliser la fertilité et la fécondité inépuisables de la terre à l'époque de la moisson. Le modius ou kalathos est souvent orné de branches d'olivier et d'épis de blé.

La figure de Sarapis était elle-même caractérisée par une extrême douceur d'expression, mêlée à une énergie pleine de mystère et quelquefois de terreur. On raconte que la statue originale avait été obtenue par un mélange des matières les plus diverses, or, argent, cuivre, plomb, étain, saphir, hématite, émeraude et topaze. M. Isidore Lévy a démontré que cette légende ne fait que reproduire la formule de la recette suivant laquelle, à l'occasion des fêtes d'Osiris au mois de Khoïak, on fabriquait les simulacres divins, les images rituelles, périodiquement renouvelés d'année en année.

Fig. 21.

Il paraît que l'image du Sarapis au kalathos, flanqué du Cerbère, est plus récente qu'on n'avait cru jusqu'à présent. Le savant, qui le dernier a traité cette question, fait descendre l'origine de cette image de Sarapis au règne d'un successeur d'Evergète, Ptolémée IV ou VI.

En voici la description selon la reconstruction la plus récente. « La tête du dieu était légèrement inclinée sur l'épaule droite, la chevelure puissante formait une véritable crinière ; au-dessus du front jaillissaient cinq boucles épaisses de cheveux, qui retombaient ensuite droit en avant, presque jusqu'aux sourcils. Au-dessus de ces boucles, on en distinguait six autres retombant trois en avant et trois en arrière ; ces dernières recouvraient en partie un bourrelet circulaire, apparemment un bandeau, entou-

rant le pied du modius. Sur le modius étaient figurés en relief trois oliviers, l'un à droite, un autre par devant, le troisième à gauche ; du bord supérieur pendaient peut-être quelques épis.... La barbe était épaisse et bouclée et n'était pas partagée en deux moitiés symétriques.... les boucles de la barbe retombaient sur la gorge qu'elles recouvraient. La couleur de l'ensemble était un bleu noirâtre ; pour rendre visibles au moins certains détails, dans la semi-obscurité de la *cella*, il fallait évidemment les rehausser par une coloration plus claire ; les yeux étaient certainement blancs, avec pupilles rapportées en pierres précieuses ; le *modius* était de couleur claire, ce qui faisait détacher, sur le fond sombre, le relief des trois oliviers ; les épis étaient d'or mat, le sceptre d'or brillant et les draperies, ainsi que les sandales, sans doute rehaussées d'un fin décor d'or ou d'argent. On a encore employé ces métaux pour orner le trône et l'escabeau, les yeux et les gueules de Cerbère. Dans une *cella* richement décorée, à la lumière incertaine des candélabres, cet ensemble devait, dans les fêtes de nuit, produire une impression de majesté surnaturelle ». (*Amelung*).

Fig. 22.

On doit au fanatisme du patriarche Théophile la destruction de ce chef-d'œuvre (391 après J.-Ch.). On prétend que les derniers restes de la statue ont été fondus par Amrou pour en faire des monnaies. Le type du Sarapis alexandrin s'est répandu rapidement. Il suffira d'énumérer, pour s'en convaincre, les nombreuses répliques qui se trouvent dans tous les Musées d'antiquités. Ces répliques, plus ou moins fidèles, sont en marbre, en terre cuite, en bronze.

Outre la colonne colossale que nous pouvons admirer encore, outre les deux obélisques que mentionnent les historiens d'Alexandrie, le Sérapeum devait renfermer une grande quantité d'autels, d'édicules, d'inscriptions, de statues, dont on avait gratifié le dieu pour le remercier de quelque bienfait ou pour implorer sa bienveillance. En effet, malgré tous les vandalismes, les fouilles exécutées sur l'emplacement du temple, depuis 1892, soit par Botti, soit par la mission allemande Sieglin, soit par moi-même, ont mis à jour bon nombre de monuments, dont une partie a été laissée sur place et l'autre transportée au Musée.

Après la destruction et l'incendie du temple (391), les chrétiens, raconte l'écrivain Rufin, s'empressèrent d'enfouir le buste

de Sarapis et toutes les autres idoles sur lesquelles ils purent mettre la main. Ce détail doit être vrai. A Rome, lorsque, par les édits de Constant et de Constantin II (341), les bâtiments païens du Janicule furent incendiés, puis rasés, on fit disparaître tous les monuments qui avaient résisté au feu. Il y a donc lieu d'espérer qu'en poursuivant les fouilles autour du Sérapeum, on pourra encore découvrir bon nombre de monuments.

En dehors de neuf statues debout, tenant en main un cahier, vues par Mimaut vers la moitié du XIX^me^ siècle, il convient de rappeler une statue colossale en granit qu'on a cru représenter Alexandre Aigos, fils du Conquérant, et qui se trouve au Musée du Caire, un groupe colossal acéphale en granit

Fig. 23.

(Pharaon debout embrassé en signe de protection par Osiris), ainsi qu'une statue assise de Ramsès II, une statue agenouillée de Ramsès II embrassant un canope, un scarabée en granit de grandes dimensions. Ces quatre derniers monuments sont actuellement au Musée gréco-romain. Au Musée gréco-romain sont également plusieurs inscriptions ptolémaïques et romaines. Le bœuf Apis en granit noir (fig. 23), érigé par l'empereur Hadrien, qui décore à présent le centre de la salle 6 du Musée, a été découvert à quelques mètres au nord du grand puits carré qui donne accès aux galeries souterraines. Un autel votif en l'honneur de Ptolémée II et de sa femme était au centre d'une petite enceinte sacrée, au nord de la colonne. Entre celle-ci et l'entrée des galeries, on a mis à jour une tête colossale de Sarapis en pierre noire, d'un bon travail; sous les corps des deux sphinx placés actuellement sur l'esplanade, au sud de la

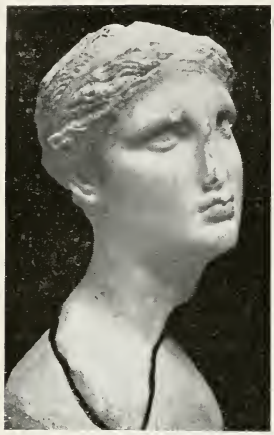


Fig. 24.

colonne, une superbe tête de déesse en marbre blanc, d'époque hellénistique (Musée, salle 12, nº 3908), (fig. 24), ainsi qu'une tête de Sarapis pareillement en marbre (salle 16, nº 3912) ; du côté nord-est, au bas de l'escalier, dans des couches très profondes, une tête en marbre représentant la reine Bérénice femme de Ptolémée III (Musée, salle 12, nº 3466) ainsi que deux statues en calcaire jaune représentant un personnage qui était chef de la garde-robe royale et ministre des finances sous Ptolémée X (Musée, salle 7, vitr. C). Si on voulait dresser un catalogue détaillé de tous les monuments découverts dans l'enceinte du Sérapeum, on dépasserait de beaucoup la centaine; et il faut tenir compte du pillage des siècles passés.

La colonne qui domine aujourd'hui le plateau ne semble pas avoir une origine antérieure à l'empereur Dioclétien. Sur le côté occidental de la base, on peut lire une inscription en l'honneur de cet empereur. Le texte de cette inscription a donné lieu à de longues discussions parmi les savants, car la surface du granit est très rongée et plusieurs lettres sont tout à fait illisibles ; cependant la lecture en est maintenant presque certaine et d'après les conclusions du dernier éditeur, le prof. Cantarelli, il ressort que le nom du préfet est celui de *Πόσ[τουμ]ος*.

τὸν [σο]φώτατον αὐτοκράτορα
τὸν πολιοῦχον Ἀλεξανδρείας
Διοκλητιανὸν τὸν ἀνίκητον
Πόσ[τουμ]ος ἔπαρχος Αἰγύπτου.

La colonne aurait été érigée après l'année 297. Cette année-là, une émeute formidable avait éclaté à Alexandrie. Dioclétien assiégea la ville et s'en empara après huit mois de résistance. L'empereur y demeura quelque temps pour réorganiser l'administration de l'Egypte. Il voulut se montrer pitoyable et généreux. Entre autres bienfaits, il ordonna des distributions de pain gratuites aux pauvres. La colonne aurait été érigée en son honneur pour le remercier de sa clémence et de sa générosité.

En effet l'inscription dit :

« *Au très juste empereur, dieu tutélaire d'Alexandrie, Dioclétien invincible, Postume, préfet d'Egypte* [*a érigé ce monument.*] » La formule employée dans l'inscription nous laisserait croire que le chapiteau était surmonté d'une statue de l'empereur. Dans la collection Choiseul-Gouffier, on voyait autrefois les fragments d'une statue colossale en porphyre, retrouvés vers le commencement du XIX^me^ siècle au pied de la colonne. On a dit, mais à tort, paraît-il, que cette statue, très remarquable d'après les fragments, pouvait être celle de Dioclétien tombée du haut du chapiteau.

La substruction est constituée par des blocs tirés de divers

Fig. 25.

monuments plus anciens. Un bloc porte en relief la figure et le nom de Sethi I^er^ (côté ouest) ; un autre (côté est), une inscription en l'honneur de la reine Arsinoé Philadelphe : il s'agit de la base en granit vert d'une statue qu'un Alexandrin, Thestor fils de Satyros, avait érigée pour la célèbre sœur et femme de Ptolémée II. La hauteur totale de la colonne, y compris la base et le chapiteau, est de 26 m. 85 ; le fût mesure 20 m. 75 et il a un diamètre de 2 m. 70 en bas, de 2 m. 30 en haut.

Notre colonne a toujours excité l'admiration et l'imagination des voyageurs (fig. 25). Cyriaque d'Ancône (1412) et Léon l'Africain (1491-1517) en ont célébré la hauteur et la grandeur ; Pellegrino Brocardi (1557) déclare n'avoir jamais vu une colonne pareille, ni à Rome, ni ailleurs. Le fait extraordinaire qu'on ra-

conte au sujet du chapiteau est le suivant : en 1832, lorsque Eugène de Savoie se trouvait à Alexandrie, vingt-deux individus y seraient montés et, s'y étant assis en cercle, y auraient déjeuné.

On ne s'est pas toujours contenté d'admirer ce beau monument, on a voulu le posséder. En 1737, dans un rapport à Louis XV, on proposait de faire enlever la colonne de Pompée « qui menace ruine (sic) et de la faire transporter en France pour y être élevée avec une statue du roi au-dessus. C'est un des plus grands et des plus anciens monuments des siècles passés, qu'il serait de la gloire du roi de conserver » (1).

Pareil projet avait été formé sous Louis XIV.

Le nom de « Colonne de Pompée » doit avoir été créé par les Francs à l'époque des croisades. Leur érudition très sommaire aurait confondu le lieu où la tête de Pompée avait été ensevelie (Némésion), et aurait transformé la coupole que l'écrivain arabe Abd-el-Latif (1161-1231) prétend avoir vue sur le chapiteau, ou la sphère que, selon des dessins du XVI^me^ siècle, le même chapiteau aurait supportée, en « l'urne précieuse qui aurait renfermé la tête de Pompée ». Cette légende est parente de celle qui plaçait, sans aucun document historique, les cendres de Trajan en haut de la colonne qui porte son nom, et celles de Marc Agrippa sur le fronton du Panthéon.

Dans le terrain avoisinant, on voit partout des restes d'anciennes fondations, des tronçons de colonnes en granit rose ou verdâtre, des fragments architectoniques d'époque romaine, provenant d'une construction colossale (voir de beaux fragments à l'est de la colonne à mi-hauteur de la colline). Non loin de la colonne sont placés les deux sphinx en granit rose d'Assouan (longs respectivement de 3 m. 90 et 4 m. 10) découverts, en 1906, à l'angle sud de l'emplacement, tout près de la ruelle Abou-Mandour. Un peu à l'ouest de la colonne, on pénètre dans les souterrains qui doivent avoir fait partie du Sérapeum. Ce sont de longues galeries creusées dans un rocher sablonneux, revêtues encore en partie de leurs plaques en pierre calcaire avec des niches d'une forme étrange dont le but n'est pas encore bien établi. Ces galeries souterraines sont mentionnées par Rufin (fin du IV^me^ siècle). Toute la partie inférieure, jusqu'au niveau du pavé de l'édifice, est voûtée. Ce soubassement est distribué en vastes corridors et en vestibules carrés et séparés entre eux, qui servaient à diverses fonctions et ministères secrets.

Quelques archéologues y voient les restes de la partie inférieure du bâtiment de la Bibliothèque *fille* et considèrent les niches creusées sur les parois comme des étagères pour les livres.

(1) *Revue historique*, 1906, pag. 3, n. 1.

Ceci peut paraître douteux ; mais il est certain qu'une Bibliothèque était annexée au Sérapeum, et, pour la distinguer de la grande Bibliothèque du quartier royal, on l'appelait la Bibliothèque *fille* ou petite Bibliothèque.

Botti place l'Iseum au nord-ouest de la colonne, entre celle-ci et l'entrée des galeries souterraines, le Sérapeum au sud.

L'archéologue Thiersch, dans un ouvrage dont la publication est annoncée comme imminente, se propose de reconstituer la topographie des monuments qui enrichissaient le plateau. J'espère d'autre part pouvoir bientôt mettre à exécution mon projet d'explorer par des fouilles méthodiques toute la zone qui s'étend vers le sud, actuellement occupée par les *échèches* de Toubgieh.

Après la destruction du Sérapeum par les chrétiens (en 391) on installa sur le plateau un couvent de moines et on y bâtit une église en l'honneur de S. Jean-Baptiste, connue aussi sous le nom d'Angelium ou Evangelium, qui fut détruite, paraît-il, au X^me^ siècle.

BIBLIOGRAPHIE. — Description de l'Egypte t. v. p. 315-328, *La Colonne Dioclétienne* (par Saint Genis) p. 508-519, *Description de la colonne dite de Pompée* (par Norry); Mahmoud el-Falaki, *Antique Alexandrie*, pag. 53-56 ; Botti, *L'Acropole d'Alexandrie et le Sérapeum* (1895) ; Botti, *Fouilles à la colonne théodosienne* (Alexandrie, 1897) ; Breccia, *Les fouilles dans le Sérapeum d'Alexandrie* en 1905-06 (*Annales du Service des Antiquités*, VIII, p. 62-76) ; Lumbroso, *L'Egitto dei Greci e dei Romani*, p. 225-233 ; Cfr. aussi Du Tilli H., *Etude sur la colonne de Pompée à Alex.* Senlis 1875 (pag. 22), *Magasin Pittoresque*, 1834 ; *Comptes-rendus du Congrès international d'Archéologie*, Caire, 1909, p. 291-293.

LES CATACOMBES
DE
KOM-EL-CHOGAFA

A dix minutes environ du Sérapeum (prendre par la rue de Karmous et ensuite par la rue Abou Mandour) se trouve l'hypogée de *Kôm-el-Chogafa* (la colline des tessons). C'est une construction funéraire à trois étages, qui, par la grandeur de son plan, le pittoresque de ses perspectives, par l'art étrange de ses sculptures et de ses reliefs, laisse une profonde impression dans l'esprit du visiteur. Le mérite de sa découverte, bien qu'elle fût due au hasard, en revient entièrement au Dr Botti, qui, depuis 1892, avait signalé Kôm-el-Chogafa comme un centre de recherches archéologiques dans le territoire d'Alexandrie, et y avait fouillé avec persévérance. Ce ne fut qu'après que les carriers eurent pénétré malgré eux dans le souterrain, que celui-ci fut systématiquement déblayé par les soins de Botti. Puis, sous la direction de l'ingénieur Ehrlich, Inspecteur de l'ouest au Ministère des Travaux Publics, on restaura l'ancienne entrée, on allégea la montagne de sable et de débris qui recouvrait le souterrain, et on protégea le monument contre les dégâts éventuels des eaux pluviales, en recouvrant le sol d'une couche d'asphalte. L'intérieur est éclairé à la lumière électrique.

Le tombeau (v. Plan, fig. 26) comprend trois étages superposés, creusés à même le roc ; le plus bas est constamment rempli d'eau, celle-ci s'étant infiltrée, à une époque postérieure, à travers les parois du fond, peut-être à cause de l'affaissement du terrain. Nous avons essayé à plusieurs reprises de l'épuiser et d'en empêcher le retour, mais sans résultat. Dans l'antiquité, un quatrième étage devait exister au-dessus de ceux qui sont aujourd'hui conservés ; cet étage devait se terminer par une construction à ciel ouvert, qui fermait l'entrée du souterrain.

Dès l'entrée, un escalier tournant conduit au palier des chambres du premier étage (fig. 27). A droite et à gauche sont deux niches semi-circulaires, munies de bancs et décorées dans la partie

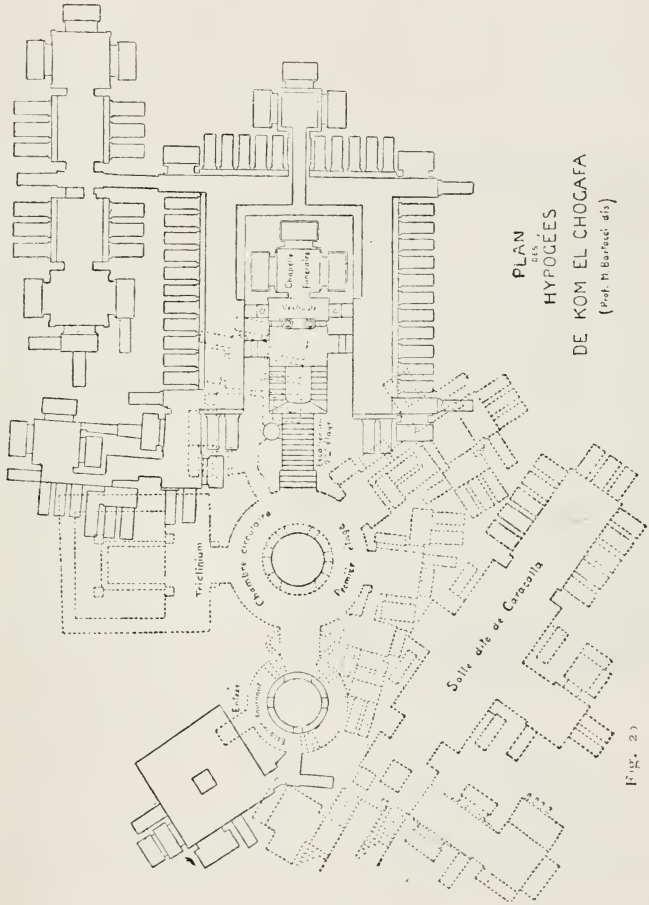


Fig. 27

supérieure d'une grande coquille en relief. Cet élément décoratif, qu'on retrouve encore sur le plafond de l'escalier qui conduit au deuxième étage, est inconnu à l'art égyptien. Il est par contre très fréquent dans les produits industriels en métal de l'âge hel-

lénistique; il fut employé avec prédilection en Egypte pendant la période romaine et très employé aussi par l'art copte. L'escalier était utilisé seulement par les vivants : les morts étaient descendus au moyen de cordes d'abord par les puits d'éclairage, ensuite par les larges ouvertures pratiquées sur ses parois, et introduits enfin dans les chambres des étages inférieurs.

On entre ensuite dans une chambre circulaire, au milieu de laquelle s'ouvre un puits couvert par une sorte de kiosque à coupole, formé d'un parapet et de huit piliers qui se rattachent à la voûte de la chambre. C'est au fond de ce puits qu'on a découvert les cinq têtes en marbre, aujourd'hui au Musée et dont les moulages en plâtre sont exposés ici.

Fig. 27.

Autour de cette rotonde s'ouvrent des chambres avec sarcophages, *loculi* ou niches pour les urnes cinéraires. Les petites excavations qu'on observe sur les parois étaient destinées à recevoir des lampes, dont la fumée a laissé des traces évidentes.

Dans la grande salle, à gauche de l'entrée, se trouve le *triclinium funèbre*, c'est-à-dire la salle où les parents du défunt s'assemblaient pour un repas funéraire, les jours consacrés au culte des morts (pour les Romains, le jour des violettes = dies violæ; le jour des roses = dies rosæ, et autres).

La salle mesure 8 m. 50 sur 9 mètres. Le plafond est soutenu par des piliers. Le *triclinium* conserve son aspect originel. Les trois lits, ainsi que les piliers qui soutiennent le plafond, sont travaillés à même le roc. La table, probablement en bois, devait se trouver au milieu, entre les trois lits. Les lits étaient garnis de matelas, à chaque réunion.

On sort du *triclinium* et on va jusqu'à l'escalier qui descend au deuxième étage.

De ce point, on jouit d'une vue aussi pittoresque qu'évocatrice

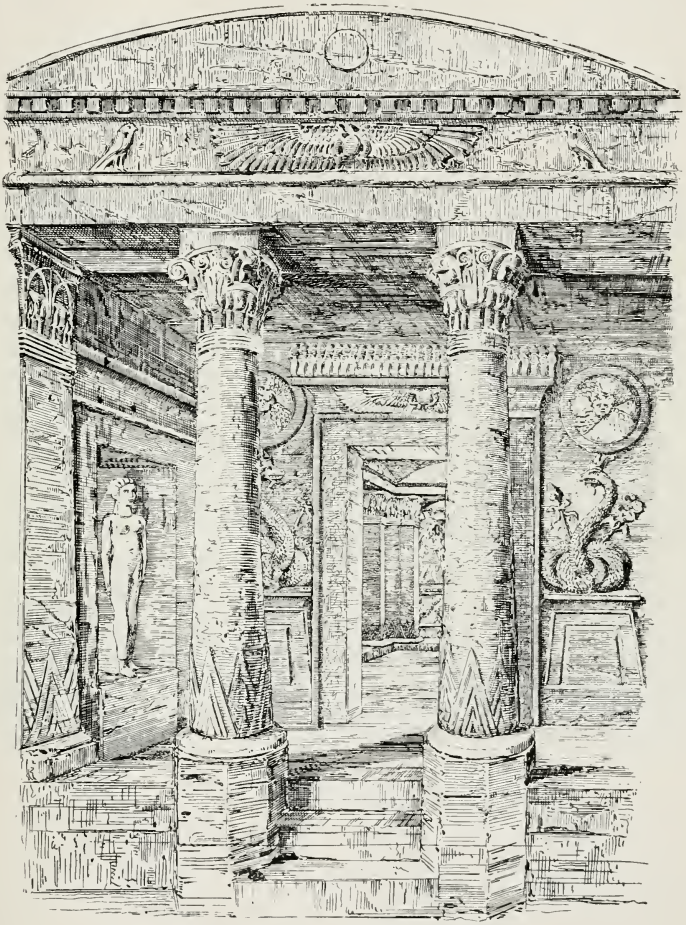


Fig. 28.

sur la partie centrale qui est la plus importante de la tombe (fig. 28). La voûte de cet escalier monumental est décorée d'une grande coquille en relief. Plus bas, l'escalier de quinze degrés se divise en deux parties qui descendent à droite et à gauche d'une grande niche en forme de coquille, rappelant le trou du souffleur des théâtres. Ce trou masque un autre escalier envahi par l'eau, qui descend au troisième étage. Arrivés au bas de l'escalier, nous nous trouvons en face du vestibule de la chapelle funéraire proprement dite.

La façade de ce vestibule est supportée par deux colonnes égyptiennes à faisceaux de papyrus et à chapiteaux fleuris. Dans les parois de droite on a ménagé, aux angles, deux piliers de style égyptien avec chapiteaux, dans lesquels les papyrus sont mélangés à des feuilles d'acanthe.

Colonnes et chapiteaux supportent une corniche décorée d'un disque solaire ailé, avec les uraeus entre deux faucons, et avec une sorte de frise denticulée. Au-dessus de la corniche se trouve un fronton à voûte très aplatie, orné d'un simple disque solaire. Dans les parois latérales du vestibule, on voit deux niches qui affectent la forme de portes égyptiennes, et où se trouvent encore en place deux statues en calcaire blanc, l'une de femme (à gauche), l'autre d'homme (à droite). Le type de la tête de ces deux personnages ne rappelle que de loin le type égyptien, mais les statues mêmes ont été travaillées selon les principes et les modèles de l'art égyptien. Ainsi que l'a signalé le professeur von Bissing, le type et la coiffure nous rappellent les têtes en plâtre des deux premiers siècles de notre ère et les célèbres portraits du Fayoum. Nous pouvons ajouter que la tête de l'homme présente, dans la technique, des analogies remarquables avec celles de deux bustes en plâtre trouvés dernièrement dans un tombeau à Souk-el-Wardian (v. Musée, salle 12, n. 3337 et 3339). Selon von Bissing les deux statues, ainsi que les modules de l'architecture et la décoration générale, nous engagent à placer l'origine du monument dans la période comprise entre Vespasien et Hadrien. Une porte, surmontée d'une corniche ornée du disque solaire ailé et d'une frise d'uraeus, est percée dans le fond du vestibule ; or cette frise est très fréquente dans l'architecture égyptienne des basses époques.

A droite et à gauche, sur des socles qui affectent la forme d'un naos égyptien, se trouvent sculptés en bas-relief deux gros serpents ou dragons barbus, coiffés de la double couronne (pschent) et ayant à côté d'eux le caducée, symbole d'Hermès ou Mercure et le thyrse, symbole de Dionysos ou Bacchus. Dans ces serpents nous devons voir non seulement des agathodémons (bons génies),

mais encore les serpents sacrés d'Osiris et de Dionysos (dieux des morts) et d'Hermès (le guide des morts).

Au-dessus des dragons, on remarque des boucliers, avec une tête de Gorgone se détachant d'une sorte d'égide. Probablement on voulait, par ce symbole terrifiant, éloigner de la tombe les méchants et les voleurs.

La chambre contient trois niches placées sur un socle, occupant les trois faces de la chambre. Dans chaque niche se trouve

Fig. 29.

un sarcophage taillé, ainsi que le couvercle, à même la roche sablonneuse. Ils sont à peu près semblables ; celui de la niche du fond ne diffère des autres que par les détails de l'ornementation.

Il a, sur la face antérieure, un feston de fleurs ; au-dessus de la guirlande, au centre, se trouve une figure de femme couchée qui représente peut-être la défunte à laquelle le sarcophage était destiné. Aux anneaux qui soutiennent la guirlande sont suspendus deux masques, de Silène à droite, de Méduse à gauche. La partie antérieure du couvercle est décorée d'un feston

horizontal en relief, formé par deux feuilles et des fruits de lierre et d'olivier.

Les deux sarcophages des niches latérales sont tout à fait identiques l'un à l'autre. Sur la face antérieure il y a un feston formé de grappes de raisin, se terminant par des rubans. Au milieu, un crâne de bœuf est suspendu à un anneau; à droite et à gauche, au-dessus du feston, on remarque deux têtes de Méduse. La partie antérieure du couvercle est décorée d'un méandre (fig. 29).

Les couvercles de ces sarcophages, décorés aux angles de petits acrotères ou oreilles, sont simulés, car il était à craindre, vu la nature friable du rocher, qu'on les brisât en les soulevant. L'architecte a trouvé un moyen aussi pratique qu'adroit de remédier à cet inconvénient. Il a creusé du dehors, dans la galerie qui entoure la chambre funéraire, des ouvertures correspondant aux dits sarcophages, puis il a vidé l'intérieur de ceux-ci. De cette façon, les cadavres n'entraient pas dans la petite chapelle, ou bien ils y étaient seulement déposés un instant pour les dernières prières de la cérémonie. Ils étaient portés dans leur tombe par le corridor extérieur.

Sur les parois de chaque niche, au-dessus des sarcophages, il y a un relief central et deux reliefs latéraux plus petits. Ces motifs sont travaillés au ciseau en ronde-bosse d'un art franc, mais un peu mou. Certains détails sont encore actuellement relevés de couleurs. Les sujets présentent un caractère religieux et funéraire, mais il est à présumer que, ni le propriétaire de la tombe, ni l'artiste qui l'a exécutée, n'étaient en état de comprendre la valeur des symboles qu'ils tâchaient de reproduire d'après les monuments de l'époque pharaonique.

La scène représentée sur la paroi centrale de la niche du fond nous montre Osiris momifié, coiffé du bandeau royal et de l'uraeus, étalé sur un lit de mort; ce lit a la forme d'un lion qui porte la couronne osirienne, surmontée du disque solaire et qui tient dans ses griffes de devant la plume, symbole de la déesse de la vérité. On voit, sous le lit, les trois canopes qui devaient contenir les entrailles du défunt: l'un a le couvercle à tête d'épervier, un autre à tête humaine, le troisième à tête de chien. Derrière le lit, Anubis, le dieu de l'embaumement à tête de chien, se tient debout, le disque avec deux uraeus sur la tête, dans la main gauche un godet lotiforme flanqué de deux serpents, avec une anse en forme d'étrier. Du godet sort une plante de nymphaea. La main droite du dieu plane sur la momie.

A la tête du lit est Thot (dieu de l'écriture et de la science, représenté par un corps humain à tête d'ibis), tenant un sceptre

et un vase et offrant au mort, comme symbole de la résurrection, le signe de la vie. Aux pieds du lit se trouve Horus (dieu solaire à tête d'épervier), qui tient lui-même un sceptre et un vase, mais il n'a pas dans les mains de signes symboliques. Dans la petite paroi de droite, se trouve représenté un prêtre, coiffé de deux hautes plumes, vêtu d'une peau de panthère jetée sur une longue robe, offrant un bouton de lotus et une coupe avec une aiguière à une femme, qui est coiffée d'une grande perruque avec bandeau, surmontée du disque solaire.

Elle lève les deux mains, les paumes tournées vers son visage. Entre le prêtre et la femme, qui fait le geste de recevoir les offrandes, est un autel ayant la forme d'un faisceau de papyrus. Dans la paroi de gauche, on voit un prêtre lisant, dans son rouleau, des prières, devant un personnage debout (le défunt) qui tient de la main droite un objet mal caractérisé. Sur l'autel qui est entre les deux personnages est placé un vase, duquel sortent des plantes (ou des flammes ?). Dans l'homme et la femme on serait tenté de voir le couple propriétaire de la tombe, ou en tout cas le couple enseveli dans le sarcophage du centre. Le disque solaire ne serait que le signe de leur déification après la mort. Les prêtres sont évidemment, par leurs gestes et par leur habillement, des prêtres des morts.

Dans la paroi principale de la niche de droite, on remarque un personnage coiffé de la double couronne royale, orné d'un collier, vêtu d'une robe qui couvre le corps jusqu'au-dessus des genoux. Il est debout devant un autel ayant la forme d'un corymbe de papyrus, et il présente une offrande dans une sorte de vase, qu'il tient des deux mains par les anses, au dieu Apis qui se dresse sur un piédestal devant lui. Le bœuf Apis a le disque solaire entre les cornes et un tout petit naos suspendu au cou. Sur sa poitrine est gravé un croissant. Sur l'autel on voit des offrandes (gâteaux ou encens). Derrière l'Apis, Isis, debout, tient de la main droite la plume symbolique de la vérité, et déploie ses ailes en signe de protection. Elle est habillée d'une longue robe richement décorée, porte la longue perruque féminine avec l'uraeus sur le bandeau qui ferme la coiffure au-devant du front. La tête est surmontée du disque solaire.

Sur la petite paroi de droite on remarque deux figures séparées par un autel papyriforme et représentant, l'une, un dieu cynocéphale avec le disque sur la tête, l'autre, un dieu à visage humain enveloppé dans le maillot des momies, et portant sur la tête le disque solaire. Dans la petite paroi de gauche est représenté un personnage qu'on peut identifier avec un roi faisant des offrandes à une divinité (Osiris ou Chons). Le roi tient dans une

main le sceptre, dans l'autre la plume de la vérité qu'il présente au dieu. Sur l'un des reliefs le roi est représenté ayant la tête surmontée du disque solaire flanqué d'uraeus; sur l'autre relief il est coiffé de la couronne appelée hem-hem. Les bandelettes dont le dieu Chons est enveloppé sont distribuées en bandes diagonales formant des losanges. Dans les losanges sont représentées des images divines, des têtes humaines, des étoiles, des fleurs, etc.

Les scènes reproduites par les bas-reliefs de la niche de gauche sont pareilles à celles que nous venons de décrire. Seulement dans la scène représentée sur la petite paroi de droite, l'une des divinités n'est pas à tête de chien ou de singe, ainsi que dans le relief correspondant, mais à tête de faucon. Les quatre divinités représentées sur ces deux reliefs sont les fils d'Horus, qui, en leur qualité de divinités canopiques, veillent sur les entrailles des momies.

A droite de la porte d'entrée, debout sur un socle, se tient Anubis, avec tête de chien et corps humain, en dieu guerrier, revêtu de la cuirasse romaine et portant suspendu en bandoulière le glaive court des légionnaires. Il tient du bras droit un bouclier et de la main gauche une lance romaine.

De l'autre côté de la porte, on a placé Set-Typhon ou Makedon à tête de loup, le corps terminé en dragon, debout sur un socle et vêtu en soldat romain. Ces divinités appartiennent spécialement au panthéon gréco-romain et complètent de la façon la plus heureuse le mélange curieux des formes gréco-romaines et égyptiennes, mélange qui fait de l'architecture et des sculptures de ce tombeau, un ensemble unique en son genre.

La date la plus probable qu'on peut fixer pour l'origine de la tombe est la période comprise entre les empereurs de la famille des Flaviens et Hadrien (c'est-à-dire entre la fin du premier siècle ap. J.-Ch. et la première moitié du II^{me} siècle).

Les personnages qui représentent les deux statues placées dans le vestibule et reproduisent les reliefs (l'homme et la femme à qui les prêtres des morts adressent des prières), sont les propriétaires primitifs de la tombe. Rien ne dit qu'ils aient été des personnages très remarquables, mais évidemment ils devaient être assez riches. Qu'ils aient été grecs ou romains ou, comme il est problable, égyptiens, ils suivaient ces tendances syncrétiques qui tâchaient de fondre, sans y réussir, et mêlaient dans un ensemble peu organique, les croyances et les formes artistiques grecques avec les croyances et les formes artistiques de l'Orient.

On sort de la chapelle funéraire et du vestibule pour entrer dans la galerie qui en fait le tour. On passe par la porte de

droite, au pied de l'escalier monumental. Sur les parois de cette galerie, s'ouvrent de nombreux *loculi*, dont plusieurs sont encore clos et dont les dalles gardent les anciennes inscriptions, peintes en noir ou en rouge, indiquant le nom et l'âge du mort. En général, les *loculi* renfermaient plusieurs cadavres (de deux à quatre). Dans quelques niches, des urnes sont encore en place; elles gardent les cendres de ceux qui avaient préféré la crémation à l'inhumation.

De cette galerie s'en détachent d'autres, qui donnent accès à des chambres semblables à la chapelle centrale, mais dépourvues de toute ornementation.

Il semble que la tombe, à l'origine, n'avait pas le plan complexe que nous constatons aujourd'hui. Plusieurs chambres et galeries paraissent avoir été ajoutées à des époques successives. L'agrandissement de la tombe serait dû ou bien à des familles qui s'en étaient successivement emparées ou même, d'après l'opinion de von Bissing, à quelque entrepreneur de pompes funèbres.

D'ailleurs il n'est nullement nécessaire de supposer que cet agrandissement est dû à ces causes. Il peut se faire que la tombe ait servi aux membres d'une même corporation funéraire.

On remonte l'escalier monumental.

Par une ouverture pratiquée dans une des petites chambres qui s'ouvrent sur le pourtour de la galerie, on peut pénétrer dans un autre tombeau formé d'un long escalier d'accès (provisoirement bouché), d'un grand puits quadrangulaire très profond, d'une galerie latérale, où on remarque des sarcophages et des restes assez intéressants de peintures, puis d'une vaste salle dont les parois sont garnies de plusieurs rayons de *loculi*. Les fresques qui décorent cette tombe sont très voisines, au point de vue du style, des reliefs de la tombe d'à côté.

Dans la niche, qui s'ouvre dans la paroi nord-ouest de la galerie latérale, on observe au-dessus du sarcophage, la scène suivante peinte sur une épaisse couche de stuc blanc, dont toute la surface du sarcophage et de la niche était recouverte.

Isis et Nephtys, se faisant face et les ailes déployées, protègent la momie d'Osiris. Elles portent, comme d'habitude, la longue tunique collante, et ont sur la tête le disque solaire entre deux cornes de vache. A droite et à gauche, derrière les déesses, se tient debout un homme ayant la tête surmontée par deux cornes. Le sceptre qu'il tient dans la main droite indique en lui un roi ou un dieu, mais il n'est pas possible de l'identifier.

De même, on ne peut pas donner un nom aux figures assises sur un trône, peintes sur les petites parois latérales. Au-dessus de ces images court, tout autour, une guirlande de simples feuilles oblongues.

Les deux pilastres sont également peints. En bas un dessin représentant un grillage; en haut, dans la paroi intérieure, l'oiseau-âme, c'est-à-dire un oiseau à tête humaine sans la barbe, avec le disque solaire entre deux cornes et l'uraeus; dans la paroi extérieure, Horus-Re (désigné comme tel par le faucon peint au-dessus de lui, à gauche). Il est debout sur une fleur de lotus, et il tient une fleur de lotus dans sa main droite.

Sur le plafond on remarque les maigres vestiges de deux divinités féminines, et au milieu d'elles, deux ailes accrochées à une roue. Le fronton est décoré de figures symboliques; au-dessous d'un disque solaire est peinte une coupe d'où semblent sortir des flammes; à droite et à gauche de ce vase sont deux sphinx se faisant face. Chacun d'eux tient la patte droite sur une roue. On doit y voir le griffon de la déesse Némésis, ou mieux encore la déesse Némésis elle-même sous son aspect zoomorphe.

On appelle cette tombe la salle de Caracalla; en voici la raison : on y a trouvé une très grande quantité de crânes et d'ossements de chevaux et d'hommes, et feu Botti, pour en expliquer la présence, se référait au massacre de la jeunesse d'Alexandrie ordonné par Caracalla. Les malheureux jeunes gens, poursuivis par les soldats de l'empereur, auraient espéré se sauver en se cachant, avec leur chevaux, dans les catacombes, mais hélas! ils auraient été tués dans leur refuge à coup de pierres.

L'hypothèse n'est pas invraisemblable, mais elle pourrait bien ne pas correspondre à la réalité.

Sur le sommet de la colline qui couvrait les hypogées, existait autefrois une large mosaïque à dessins géométriques. Les intempéries des saisons et les fouilles projetées, nous ont poussés à la transférer au Musée. De cette esplanade, on a une belle vue sur le port, sur les faubourgs occidentaux de la ville et sur le lac Mareotis.

BIBLIOGRAPHIE. — Les *Bas-reliefs de Kôm el-Chougafa* édités par la *Société Archéologique d'Alexandrie*. Texte par Fr. von Bissing. Dessins par Gilliéron; *Die Nekropole von Kôm-esch-Schugâfa*, Ausgrabungen und Forschungen herausgegeben von E. Sieglin, bearbeitet von Th. Schreiber, Leipzig, 1908. Band I *Text* S. XVI, 417 in Gross-Folio, Band II S. VIII u. 70 Tafeln.

LA NÉCROPOLE D'ANFOUCHY

On arrive à la nécropole d'Anfouchy en partant de la place Mohamed-Ali et en suivant les rues Franque, Masquid Terbana, et Ras-el-Tin. Les deux plus importants hypogées de cette nécropole nous offrent un beau spécimen des tombes alexandrines d'époque ptolémaïque, ainsi que des échantillons très intéressants de peintures murales de la même époque. Les deux hypogées, qui sont indépendants l'un de l'autre, sont creusés dans le rocher et présentent une analogie frappante dans leur plan comme dans leur décoration. Nous désignerons par I le souterrain du sud et par II celui du nord (voir le plan annexé, dressé par l'Ing. E. Simond Bey) (fig. 30).

I. Par un escalier creusé à même le rocher et dont les deux rampes se rencontrent presque à angle droit, on pénètre dans un *atrium* quadrangulaire sur lequel se dégagent deux tombeaux dont les directions sont respectivement sud-est et nord-est. En dehors de l'*atrium* qui est commun, chacun des deux tombeaux est formé d'un long vestibule destiné aux cérémonies du culte funéraire et d'une chapelle mortuaire plus petite, à laquelle on accède par un escalier de deux ou trois marches.

Nous descendons la première rampe de l'escalier, dont le plafond était voûté, et nous nous arrêtons sur le palier. Les parois latérales sont couvertes d'un enduit en stuc, sur lequel est peinte une décoration représentant un socle qui repose sur une base de couleur jaune grisâtre imitant des dalles d'albâtre; au-dessus du socle, se trouvent des rectangles représentant une construction en *opus isodomum*. Dans la partie supérieure des parois du palier étaient peintes deux scènes, dont la première (à gauche de l'escalier) est complètement effacée. L'autre nous présente le dieu Horus à tête de faucon, debout, tourné de gauche à droite, coiffé du klaft, et cherchant à entraîner un personnage (le

défunt) vers un but qu'il indique de la main droite (l'occident ou région de la mort). Le défunt, habillé d'une longue robe et coiffé d'une sorte de casque, regarde, à droite, un personnage debout qui semble lui parler, et lui présente, de la main gauche, un vase. Ce personnage vêtu d'une robe couvrant la poitrine et le corps jusqu'aux genoux, coiffé d'une perruque entourée d'un cercle d'or se terminant par un ruban derrière la nuque et par un uraeus sur le front, doit représenter, selon l'opinion la plus problable, Osiris. Derrière lui est représentée Isis debout,

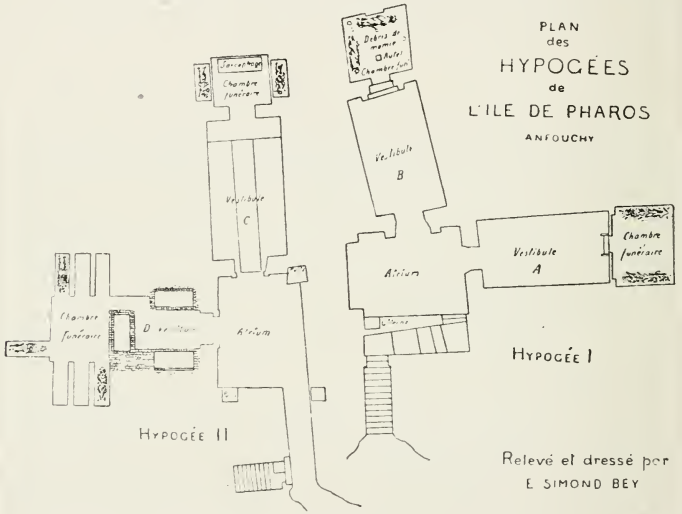


Fig. 30.

regardant également le défunt; elle est vêtue d'une longue robe qui laisse voir les seins et un bras; elle est coiffée d'un cercle d'or et du bandeau. Ce serait, paraît-il, la scène de l'eau lustrale.

En descendant la deuxième rampe dont la voûte est décorée d'éléments géométriques à base de losanges, on observe, en face de soi, sur le haut de la paroi, un troisième tableau, dont la moitié de droite est seule visible. Cette scène devait représenter l'introduction du défunt devant Osiris, dieu des morts. Osiris est représenté assis, de droite à gauche, sur un trône très orné. Le dieu est dans son enveloppe de momie, coiffé de la mitre solaire, il tient le *flagellum* et le sceptre divin. Derrière lui, le chien Anubis assiste à la réception et regarde la scène. La figure

debout qui s'avance au-devant d'Osiris est Horus, qui, tenant de la main droite un vase, introduit, chez le dieu des morts, le défunt dont la figure est presque complètement effacée. — On entre dans l'*atrium*, lequel mesure 5 m. 40 sur 4 m. et dont les parois conservent des vestiges de l'ancienne décoration dans le même style que celle des parois de l'escalier, style connu sous le nom de premier style pompéien ou style à incrustations.

On a, à droite, la porte d'entrée de la tombe A (voir le plan). Le vestibule est de forme à peu près quadrangulaire. L'ornementation des parois, enduites seulement d'une couche blanche, ne semble pas avoir été achevée pour des raisons qui nous échappent, mais elle garde des inscriptions et des dessins peints en noir (*dipinti*) qui ne manquent pas d'intérêt. Ces « dipinti » semblent avoir été tracés par quelque ouvrier qui travaillait dans l'hypogée, peintre improvisé qui a dessiné des navires et même une tête humaine, peut-être le portrait ou la caricature d'un de ses collègues. Voir sur la paroi de gauche l'image *(σχιά)* d'Antiphile exécutée par Diodore qui est aussi, naturellement, l'auteur de l'inscription. Sur la paroi de droite on observe une barque avec sa voile déployée et un navire que de récentes recherches ont confirmé représenter un navire de combat, à tourelle, la « navis turrita » des Romains.

Au milieu de la paroi du fond, s'ouvre la porte de la chambre funéraire à laquelle on accède par un escalier de deux marches. L'architrave de la porte était formée par une frise d'uraeus et était surmontée du disque solaire ailé. L'intérieur, qui est sombre, est dépourvu de toute décoration. Sur le sol gisent encore deux momies dans un état complet de décomposition.

Nous revenons dans l'*atrium* pour pénétrer dans la tombe B, la mieux conservée comme aussi la plus joliment décorée (fig. 31). On constate, d'abord, que l'on est en présence d'une chambre qui a reçu deux décorations successives. En certains endroits, l'enduit le plus récent est tombé et laisse voir à nu une décoration plus ancienne qui était constituée, ainsi que celle de l'escalier, par un socle assez haut, imitant des dalles en marbre ou en albâtre, reposant sur une base jaune grisâtre. Au-dessus du socle, jusqu'à la corniche, il y a des rectangles reproduisant une construction en *opus isodomum* Les blocs rectangulaires ont le contour peint en rouge brun. La décoration postérieure est formée par un socle imitant un revêtement en albâtre, mais l'espace entre ce socle et la gorge qui couronne la paroi présente une ornementation aussi riche que variée. Sur le socle reposent trois bandes de petits carrés peints en blanc et noir, disposés en damier, puis une bande étroite imitant un revêtement en albâtre. Les trois

bandes de petits carrés et la zone d'imitation d'albâtre se répètent par deux fois, de façon à remplir tout l'espace compris entre le socle et la gorge.

Dans le damier, à distances égales, sont peintes en jaune des couronnes de divinités égyptiennes. Le plafond en voûte légère semble garder sa décoration primitive, constituée par des octogones jaunes réunis par des carrés peints en noir.

A droite et à gauche de la porte de la chambre funéraire, on remarque deux bases surélevées, sur lesquelles sont disposés deux sphinx au repos. Le tympan qui surmonte la porte est cintré, avec une frise de denticules. Dans le champ du tympan plane le disque solaire (fig. 31).

L'architrave repose sur deux piliers, qui sont censés être construits avec des blocs noirs et blancs et qui se terminent par des chapiteaux lotiformes. On monte à la chambre funéraire par un escalier de deux marches. L'ouverture de la porte intérieure se resserre et la corniche est formée par une frise d'uraeus. Au milieu de la chambre, on a trouvé en place un autel en calcaire. Au centre de la paroi du fond, on remarque un petit naos qui contenait probablement une idole ou des offrandes. Le plafond, qui a reçu lui aussi deux couches successives de peinture, était richement décoré de carrés et de rectangles, imitant des caissons sculptés, à l'intérieur desquels étaient reproduites des scènes mythologiques. En regardant avec attention on voit de nombreuses traces de figures humaines à l'intérieur des espaces carrés ou rectangulaires; mais il est impossible, malheureusement, d'identifier les scènes qui s'y trouvaient représentées. Sur les parois, on retrouve, à peu de chose près, la décoration du vestibule.

L'entrée du souterrain II est immédiatement à gauche de celui que nous venons de décrire. On arrive dans l'*atrium* par un escalier de huit marches et par un couloir de 5 mètres environ de longueur. L'*atrium* est quadrangulaire, mais le plan en est irrégulier. Sur l'*atrium* s'ouvrent deux tombeaux. Celui qui se trouve à gauche de l'entrée présente des remaniements évidents. Nous entrons dans le tombeau C (voir le plan), dont la porte est couronnée par une architrave en blocs de calcaire, derrière laquelle s'ouvre une lucarne. Le vestibule à forme rectangulaire est muni de bancs larges, légèrement élevés au-dessus du sol. La décoration des parois de l'escalier, comme celle du vestibule, était traitée dans le plus ancien des deux styles que nous venons d'observer dans le tombeau I. Le plafond avait une ornementation géométrique à base de losanges, pareille à celle qu'on a vue au plafond de l'escalier du premier souterrain. La

Fig. 31.

chambre funéraire est petite, basse et occupée, en grande partie, par un sarcophage en granit où repose une famille toute entière.

Le tombeau D mérite une attention spéciale si l'on veut comprendre la transformation qu'on lui a fait subir quelques siècles après sa construction primitive. La tombe la plus ancienne était formée d'une chambre rectangulaire dont les parois étaient décorées dans le style à incrustations (orthostate à dalles d'albâtre, et blocs rectangulaires disposés en assises égales). La décoration de la voûte imite des caissons sculptés ayant la forme d'octogones et reliés entre eux par de petits carrés. Sur cette tombe, sans doute d'époque hellénistique, on a greffé à l'époque romaine une construction nouvelle en briques cuites avec trois sarcophages. Cette construction ne cache pas complètement l'ancienne décoration, qui est encore assez bien conservée dans la chambre funéraire primitive (entrer par le passage à droite du sarcophage du milieu).

BIBLIOGRAPHIE. — Botti, *Description sommaire de la nécropole d'Anfouchy*, in Bull. Soc. Arch. d'Alex., n. 4, p. 16-36; R. M. Blomfield, *Sketch of Ancient War-Ship on Wall of Tomb near Anfushi Bay*; Schiff, *Alexandrinische Dipinti*, Erster Teil, Leipzig, Hirschfeld, 1905; Assmann E., *Die Schiffsbilder von Althiburus und Alexandria*, in Jahrbuch d. k. d. a. Instituts, XXI, pag. 107-115.

ENVIRONS D'ALEXANDRIE

TAPOSIRIS MAGNA — KARM ABOU MINA.

Parmi les excursions les plus intéressantes qu'on puisse faire en Egypte, on doit compter celle du « Mariout » jusqu'à Taposiris Magna (Abousir) et aux sanctuaires d'Abou Mina. La meilleure époque est celle qui va de janvier aux derniers jours de mars, alors que la flore du désert est dans son plein épanouissement. L'excursion demande une journée si l'on veut borner la visite soit à Taposiris Magna, soit à Karm Abou Mina ; elle exige deux jours si l'on veut visiter les deux endroits.

Le train passe au milieu de nombreuses collines plates surmontées de fours à chaux ; et, après Cherkhana, il parcourt une étroite et longue digue qui sépare les salines de Dekhela du lac Mariout. La première gare après la digue est celle d'Abd-el-Kader, petit village dans une position pittoresque au pied d'une colline, dont la hauteur est occupée par un cimetière. Le village d'Amrieh, qui vient après, est le lieu de résidence du mamour du district. Chaque semaine on y tient un marché très fréquenté.

Les alentours d'Amrieh sont bien cultivés ; on y voit des jardins, des vignobles et des palmeraies : c'est le résultat des efforts et des essais que le Khédive actuel, S. A. Abbas Hilmi, a faits pour donner au Mariout une nouvelle prospérité. La gare suivante est appelée Second Mariout ; vient ensuite celle d'Hawarieh. Quelque temps avant d'arriver à Bâhig, on aperçoit la tour d'Abousir. Km. 40 Bâhig.

Dans l'antiquité, comme de nos jours, il y avait dans la région maréotique un lac qui avait disparu au moyen âge et qui s'est rempli à nouveau en 1801, lorsque les Anglais, pour isoler Alexandrie, coupèrent les dunes près d'Aboukir. Le lac était réuni par un canal à la branche canopique du Nil et commu-

niquait avec Alexandrie par un autre canal, qui allait se déverser dans l'Eunostos. Au milieu du lac, il y avait, à l'époque gréco-romaine, huit îlots qui étaient très fertiles et habités, dans la bonne saison, par de riches propriétaires qui avaient bâti de jolies maisons de campagne et des fermes. Tout le rivage entourant le lac était aussi d'une remarquable fertilité [1] et couvert de vignobles dont le vin eut l'honneur d'être mentionné ou célébré par Virgile, par Horace, par Lucain, par Strabon, par Columelle, par Athénée.

Aujourd'hui même, on trouve encore des traces évidentes de cette culture, mais elles étaient plus nombreuses à l'époque de Mahmoud El-Falaki (*Antique Alexandrie*, 1872, pag. 93).

« Les champs innombrables qu'on y voit encore aujourd'hui, dit cet auteur, portent le nom de *Karm* qui veut dire vignoble. L'infinité de villes ou villages dont on distingue encore les ruines, les usines à vin et les pressoirs que nous y avons découverts par les fouilles, les citernes, sakieh, et puits dont le sol est jonché, tout enfin prouve la prospérité passée du pays, l'abondance de ses produits en vins et huiles, et atteste la véracité des récits des anciens écrivains concernant la beauté de ce pays vignoble et la richesse de sa nombreuse population ».

Naturellement il ne faut pas s'exagérer cette prospérité et cette richesse. Elles sont assez grandes, si on les considère en rapport avec les conditions économiques et démographiques de l'antiquité. Il paraît certain que même dans l'antiquité la seule culture possible dans le Mariout était la culture extensive, et que les arbres y étaient rares.

De nos jours, la région n'est peuplée que par des Bédouins qui habitent de pauvres villages ou vivent sous des tentes, et qui exercent surtout le métier de pasteurs. Le produit le plus important est l'orge.

A l'époque chrétienne, le Mariout n'était pas trop déchu de sa prospérité et il est notoire qu'il fut un des centres les plus florissants du christianisme. La tradition nous dit qu'il y avait, à cette époque, plus de 600 couvents dans la contrée. Depuis le sixième siècle, la région s'appauvrit toujours davantage. Toutefois, même au XV^me^ siècle de l'ère chrétienne, un historien arabe citait le Mariout comme une région peuplée et fertile.

La capitale du Mariout, à l'époque gréco-romaine, était Marea, située sur une péninsule qui s'avançait vers le côté sud du lac. Je crois avoir identifié l'emplacement de cette ville, et je compte pouvoir en explorer prochainement les ruines. Taposiris Magna

(1) Voir Weedon, *Report on Mariout District* dans *The Cairo Scientific Journal*, n. 72-73, vol. VI, September and October 1912, et Bibliographie, *ibidem*.

tenait probablement la deuxième place en importance et en richesse.

Taposiris Magna. — La grande construction quadrangulaire, dont les gros murs se dressent encore sur le haut de la colline, est connue des Bédouins sous le nom de Kasr-el-Bardauil, et elle est considérée comme le palais d'Abou Zeit le conquérant de la Berberie. Elle n'est autre chose que le temple d'Osiris, celui même qui donnait son nom à la ville (fig. 32).

En effet le nom *Abousir* nous indique que le lieu était probablement consacré à Osiris. Taposiris était le centre d'où le préfet d'Egypte faisait le recensement du nome libyque. Son marché était tellement fréquenté que l'empereur Justinien (527 ap. J.-Ch.) y fit bâtir un palais municipal et des bains publics. A peine arrive-t-on sur les collines qui sont au nord du village de Bâhig, qu'on aperçoit, au loin devant soi, un peu à gauche, la tour des signaux (tour des Arabes) et les ruines du grand temple. Le nom moderne de la localité, Abousir, est par lui-même une indication que ces ruines sont bien celles de l'ancienne Taposiris. Les premiers savants qui ont eu l'occasion de s'en occuper au XVIII^me^ siècle et au commencement du XIX^me^ (D'Anville, Champollion, etc.) ne s'étaient pas trompés à ce sujet. D'ailleurs une inscription que j'ai découverte pendant les fouilles pratiquées dans

Fig. 32.

les ruines, nous fournit un document positif, montrant qu'il s'agit bien de Taposiris. C'est une base de statuette votive, en granit noir, dédiée par les prêtres de *Taposiris* : *Χάϱ[η]ν Χάϱητος | εὐσεβῆ οἱ ἀπὸ | Ταποσείϱεως | ἱεϱεῖς.* Pendant les fouilles nous avons trouvé des vestiges assez fréquents remontant à l'époque ptolémaïque, mais presque aucune trace de la civilisation pharaonique. Par conséquent on peut accepter comme vraie l'opinion émise par les voyageurs du XIX^me siècle, que l'ensemble de la ville doit remonter au plus tôt au premier siècle de la dynastie des Ptolémées (1) (300-200 av. J.-Ch.).

Dès qu'on descend dans la plaine, la marche devient très facile. Les ruines de l'ancienne ville couvrent la pente sud de la colline, sur laquelle est bâti le temple, jusqu'à la digue limitant de ce côté le lac qui par ailleurs s'étendait un peu au-delà de Taposiris. Le temple, qui mesure 86 m. de longueur et 86 m. de largeur, est de style égyptien et ne comprend plus que les parois extérieures; celles-ci bâties en blocs de calcaire, mesurant en longueur entre 1 m. et 1 m. 10 cm., et en hauteur entre 0 m. 50 cm. et 0 m. 60 cm., sont soigneusement travaillées. Plusieurs de ces blocs portent gravées des marques anciennes.

L'espace compris dans cette vaste enceinte produit l'impression d'un grand vide, les fouilles n'ayant mis à jour que les parties inférieures de murs appartenant à une série de chambres qui étaient adossées à la paroi méridionale, ainsi que les vestiges d'une petite église chrétienne dont l'abside était appuyée aux pylônes.

La paroi orientale du temple est formée de deux pylônes au milieu desquels s'ouvre l'entrée principale. A l'intérieur des deux massifs, un escalier étroit, pratiqué dans l'épaisseur des murs, permet d'atteindre la partie la plus élevée. De là on jouit d'une vue admirable sur le désert et sur la mer, dont la couleur bleue-turquoise est si belle qu'il est difficile de rencontrer sa pareille.

De temps en temps, on entend monter de la vaste plaine solitaire, mêlée à la puissante voix de la mer, la cantilène primitive et mélancolique d'un Bédouin qui appelle la sultane de son rêve. S'il fait beau on peut distinguer au loin vers le nord-est le phare d'Alexandrie et la ville elle-même.

Le temple a deux autres entrées plus petites se faisant vis-

(1) Il ne s'ensuit pas que Pacho ait eu raison d'affirmer « que les Egyptiens n'avaient ni élevé des monuments, ni fondé aucune ville dans la Marmarique avant d'être soumis aux Grecs, et que dans les temps antérieurs ces pays ne devaient être habités que par des hordes errantes et peut-être aussi par des Berbères et des Libyens ». A Gharbanïat, ainsi qu'à Abou Girge, il existe des vestiges considérables de l'époque de Ramsès II.

à-vis dans les parois nord et sud. La porte du sud donne sur un petit plateau qui descend doucement vers la ville dont on rencontre tout près les premières maisons. La porte du nord s'ouvre presque à pic sur le flanc de la colline ; elle communiquait avec une rue qui descendait en pente rapide vers la plaine et la mer.

Les parois nord et sud sont conservées dans toute leur longueur et en plusieurs endroits dans toute leur hauteur (environ 9 m.). Leur épaisseur est de 4 m. en bas et de 2 m. en haut. Tandis que la paroi sud repose directement sur le rocher, la paroi nord est appuyée sur une plate-forme construite avec d'énormes blocs. Cette plate-forme était nécessaire pour obtenir une surface horizontale. Le mur ouest est presque en ruines et en général tous les murs, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, ne présentent pas une surface droite et uniforme. Ils sont divisés en surfaces qui alternativement font saillie l'une sur l'autre. La saillie est de 0 m. 25 à 0 m. 30. Les parties qui avancent sont plus larges (9 m.) que celles qui sont en arrière (7 m.). Sur les faces extérieures des pylônes on observe quatre rainures destinées à recevoir les mâts des bannières lorsqu'on célébrait quelque fête solennelle.

A un moment donné le temple a été transformé en forteresse. Ceci est prouvé par les nombreux tronçons de colonnes doriques cannelées qui constituent actuellement les rayons supérieurs de la partie nord-ouest du mur d'enceinte. Çà et là on voit également de nombreux blocs travaillés (triglyphes et métopes) ayant appartenu à la frise d'une grande bâtisse. Cette transformation en forteresse explique la disparition totale des édifices qui existaient à l'intérieur de l'enceinte.

A l'est du temple s'étend une vaste esplanade actuellement occupée par les casernes des gardes-côtes. Au sud de ces casernes nous avons mis à découvert les ruines d'une maison, dont les chambres ont le sol décoré de mosaïques à dessins géométriques.

Tout près de l'angle sud-est du temple on peut visiter les ruines de plusieurs maisons privées, bâties en partie avec des blocs calcaires bien taillés, en partie avec des briques crues (fig. 33). Les parois étaient revêtues d'un enduit de stuc peint. La porte d'entrée d'une de ces maisons s'ouvre sur une terrasse formée de gros blocs. Au-dessous de cette terrasse est un autre palier, au centre duquel se dresse un large soubassement cubique. Ce soubassement est sur l'axe d'une chambre rectangulaire qui se trouve à l'étage inférieur. Cette chambre, en partie taillée dans le rocher, en partie construite, est certainement un lieu destiné au

culte. On y parvient en descendant du côté ouest à travers un amas de ruines appartenant à différentes époques, et parmi lesquelles on peut reconnaître une chambre aux parois recouvertes d'une couche très solide de ciment rouge; elle constituait une sorte de filtre pour les eaux pluviales, qui allaient ensuite se déverser dans une citerne inférieure.

Toute une série d'amphores à fond troué, disposées en plan incliné, était insérée dans les conduits qui faisaient communiquer la chambre supérieure avec la citerne.

L'entrée principale de la chambre oblongue, dans laquelle nous avons reconnu un lieu de culte, s'ouvre au sud; au fond de la chambre, sur la paroi nord, est une haute chapelle à section rectangulaire, flanquée de deux colonnes (fig. 34). Devant la chapelle est un escalier à trois degrés. Des niches plus petites sont taillées sur les parois latérales. Au bas de ces parois existent à droite et à gauche deux bancs peu élevés au-dessus du sol, mais assez larges, de façon à laisser au centre un étroit passage. Dans l'angle nord-est de ce petit temple s'ouvre une cellule carrée, taillée à l'intérieur des rochers, et dépourvue de toute fenêtre. Au milieu du plafond est fixé un anneau pour y suspendre une lanterne. Sur les parois on ne voit que de petites niches. C'était sans doute l'habitation du prêtre du sanctuaire. Avant l'entrée de cette chambre s'ouvre la bouche d'un puits profond de 13 mètres, qui communique avec un canal souterrain aux parois solidement cimentées et se dirigeant du nord au sud. Ce canal est actuellement à sec. Il ne nous a été possible de l'explorer que sur une longueur de 800 mètres seulement, le passage étant obstrué par les matériaux descendus de deux autres puits.

Fig. 33.

A droite du sanctuaire on peut visiter plusieurs chambres, ainsi qu'un beau four en briques cuites, assez bien conservé.

Il est très probable que le petit temple était dédié au culte des oiseaux et des poissons dont nous avons découvert la nécropole une quinzaine de mètres plus bas sur la pente de la colline.

On descend dans ce cimetière d'animaux sacrés, par un étroit escalier de vingt degrés. Il est formé d'une chambre centrale donnant accès à quatre autres chambrettes : dans une de celles-ci on voit un amas d'ossements ayant appartenu aux momies de différents oiseaux (faucons, ibis) ; dans une seconde sont toujours en place de nombreuses momies de ces mêmes oiseaux enveloppées dans des bandes de toile ; dans une troisième il y a un énorme dépôt de poissons, enveloppés dans de la toile, mais, comme presque tout le reste, carbonisés.

Une fois dehors, on suit pendant quelques mètres un tronçon d'une belle rue pavée de blocs en basalte, et on parvient à l'entrée d'un groupe de curieux souterrains. Le premier est formé d'une chambre rectangulaire, sur la paroi occidentale de laquelle est taillée une cavité oblongue, plus basse d'un demi-mètre que le sol de la chambre et ayant la voûte cintrée.

Fig. 34.

Un tuyau dont l'origine n'a pu être découverte, introduisait dans le bassin un liquide (eau ou vin) qui sortait par un autre tuyau aménagé dans la paroi opposée s'avançant toujours dans le sous-sol. Il n'a pas été possible de voir où il allait se déverser.

Au centre de la paroi nord de la chambre rectangulaire est taillée une niche semi-circulaire ; une petite fenêtre ouverte dans la paroi orientale laisse voir une seconde chambre rectangulaire. Celle-ci communique avec l'extérieur par un puits carré qui s'ouvre au milieu du plafond dont la voûte a la forme d'un arc surbaissé.

Une large ouverture pratiquée dans la paroi sud de la première chambre est actuellement obstruée par un amas de gros blocs. De cette chambre on pénètre par un passage étroit et voûté, ouvert tout près de l'angle ouest, dans un souterrain à section circulaire ayant la voûte en coupole. Ce souterrain est relié à un autre qui lui est adjacent, et qui est tout à fait identique soit par la forme soit par les proportions ; mais, tandis que ce dernier a la voûte parfaitement fermée, l'autre communique avec l'extérieur par une étroite ouverture circulaire qui descend verticalement du dehors sur le centre de la voûte.

Dans la *tholos a*, au-dessous de la coupole, s'ouvrent tout autour des niches quadrangulaires profondes d'environ un demi-mètre et un peu plus hautes. En correspondance avec ces niches et appuyée au sol, il y a une marche basse et large; devant celle-ci sont creusées de petites cuvettes. La voûte était remplie d'inscriptions et de dessins (*graffiti*), dus à d'anciens visiteurs, mais on n'a pu en tirer aucune indication sur le but et le caractère du souterrain. Le souterrain *b* présente à peu près le même état de choses que le souterrain *a*.

Le prof. H. Thiersch y reconnaît sans hésiter une tombe. Les niches auraient renfermé des urnes cinéraires, analogues à celles dont le Musée possède une si riche collection et dont une partie a été découverte (entre Chatby et Ibrahimieh) dans une tombe à coupole. En dépit de certaines analogies indéniables avec l'hypogée des mercenaires décrit par Néroutsos, la conclusion de Thiersch nous laisse dans le doute.

En effet, quel rapport peut-on établir entre les cuvettes creusées dans le sol, et les niches? Celles-ci sont sur un seul rayon dans les deux hypogées, tandis que dans la seule *tholos* d'Alexandrie elles étaient sur cinq rayons. D'autre part dans le terreau et les détritus qui remplissaient aux deux tiers le souterrain, nous n'avons rencontré aucun tesson qui ait pu appartenir à une urne cinéraire, ni aucune trace de cendres ou d'ossements humains. Les chambres qui sont annexées aux *tholoi*, ne semblent pas convenir non plus à une tombe. Etant donné l'absence de tout élément qui puisse nous éclairer d'une façon sûre et directe, et le manque de toute inscription explicative, il est difficile d'émettre une opinion bien ferme; mais, si je n'ose appeler l'ensemble de ce souterrain un *mithreum*, je suis tenté d'y voir un lieu de culte pour une divinité dont les rites imposaient des cérémonies pareilles à celle du culte de Mithra, comme bains, ablutions, libations, sacrifices d'animaux, etc.

Dans un de ces souterrains on a recueilli une massue en marbre ayant appartenu à une statue d'Hercule, mais elle y était évidemment tombée du dehors. La même chose a pu arriver au lion en calcaire, qui est toujours en place dans la seconde chambre rectangulaire. Si, en sortant des hypogées, on côtoie les fouilles au pied de la colline, on peut visiter les ruines de plusieurs maisons. Dans une de ces maisons on remarque les vestiges d'un joli portique, dont les doubles colonnes des angles ont la section en forme de cœur ou de feuille de lierre. Cette maison remonte assez probablement à l'âge hellénistique.

Dirigeons-nous vers la colline, qui est surmontée d'une belle tour (fig. 35). Cette tour mesure actuellement en hauteur 17 m. Sa

base est formée d'une haute plateforme quadrangulaire, mesurant 11 m. de chaque côté. Sur cette base se dresse un second étage octogonal ; quatre des parois font alternativement une saillie considérable sur les quatre autres. Du côté nord, vers la mer, on observe les restes d'un escalier. Sur le second étage s'en élève un autre de forme cylindrique.

Au premier abord on incline à penser que cette construction était un monument funéraire, d'autant plus qu'elle est placée au milieu de la nécropole, et se trouve sur l'axe d'une vaste tombe souterraine; toutefois Hermann Thiersch doit avoir raison en y reconnaissant le Phare destiné à protéger la navigation le long de la côte entre Plinthine et Taposiris et en voyant dans ce monument, *mutatis mutandis*, une copie de son frère aîné, le grand et célèbre Phare d'Alexandrie.

Fig. 35.

Toute la colline environnante est remplie de tombes. Quelques-unes ont la forme de fosses dans lesquelles étaient déposés des cadavres revêtus d'un enduit de plâtre, ayant la face couverte d'un masque en plâtre doré ; d'autres fosses ont la forme d'un puits, d'autres enfin celle d'une chambre. Ces dernières sont généralement formées d'un long corridor d'accès à plan incliné ou pourvu d'un escalier et d'une chambre dont les parois sont occupées par plusieurs rayons de *loculi*. Dans une de ces tombes on peut voir qu'à côté des hommes on avait enseveli quelquefois des chevaux.

Du sommet du temple, en regardant vers le sud, on distingue très clairement une digue longue de plus d'un kilomètre, qui se dirige parallèlement à la ligne des collines, de l'orient à l'occident. Cette digue aboutit vers l'ouest au delà d'un beau pont dont la construction remonte sans aucun doute à l'âge romain. Il semble évident que le lac se prolongeait jusqu'à Taposiris, et que la digue renfermait les eaux dans une espèce de port. De la sorte Taposiris commandait deux ports : l'un intérieur pour le

commerce avec les pays baignés par le lac Maréotis, l'autre sur la mer pour le commerce extérieur.

Tout près du pont ci-dessus mentionné, on observe une rue large et solide, bien pavée, qui monte par une pente légère en ligne droite vers le temple, et, passant à 50 mètres à l'ouest de celui-ci, descend par la pente opposée. En bas de la plaine, sur la plage, les vestiges de cette rue disparaissent, mais les Bédouins de la contrée affirment qu'elle continue jusqu'au bord de la mer. Probablement cette rue avait pour but de rendre faciles et rapides les communications entre le port sur la mer et le port sur le lac.

Toutes les collines environnantes sont riches en carrières, souvent très pittoresques. Ces carrières ont servi à extraire le calcaire nécessaire à la construction de la belle ville provinciale de l'Egypte gréco-romaine. Egalement nombreuses sont les grottes soit naturelles soit artificielles.

Les ruines qui se trouvent à une demi-heure au nord d'Abousir, tout près de la plage, appartiennent à l'ancienne Plinthine, la petite ville maritime qui donnait son nom au golfe tout entier.

BIBLIOGRAPHIE. — Pacho, (1819), *Voyage dans la Marmarique*, p. 7 et suiv.; Scholz (1820-21), *Reise in die Gegend zwischen Alexandria und Parätonium*, p. 48 suiv.; Minutoli (von) H., *Reise zum Tempel des Juppiter Ammon*, p. 14 et suiv.; Mahmoud el-Falaki, o. c., p. 97-98; Robecchi-Brichetti, *All'Oasi di Giove Ammone* (1890), p. 34 et suiv.; Thiersch H., *Pharos* etc , *Anhang*, p. 202-211.

Sanctuaires d'Abou Mina (fig. 36). — De la gare de Bâhig, point de départ, il faut deux bonnes heures pour rejoindre Karm Abou Mina, sur un cheval médiocre ou sur un bon baudet.

Saint Ménas était un soldat romain, originaire d'Egypte (de Nikiou ?) servant en Phrygie dans une des *sociae cohortes* appelées *Numeri Rutalici*. Il avait été élevé dans la religion chrétienne. Au moment de la persécution décrétée par Dioclétien contre les chrétiens, au lieu de se cacher, il proclama publiquement sa foi. Ses chefs n'épargnèrent ni prières ni menaces pour le ramener au paganisme, mais Ménas refusa toujours d'obéir au décret impérial. Il fut mis à la torture d'abord, puis décapité (296). Il avait manifesté le désir d'être enseveli en Egypte. Ses coreligionnaires recueillirent les restes de son cadavre qu'on avait brûlé et, lorsqu'une partie de l'armée de Phrygie fut transférée en Cyrénaïque, ils prirent avec eux les cendres du martyr. Au bord du lac Mariout, dit la légende, le chameau qui les transportait s'arrêta, s'agenouilla et ne voulut plus marcher.

On vit dans l'immobilité de l'animal un signe de la volonté

du Saint et on l'enterra dans ce lieu même, auprès d'une source d'eau douce. Bientôt la renommée se répandit que cette eau était devenue miraculeuse et les pélerins accoururent même de très loin pour demander à saint Ménas la guérison de leurs maladies. On ne tarda pas à bâtir une église au-dessus de la tombe. Cette église devint, après quelque temps, insuffisante et l'empereur Arcadius (395-408) projeta et fit construire une grande basilique qui fut ajoutée en prolongement à l'est de l'église ancienne. Le V^me^ et le VI^me^ siècle marquent la période de la plus grande prospérité de ce sanctuaire. Le culte du saint ne se

Fig. 36.

répandit pas seulement dans toute la région maréotique (voir au Musée les fresques d'Abou Girgé et le bas-relief provenant de Dékhéla) mais aussi dans toute l'Egypte, dans l'Afrique du Nord, en Asie Mineure (Smyrne), en Gaule, en Dalmatie et à Rome.

Une église de St. Ménas s'élevait à Rome sur la voie d'Ostie, entre la porte et la basilique de St. Paul. Elle avait été fondée par une corporation alexandrine sous le pape Pélage II en 589.

Pendant le VII^me^ et le VIII^me^ siècle, le sanctuaire maréotique, mine inépuisable de marbres et de pierres de prix, eut à subir des dégâts et des spoliations. Une spoliation méthodique eut lieu vers la moitié du IX^me^ siècle. Peu après, le Gouverneur musulman se fit délivrer le trésor du temple. A partir de cette date on peut dire que la basilique de St. Ménas

avait vécu. Son souvenir était resté dans le nom d'Abou Mina ou Bou Mna, par lequel les Bédouins désignaient ses ruines, qu'un savant allemand, Monsignor Kaufmann, identifia en 1905.

Les fouilles systématiques qu'il put y entreprendre et poursuivre sur une vaste échelle ont donné des résultats très importants. En effet, on a remis à jour la basilique d'Arcadius et ses annexes : la tombe du saint, de nombreux *coenobia*, ainsi que des basiliques secondaires. Tous ces édifices sont extrêmement ruinés, mais leur plan grandiose se présente en entier devant nos yeux, et nous donne une idée exacte de leurs proportions monumentales. D'ailleurs, malgré le vol, la destruction et la spoliation, on a toujours, sur place, l'impression de la richesse de cet ensemble de sanctuaires qu'on a appelé à juste titre une « ville de marbre ».

Une demi-heure avant d'y arriver par la gare de Bâhig, on aperçoit à l'horizon, du haut du chemin qui descend doucement vers le sud, la ville d'Abou Mina qui s'étend au milieu des ondulations d'un terrain aujourd'hui désert.

On côtoie la basilique du cimetière et on parvient à la maisonnette appartenant au Service des Antiquités. On y descend et on y laisse les montures. En se dirigeant vers le sud, on arrive, en quelques minutes, à la grande basilique. On est tout de suite frappé par l'énorme quantité de marbres, plus ou moins fragmentaires, qui recouvrent le champ des fouilles. Là où le marbre n'avait pas été employé, c'étaient de gros blocs calcaires bien équarris. La basilique proprement dite mesure en longueur 60 m., en largeur 26 m. 50. La nef transversale a une longueur de 50 mètres. La longueur totale du groupe des édifices sacrés, comprenant la basilique, l'église plus ancienne au-dessus de la tombe du saint et le baptistère, atteint 120 mètres. La basilique était à trois nefs. La toiture était soutenue par 56 colonnes de marbre surmontées de beaux chapiteaux décorés de feuilles d'acanthe. Les bases en marbre de ces colonnes sont presque toutes en place ; ici et là on voit des chapiteaux plus ou moins cassés ; un bon nombre ont été transportés à Francfort, d'autres sont au Musée d'Alexandrie.

Les parois étaient revêtues de dalles en marbre. L'abside bâtie avec de gros blocs calcaires rectangulaires mesure 10 m. 70 en largeur et 6 mètres en profondeur. Au-dessous de l'abside sont trois chambres remplies d'ossements humains. Devant l'abside se dressent les *subsellia* et la *cathedra*. Celle-ci est placée au milieu de la paroi orientale d'une enceinte presque carrée, fermée par une grille. Au centre de cette enceinte qui renfermait aussi le presbytère et la *schola cantorum*, se dresse l'autel. Deux portes

aménagées du côté sud de la grille donnaient accès à l'enceinte : celle-ci d'autre part communiquait avec la nef principale par un long corridor ou passage central.

Sur la paroi méridionale de la basilique s'ouvrent quelques portes, qui donnent sur un très vaste atrium, dont le sol est parsemé de blocs de marbre : tronçons de colonnes, chapiteaux, grilles, etc. L'église préexistante avait rendu impossible un autre emplacement de l'atrium.

Tout près de l'angle nord-ouest de la nef septentrionale, là où la basilique d'Arcadius se joint à l'ancienne église, s'ouvre un escalier de marbre, qui descend vers un couloir ayant le plafond cintré. Les parois de ce corridor ainsi que le plafond étaient recouverts de stuc. Le plafond avait en outre une décoration sculptée en caissons. Le corridor qui mesure en hauteur 5 mètres, après quelques pas en pente douce vers le sud, tourne brusquement à angle droit vers l'ouest et pénètre dans une chambre souterraine très haute, taillée dans le roc. C'était la sépulture de saint Ménas. Sur la paroi sud devait être placé le grand bas-relief représentant le saint debout entre deux chameaux accroupis. Le bas-relief découvert à Dékhéla, exposé au Musée (Salle chrétienne), est probablement une copie, en proportions réduites, de l'original qui décorait cette crypte. A la crypte était annexée une petite chapelle dont la coupole avait un revêtement de belles mosaïques polychromes.

On remonte le crypto-portique, et on entre dans la nef latérale du côté nord de l'église primitive bâtie au-dessus de la tombe. Cette église était une petite basilique à trois nefs sans transept. L'axe de l'abside correspond parfaitement avec celui de la grande basilique d'Arcadius. Les dimensions de l'édifice sont de 38 mètres en longueur, 22 m. 50 en largeur. Vers le fond de la nef centrale on remarque une citerne d'où évidemment on puisait l'eau bénite dont les pélerins remplissaient les ampoules. A l'ouest de cette église sont les ruines du baptistère. C'est une salle à section quadrangulaire, ramenée à l'intérieur à la forme d'octogone au moyen de quatre niches ouvertes dans les angles.

Cette construction centrale était surmontée d'une coupole peu cintrée. La piscine circulaire, creusée au centre de la chambre, était entièrement revêtue de dalles de marbre polychrome. On y descendait par deux escaliers de quatre degrés, se faisant face.

En sortant du baptistère on monte sur une élévation qui en est proche. De là on jouit d'une belle vue d'ensemble sur le champ de ruines tout entier et sur le paysage environnant.

Au nord du sanctuaire, en communication directe avec lui,

s'étendent de très vastes *coenobia*. On en a mis à jour une partie seulement, assez pour donner une idée assez complète de la façon de vivre des moines, de la distribution des cellules, des salles de réunion pour les repas en commun, etc. Quelques portes donnent accès de la basilique aux *coenobia* : sortant par celle qui se trouve entre le baptistère et l'église du tombeau on peut visiter plusieurs des cellules, la salle identifiée par Kaufmann avec le *tablinum* et plus loin plusieurs chambres destinées à donner l'hospitalité aux étrangers (xenodochia). Plus loin encore on peut observer, en assez bon état, une cuve pour le pressage des raisins.

A une distance d'environ 80 mètres des *coenobia*, existe une citerne profonde de 14 mètres ayant la forme d'un puits circulaire dont le diamètre mesure 5 m. 20. Cet énorme puits est totalement bâti avec de superbes blocs calcaires bien équarris. A côté de cette citerne on voit un ensemble de cellules et de piscines, dont quelques-unes sont solidement cimentées. Au-dessous de ces thermes on observe des couloirs et des hypocaustes. Tout à fait adjacente à ces thermes est une petite basilique à deux absides qui se font face.

De là on se dirige vers la maisonnette du Service. Au nord de celle-ci s'étend un vaste cimetière (VII^{me}-IX^{me} siècle), au milieu duquel se dressent les ruines d'une autre grande basilique à trois nefs soutenues par des piliers, avec l'abside insérée dans l'épaisseur d'un mur qui est rectiligne à l'extérieur. (Pour les ampoules de St. Ménas, v. plus loin).

BIBLIOGRAPHIE. – Les fouilles des sanctuaires de St. Ménas ont été décrites par Monseigneur Kaufmann dans plusieurs rapports richement illustrés, et ensuite dans une publication d'ensemble de grand format. Les visiteurs qui ne sont pas des archéologues peuvent se borner au petit volume ayant pour titre: « Der Menastempel und die Heiligtümer von Karm Abu Mina in der ägyptischen Mariutwüste. Ein Führer durch die Ausgrabungen der Frankfurter Expedition, von C. M. Kaufmann ».

ABOUKIR (CANOPE) - ROSETTE.

Aboukir. — L'excursion d'Aboukir ne demande guère qu'une demi-journée. On part de la gare du chemin de fer de l'Etat ; il y a neuf trains pour aller et neuf trains pour revenir dans la journée. On descend à la gare d'Aboukir. On peut faire commodément à pied la promenade entre Aboukir et les ruines qui sont autour du fort Tewfik. Si on préfère ne pas marcher, on

trouve aisément des baudets. Après la visite des ruines, revenir à Aboukir le long de la plage. S'il fait beau, la promenade est délicieuse.

Le petit voyage de Sidi Gaber à Aboukir est des plus agréables. On traverse les jolis faubourgs parsemés de jardins, de Ramleh (Zahrieh, Sûk, Gabrial, Ramleh) ; ensuite, on pénètre dans le désert et on traverse des dunes sablonneuses, sur lesquelles des bosquets de dattiers forment comme de petites oasis. Près de Siouf, on a trouvé des inscriptions qui rappellent un temple dédié à Zeus Olympios. Mandara serait bâtie sur l'emplacement de l'ancienne Taposiris parva. Après Taposiris, la tradition littéraire nous signale Ménouthis, Boukiris, Canope. Quelques archéologues sont inclinés à placer Ménouthis près de Montazah (château servant de résidence au Khédive, dans une position splendide sur le bord de la mer), Boukiris à Aboukir, et Canope quelques kilomètres plus à l'est. Je pense qu'on a tort de placer Canope plus à l'est d'Aboukir. Aucun monument, aucune ruine n'existe le long de la côte entre Borg el-Ramleh et Mahadieh et au-delà qui autorise à supposer ici l'existence d'une ville importante.

Les ruines de Canope et de Ménouthis forment aujourd'hui une série presque ininterrompue de petites élévations qui s'étendent tout autour du fort Tewfik et à partir d'un demi-kilomètre à l'ouest de ce fort jusqu'au village d'Aboukir et au-delà, quelques centaines de mètres plus à l'est, jusqu'à la colline Borg el-Ramleh. Ménouthis était un village séparé de Canope par un trajet de deux milles (Canope est à douze milles d'Alexandrie tandis que Ménouthis en est à quatorze) et doit être cherché à trois kilomètres environ du fort Tewfik, c'est-à-dire tout près d'Aboukir, autour de Borg el-Ramleh. D'ailleurs la ville et le village étaient si proches l'un de l'autre que ce dernier pouvait être considéré comme un faubourg de Canope ; et Ménouthis elle-même peut souvent avoir été comprise sous cette désignation. Canope était, avant la fondation d'Alexandrie, la capitale du nome Ménélaïte et peut-être le port le plus important du Delta.

La ville aurait reçu son nom, selon la légende, du pilote de Ménélas qui aurait été enterré en cet endroit pendant le voyage du retour de Troie. Il est possible que le nom lui ait été donné par le dieu Canope, un dieu à tête humaine ou animale sur un corps en forme de vase, une des formes d'ailleurs du dieu Osiris, dont le culte fut si répandu et si persistant à Canope.

Après la fondation d'Alexandrie, Canope perdit de son importance, mais demeura un centre religieux et commercial considé-

rable pendant toute la durée du paganisme, même sous la domination romaine. Elle devint une sorte de dépendance de la capitale, la ville de plaisir des Alexandrins.

D'ailleurs les restes de ruines nombreuses et significatives nous démontrent que l'endroit fut assez peuplé pendant de longs siècles, même après le triomphe du christianisme.

En dehors des tissus, des parfums, des poissons salés, des confitures et des bonbons, ainsi que du henné (fard pour les dames), Canope mettait en circulation les chapeaux aux bords très larges appelés par les Alexandrins *pétases canopiques (πέτασα κανωβικά)*. La ville était reliée à Alexandrie par un canal, dont les rives étaient bordées de beaux jardins, fermés par un mur d'enceinte, appartenant aux riches Alexandrins. Ceux-ci y avaient souvent leur tombe de famille. Ce canal était incessamment parcouru par de nombreuses embarcations qui n'étaient pas seulement chargées de marchandises et d'hommes d'affaires, ou de malades en quête d'une guérison miraculeuse, mais aussi de joyeuses bandes hantées par le désir de s'amuser. Elles s'amusaient en effet beaucoup, même trop, paraît-il, car leur tenue était souvent scandaleuse. Les *orgies de Canope* sont devenues fameuses par les souvenirs peu élogieux que nous en ont laissés Strabon (XVII, 17), Sénèque (Epist., V, 11), Lucain (Pharsale, Lib. X) et Juvénal (Sat. VI ; XV).

Canope était célèbre par son sanctuaire de Sarapis où les pélerins accouraient nombreux pour y implorer du dieu la guérison de leurs maladies.

Egalement apprécié était le sanctuaire dédié à Isis, placé lui aussi tout près de Canope, à Ménouthis.

Au dire de Rufin, les sanctuaires de Canope et de Ménouthis étaient plus splendides que ceux d'Alexandrie même.

Nous pouvons nous faire une idée du Sérapeum de Canope d'après le Canope de la villa Adriana près de Tivoli. L'empereur Hadrien a certainement imité de très près le sanctuaire dont nous parcourons les ruines (1).

Celles-ci auraient du être fouillées avec méthode et auraient du être respectées, mais elles ont été malheureusement livrées pendant un temps trop long au vandalisme des carriers.

Dans leur état actuel elles ne donnent qu'une idée très imparfaite de la magnificence présumée de ces édifices. Qu'on re-

(1) La *vallée de Canope* dans la villa Hadriana avait été obtenue artificiellement dans le tuf de la colline. Hadrien y avait fait reproduire le canal avec le temple de Sarapis à l'arrière plan. Une grande niche avec une fontaine à l'extrémité de la vallée est bien conservée. Il y a par derrière un système de galeries souterraines se terminant par une *cella*, dans laquelle était probablement la statue de Sarapis. C'est de Canope que proviennent beaucoup des statues du Vatican (Musée égyptien).

marque néanmoins les beaux tronçons épars de colonnes doriques en granit rose d'Assouan, dont le module uniforme est de 0 m. 90 et qui mesurent de 2 à 7 mètres de longueur ; qu'on regarde la vaste étendue de terrain recouverte de mosaïques (les meilleurs morceaux ont été transportés au Musée, v. salle 18), la quantité de jolis fragments architectoniques en calcaire revêtus de stuc et dont la beauté devait être rehaussée par la polychromie; qu'on jette un coup d'œil encore aux grands chapiteaux en marbre, et l'on ne pourra s'empêcher de reconnaître que la tradition ne doit pas avoir exagéré en célébrant la richesse et la splendeur de Canope.

Le sanctuaire de Canope devait être déjà florissant aux débuts du troisième siècle av. J.-Ch. sous Ptolémée II. Ptolémée III et sa femme Bérénice ont certainement contribué pour beaucoup à la prospérité du Sérapeum et de la ville. Il est notoire qu'un concile de prêtres a eu lieu à Canope pour diviniser la jeune fille d'Evergète et de Bérénice, morte à l'âge de neuf ans. Le décret lancé par les prêtres à cette occasion était rédigé, de même que la pierre de Rosette, en trois écritures, et copie en avait été envoyée aux temples les plus importants de l'Egypte.

D'autre part, nous possédons des dédicaces à Sarapis et Isis associés à Ptolémée Evergète et à sa femme Bérénice, qui ont été mises à jour non loin de l'emplacement où sont les mosaïques et les grosses colonnes en granit. La plaquette en or rappelant la fondation d'un temple dédié à Osiris, qui a été découverte du temps de Mohamed-Ali, a été elle aussi trouvée non loin du fort Tewfik. L'inscription gravée sur la plaquette se traduit ainsi: « Le roi Ptolémée fils de Ptolémée et d'Arsinoé, dieux frères, et la reine Bérénice sa sœur et femme (ont dédié) ce temple à Osiris ». La plaquette est aujourd'hui au British Museum.

La renommée des miracles qu'on pouvait obtenir à Canope et à Ménouthis s'était répandue très loin dans le monde ancien, et n'a pas été éphémère. Elle a survécu au paganisme. Le patriarche Théophile, le même qui détruisit le Sérapeum d'Alexandrie, n'épargna pas non plus celui de Canope et il y installa un monastère.

Un autre monastère fut installé à Ménouthis, dans le temple d'Isis. Mais bien de personnes persévéraient dans l'ancienne religion, et le nombre était grand de ceux qui regrettaient la prospérité, dont les miracles de Sarapis et d'Isis étaient la cause principale. C'est alors, au début du V^me^ siècle (v. Faivre, *Dictionn. d'hist. et de géograph. ecclésiastiques*, col. 324), que le patriarche Cyrille décida de transporter à Ménouthis le corps de Saint Cyr (il dut y joindre celui de Saint Jean qui était ense-

veli avec Saint Cyr dans la basilique de Saint Marc à Alexandrie), pour substituer à un culte guérisseur un autre culte guérisseur. Les miracles ne tardèrent pas à se produire en quantité, et le nouveau sanctuaire ne le céda pas en renommée et en prospérité à l'ancien. Cependant Sarapis et Isis ne quittèrent pas définitivement la place. Les païens en effet tenaient encore des réunions à Ménouthis à la fin du V^me^ siècle. Le village moderne a gardé le nom du sanctuaire : *Abbakyr* ou *Apakyr* (Saint Cyr) est devenu Aboukir. Les rapports très intimes et très fréquents entre Alexandrie et Rome avaient amené les marins alexandrins à dresser dans la capitale de l'empire des sanctuaires de Sarapis et Isis ; après la victoire du nouveau culte chrétien, on érigea à Rome une église dédiée aux Saints Cyr et Jean. Cette église existe toujours en face de la basilique de Saint Paul sur la rive droite du Tibre. Il paraît d'ailleurs que le sanctuaire de Ménouthis lui-même, avec ses reliques et ses desservants, se transporta, à un moment donné, à Rome.

Les monuments exposés dans la salle 22 du Musée, et qui nous ont été cédés par S. A. le prince Toussoun, proviennent presque tous, soit du temple que je crois avoir fait partie du Sérapeum (près de la surface couverte de mosaïques autour des colonnes en granit, etc.), soit des maisons environnantes. Ils sont très variés et appartiennent à différentes époques. Il y a des inscriptions, des bustes en marbre et en granit, des restes architectoniques, des figurines en terre cuite, des statuettes en bronze, des vases en émail, des vases en métal, des tuyaux en plomb. Tous ces objets ont été ramassés au hasard, mais ils documentent quand même la longue existence historique de Canope et sa remarquable prospérité, car si une partie d'entre eux remonte à l'âge pharaonique, d'autres sont ptolémaïques ou romains et d'autres enfin sont évidemment chrétiens.

Les monuments exposés dans la salle 7 du Musée ont été trouvés quelques centaines de mètres à l'est de l'endroit précité. On a cru pouvoir y reconnaître les vestiges d'un temple d'Isis. Au sud-est du fort Tewfik on voit encore en place d'énormes blocs en granit rose, qui ont fait partie d'un édifice colossal.

Au nord du fort, entre celui-ci et la plage, on peut visiter une tombe souterraine d'âge hellénistique. Si, avant de descendre au bord de la mer, on monte sur une élévation quelconque, on jouira d'une assez belle vue sur Montaza et la côte de Ramleh ainsi que sur le promontoire d'Aboukir et la baie de ce nom.

Au bord de la mer on voit les belles ruines, baignées par les vagues, d'un vaste établissement de bains, ainsi que les énormes fragments d'une statue colossale en granit.

Revenir le long de la plage vers la gare d'Aboukir. Tout près de la maison appartenant à S. E. Daninos Pacha, on peut visiter une vaste tombe souterraine qui se trouve dans la propriété de S. A. le prince Toussoun, mais qui est en communication avec d'autres hypogées s'étendant sous la maison Daninos.

Si on a le temps, une promenade à travers le village et vers la baie ne sera pas sans intérêt. Aboukir est un petit bourg qui doit sa célébrité à la grande bataille navale du 1er août 1798, où l'amiral Nelson anéantit la flotte française (si le temps est clair on distingue assez bien l'île de Nelson), ainsi qu'à la bataille du 25 juillet 1799, gagnée par Bonaparte sur l'armée turque, qui avait débarqué en ce lieu.

Aboukir est sûrement destiné à un bel avenir, comme résidence des Alexandrins pendant la saison chaude, et même comme but de promenade et comme lieu de repos pendant toute l'année. Sa position est vraiment belle et pittoresque ; son climat est des plus sains. La cure balnéaire sur une plage délicieuse et le climat excellent devaient entrer pour quelquechose même dans les miracles de Sarapis et d'Isis.

Le promontoire sur lequel se dresse le fort el-Tarabando doit être identique, je pense, avec l'ancien cap Zéphyrion et par conséquent c'est près de ce promontoire qu'on doit chercher le temple d'Arsinoé Zéphyrite, érigé par l'amiral Callicrate en l'honneur de la reine Arsinoé Philadelphe.

Le nombre assez considérable d'actes de dévotion, accomplis par l'amiral dans ces lieux, prouve, je crois, que Canope était une station de la flotte des Ptolémées.

Je suis persuadé que les ruines de Canope et de Ménouthis, malgré le vandalisme dont elles ont été victimes pendant de longues années, n'ont pas dit leur dernier mot. Depuis longtemps j'ai préparé un projet de fouilles méthodiques. Ces temps derniers on m'a laissé espérer que bientôt on me donnera les moyens pour le mettre à exécution.

BIBLIOGRAPHIE. — Duchesne L., *Le Sanctuaire d'Aboukir*, B. S. A., 12, p. 1-14 ; Breccia E., *Antiquités découvertes à Maamourah*, B. S. A., 8, p. 107-117.

Rosette. — Le chemin de fer, après Maamourah, traverse l'étroite langue de terre située entre le lac d'Edkou et la Méditerranée. La ville de Rosette (Rachid, transcription du nom copte Rachit) a été fondée en 870 sur les ruines d'une importante ville ancienne, vraisemblablement Bolbitine.

L'ancienne ville devait s'étendre le long de la rive du Nil entre Rosette et la Mosquée d'Abou-Mandour. Rosette compte

environ 15000 habitants, indigènes pour la presque totalité. Elle présente une image exacte de ce qu'était jadis la vie dans une ville d'Orient n'ayant que peu de contact avec la civilisation européenne. Elle était jusqu'au commencement du XIX^me^ siècle le port principal de l'Egypte. Malgré sa décadence toujours plus sensible, à cause de la renaissance d'Alexandrie au cours du XIX^me^ siècle, Rosette est encore le centre d'un commerce assez important et qui commence à reprendre une ligne ascendante grâce à la prospérité croissante de la campagne qui en constitue l'hinterland.

Les rues sont étroites et animées ; les anciennes maisons arabes bâties en briques cuites rouges et noires, offrent des points de vue charmants et pittoresques, dont un voyageur intelligent aurait tort de se priver. Ces maisons ont souvent cinq étages et sont rangées à droite et à gauche des rues longues et étroites. Elles présentent des aspects très variés. Il n'y en a pas une qui ressemble à l'autre, et dans la même maison règne une grande aversion pour l'uniformité. Souvent les étages avancent sur les rez-de-chaussée s'appuyant sur des colonnes anciennes, souvent aussi l'avant-corps est formé par les étages supérieurs appuyés sur d'élégantes consoles. Les riches travaux de menuiserie qui décorent portes et fenêtres offrent aussi une remarquable variété.

Le *souk* ou marché, très animé et assez pittoresque, mérite une visite. L'industrie de la fabrication des nattes est assez développée, et on peut assister aux curieux procédés de travail employés par les ouvriers.

De nombreux fragments architectoniques, provenant de constructions d'époque gréco-romaine, et enlevés probablement à l'ancienne Bolbitine, sont encastrés dans les constructions arabes ou abandonnés dans les rues. Une inscription entre autres, trouvée justement à Rosette, prouve l'existence dans la ville ancienne d'un grand temple dédié au culte de Cléopâtre. Une superbe architrave en granit vert provenant d'un temple égyptien a été utilisée pour une église chrétienne (elle est actuellement au Musée d'Alexandrie). Les restes pharaoniques sont très nombreux ; pareillement, des colonnes en granit et de beaux chapiteaux en marbre, soit de style corinthien, soit de style ionique, y ont été recueillis et y existent encore en très grande quantité. Il y a aussi plusieurs mosquées du XVI^me^ siècle et des siècles suivants qui valent la peine d'être visitées. La plus grande est la Gama Zaghloul, remarquable par le grand nombre de ses colonnes. La mosquée Mohamed-el-Thuleti, surélevée de 4 m. 60 au-dessus du sol, présente à l'intérieur cinq

rangées de colonnes ; la mosquée Mohamed-el-Abbassi par ses portails, par sa coupole, par son élégant minaret produit aux regards une impression très agréable.

La célèbre pierre de Rosette a été trouvée dans le fort Saint-Julien au nord de la ville. (Le fort a été démoli ; le seul document qui le rappelle est une aquarelle exposée au Musée gréco-romain, v. p. 147).

Nous conseillons de faire la promenade en barque sur le Nil jusqu'à la Mosquée d'Abou-Mandour qui occupe une situation pittoresque. Du sommet de la colline on a une vue très étendue sur le Nil jusqu'à la mer au nord, jusqu'à Alexandrie à l'occident, sur le désert au sud, à l'orient sur une vaste plaine de champs cultivés et de jardins offrant le spectacle d'une puissante fertilité.

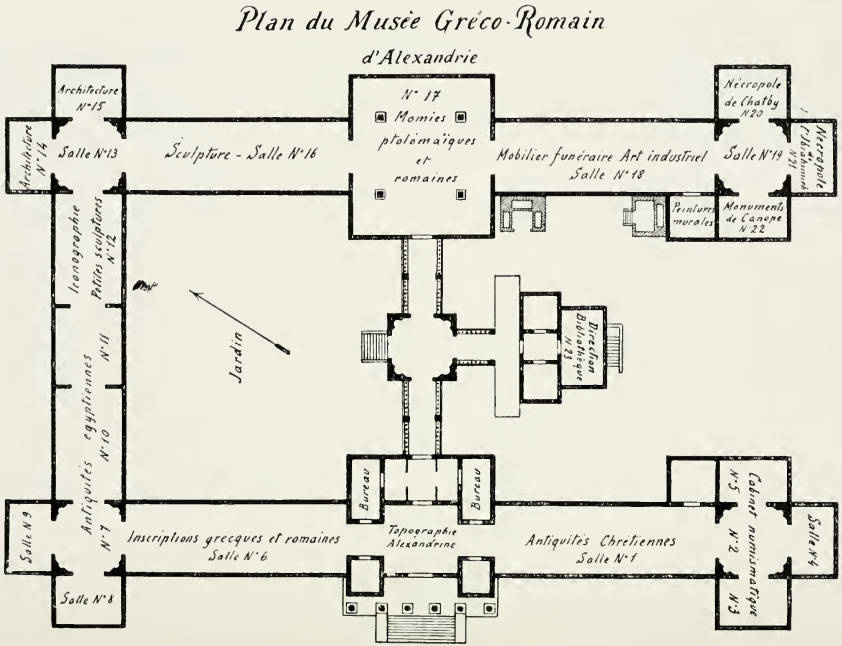

Plan du Musée Gréco-Romain
d'Alexandrie
Architecture N°15
N° 17
Momies ptolémaïques et romaines
Nécropole de Chatby N°20
Nécropole (Ibrahimieh) N°21
Architecture N°14
Salle N°13
Sculpture - Salle N°16
Mobilier funéraire Art industriel Salle N°18
Salle N°19
Peintures murales
Monument de Canope N°22
Iconographie
Petites Sculptures N°12
Jardin
Direction Bibliothèque N°23
Antiquités égyptiennes N°11 N°10
Bureau
Bureau
Salle N°5
Salle N°3
Antiquités N°7
Inscriptions grecques et romaines Salle N°6
Topographie Alexandrine
Antiquités Chrétiennes Salle N°1
Salle N°2
Salle N°4
Salle N°8
Galerie numismatique N°3

Fig. 37.

GUIDE DU MUSÉE

INTRODUCTION.

Lorsque, en 1891, on se mit à discuter la fondation d'un Musée à Alexandrie, la question n'était pas sans précédents, car, malheureusement, les collections privées qui s'étaient formées dans cette ville — par exemple celles des Anastasi, des Passalacqua, des Zizinia, des Harris, des Pugioli, des Démétriou — s'en étaient allées, dispersées un peu partout, dans les Musées d'Europe et d'Amérique; celle même de l'Institut Egyptien, qu'on pourrait presque appeler une collection publique, avait émigré au Caire avec l'Institut lui-même. Toutefois, malgré cette dispersion des monuments, il y avait lieu d'espérer le succès de l'institution projetée.

Les remarquables recherches de Mahmoud-El-Falaki, et les savantes investigations de Néroutsos, avaient démontré que si Alexandrie ne pouvait pas donner à la science archéologique et à l'art la richesse immense de monuments que sa gloire passée et sa renommée permettaient d'escompter, elle gardait toutefois dans son sous-sol beaucoup de ruines très intéressantes pour l'histoire. La possibilité même de faire des fouilles dans quelques autres villes gréco-romaines de l'Egypte nous était assurée, comme l'étaient aussi l'appui et l'aide de la Direction générale du Service des Antiquités.

L'idée, éclose au sein de la Société « l'Athenæum », trouva bon accueil dans la presse et on réussit à y intéresser les habitants, la municipalité et le gouvernement. Après les premiers tâtonnements, tous tombèrent d'accord et le projet suivant fut proposé. La municipalité prendrait à sa charge la dépense nécessaire pour les locaux, le personnel, les fouilles et l'entretien des monuments; la Direction générale du Service des Antiquités aurait la haute surveillance scientifique, elle enverrait un premier groupe de monuments, et elle promettait de réunir peu à peu, à Alexandrie, la plus grande partie de ses collections gréco-romaines.

C'est à l'homme qui, dans la *Rivista Egiziana*, organe de l'Athenæum, avait démontré l'importance, la possibilité pratique et la nécessité du Musée, à Giuseppe Botti, que fut confiée la direction. Esprit enthousiaste et plein d'espoir, il tâcha de classer aussi convenablement que possible les quelques monuments qu'on lui avait cédés, dans quatre ou cinq chambres louées dans un immeuble de la Rue Rosette. Mais bientôt ce local se trouva insuffisant, de telle sorte que la Municipalité décida de construire un édifice *ad hoc* sur le terrain situé au nord de son bâtiment. En 1895, le nouveau siège fut inauguré. Il était formé par l'aile ouest d'un édifice qui devait être plus tard de forme rectangulaire (salles 1-10). En 1896, on bâtit les salles 11-12; en 1899, à l'occasion de la naissance de S. A. le prince héritier Abd-el-Moneim, les salles 13-16 furent inaugurées; en 1904, les salles 17-22. Et il est de toute nécessité de nous agrandir encore. Un projet qu'on mettra incessamment, je l'espère, à exécution, a été déjà dressé pour réunir du côté sud l'aile occidentale avec l'aile orientale de l'édifice. Ainsi qu'on peut s'en convaincre à la lecture de ces simples indications d'ordre matériel, le Musée d'Alexandrie, bien que tout jeune encore, a eu un développement très rapide, dont le mérite revient à l'activité infatigable de G. Botti († 1903). Comme c'était à prévoir, l'amoncellement rapide des objets avait empêché une classification scientifique définitive, et avait donné aux différentes sections l'apparence de dépôts provisoires. Nous avons essayé de classer les collections du Musée systématiquement, selon le plan que voici : *α'*) *Topographie d'Alexandrie.* *β'*) *Epigraphie et (provisoirement) manuscrits.* *γ'*) *Antiquités égyptiennes.* *δ'*) *Produits de l'art gréco-romain qui révèlent l'influence de l'art indigène et vice-versa.* *ε'*) *Iconographie. Petites sculptures.* *ζ'*) *Sculptures.* *η'*) *Architecture.* *θ'*) *Momies ptolémaïques et romaines. Mobilier funéraire. Produits de l'art industriel.* *ι'*) *Objets provenant de fouilles systématiques, classés par ordre topographique.* *κ'*) *Numismatique.* *λ'*) *Antiquités chrétiennes.* Dans chaque section, on a tâché d'appliquer et de concilier

le criterium topographique et le criterium chronologique. Bien que l'exécution intégrale et rigoureuse de ce plan ait rencontré beaucoup de difficultés d'ordre matériel, on peut affirmer que la classification actuelle répond dans ses lignes générales au schéma énoncé (fig. 37, p. 142).

Botti avait déjà rédigé deux catalogues, le premier en 1893 (*Notice des monuments exposés au Musée gréco-romain d'Alexandrie*), l'autre en 1900 (*Catalogue des monuments, etc.*). La *Notice* n'a plus d'importance que pour l'histoire de l'institution, le *Catalogue*, même sans tenir compte de la nouvelle classification, est antérieur à la construction des six dernières salles et, par conséquent, a perdu son utilité pratique. Je me suis proposé de rédiger un guide pour les simples visiteurs, et non pour les savants. Dans cet ordre d'idées, j'ai résumé quelques théories générales à propos de chaque groupe d'objets, puis je me suis borné à signaler les monuments les plus essentiels. Un catalogue scientifique détaillé est en cours de publication dans la série du Catalogue général des Antiquités égyptiennes (1).

TOPOGRAPHIE D'ALEXANDRIE.

Dans le vestibule et dans la petite chambre à gauche de l'entrée est exposée une *collection de plans et de vues de la ville ancienne et moderne*, ainsi que des photographies de plans et des essais de restitution de ses anciens monuments. Une série de photographies d'œuvres d'art anciennes et modernes inspirées par l'histoire d'Alexandrie devra compléter cette section du Musée, dont l'importance et l'intérêt augmentera dès que je pourrai la classer plus méthodiquement dans un milieu plus approprié.

1-1ª. Reconstruction du Phare. Dessins originaux par le prof. Auguste Thiersch, qui ont servi au prof. H. Thiersch pour l'illustration de son volume sur le Phare (v. p. 94).

2. Vue du Portus Magnus (?).

3. Plan d'Alexandrie ancienne par G. Botti.

(1) Deux volumes ont déjà paru: E. Breccia, *Iscrizioni greche e latine*, Le Caire, 1911, p. XXXI, 275 et pl. LXI (prix P. 252); E. Breccia, *La necropoli di Sciatbi*, t. I, p. LVI, 212, t. II, pl. LXXXII (prix P. 440). Un troisième, consacré aux sculptures gréco-romaines, est sous presse; d'autres sont en préparation.

4. Vue d'Alexandrie d'après un écrivain hollandais du XVI^me siècle.
5. Plan de la ville ancienne par Mahmoud-El-Falaki.
6. Plan de la ville ancienne par Néroutsos.
7. Carte des environs d'Alexandrie par Mahmoud-El-Falaki.
8. Photographie de l'obélisque du Césareum (aiguille de Cléopâtre) prise peu avant son transport à New-York.
9. Reconstruction du Phare par Ebers, par Veitmejer, par Adler.
10. Photographie du fort Qaït bey à l'époque de Bonaparte ainsi que des ruines du même fort en l'état actuel.
11. Plan d'Alexandrie par la Mission d'Egypte (1799-1801).
12. Plan de la ville en 1855.
13. Reconstruction fantaisiste du Sérapeum faite au XVIII^me siècle d'après la description d'Aphthonius.
14-18. Photographies de tapisseries flamandes reproduisant des épisodes de la vie d'Antoine et de Cléopâtre.
19. Photographie du remarquable tableau représentant Cléopâtre par Moïse Bianchi.
20. Photographie de la mosaïque de Pompéi (Musée de Naples) dite de la bataille d'Alexandre. A gauche, tête nue, le Conquérant à cheval.
21. Photographie de la mosaïque de Palestrina (près de Rome, palais Barberini) représentant, paraît-il, l'Egypte vue à vol d'oiseau, à partir d'Alexandrie et de Canope (en bas, à gauche) jusqu'à la Nubie.

Dans la petite chambre à gauche :

22. Grand plan d'Alexandrie moderne relevé en 1890. L'amiral Blomfield y a marqué en noir un plan de la ville ancienne.
23. Plan de l'ancienne Alexandrie par Sieglin.
24. Plan d'Alexandrie au commencement du XIX^me siècle par Valentia (1802-1806).
25. Plan de la ville en 1868, par Barrau.
26. Photographie du célèbre tableau de Bellini représentant St-Marc qui prêche aux Alexandrins.
27-67. Autres vues et relevés.

Dans le passage entre le Vestibule et la Salle 6, Vitrine horizontale : une collection d'armes et d'instruments en pierre d'âge préhistorique provenant du Fayoum et d'autres régions de l'Egypte. Don de M. Seton Karr.

INSCRIPTIONS GRECQUES ET ROMAINES.

Il n'est pas nécessaire d'insister sur la très grande importance que chaque document épigraphique peut avoir pour les diverses branches des études anciennes. L'histoire, la topographie, l'histoire de l'art, de la religion, des mœurs, la philologie, enfin toutes les antiquités publiques et privées reçoivent presque tous les jours quelque nouvelle lumière grâce aux inscriptions, qu'il s'agisse d'ailleurs de décrets publics et d'inscriptions honorifiques (en général sur des bases de statues, quelquefois sur des troncs de colonnes), ou bien de dédicaces votives, ou de diplômes militaires (sur des plaques en bronze), ou d'épitaphes, ou d'humbles mais intéressantes inscriptions sur des anses d'amphores, sur des bouchons en plâtre fermant des vases en terre cuite, sur des *tesseræ* en ivoire, en plomb, etc.

Notre collection d'inscriptions gréco-romaines présente des exemplaires de toutes les catégories, et quelques-unes de telle importance qu'elles ont donné lieu à des monographies spéciales. Presque toutes ont été réunies dans la salle 6 (à gauche de l'entrée). Elles proviennent dans la presque totalité de l'Egypte et en grande partie d'Alexandrie elle-même. Avant d'entrer dans la salle 6, donner un regard au :

Moulage de la Pierre de Rosette. (L'original est au British Museum).

On sait que ce sont principalement les études faites sur cette pierre qui ont abouti au déchiffrement de l'écriture hiéroglyphique et constitué ainsi le point de départ de toutes nos connaissances sur l'Egypte pharaonique. La pierre contient en trois écritures — hiéroglyphique, démotique, grecque — un seul et même décret promulgué par les prêtres de Memphis, en 196-5 av. J.-Ch., en l'honneur du roi Ptolémée Epiphane, lors de son couronnement. Elle fut découverte en août 1799 par M. Bouchard, officier de l'armée française, dans le fort St-Julien près de la ville de Rosette. Le fort a été démoli, il y a une douzaine d'années. Le seul souvenir qui en reste est la reproduction à l'aquarelle exposée ici à côté de l'inscription.

Par l'article XII de la Capitulation d'Alexandrie, signée par le général Menou pour l'évacuation de l'Egypte, la *pierre de Rosette* tomba au pouvoir des Anglais. Elle fut ensuite transportée à Londres et déposée au British Museum.

Après les tentatives de Sacy et d'Akerblad, qui réussirent à fixer la position respective de plusieurs noms propres, M. Young, partant de l'hypothèse de Zoega, que les groupes hiéroglyphiques dans un anneau elliptique, ou *cartouche*, renfermaient les noms des souverains, étudia le cartouche de l'inscription de Rosette qui, d'après le texte grec, devait renfermer le nom du roi Ptolémée, et réussit à deviner trois signes : P. T. I ; dans un autre cartouche de Karnak, avec le nom de la reine Bérénice il devina le signe N. Mais il s'arrêta là, ses essais ultérieurs furent complétement malheureux.

Le mérite d'avoir établi les principes du déchiffrement de l'écriture hiéroglyphique (1822) doit revenir en entier à François Champollion (1799-1832). Après avoir étudié les cartouches de la pierre de Rosette, il put avoir sous les yeux l'obélisque de Philae, contenant une inscription bilingue (hiéroglyphique et grecque) dans laquelle il y avait un cartouche identique à celui de la pierre de Rosette et un autre. Il détermina que l'écriture des noms royaux était exclusivement alphabétique et fixa les signes qui donnaient la transcription *Π.Τ.Ο.Λ.Μ.Ι.Σ.* Par une série de comparaisons et de raisonnements, il parvint bientôt à déchiffrer l'autre cartouche, qui était celui de Cléopâtre. Il constata que les lettres communes dans la graphie grecque aux deux noms de Ptolémée et de Cléopâtre étaient reproduites par des signes hiéroglyphiques identiques dans les deux cartouches, et celles qui étaient différentes ne s'y rencontraient pas. Muni de cette sorte d'alphabet rudimentaire, en partie sûr en partie très probable, il multiplia les études et les comparaisons et, par voie d'exclusion successive, il parvint à déchiffrer une quantité de noms de rois et d'empereurs, de façon à pouvoir fixer un grand nombre de signes hiéroglyphiques. Ils sont très nombreux ; il y en a environ 500 qui sont d'usage courant, les uns phonétiques (alphabétiques et syllabiques), d'autres idéographiques, d'autres déterminatifs. A l'aide du copte, qui est la forme la plus récente de l'ancienne langue égyptienne, on ne tarda pas, non seulement à lire, mais aussi à comprendre les inscriptions hiéroglyphiques.

Ensuite E. Brugsch fixa la lecture et la compréhension du démotique qui était l'écriture employée généralement dans les besoins de la vie privée: actes, contrats, lettres, etc.

L'écriture démotique est une sorte de tachygraphie tirée des hiéroglyphes, mais où les traits sont tellement simplifiés qu'aucun hiéroglyphe n'y est plus reconnaissable.

SALLE 6.

Les inscriptions ptolémaïques sont rangées le long de la paroi de droite, autant que possible par ordre chronologique, les inscriptions romaines, grecques et latines, le long de la paroi de gauche et sur les deux soubassements en maçonnerie qui flanquent la porte d'entrée. La grande base en marbre en l'honneur de Valentinien fait exception : on a été obligé, pour des raisons d'espace, de la placer au milieu de la paroi de droite. Les inscriptions funéraires font suite aux inscriptions des autres catégories.

1. *Base d'une statue* dédiée à Ptolémée Ier Soter, le fondateur de la dynastie des Lagides, par un certain Diodote, fils d'Achée. Au bas, la traduction démotique. Granit noir ; envoi du Directeur Général du Service des Antiquités.

2. *Dédicace* en l'honneur de Ptolémée II, fils et successeur de Ptolémée Soter, par un certain Ariston, fils de Python. Lettres carrées très belles, bien gravées.

3. *Dédicace* semblable par un anonyme.

10. *Dédicace d'une chapelle* et de quelques autels à Zeus pour la santé du roi Ptolémée III. Marbre blanc. L'inscription a été trouvée à Siouf (Ramleh) et nous donne, par conséquent, un intéressant renseignement topographique.

11. Les Juifs *(οἱ Ἰουδαῖοι)* résidant à Schédia ont consacré une synagogue pour la santé du roi Ptolémée III, de sa femme et sœur Bérénice et de leurs fils. Dalle en calcaire. Prov. Schédia (environs de Kafr-el-Dawar).

L'inscription prouve que déjà sous Ptolémée Evergète (240-222) les Juifs formaient dans la petite ville de Schédia une communauté et qu'ils y possédaient une synagogue. Celle-ci est déjà appelée du nom si fréquent aux époques ultérieures de « Maison de la prière ». Cette dédicace offre un argument à ceux qui croient qu'en Egypte, ainsi qu'en Syrie, le titre *ἀδελφή* (sœur du roi) appartenait à la reine de droit. En effet Bérénice était cousine de son mari et non pas sa sœur.

23. *Dédicace à Anubis* pour la santé de Ptolémée IV Philopator et de sa femme, faite par les doyens *(πρεσβύτεροι)* de la corporation des meuniers *(τῶν ἀλφιτοκόπων)*. Dalle en marbre blanc. Prov. Alexandrie.

Le pain de doura ὀλύρα était un pain ordinaire pour l'alimentation du peuple. Les doyens de la corporation sont au nombre de sept, et le premier a le titre de prêtre. Ils sont tous d'origine égyptienne, bien que l'inscription soit rédigée en grec.

Une association professionnelle, dont les membres étaient de purs Egyptiens, ayant une organisation en partie religieuse, en Egypte au III^me^ siècle av. J.-Ch., est chose fort neuve et vraiment intéressante.

24. *Dédicace* à Sarapis et Isis en l'honneur de Ptolémée IV Philopator et de sa femme et sœur Arsinoé, par Archépolis fils de Cosmos, citoyen d'Alexandrie, inscrit dans le dème λεοντατεύς. Dalle en marbre blanc. Prov. Alexandrie.

L'organisation administrative de la population alexandrine (v. p. 23) comprenait pour la classe des habitants ayant le droit de cité une division en tribus *(φυλαί)*; chaque *phylé* était subdivisée en un certain nombre de dèmes. Cette inscription nous fait connaître un dème que nous ignorions auparavant.

31. *Base de statue* pour le roi Ptolémée V Epiphane, dédiée par les chefs des corps d'élite des troupes indigènes constituant la Garde du palais royal. Granit rouge. Prov. Alexandrie (Porte Rosette).

37. *Linteau de porte* en pierre calcaire blanche ; on y trouve gravée sur quatre lignes la dédicace d'un προπύλον et d'un θύρωμα à Zeus Soter par Lysimaque fils de Bastachilas et par ses fils, pour la santé du roi Ptolémée VI, sa femme Cléopâtre et leur frère Ptolémée. Prov. Bérénice (Mer Rouge).

37 [a]. Cette inscription nous apprend que, sous le règne de Ptolémée VIII, Soterikos, fils de Ikadion, de Gortyne (Crète), et l'un des commandants de la garde royale, envoyé en mission par Paotis, stratège de la Thébaïde, ayant accompli à souhait sa tâche, a dédié cette pierre à Pan, dieu du bon chemin, et aux autres dieux et déesses. Marbre blanc. Prov. Coptos.

40 [b]. *Dédicace à Tryphena*, probablement de Naucratis, nourrice du roi Ptolémée XIII, par ses concitoyens.

44 [a]. Longue *liste de mercenaires* des Ptolémées de garnison à Hermoupolis Magna (Aschmounein, Haute-Egypte). Ils avaient dédié cette inscription avec tous leurs noms, en l'honneur du roi, pour le remercier de certaines concessions qu'il leur avait faites.

44 [b]. (Déposée sur le sol, appuyée contre la paroi). *Base d'une statue* en granit rouge érigée par la ville d'Alexandrie en l'honneur de Lycarion, fils de Noumenios, frère de Ptolémée et oncle d'un autre Noumenios (tous évidemment personnages de haute qualité). Lycarion avait les titres de parent du roi,

doyen honoraire des anciens officiers de la cour, ministre des finances, exégète (charge religieuse et administrative), recteur du gymnase. Le document, qu'on peut dater du Ier siècle av. J.-Ch., est très important pour l'organisation administrative de la ville d'Alexandrie à l'époque ptolémaïque. Prov. Alexandrie.

107. *Base de colonne.* La surface inférieure porte gravée en beaux caractères une dédicace aux dieux par les προστάτεις (présidents) et le secrétaire du sénat. Marbre blanc. Prov. Abou-Mandour (Rosette).

Cette inscription aurait une importance capitale pour l'histoire administrative de l'Egypte sous les Ptolémées, s'il n'existait pas un doute sur son origine égyptienne. Antérieurement aux Ptolémées, Naucratis était la seule ville ayant une constitution hellénique avec les éléments du sénat et de la πόλις. On est porté à croire que, de même qu'Alexandrie, Ptolémaïs et Hermoupolis avaient été organisées de cette sorte au début de l'époque ptolémaïque, et notre inscription prouverait l'existence d'une autre communauté complétement hellénisée à Abou-Mandour (ancienne Bolbitine); mais le dialecte dorique du texte fait penser que l'inscription trouvée en cet endroit provenait de Rhodes. Récemment le Dr Plaumann a essayé de revendiquer cet important document pour Alexandrie.

185. *Tête de lion*, formant gouttière pour l'écoulement des eaux; elle avait été travaillée dans un bloc. sur lequel on avait gravé une longue *inscription zodiacale*; ce bloc avait donc fait partie d'une sorte d'horloge solaire, laquelle, d'après l'observation du lever du soleil, permettait de reconnaître les mois naturels et les saisons en fixant même les périodes pendant lesquelles les navigateurs pouvaient ou non se risquer loin de la côte, en haute mer. C'est un document unique en son genre. Calcaire nummulitique. Prov. Mariout.

6. (Au milieu de la salle, devant le bœuf Apis.) — *Autel* trouvé *in situ* par la mission Sieglin dans le terrain de la colonne dite de Pompée. L'intérieur, actuellement vide, était rempli de cendres. Les quatre faces sont encore en partie décorées de festons en couleur bleue. Sur la face antérieure on lisait une dédicace peinte en bleu foncé — actuellement beaucoup de mots sont effacés — en l'honneur de Ptolémée II et de sa sœur et femme Arsinoé.

Revenir près de la porte d'entrée, à droite.

42. *Base de statue* dédiée par le παράσιτος Aphrodyse, à Antoine le Grand, l'Inimitable, son dieu et bienfaiteur, l'an 19 de Cléopâtre et 4 d'Antoine, le 29 de Χοίακ = 24 décembre 50

av. J.-Ch. Granit gris. Prov. Alexandrie, près de la gare de Ramleh. C'est le seul document épigraphique qui nous rappelle l'existence à la fois idyllique, folle et tragique que menait en Egypte le Triumvir.

Parmi les inscriptions latines ou grecques d'époque romaine, les plus nombreuses sont gravées sur des bases de statues dressées en l'honneur de l'un des empereurs.

49. *Colonne* en calcaire nummulitique. Hauteur 2 m. 36. Prov. Alexandrie, Minet-el-Bassal. L'inscription qui est gravée sur la colonne est bilingue, en latin et en grec. Elle parle d'un canal ou aqueduc construit par Auguste, depuis Schédia (voisinage de Kafr-el-Dawar actuel) jusqu'à Alexandrie, sur une longueur de 35 kilomètres, l'an 40 de l'empereur.

Cette formule de datation selon les années de règne du souverain était employée en Egypte, même à l'époque romaine. L'Egypte était considérée comme domaine personnel de l'empereur. L'année impériale commençait le 1er Thot, premier jour de l'an égyptien = 29 août. Pour la première année du règne, la fraction d'année comprise entre l'accession au trône et le 1er Thot suivant entrait en ligne de compte. Un exemplaire identique de notre inscription, mais gravé sur une petite dalle de marbre, est au Musée de Vienne. Elle a été trouvée en dehors de la Porte Rosette.

60. (A gauche de la colonne précédente). *Stèle* à forme de pseudo-naïskos. L'inscription bilingue rappelle que, sous la préfecture de Septimius Vegetus, l'an VI de l'empereur Domitien (86-87), on a creusé le canal Philiagranum de la localité dite *Tria Soldum* jusqu'à Petra. Calcaire nummulitique. Prov. Schédia.

Le canal Philiagranum doit être placé entre Kafr-el-Dawar et Alexandrie. Petra doit correspondre à la localité appelée actuellement Hagar el-Nawatieh. On remarquera que le nom de l'empereur est martelé. Ce martelage a été fait avec intention. L'empereur, après sa mort, pouvait être divinisé, et dans ce cas, dans les inscriptions postérieures à sa mort, on retrouve le titre *divus* = *θεός* ; mais sa mémoire pouvait être abolie, condamnée par un décret du sénat, et dans ce cas son nom était martelé sur tous les monuments. Domitien avait subi la *damnatio memoriæ*.

72. *Dédicace* par la ville d'Alexandrie (*ἡ πόλις*) d'une statue à Marc Aurèle, grâce aux soins d'Apollon, fils d'Apollonios, grand pontife des empereurs. Marbre grisâtre. Prov. Alexandrie.

82. *Dédicace* d'une statue que la ville d'Alexandrie éleva à Caracalla par les soins du grand pontife des empereurs.

65. *Dalle de schiste verdâtre.* Inscription bilingue (latine et grecque) qui fait mention d'une expédition militaire entreprise, sous le règne d'Hadrien, par un fonctionnaire romain, Sulpicius Serenus, contre les Agriophages (mangeurs de bêtes féroces).

163. *Petite colonne brisée* à mi-hauteur qui se trouvait à l'entrée d'un des temples de la ville grecque de Ptolémaïs (dans la Haute-Egypte). Elle est malheureusement mutilée. Elle énumère les prescriptions pour les purifications qu'à certaines périodes de l'année on devait accomplir avant de pouvoir entrer dans le temple. Dans la première partie on spécifiait les cas de purification pour les hommes, dans la seconde partie pour les femmes qui avaient accouché d'un garçon, pour celles qui avaient avorté, pour celles qui avaient exposé un enfant, etc. Basalte noir. Prov. Ptolémaïs (Menschieh).

76. Inscription honoraire (*dédicace d'une statue*) en l'honneur de l'empereur Marc Aurèle bienfaiteur et sauveur de l'univers, que la ville (d'Alexandrie ou de Pachnemounis ?) a fait graver par les soins d'Isidore, haut fonctionnaire administratif, grand prêtre d'Apollon et gardien du Sérapeum de Pachnemounis. Marbre blanc. Prov. Kôm el-Kanziri = Pachnemounis, dans le nome Sébennytique.

En face, au milieu de la paroi de droite:

92. *Grande base cubique* en marbre blanc (haut. 1 m. 50, larg. 1 m. 15, prof. 0 m. 50) pour une statue de Valentinien *aeternum imperatorem* érigée par *C. Valerius Eusebius, vir clarissimus, comes ordinis primi ac per orientem.* Prov. Alexandrie (Rue Rosette, des fondations de la maison Lifonti à sept mètres de profondeur).

La base est plus ancienne que l'inscription actuelle. C. Valerius Eusebius, ce magistrat d'ordre civil et administratif avec juridiction en Orient, et (évidemment) aussi en Egypte, a eu soin de faire marteler l'ancienne inscription (ptolémaïque peut-être) pour graver sur la même surface antérieure de la base, mais renversée, la nouvelle inscription. Ce procédé, aussi économique que vandale et bien regrettable au point de vue de l'histoire, a été, hélas! fort souvent employé à Alexandrie.

Dans la vitrine verticale en fer, le long de la paroi droite, voir:

59. Deux plaques en bronze. Elle constituent les deux parties d'un *diplôme militaire* trouvé à Coptos en 1881.

Aux soldats qui avaient honorablement accompli leur temps de service, l'empereur accordait certains privilèges. Il promulguait

une loi comprenant la liste de tous les militaires qui venaient d'être ainsi favorisés.

Cette loi gravée sur bronze était déposée au Capitole, et chaque soldat recevait un *diplôme*, c'est-à-dire, deux tablettes en bronze : sur l'une était gravée la loi, sur l'autre les noms et matricules du soldat. Les deux tablettes formant diptyque étaient réunies au moyen de fils qui devaient porter sept cachets de cire, chacun donnant le nom d'un des sept citoyens romains qui devaient témoigner de l'authenticité de la copie. En général, ces privilèges étaient les suivants : droit de cité étendu aux fils mêmes et à leurs descendants directs, droit de contracter mariage dans la forme du connubium conformément au droit civil romain.

Notre diplôme, délivré durant le règne de Domitien, 81-96 après J.-Ch., est en faveur de C. Julius Saturninus. Cette loi générale s'appliquait aux soldats ayant accompli 25 ans de service au moins et qui faisaient partie à cette époque des trois ailes de cavalerie et des sept cohortes d'infanterie en garnison en Egypte.

Dans la même vitrine, v. 61ª, la *Tablette en bois* contenant une longue inscription latine, écrite à Alexandrie le 2 juillet 94 ap. J.-Ch. conformément à l'autorisation délivrée par le préfet d'Egypte le jour précédent. On y lit la copie de deux ordonnances impériales conférant certains droits et privilèges à certaines catégories de soldats romains ayant reçu le congé honorable (*honesta missio*) ainsi qu'une déclaration faite sous la foi du serment et appuyée par les témoignages de sept témoins, que les trois fils du vétéran C. Valerius Quadratus lui sont nés pendant le temps de son service et par conséquent sont citoyens romains. Ce document, des plus intéressants, a donné lieu à de nombreuses dissertations. J'y vois, avec plusieurs, un certificat de droit de cité pour les fils d'un vétéran, délivré par le préfet d'Egypte sur la base d'un diplôme militaire en bronze qui lui a été présenté ; d'autres y voient un document original analogue aux diplômes militaires, mais non identique. La concession de certains privilèges aux légionnaires, dont on ne connaît pas jusqu'ici de diplômes militaires, aurait été délivrée sur des tablettes en bois, tandis que le diplôme militaire en bronze était réservé aux troupes auxiliaires. Prov. Batn-Hérit (Fayoum) = Théadelphie.

Epitaphes, stèles funéraires. Les inscriptions funéraires provenant des nécropoles d'Alexandrie sont ou gravées ou peintes sur une stèle (généralement en calcaire du Mex, souvent aussi

en calcaire nummulitique, plus rarement en marbre) qui était placée au-dessus du tombeau. Dans les tombeaux en forme de *loculi*, l'inscription était peinte sur la face extérieure de la dalle de scellement. Sur cette dalle on reproduisait en couleur une porte (voir des exemplaires assez bien conservés plus loin, salle 21), au-dessus de laquelle on écrivait le nom du défunt et la formule χαῖρε précédée, à partir du IIme siècle av. J.-Ch., de χρηστέ et quelquefois de la formule εὐψύχει qui devient très fréquente aux époques plus récentes. Au nom du défunt, on ajoutait sa filiation et, plus rarement, l'indication de sa patrie. En général, ces inscriptions sont très pauvres de détails ; mais nous possédons, entre autres, une très jolie épitaphe (n° 317).

La stèle funéraire pouvait avoir un relief reproduisant la scène, pourrait-on dire, du *congé* que prend le défunt, ou un épisode générique quelconque de sa vie — on le représente s'amusant soit avec son chien favori, soit avec un oiseau, etc., — ou même la scène du repas funéraire.

Au lieu d'être décorée d'un bas-relief, la stèle était souvent peinte. La peinture est faite soit directement sur la pierre, soit sur une couche de stuc dont celle-ci est revêtue.

Les scènes peintes possèdent en général des caractères moins génériques et plus individuels que celles qui sont sculptées en relief, comme elles ont aussi une plus grande liberté de mouvement. Elles sont souvent d'un dessin assez fin et soigné, et ne présentent jamais ces barbouillages exécutés à grands coups de pinceau, comme on en voit sur beaucoup de peintures murales de Délos à peu près contemporaines. La chair des hommes est toujours peinte en rouge, rouge-brun ; celle des femmes en blanc ou en jaune-rose. Pour les vêtements et les armes il n'y a pas de couleurs conventionnelles. Les acrotères et le tympan du pseudo-naïskos sont peints soit en jaune, soit en rouge, soit en bleu. La frise d'oves est à fond jaune ou bleu avec contours rouges. L'inscription est peinte presque toujours sur la pseudo-architrave, en lettres rouges ou noires.

Les bas-reliefs alexandrins sont, en général, de petite dimension (le n° 27 de la salle 16 fait exception) et peu nombreux sont ceux qui ont une importance artistique réelle. Mais leur intérêt est néanmoins considérable parce qu'ils forment ainsi une série qui permet de suivre le développement pris par ce genre de monuments pendant plusieurs siècles.

Si le calcaire nummulitique, qui est la matière le plus souvent employée pour les plus anciens de ces petits monuments, jouit d'une conservation parfaite, il est, par contre, d'un travail difficile. C'est pour cette raison qu'on donna la préférence au calcaire doux et friable de la roche du Mex. Ce dernier

n'offre pas de larges surfaces polies homogènes, sans trous ; on commençait d'abord à travailler la pierre *grosso modo* ; puis on la recouvrait d'une couche de stuc, qu'on modelait ensuite plus soigneusement et qu'on décorait au moyen de la peinture. Les traces en sont fréquentes sur nos bas-reliefs. Sur les plus anciens de nos bas-reliefs funéraires alexandrins, l'influence attique est de toute évidence. Le n° 27 exposé plus loin dans la salle 16 doit avoir été sculpté ou à Athènes, ou à Alexandrie vers la fin du IV^me^ siècle par un artiste venu d'Athènes. Néanmoins, nous possédons des pièces qui se distinguent des bas-reliefs attiques par une finesse d'expression et une liberté de mouvement remarquable (v. n° 83^b^). Mais cette originalité ne dura guère, et le type de deux individus qui se serrent la main devint bientôt banal ; on en trouve également qui représentent un seul individu debout, et d'autres, surtout à l'époque romaine, qui représentent plusieurs personnages couchés sur un lit (*κλίνη*) prenant leur repas.

Sur d'autres bas-reliefs, l'influence de l'art indigène est claire (salle 11).

83 ^b^. Ce bas-relief, qui est fissuré et dont la surface est très détériorée, est un des monuments funéraires de l'antiquité les plus expressifs et les plus touchants. Sur un lit (*κλίνη*) avec chevet, coussins et drap, on voit une femme assise, vêtue du chiton et du manteau ; les pieds sont posés sur un tabouret. Elle est mourante, mais tâche de soulever la moitié supérieure de son corps comme pour respirer encore. Elle appuie le bras gauche sur l'épaule d'une petite fille qui s'efforce de se tenir droite et solide afin de la soutenir. Le bras droit de la mourante contourne le dos d'une fille plus grande que la première, et dont la moitié inférieure du corps est cachée par les genoux de sa mère. Cette jeune fille embrasse le cou de sa mère et fait un effort délicat et en même temps énergique pour l'attirer à elle, afin de l'empêcher de s'abandonner complètement. On le voit, c'est un tableau plein de sentiment, de vérité et d'expression (voir le n° 82^b^ pareil et peut-être plus ancien, mais plus détérioré et d'une exécution moins heureuse ; le n° 108 est probablement faux). Calcaire du Mex. Prov. Alexandrie (Hadra).

84 ^b^. Une jeune femme vêtue du chiton, assise sur un siège, regarde à gauche. Elle est en train de sortir une ornementation d'une boîte qu'une servante lui présente. Traces de coloration ; le vêtement de la servante devait être peint en bleu. Calcaire du Mex. Prov. Hadra.

87 ^b^. En forme de naïskos. Conservation parfaite (fig. 38). Sur un

siège où se trouve un coussin, est assise une femme drapée du chiton avec le manteau. La position du corps se détache en profil, mais la figure se présente presque totalement de face. Le bras droit, dont le coude est posé sur le genou, sert d'appui à la tête qui est légèrement inclinée en avant sur le dos de la main. Une servante, debout derrière sa maîtresse, agite un éventail au-dessus de sa tête. La position de cette servante, qui est fréquente sur les bas-reliefs alexandrins, ne se rencontre jamais sur les bas-reliefs attiques. Calcaire nummulitique. Prov. Hadra.

Fig. 38.

Fig. 39.

88 [b]. Stèle avec fronton (fig. 39). Une dame drapée du chiton et du manteau qui remonte jusque sur la tête, est assise sur une chaise très simple ; elle tend le bras droit à une autre dame debout, qui est drapée du chiton avec une haute ceinture et un manteau. Au bas de la scène se trouve gravée l'inscription : *Ἰσιδώρα Ἀρτεμισία, Πισιδίσσαι.* Ces deux femmes Isidora et Artémise sont originaires de la Pisidie.

A remarquer la finesse du dessin, la mollesse des lignes, le

peu de profondeur des plans. Dans les deux figures, la chevelure adhère au front ; elle recouvre les oreilles et tombe en nœuds derrière la nuque; la tête est élégante et petite, le buste léger, les jambes qui sont longues et légèrement écartées sont recouvertes d'un amas d'étoffes considérable. Calcaire nummulitique. Prov. Hadra.

Nous nous bornerons à signaler les numéros :

92[b], qui représente un jeune homme assis sur un tronçon de colonne sur lequel il a jeté son manteau (une autre figure devait probablement lui faire face).

150[b], un enfant debout, tenant une oie sous le bras gauche, se penche vers un petit chien.

91[b], deux femmes debout, en face l'une de l'autre, se serrant la main.

97[b], un homme âgé assis sur une chaise, sur le dos de laquelle il appuie le bras gauche ; le bras droit est abandonné le long d'un gourdin. Les traits du visage sont maigres, le nez aquilin, la barbe pointue. Il regarde au loin devant lui. Portrait plein de caractère et riche d'une expression obtenue avec peu de lignes.

96[b], stèle du soldat Lycomedes. Elle est intéressante par la forme de son fronton.

Les stèles peintes réunies dans cette salle, vu leur état de conservation, n'ont d'intérêt réel que pour les savants. Voir plus loin (salle 17, 20 et 21) la belle collection provenant des nécropoles de Chatby, d'Ibrahimieh, de Hadra.

317. Belle épitaphe d'un sentiment aussi délicat qu'exquis :

Οὐκέτι δὴ μάτηρ σε Φιλόξενε δέξατο χερσίν
σὰν ἐρατὰν χροιΐως ἀμφιβαλοῦσα δέρην
οὐδὲ μετ' αἰθέων ἀν' ἀγάκλυτον ἤλυθες ἄστυ
γυμνασίου σκιερῶι γηθόσυνος θαπέδωι·
ἀλλά σον ὄστεα πηγὰ πατὴρ θέτο τεῖδε κομίσσας,
Καῦνος ἐπεὶ μαλερῶι σάρκας ἔδευσε πυρί.

« *Ta mère, ô Philoxène, ne t'a plus reçu dans ses bras, tenant embrassé, après une longue absence, ton visage aimé. Tu n'es plus rentré avec tes jeunes compagnons dans la cité illustre pour être heureux dans l'intérieur ombreux du gymnase. Mais ton père, ayant apporté tes ossements robustes, les a déposés ici après que Kaunos eut consumé tes chairs dans un feu violent* ».

Le jeune homme dont le père pleure la mort et dont il a porté les cendres de Kaunos à Alexandrie, servait probablement dans la flotte des Ptolémées, dont Kaunos était une station.

318. Autre inscription métrique d'époque romaine découverte à Gabbari placée dans un cénotaphe au-dessous du portrait de l'orfèvre Konobus qui, à l'âge de 26 ans et demi, était mort loin de sa ville natale, en Italie où il était depuis onze mois.
319. Autre épithaphe métrique assez belle, provenant de Sakkara.

Les bas-reliefs romains qui sont généralement travaillés dans la technique « en creux », représentent le *repas funéraire*, c'est-à-dire le mort, de face, couché sur la *κλίνη* avec une tasse dans la main droite ; devant lui, se trouve une table avec de la viande, du pain et une amphore ; dans un coin, un animal sacré, chacal, faucon, etc. (voir 317[b] ; 330[b] ; 272[b] ; 371[b]). D'autres représentent le mort, vu de face debout (voir 252[b] ; 247[b] ; 322[b] ; 255[b]).

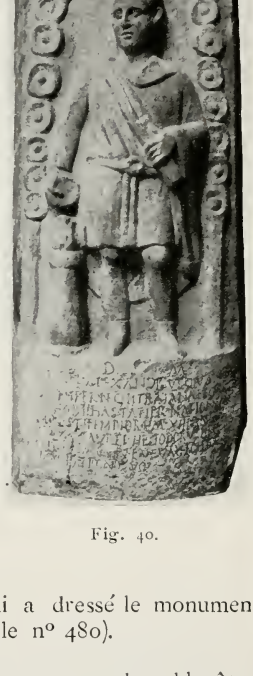


Fig. 40.

Les inscriptions funéraires d'époque romaine, soit latines, soit grecques, sont en général plus riches en détail que les inscriptions ptolémaïques.

Le n° 371[b] se réfère à un certain Sarapion, mort à l'âge de 70 ans, l'an 4 de l'empereur (le nom de l'empereur n'est malheureusement jamais indiqué). Ce Sarapion a été président des deux gymnases de Nikiou ; il fut bon père, bon mari, bon ami, joyeux, vertueux et exempt de tout chagrin.

Les inscriptions latines appartiennent presque toutes à des soldats et donnent les indications suivantes : D. M. (Dis Manibus sacrum) ; le nom du défunt, la période pendant laquelle il a servi dans l'armée, les fonctions qu'il y a remplies, le nom de celui qui a dressé le monument (v. au centre de la paroi sur un socle le n° 480).

480 (fig. 40). Sur un tronc de colonne en marbre bleuâtre, spécialement travaillé sur une partie de sa surface verticale, est représenté en haut relief le soldat romain Aurèle Alexandre, d'origine macédonienne, mort à 31 ans après 13 ans de service. Le monument lui a été érigé par Aurèle Héliodore, son affranchi et son héritier. De la main droite il soutient une

patère à libation, de la main gauche un *volumen*. L'image est flanquée de deux enseignes militaires : deux lances décorées de sept boucliers ronds et surmontées d'une main ouverte.

Fig. 41.

252 (fig. 41). Dalle funéraire en marbre qui décorait la tombe du soldat de la deuxième légion *Aurelius Sabius*, syrien, mort à l'âge de 35 ans.

PAPYRUS.

On appelle papyrus tout document écrit sur des feuilles préparées avec la plante qui porte ce nom. Ce qui distingue les différentes catégories de papyrus, c'est la langue employée, le genre d'écriture, l'époque ou le contenu. De telle sorte que nous avons des papyrus littéraires, judiciaires, magiques, les papyrus grecs ou latins, les papyrus hiératiques, funéraires, démotiques, les papyrus ptolémaïques, romains, byzantins, coptes, etc. Pour

préparer la feuille servant à l'écriture on prenait la tige de la plante, dont on enlevait l'écorce extérieure, et dont on ne gardait que la moelle qu'on sectionnait en longueur ; on formait ainsi une première couche. Au-dessus et au travers de celle-ci on plaçait une autre couche. Ces deux couches n'étaient pas croisées à la façon d'un tissu, mais simplement superposées; on les mouillait avec un liquide dont nous ignorons la nature et, après les avoir pressées de façon à les faire adhérer intimement, on les laissait sécher. Les papyrus étaient alors prêts à recevoir les signes qu'on allait y écrire au moyen d'une petite baguette pointue ; la pointe était quelquefois unie, quelquefois coupée en deux moitiés. L'encre était généralement à base de fer ou de suie mêlée avec de la gomme et de l'eau. On pouvait coller plusieurs feuilles bout à bout et avoir ainsi des papyrus longs d'un, de deux mètres, dont on faisait un rouleau. Lorsque celui-ci avait été couvert d'écriture, on le déposait soit dans les archives privées ou publiques, soit dans une bibliothèque.

Les papyrus, qui ne se sont pas bien conservés dans les ruines des villes anciennes du Delta, à cause de l'humidité du sol, sont, par contre, nombreux dans les *Kimân* et les nécropoles du Fayoum et de la Moyenne et de la Haute-Egypte (1). Le *Kôm* (pluriel *Kimân*) mot arabe qui signifie une petite colline, est formé soit des ruines des maisons de la ville ancienne, soit d'immondices ou de détritus de toutes sortes. Etant donné, d'une part, les conditions favorables de sécheresse et, de l'autre, la protection contre toute substance détériorante, le Kôm a conservé intacts tous les morceaux de papyrus qu'on y avait jetés ou déposés. Il est probable qu'on jetait au dépotoir, non seulement les papyrus déchirés ou inutiles, mais même des archives entières qui avaient perdu tout intérêt pour les générations postérieures. D'ailleurs, dans des maisons abandonnées, on a retrouvé des lots considérables de papyrus qui y étaient restés cachés jusqu'à nos jours. Dans le Kôm, on ne trouve généralement pas une grande quantité de papyrus antérieurs à l'époque romaine.

Des papyrus ptolémaïques ont été recueillis assez souvent dans les ruines de maisons remontant à l'époque des Lagides (mais presque jamais dans les Kimâns formés d'immondices et de détritus). Cela s'explique par le fait que les papyrus des époques précédentes devaient se trouver dans les couches plus basses du Kôm

(1) Dans le Delta la seule ville de Mendès (environs de Mansoura) a donné des papyrus, mais carbonisés. En dehors de l'Egypte le seul endroit qui ait fourni des papyrus est Herculanum. Dans les ruines d'une villa suburbaine à Herculanum (près de Naples) on a découvert entre 1752-1754 des papyrus carbonisés en grande quantité, appartenant à la Bibliothèque d'un philosophe épicurien ; ils sont tous conservés au Musée de Naples.

envahies par l'humidité et que, d'autre part, à l'époque romaine peut-être, on a employé pour les besoins de l'agriculture l'excellent engrais résultant de la décomposition des matières végétales déposées dans le Kôm. On trouve les papyrus de l'âge ptolémaïque, et aussi des débuts de l'époque impériale, dans les nécropoles des époques respectives, où sont ensevelis soit des êtres humains, soit des animaux sacrés (crocodiles, chats, chiens, etc.). On avait, en effet, l'habitude de couvrir la momie d'un carton fait de toile, de plâtre et de vieux papyrus. On déposait aussi des papyrus à côté des cadavres.

Pour ne parler que des papyrus grecs (les papyrus latins sont jusqu'à présent très rares) il est bien évident que la découverte de nouveaux papyrus est d'importance primordiale pour la science. Non seulement ces recherches ont souvent restitué à l'admiration du monde intellectuel de magnifiques morceaux littéraires qu'on croyait à jamais perdus, mais elles ont mis en lumière une série incomparable de documents pour servir à l'histoire de la vie privée et publique de l'Egypte, tant ptolémaïque que romaine. Et personne n'ignore la part et l'influence que l'Egypte de cette époque a eues dans l'histoire générale de la civilisation. Les sciences auxquelles la papyrologie apporte spécialement une aide puissante sont la *philologie*, l'*histoire de l'antiquité*, l'*histoire du droit*, la *théologie*. Pour la connaissance de l'ancienne Alexandrie, les papyrus n'avaient pas fourni une contribution appréciable jusqu'à ces dernières années ; mais actuellement les papyrus d'Abousir-el-Melek au Musée de Berlin (contrats, lettres etc.), et les papyrus du séminaire philologique de Halle (extraits de lois et décrets alexandrins) constituent une source inépuisable de précieux renseignements sur la topographie, ainsi que sur la vie publique et privée des Alexandrins à l'époque ptolémaïque et à l'époque d'Auguste [1].

Le premier papyrus grec d'Egypte parvenu en Europe est celui qui fut acheté en 1778 par un marchand et qui passa ensuite en possession du cardinal Borgia ; il fut édité en 1778 par Nicolas Schow. Dans le cours du XIX^me^ siècle plusieurs papyrus parvinrent aux Musées d'Europe ; ils provenaient de trouvailles fortuites faites par les fellahin. C'est de 1889-90 seulement que datent les fouilles méthodiques, entreprises par des savants en vue de rechercher ces précieux documents. Les expéditions plus importantes, dont quelques-unes travaillent encore, ont été l'anglaise (Flinders Petrie, et surtout Grenfell et Hunt

(1) D'autres papyrus analogues, du IIme siècle ap. J.-Ch., provenant de Batn-Hérit (Fayoum) seront publiés prochainement. Voir Schubart W. dans *Amtliche Berichte aus den Königl. Kunstsamml.*, Berlin, novemb. 1913, p. 55 sq.

qui ont fait des découvertes célèbres à Oxyrhynkos-Behnesa, Haute Egypte), la française (Jouguet et Lefebvre), l'allemande (Schäfer, Wilcken, Rubensohn, Zucker, Schubart), l'italienne (Schiaparelli, Viteili, Breccia, Pistelli). A côté de ces recherches systématiques ont continué les trouvailles fortuites et les fouilles clandestines des indigènes, de telle sorte que beaucoup de papyrus ont passé entre 1890-1910 dans le commerce, pour être dispersés ensuite aux quatre coins du monde. Toute Faculté philologique de quelque importance possède aujourd'hui quelques papyrus ; les collections privées sont également nombreuses: les plus importantes de toutes parmi ces dernières sont celle de l'Archiduc Rainier (Vienne) et celle de Lady Amherst (achetée par P. Morgan).

Notre collection, formée surtout de papyrus grecs, allant de l'époque ptolémaïque à l'époque byzantine (III^{me} siècle av. J.-Ch., VI-VII^{me} siècle après) et de papyrus coptes, n'est pas riche en comparaison des splendides collections de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la France, de l'Italie, de la Suisse, de l'Amérique ; mais notre Musée possède néanmoins quelques pièces de premier ordre. Cette collection provient soit d'achats, soit d'envois de la Direction Générale du Service des antiquités, soit encore de dons de Maître Glymenopoulo et de M. Adolphe Cattaoui, lequel, entre autres, a cédé au Musée d'Alexandrie un célèbre papyrus judiciaire.

Vitrine N. n^{os} 1-3. *Homère.* Fragments de l'Iliade. 4. *Scholia* homériques. 5. *Callimaque*, Fragments de l'hymne IV à Délos.

v. 84. *νύμφαι] μὲν χαίρ̣[ουσιν ὅτε δρ̣ύας ὄμβρ̣ος ἀέξει*
νύμφαι δ'α]ὖ κλαίουσιν ὅτε δρ̣υσὶν [οὐκ ἔτι φύλλα.
Τοῖς μὲν]ἔτ' Ἀπολλων ὑποκόλπιος [αἰνὰ χολώθη,
φθέγξατ]ο δ'οὐκ ἀτέλεστον ἀπειλήσα[ς ἔπι Θήβῃ,
Θήβη, τίπ]τε τάλαινα τὸν αὐτίκα πότ[μον ἐλέγχεις;
μή πω, μή] μ'ἀέκοντα βιάζεο μαντεύεσθαι.
Οὔπω μοι] Πυθῶνι μένει τρ̣ιπο[δήιος ἕδρ̣η
οὐδέ τι π]ω(?) τέθνηκεν ὄφις μέγας, [ἀλλ'ἔτι κεῖνο
θηρ̣ίον αἰ]νογένε[ι]ον ἀπὸ Πλ[ε]ιστ[οῖο παρ̣έρ̣πον
Παρ̣νησ]ὸν νιφόεντα περ̣ιστέφ[ει ἐννέα κύκλοις.
ἀλλ'ἔμπες ἐ]ρ̣έω τι τομώτερ̣ον ἢ ἀ[πὸ δάφνης

6. *Isocrate*, §§ 37, 38, 39 du *Panégyrique*.

Dans la même vitrine, d'autres fragments classiques. Parmi les papyrus ptolémaïques non littéraires, voir n° 14. *Requête d'un prisonnier au roi.* 15. *Plainte contre le comarque Pakyvis.* 18. *Déclaration de biens et de personnes.* 22. *Lettre d'un certain Diogène à Apollonios pour affaires privées.*

Dans la vitrine M, quelques lettres adressées au roi, etc.

Au-dessus des vitrines M-N. : *Papyrus judiciaire Cattaoui*, long. o m. 80, haut. o m. 22 ; il est écrit sur les deux faces. C'est le plus considérable parmi les papyrus non littéraires d'époque romaine. Le commencement de ce papyrus se trouve au Musée de Berlin. Il contient 7 protocoles judiciaires écrits de la même main et se référant à des questions relatives au mariage de soldats romains.

1° Col. I, 1-4. Protocole du *praefectus Aegypti* M. Rutilius Lupus dans une question qu'on ne peut pas déterminer (114-117 ap. J.-Ch.). — 2° Col. I, 5-13. Protocole du même *praefectus* (5 janvier 117) se référant à des « plaintes pour dots » soulevées par des femmes de soldats. — 3° Col. I, 14-III, 10. Protocole d'un ἀρχιδικαστής (haut fonctionnaire judiciaire) en sa qualité de délégué du *praef. Aeg. M. Petronius Mamertinus* (25 février 134). Même objet que le précédent. — 4° Col. III, 11-12. Plainte préjudicielle d'un soldat, citoyen romain, se référant au « status familiæ » de son fils, « fils de soldats » (24 octobre 114). — 5° Col. IV, 1-15. Demande d'une citoyenne d'Alexandrie pour faire exempter de l'impôt la succession de son fils, *hæres testamentarius* d'un soldat romain (4 juin 115). — 6° Col. IV, 16-V, 26. Demande préjudicielle d'un soldat, *civis alexandrinus*, se référant au *status civitatis* de son fils (26 août 142). — 7° Col. VI. Procès causé par des délations contre la femme d'un soldat : *bona vacantia*. — Le *verso* du papyrus contient la pétition d'un soldat qui, se basant sur plusieurs documents, nous trace l'histoire assez compliquée d'un procès.

BIBLIOGRAPHIE. — Botti, *Riv. Egiz.*, VII, p. 529 suiv.; Scialoia, *Bull. dell'Ist. di diritto romano*, VIII, 1895, p. 155 suiv. ; *Mélanges Revillout*, p. 353 suiv. ; Botti, *Bull. Soc. Arch.*, 4, (1902), p. 108-118 ; Grenfell, Hunt et P. Meyer, *Arch. für Papyrusforschung*, 3, p. 55-105.

80. *Contrat de location*, dans le village de Niloupolis. Le 12 septembre 65 ap. J.-Ch. deux *lesones* de la déesse Isis Nephremmis donnent en location, jusqu'au 2 septembre de l'an 66, l'Isieion de Nephremmis à un certain Petesouchos, au prix de 500 drachmes d'argent, payables par acomptes mensuels.

BIBLIOGRAPHIE. — Vitelli G., *Mélanges Chatelain*, p. 288 suiv.

Parmi les autres papyrus, il y a des lettres privées (nos 60, 82, 90, etc.), des contrats (nos 79, 88, 96, etc. no 79 vente d'un chameau); le no 113 est une requête de certains fermiers de Soknopaiou Nêsos (Fayoum) au *stratège* du nome Arsinoïte pour se plaindre contre un agresseur et ses quatre frères qui ont voulu

les empêcher de faire les semailles et s'approprier leurs champs. Le n° 119 est un *papyrus magique*, contenant des formules d'invocation au bon génie Nilus, au grand esprit Sabaoth, pour avoir toutes sortes de bonnes fortunes. Le n° 122 est la demande, *libellus*, d'une attestation d'avoir sacrifié aux dieux, présentée, pendant la persécution de Dèce, par une dame Aurelia, prêtresse du dieu Petesouchos, à la commission préposée aux sacrifices.

Dans la Vitrine O. *Tablettes en bois* à l'usage d'écoliers ; sur celle qui porte le n° 1 sont écrits des vers d'Homère.

Monuments divers au centre de la salle.

352[b]. *Scarabée colossal* provenant du terrain de la Colonne dite de Pompée. Inscription hiéroglyphique pour le dieu Khopri (XIX[me] dynastie). Granit rouge. Long. 0 m. 90, haut. 0 m. 60.

351[b]. *Sphinx* assez remarquable comme travail, malheureusement acéphale. Il porte gravé sur la poitrine et entre les pattes de devant le cartouche d'Har-em-heb (XVIII[me] dynastie). Découvert aux environs de la colonne dite de Pompée. La tête avait été cassée intentionnellement en mille petits morceaux.

351. *Dieu Apis* trouvé en morceaux (1895) à l'ouest de la colonne dite de Pompée et restauré en 1898 par le sculpteur Marcucci. Ce monument appartient indubitablement à l'époque de l'empereur Hadrien, ainsi que l'indique une inscription fragmentaire trouvée avec la statue brisée du taureau et qui devait faire partie du pilier placé comme soutien sous le ventre de l'animal. C'est un monument des plus dignes d'attention. Granit noir Haut. 1 m. 80 (fig. 23, pag. 99).

350. *Sphinx femelle.* Cette statue est travaillée avec une liberté qui n'était pas coutumière à l'époque préalexandrine. Elle incline la tête de côté et croise les pattes de devant. Calcaire jaunâtre. Prov. Alexandrie (Sérapeum) (fig. 42).

SALLE 7.

Une partie des monuments qui sont exposés dans cette salle provient des fouilles exécutées dans les environs d'Aboukir en 1891 par S. E. Daninos Pacha ; il y découvrit des ruines qu'il a identifiées comme étant celles du sanctuaire de Ménouthis. Ces

Fig. 42.

monuments n'ont probablement pas été exécutés pour l'endroit où ils ont été découverts, mais ils y ont été transportés d'Héliopolis ou de Saïs.

1. *Statue colossale* (hauteur, 2 m. 82) d'un Pharaon du Moyen Empire (de la dynastie étrangère des Hyksos) usurpée par Ramsès II. A droite, on voit gravé le portrait de la princesse Hout-Ma-Ra, fille de Ramsès II, celle qui, selon la tradition, aurait sauvé des eaux Moïse enfant.

3 et 5. *Deux sphinx* acéphales, le premier au nom d'Amenemhat IV, le deuxième au nom d'un Pharaon de la XII^me^ dynastie et usurpé également par Ramsès II. Grès rougeâtre. Long. 1 m. 87, haut. 1 m. 40.

4. *Tête de Pharaon.* Prov. Aboukir.

18. Buste d'une statue de *Ramsès II.* Granit rouge. Près de ce buste sont exposées des photographies du champ des fouilles (avec le monument en place), ainsi que du groupe colossal en granit de Ramsès II et de sa fille, actuellement dans la cour du Musée. Prov. Aboukir.

2. Acte d'adoration au dieu Horus, et 6, fragment d'une statue de Ramsès VIII, proviennent d'Alexandrie.

Fig. 43.

Vitr. B. n° 13. *Buste de roi saïte.* Travail de l'école de Memphis, caractérisé par une exécution fine et molle. Granit noirâtre (fig. 43). 14. *Belle tête de jeune Pharaon.*

Socles 17-19: *Deux couvercles de sarcophages* en bois peint.

Vitrine C. *Deux statues* incomplètes du même personnage, *Psherephtah*, haut fonctionnaire à la cour des Ptolémées ; il était « scribe de son roi, vérificateur du trésor, chef du secret de la maison de Phtah, du Rasatit, du Sérapeum de Rhakotis, et de la maison funéraire d'Anubis sur sa montagne, chef de la garde-robe royale, etc. ». Calcaire jaune. Prov. Alexandrie (Sérapeum).

SALLE 8.

Superbe *chapiteau hathorique* en basalte noir. Ce type de chapiteau (v. temple de Dendera), devint à la mode sous les Ptolémées et fut fréquemment employé dans les constructions de cette époque. Celui-ci a été trouvé isolé, à Alexandrie, au sud de la Porte Rosette.

1, 2, 4, 5. *Sarcophages anthropoïdes* en calcaire nummulitique, trouvés dans une nécropole de la province de Kéneh.

3. *Bas-relief funéraire* (il formait le linteau d'une porte) remarquable par la finesse de son dessin et la vivacité de l'expression des personnages. Il faisait partie de la décoration d'un tombeau héliopolitain [1] (fig. 44). Le Pharaon Zanoufir, fils d'Onkhoupsammatik, né de la dame Noubêiti, est assis à gauche sur son trône. Un énorme bouquet de lotus se dresse en terre derrière lui ; un second bouquet est planté devant lui ; une grue perchée sur la plus haute fleur tient dans son bec un lotus épanoui ; et deux canards d'espèces différentes, un bouton de lotus au bec, sont liés par les ailes au nœud qui serre le bouquet. Au-delà trois scènes de réjouissances sont figurées, qui sont séparées l'une de l'autre par deux bouquets analogues à celui de l'extrême gauche. Dans le premier un rhapsode chante en s'accompagnant d'un trigone. C'est un homme âgé, comme le prouvent les rides de la face et les plis de la nuque. Il est assis sur un tabouret ; il a la tête rase et les pieds chaussés de sandales courtes, relevées légèrement à la pointe ; il est drapé dans un grand pallium plissé, dont l'extrémité lui flotte sur l'épaule et laisse libre le mouvement des bras. Trois musiciennes sont debout derrière lui. La première accompagne le chant de la voix humaine et de la harpe sur un

(1) Ce beau relief a été étudié dans ses détails et en rapport avec d'autres bas-reliefs du même style par G. Maspero, *Musée égyptien*, II, 2, p. 84 suiv., auquel j'en emprunte la description.

tambour oblong en forme de tonneau, qui lui pend au cou par une courroie : elle est habillée du sarrau frangé dont les bretelles sont liées au-dessus du sein et du grand pallium plissé qui l'enveloppe entière : elle est coiffée de la perruque courte à petites frisures, qui dégage la tête; un ruban, dont l'extrémité tombe sur la nuque en formant boucle, serre sur le front un lotus épanoui. Les deux autres femmes frappent dans leurs mains pour accentuer le rythme. Dans la seconde scène un personnage nommé Khaemmoufir, prépare à boire pour le défunt. Il a la tête rase et les pieds chaussés de sandales à frein revenant sur la cheville ; il porte le pallium. La dernière scène est une scène de danse. Deux danseuses, nues en appa-

Fig. 44.

rence, dessinent un mouvement en s'accompagnant, la première sur une lyre, la seconde sur la guitare. Derrière les danseuses, un dernier bouquet se dresse, sur lequel une petite grue est perchée. — Prov. Héliopolis. Don de S. E. Tigrane Pacha.

Caisse C. *Momie* provenant d'une nécropole de la Haute-Egypte, endommagée pendant le transport par des bateliers à la recherche de trésors.

Caisse E. *Momie de la XXVI^me^ dynastie*, dans son cercueil de sycomore. Le cercueil extérieur n'est pas décoré. Le cartonnage qui enveloppe la momie est peint sur toute sa surface. Le masque de la momie est peint en couleur rose, la perruque en noir. Sur le sommet de la poitrine. la déesse Neith

de profil tournée vers la droite portant le signe de la vie. Des épaules de la momie descend un large et riche collier. Le reste du corps est divisé en six zones horizontales; et dans chacune de celles-ci sur un fond jaune-or sont peintes des scènes du rituel funéraire. Les couleurs prédominantes sont le vert (pour les chairs), le noir (pour les vêtements).

Caisse B (387). *Cercueil extérieur de momie*, provenant de la deuxième trouvaille de Deir-el-Bahari en 1891 (v. MASPERO, *Guide du Musée du Caire*). La surface intérieure a le fond rouge; les figures sont peintes en jaune, en vert et en blanc. Sur les parois verticales, du côté de la tête, un serpent ailé, les ailes déployées, et le signe de la déesse Neith sur la poitrine; aux côtés, six génies debout auprès d'un autel surmonté d'un vase à libation. Dans la surface horizontale, du côté de la tête, un serpent, le corps replié plusieurs fois sur lui-même, serrant dans ses replis le signe de la vie. Au-dessous, la déesse Neith, debout, de profil tournée vers la droite; à gauche elle est flanquée de signes hiéroglyphiques; à droite un serpent enroulé autour d'une plante de lotus; plus bas, sur une base, est l'âme sous forme d'oiseau. Dans la zône inférieure une divinité assise, de profil, tournée vers la droite, portant la plume, signe de la vérité. Partie extérieure (à gauche du visiteur). La montagne de l'Occident. En haut la déesse Nout embrasse le disque du soleil; au centre du disque est le scarabée vénéré de Khepra: suivent (à droite) trois rangées de chacals, cynocéphales et éperviers adorant le soleil. La scène suivante a pour point central la momie qui est placée debout vers l'extrémité droite de la caisse, de profil tournée vers la gauche; douze personnes, des pleureuses, des prêtres habillés de la peau de panthère, s'inclinent vers la momie et lui font des offrandes. La momie est placée à l'entrée du tombeau, un édifice rectangulaire surmonté d'une petite pyramide. (A droite du visiteur). La montagne de l'Occident, la déesse du nord à l'œil d'Horus; la déesse Hathor sous forme de vache blanche tachetée de noir, descend de la montagne. Le fils du défunt, suivi d'une femme habillée en noir (la veuve), fait de nombreuses offrandes à la divinité (des vases, une oie, des pains, des gâteaux, des fruits). Une barque flotte sur le Nil; elle transporte le défunt et sa mère. La barque est remorquée; un pilote debout près de la proue dirige la manœuvre et tient les câbles auxquels sont attachés quatre chacals d'Anubis et trois éperviers à tête humaine. Au-dessous, une seconde barque à trois rameurs transporte les offrandes.

La caisse A (380) provient de la même trouvaille de Deir-el-

Bahari. Bien qu'en partie moins bien conservée que la précédente, elle est recouverte de belles peintures, en couleurs brillantes (fond jaune-or, la figure en vert, noir et rouge), qui représentent toute une série de scènes du rituel funéraire.

SALLE 9.

1. Fragment de la porte du tombeau d'un personnage de l'Ancien Empire.
2. Le *dieu Horus* l'aîné sous la forme d'épervier dans un naos. Il porte sur la tête la double couronne de la Haute et de la Basse Egypte. Le naos a une double frise formée par un double épistylium, décoré du disque solaire entre deux uraeus. La corniche est surmontée d'une rangée d'uraeus. Prov. Denderah.
5. Fragment d'une statuette de *scribe assis*.
7. *Chapiteau à tête d'Hathor* (cfr. salle 7, n° 6). Don de M. L. Avierino. Prov. Alexandrie (probablement).
9. *Statue de la déesse Sekhet*, à tête de lionne, trouvée dans les fondations de la maison Mavridis, rue Cherif-Pacha (XVIII^me^ dynastie). Basalte noir. Haut. 1 m. 52.
14. Basalte noir. Haut. 0 m. 45. *Buste du roi Psammétik II.* Sur la poitrine, suspendue au cou en guise d'amulette, la déesse Neith, ayant sur la tête la plume, symbole de la vérité. Prov. Alexandrie, Port-Est.
16. *Buste de prêtre égyptien.* Les yeux en ivoire et ébène sont rapportés.
21. Fragment d'*obélisque du roi Séti I^er^* trouvé à Alexandrie (quartier Labbane), où il doit avoir été transporté d'Héliopolis. En effet le roi Séti est représenté faisant des dévotions au roi Atoun.
27. *Statue assise, acéphale, de Ramsès II*, trouvée sur le plateau de la colonne dite de Pompée. Granit rose. Haut. 1 m. 09. Bon travail.
30. *Stèle cintrée.* Le serpent Agathodémon, de profil tourné vers la gauche, ayant la double couronne royale, se dresse sur sa queue enroulée, entre deux éperviers couronnés et un troisième aux ailes éployées.
31. *Stèle funéraire peinte.* Bas-relief représentant une scène d'offrandes à l'occasion d'un enterrement (Moyen Empire).
34. Calcaire jaune. Haut. 0 m. 30, long. 0 m. 23. *Stèle cintrée.* Le dieu Osiris assis entre Isis et Nephtys, debout. En bas, inscription démotique.

36-37. Planches de cercueil sur lesquelles on a dessiné des génies funéraires.

38. Albâtre. Base d'une colonne du palais du roi Ramsès III dans la ville d'Onion.

39. Calcaire jaune. Long. 0 m. 30, haut. 0 m. 22. *Table d'offrande* au dieu crocodile (Petesouchos) richement décorée. Le dieu est représenté en relief dans un bassin d'une forme rectangulaire, au fond duquel les desservants descendaient par deux escaliers. Le bassin communique par un canal avec un autre bassin carré, plus profond. La bordure supérieure est richement décorée par une *graeca*, par des rosettes et par des scarabées en relief.

Au milieu de la salle. Sur une sorte de caisse en bois sculpté, est déposé un brancard pareillement en bois, qui devait servir aux processions du dieu Petesouchos ou Pnéphérôs (dieu crocodile) (fig. 45) adoré à Théadelphie. Sur le brancard, une momie de crocodile. Caisse et brancard ont été découverts dans le temple de Théadelphie (Batn Hérit, Fayoum) qui remonte à la moitié du II^me^ siècle av. J.-Ch. Des photographies et une aquarelle accrochées à la paroi de la caisse faisant face à l'entrée, montrent ces objets tels qu'ils étaient au moment de la découverte dans le vestibule de la *cella* du temple, ainsi que des prêtres portant le dieu en procession. Au centre de la paroi du fond de la salle est déposée la grande porte en bois du pylône extérieur du temple. Elle est très solide, et presque intacte. Une inscription grecque gravée sur la face extérieure rappelle que le pylône et la porte ont été érigés par Agathodore, fils d'Agathodore, Alexandrin, inscrit dans la deuxième hipparchie, en l'honneur du roi Ptolémée (Evergète II), de sa sœur (et femme) Cléopâtre, et de sa femme (et nièce) Cléopâtre, l'an 137 av. J.-Ch. A côté sont exposées des photographies du pylône en pierre calcaire, flanqué de deux lions, ainsi que de la cour, de la *cella* et de l'autel. D'autres monuments provenant de ces fouilles sont dans cette même salle (ils portent tous un petit écriteau explicatif). Nous avons transporté et nous allons reconstruire dans la cour du Musée le pylône et l'autel de ce temple si intéressant.

Fig. 45.

SALLE 10.

Cette salle a été dédiée à la mémoire de feu Sir John Antoniadis, parce que cet homme éclairé, donnant un exemple qui devrait être imité par d'autres concitoyens, a offert au Musée une grande partie des objets exposés dans cette salle, et d'autres encore. La salle Antoniadis contient une riche série de petits monuments pharaoniques ainsi que des bijoux de différentes époques : statuettes de dieux, objets du culte, ouschabtis, amulettes, canopes, vases en albâtre. Il y a également quelques momies et quelques cartonnages de momies.

A l'entrée de la Salle, Socle B. Calcaire jaune. Long. o m. 85, larg. m. 1. Prov. Samanoud. Belle *table d'offrande* du temps du roi Amenemhat de la XI^me^ dynastie. Elle est divisée en deux parties. Dans l'une il y a deux bassins rectangulaires, pourvus de petits canaux destinés à amener les résidus de la libation dans l'autre section de la table formée par un bassin à degrés. Ces bassins à degrés symbolisaient, d'après les conceptions religieuses des Egyptiens, l'Univers, c'est-à-dire la vie terrestre et celle d'outre-tombe.

Vitrine C. 3-25. Statuettes d'*Osiris* et *Osiris-Onnophris*. Il est représenté quelquefois debout, coiffé de l'uraeus, de la double couronne et de la plume, le fouet et le crochet en mains (n^os^ 3, 5, 7, 10, 15); d'autres fois, à ces symboles sont ajoutées les cornes qui indiquent la puissance du Nil (n° 4) ou le disque solaire (n° 13); d'autres fois encore, il est représenté sans le fouet ni le crochet (n° 16). Souvent, on lit en hiéroglyphes sur la base: « Osiris donne la vie pour toujours ». Osiris représenta d'abord le Nil inconstant et sauvage des époques primitives, puis le côté heureux de sa nature ayant prévalu à mesure que les riverains avaient appris à régler son cours, il n'avait pas tardé à se transformer en bienfaiteur de l'humanité. Il était aussi le seigneur de la terre en sa qualité de roi, et il avait appris aux hommes tous les métiers. D'ailleurs il ne tarda pas à devenir le protecteur des morts. Le lieu d'origine de son culte fut la ville de Busiris dans le Delta, mais il devint la divinité principale d'Abydos.

26-40. Le *taureau Apis*, coiffé de l'uraeus et du disque solaire. Le taureau Apis était l'image vivante de Phtah sur la terre.

On le gardait dans une des cours du temple de Phtah, à Memphis, où il rendait des oracles. Mort, il avait sa sépulture dans le Sérapeum. Il n'y avait jamais qu'un Apis à la fois, et le taureau n'était adoré comme Apis que lorsqu'il portait certaines marques sacrées, telles que taches noires sur le flanc, triangle au front, tache en forme de croissant sur le poitrail.

41-45. La *déesse Hathor*. Hathor, déesse de la montagne qui séparait la terre d'Egypte de l'autre monde, était représentée sous la forme d'une vache ou d'une femme à oreilles de vache. Elle était la déesse de la beauté, que les Grecs identifièrent avec leur Aphrodite.

46-60. Le *dieu Phtah*. Phtah, identifié avec Vulcain, était le dieu suprême de Memphis. On le représentait debout ou assis, tenant un sceptre des deux mains, à la figure fine et souriante. C'était lui qui avait donné leur forme à toutes les choses existantes. Les nos 60 bis et suiv. représentent Phtah Patèque, réapparition à la vie du soleil vainqueur des ténèbres.

61-68. Le *dieu Nofirtoum*. Nofirtoum était le fils de Bastit ou de Sekhet, et il paraît avoir incarné une des formes du soleil, ou plutôt la force solaire, l'ardeur que l'astre, à son lever, met à dissiper les éternels ennemis de son œuvre.

69-76. Le *dieu Noum* ou *Khnoum* (Knouph, Knoumis, Chnouphis, des Grecs). Il jouait à Eléphantine le même rôle qu'Ammon à Thèbes et que Phtah à Memphis, c'est-à-dire qu'il y représentait le dieu suprême, le dieu créateur et primordial; mais, sous le nom de Noum-Ra, il était la divinité se manifestant par le soleil. Il est représenté avec une tête de bélier.

77-106. Déesse *Thouéris* ou *Apet*, à tête d'hippopotame, aux mamelles pendantes. Quelquefois elle est léontocéphale. Elle personnifie l'espace dans lequel le soleil prend naissance, elle est la déesse mère et nourrice.

107-132. Figurines d'*Anoup* ou d'*Anubis*, à tête de loup ou de chien. Il est le dieu de l'embaumement et de l'ensevelissement (voir à Kôm-el-Chogafa la scène principale dans les bas-reliefs de la niche du fond), le dieu des morts.

133-179. Le dieu *Thot*, à tête d'ibis. Thot, identifié par les Grecs avec Hermès, était le dieu inventeur de l'écriture, le dieu pondérateur, intelligence directrice de l'Univers. A l'origine Thot est une divinité lunaire, mais il est en même temps le secrétaire des dieux, le juge céleste, le dieu de la sagesse et de la science. L'ibis et le singe cynocéphale lui étaient consacrés. Le centre principal de son culte était la ville de Schmoun, l'Hermoupolis Magna des Grecs, aujourd'hui Aschmunein (province d'Assiout).

Vitr. C. Dans le compartiment inférieur, une collection de poteries provenant des fouilles faites par Flinders Petrie à Tarkham. II^me^-III^me^ dynastie.

Vitr. D. 1. *Tête de momie.* La figure est en partie couverte d'un revêtement formé de bandelettes de toile. 2. Intéressante *tête de momie* gardant, en bon état de conservation, un masque en plâtre doré : ce masque est très intéressant parce qu'il moule tout à fait la figure du mort, et par conséquent nous montre tous les détails de sa physionomie. 3. Bois peint. *Vache accroupie*, de profil, tournée vers la droite ; l'intérieur est creux et l'ouverture carrée aménagée sous le cou communique avec un bassin rectangulaire que la vache tient entre les jambes de devant ; c'était une sorte de boîte d'offrande votive pour l'âme d'un fonctionnaire chargé du bétail d'Ammon, ainsi que le rapporte l'inscription hiéroglyphique gravée horizontalement sur le dos de la vache. Bon travail. 4. *Momie d'enfant*, dans son cartonnage peint et son masque doré. Cet enfant était fils d'un dignitaire appartenant à une famille sacerdotale. 5. *Momie d'un aigle* dans son revêtement de toile. 6. *Momie d'ibis.* Dans la surface supérieure du maillot qui l'enveloppe est appliquée, en relief, l'image de Thot assis, coupée dans une bande de toile.

Fig. 46.

Vitr. AA. Dans le rayon *b*. Deux beaux *scarabées ailés* en émail bleu-foncé ; trois *serpents uraeus* en bois doré.

1, 2, 3-10 (rayon *d*). La déesse *Sekhet* ou *Sechmet* (la puissante) quelquefois assise, quelquefois debout. Déesse personnifiant la force de la lumière solaire ; déesse guerrière lançant le feu contre l'ennemi. Le centre de son culte était Memphis. Elle est représentée avec un corps de femme et une tête de lionne, souvent surmontée du disque et du serpent uraeus.

Le n° 1, une très belle statuette en bronze (haut. 0 m. 24), représente Sekhet assise sur un trône, tenant dans la main gauche une fleur en or (fig. 46).

11-15 (rayon *g*). *Imhotep*. C'était une divinité solaire. Fils aîné de Phtah, enfanté par Nout.

16-31 (rayon *e*). Quinze statuettes de *Cynocéphales*, les unes en bronze, les autres en terre émaillée. C'était le singe consacré à Thot. Il est toujours représenté assis sur son arrière-train. Quelquefois sa tête est surmontée du disque solaire.

32-55 (rayons *f*, *i*, *l*). *Bast* (chatte, ou corps humain à tête de chatte). 51 (fig. 47). Petite chatte en bronze portant des boucles d'oreilles en or. 55 (fig. 48) (haut. 0 m. 23). Exemplaire en bronze bien conservé et d'un très bon travail. — *Bast*, forme atténuée de Sekhet, adorée à Bubastis, était la personnification de la chaleur bienfaisante. Quelquefois elle est considérée comme déesse de la guerre, mais elle se plait surtout à la musique et à la danse.

Fig. 47

56-89 (rayons *h*, *k*). *Horus* à tête d'épervier et éperviers sacrés d'Horus. Sans couronne, ou coiffé du disque solaire (58), ou plus souvent du *pschent* (double couronne de la Basse et de la Haute Egypte) (fig. 49). — Fils d'Isis et d'Osiris il représente le soleil; il ressuscite le soleil levant. L'idée de représenter le soleil comme un faucon volant dans le ciel est très ancienne.

90. Bronze, hauteur 0 m. 23. Le dieu *Râ* hiéracocéphale, coiffé du *pschent*, assis devant un obélisque. L'obélisque était la partie essentielle du temple de Râ et représentait la résidence du dieu (fig. 50).

91. Porcelaine, haut. 0 m. 11. Le dieu *Râ* hiéracocéphale, coiffé du *pschent*, debout, la main droite sur la poitrine, la main gauche le long du corps.

Fig. 48.

92 (rayon *k*). Bois peint et doré (voir aussi 92[a-b], rayon *l*). *Statue d'Osiris.* La base est souvent formée d'une boîte destinée à renfermer des papyrus funéraires.

93-107. *Petites boîtes en bronze* destinées à contenir des reliques de serpents, de crocodiles et d'autres animaux sacrés. L'animal, dont la boîte renfermait quelques restes, est sculpté sur la surface supérieure.

108 (rayon *k*). Terre cuite émaillée (fig. 51). Belle *ampoule lenticulaire* à vernis verdâtre, garnie de rangs de perles ou

Fig. 49.

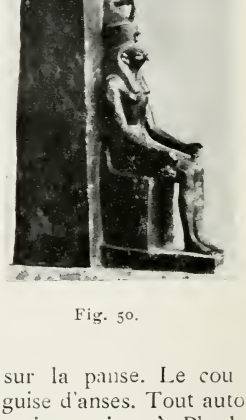


Fig. 50.

d'oves sur la tranche, d'un collier sur la panse. Le cou est flanqué de deux singes accroupis en guise d'anses. Tout autour, au bord de la panse, est gravée une invocation à Phtah et à Neith. On échangeait cette sorte de vase comme étrenne le jour de l'an.

109. Jolie petite statuette de *criophore* en émail bleu.

110. Feuille de dattier. *Panier* dans lequel on avait placé des fruits de doum et des œufs.

Vitr. DD. Collection de *vases en albâtre* provenant des fouilles faites à Sakkarah (Memphis). IV-VI[me] dynastie.

Vitr. E. Rayon supérieur. Bronzes. *Statuettes et bustes* de divinités diverses à classer (Osiris, Harpocrate, Mat, Bast).

1. Terre cuite. Le dieu *Hobs* debout. 2. Le même en porcelaine. 3. Bronze. Le dieu *Hor-shefi*. 4. Porcelaine. Quatre *génies typhoniens*, debout autour d'un cylindre surmonté d'un

scarabée. 5. Bronze (fig. 52). Beau *chacal* de profil à droite, couché sur le ventre, sur une fleur de lotus. 6-7. Bronze. *Ichneumons* sacrés. 8-10. Bronze. *Poissons sacrés.* 11-13. *Arpions* probablement symboliques dédiés à quelque divinité. 14. Pierre dure grisâtre. Fragment d'un *instrument de toilette*, dont il formait le manche: représente une négresse couchée horizontalement sur le ventre, les bras allongés en avant. 15. Porcelaine. *Phtah patèque* foulant à ses pieds deux crocodiles, la tête flanquée de deux faucons d'Horus, adossés à un pilier décoré par des images d'Isis, en relief, représentée debout, la tête ornée du disque solaire. 16-22. *Pectoraux-égides* d'Hathor, de Bast et d'autres divinités. 23. Bronze. *Barbare vaincu* (Cfr. Reinach, *Repertoire*, II, 424,7), le corps nu, la tête casquée, assis sur son talon gauche, le genou gauche appuyé au sol, la cuisse droite repliée en arrière sur la moitié inférieure de la jambe; les mains sont soulevées au-dessus de la tête pour soutenir un gros disque en bronze. 24. Joli petit *flacon* en émail bleu, le corps décoré d'une série d'images de divinités, en relief. 25. Pierre noire. *Sphinx* portant sur son dos une table d'offrande.

Fig. 51.

Dans le compartiment du centre de cette même vitrine, *Papyrus fragmentaires*, en partie hiératiques (412-416), en partie démotiques (417-422).

Dans le compartiment inférieur, collection de *poteries* provenant des fouilles faites par Flinders Petrie à Tarkham. II^me^ et III^me^ dynastie.

Vitr. F (v. aussi A. G. I. K.). *Couvercles extérieurs de caisses de momies.* Bois peints. Chacun de ces couvercles est rempli de scènes se référant au

Fig. 52.

voyage de la momie dans l'autre monde, ou à la protection que celle-ci reçoit de différentes divinités.

Nous nous bornerons à reproduire comme type la description des scènes représentées sur le cercueil F. C'est le couvercle du *cercueil de Chonsoumès*, prêtre d'Ammon à Thèbes, provenant de la trouvaille de Deir-el-Bahari en 1891. La momie de Chonsoumès est au Musée du Caire. Ce couvercle est momiforme : la tête porte un bouquet de lotus, symbole de nouvelle naissance ; le collier qui couvre la poitrine se compose de fleurs et de boutons de lotus ; au centre du collier on voit le scarabée de Khepra, les ailes étendues sur le *dad* (nilomètre), coiffé du disque solaire.

Premier Tableau. A gauche, Osiris dans un naos orné d'uraeus, est assis devant la table des offrandes, assisté lui-même de la déesse Nephtys qui, debout derrière lui, reçoit par le *ka* du défunt l'offrande de l'encens. Isis ailée, peinte en vert, étend ses ailes, en signe de protection, sur l'âme de Chonsoumès. Légende : « Isis, la grande mère de dieu, la maîtresse dans l'occident, accorde toute chose bonne et pure ». Représentation analogue à droite : ici la déesse qui est debout est Isis, celle qui est ailée est Nephtys. Légende : « Nephtys, déesse auguste, maîtresse de l'occident, accorde etc. ». Derrière Isis on voit Anubis ; deux génies funéraires à droite et deux à gauche.

Deuxième Tableau. Nout, déesse du ciel, les chairs peintes en vert, étend ses ailes pour recevoir Chonsoumès dans son sein. De chaque côté Anubis est debout, tenant l'étendard de l'Amenti ; l'âme de Chonsoumès en adoration. Au-dessous de Nout plane un scarabée ailé surmonté du disque solaire flanqué d'uraeus. A droite et à gauche de celui-ci, des scènes d'adoration.

Troisième Tableau. Au centre, le naos de Khepra. Au sommet, le soleil qui plane du nord au sud sur l'hiéroglyphe indicatif du mot ciel. L'œil mystique d'Horus à droite et à gauche, ainsi que la déesse ailée du nord et celle du sud. Au milieu, le scarabée simple, coiffé du disque solaire et de la croix ansée répétée quatre fois (la croix, en écriture hiéroglyphique, signifie vie). De chaque côté la légende : « Osiris seigneur de l'éternité », et génie barbu assis. A droite Osiris, seigneur de l'éternité et demeurant dans l'Amenti, assisté d'Isis debout avec une bandelette, est coiffé du disque solaire et assis vis-à-vis d'une déesse à figure de serpent ailé, aux grands replis, debout. A gauche, même représentation, sauf qu'Isis se change en

Nephtys. Au bord de chaque côté, Chonsoumès en prêtre, debout, rasé, revêtu d'un longue robe flottante, fait ses offrandes à Osiris.

Au-dessous de ce tableau, au centre, le disque solaire ailé plane du nord au sud. Quatre fois le signe de la vie, cinq uraeus à droite et autant à gauche. Quatre génies funéraires. Suit encore le scarabée coiffé du disque solaire, les ailes ouvertes. Plus bas, le disque solaire et deux scarabées simples ; quatre génies à droite et trois à gauche, devant l'emblème de l'Amenti. Autre scarabée aux ailes étendues, promesse de résurrection, et enfin le disque solaire entre la déesse du nord et celle du sud, l'œil mystique de droite et celui de gauche ; de chaque côté un uraeus. A droite, Osiris coiffé de la couronne verte avec les deux plumes (justice et vérité) est assis devant la table des offrandes, assisté d'Isis debout. Prière banale pour que l'on donne toute chose bonne et pure à Chonsoumès. Vis-à-vis d'Osiris, un génie, qui a pour tête le signe de l'Amenti, est debout. A gauche, répresentation analogue.

Plus bas, figurations analogues: le génie est coiffé du scarabée ; le signe de l'Amenti est derrière Isis. Au pied, trois génies affrontés avec la déesse ailée au corps de serpent. La dernière scène montre le défunt en prière devant Osiris hiéracocéphale, coiffé du disque solaire et assis à la table des offrandes.

Vitr. H. Compartiment supérieur. *Vases Canopes en albâtre.* Ces vases devaient recevoir les entrailles du défunt, retirées du corps pour l'embaumement. Pour chaque cadavre il fallait quatre vases : un pour l'estomac, un pour les intestins, un pour les poumons, un pour le foie ; et chaque vase était placé sous la protection d'un génie funéraire : Amset, Hapi, Douamoutef, Kebehsenouf, les quatre fils d'Horus.

A côté de ces vases canopes, quelques *alabastra* ou lacrimatoires, des coupes, des *cantharoi*, de petits mortiers, etc.

Dans le rayon *b :* Petite dalle en calcaire jaune, portant en relief un *taureau* d'un travail remarquable.

Dans le compartiment du centre, *petits vases de toilette* : un brûle-parfums ; d'autres, destinés à contenir le *kohol*, c'est-à-dire, les poudres noires dont les hommes et les femmes se teignaient les paupières et les sourcils (nos 1-2) ; le n° 3 était pour les parfums pâteux et les onguents parfumés ; n° 4, *vase* pour broyer les couleurs. Pour des raisons d'ordre pratique on a placé ici le n° 5, table d'offrande en calcaire jaune, très bien conservée et finement travaillée.

Fig. 53.

Dans le compartiment inférieur : gros vases canopes en albâtre.

Vitr. BB (rayon *d*). 1. Figurine de la déesse *Maît*. Elle personnifiait l'espace dans lequel le soleil prend naissance.

2-20. Figurines du dieu *Shou*. Il personnifie la force cosmogonique du soleil ; il soutient et porte le ciel.

21-24. Figurines de *Chonsou*, dieu lunaire, computateur du temps et aussi dieu guérisseur.

25-32 (rayons *b* et *e*). Bronze (le n° 29 bronze-doré) (fig. 53). Statuettes de *Neith*, déesse guerrière, vénérée principalement à Saïs. Elle a pour coiffure la couronne du nord. On la représente souvent armée d'arc et de flèches, qui doivent faire allusion au rayonnement que darde l'œil solaire. Elle est en même temps une divinité de la guerre. Son culte, ainsi que celui d'Hathor, était desservi par des femmes.

33-36 (rayon *f*). Bronze. Statuettes d'*Ammon*, *Ammon-Râ*. Il ressemble beaucoup au dieu *Min* et, comme lui, porte deux hautes plumes sur la tête. Il était le dieu suprême de Thèbes, et personnifiait la divinité cachée, se manifestant seulement par le soleil.

37-67 (rayon *g*). Bronze, porcelaine, terre cuite. Figurines du dieu *Bès*, exemplaire très beau et parfaitement conservé au n° 37 (fig. 54). *Bès* personnifie l'ardeur redoutable du soleil en tant que dieu guerrier. Il est aussi dieu de la musique et de la danse. Il a un corps monstrueux, aux yeux à fleur de tête, à la langue pendante, aux jambes écartées. Il devint un dieu très populaire à l'époque gréco-romaine. Les oracles, qu'il proférait dans un sanctuaire près d'Abydos, étaient très appréciés. On le considérait même comme dieu protecteur des morts et des tombeaux, dont il écartait les esprits malfaisants.

Fig. 54.

68-90 (rayons *h* et *i*). *Harpocrate* ou « Horus enfant ». Il est représenté la tête chauve, sauf une mèche pendant sur l'épaule. On

lui donne les formes d'un enfant aux membres potelés. Le doigt qu'il porte à sa bouche devait signifier, paraît-il, qu'il commandait le silence sur les profonds mystères qu'on lui avait révélés. Nous verrons plus loin (salle 18) dans une riche série de figurines en terre cuite d'époque romaine, la grande variété d'attributs qu'on avait accumulés sur ce dieu enfant. De petits monuments de basse époque (voir nos 91-94) le représentaient debout sur des crocodiles et tenant un scorpion, un lion, deux serpents et une gazelle; au-dessus du dieu grimace la tête du monstre *Bès*, qui, en cette circonstance, paraît représenter la force destructive de la nature en opposition avec l'éternelle jeunesse personnifiée par Horus. En général ce mélange de divinités a un but prophylactique: on veut augmenter la force magique de ces images contre les esprits malfaisants.

Fig. 55.

95 (rayon *k*). Porcelaine. Minuscule figurine de *Khem*, le dieu qui s'engendra lui-même en fécondant sa mère.

96-135 et suiv. Nombreuses statues et statuettes d'*Isis*, soit seule, soit, plus souvent, allaitant son fils Harpocrate (fig. 55).

Fig. 56.

Isis n'était à l'origine que la divinité de Bouto, ville du Delta. Par sa seule puissance elle avait enfanté Horus. De bonne heure on l'unit à son voisin Osiris, dieu de Busiris et de Mendès. Osiris devint son frère et son époux; et, lorsqu'il fut tué traîtreusement par *Set* (le principe du mal), ce fut Isis qui le fit renaître. Isis est, dans la génération, le principe femelle, indispensable à la perpétuité de l'espèce. D'ailleurs cette déesse, surtout à l'époque gréco-romaine, finit par absorber petit à petit une infinité d'attributions. Elle fut la terre habitable et nourricière, elle symbolisa la nature (souvent on la représente voilée pour indiquer que la nature dissimule à l'homme ses secrets). On la considère comme plus sage que toute autre divinité, que tous les hommes, que tous les philosophes. Il n'y avait rien d'inconnu pour elle au ciel et sur la terre. C'est elle qui

règne sur la voûte céleste, qui préside à l'agriculture (Isis-Déméter), qui veille à la vie d'outre-tombe (Isis-Hécate), qui protège la navigation. Souvent elle est identifiée avec la Fortune (Isis-Tychè). Le nourrisson qu'elle serre contre son sein sur les statues et statuettes d'époque gréco-romaine, ou le jeune garçon qui se tient debout à ses côtés, est son fils Harpocrate. Isis était la divinité protectrice d'Alexandrie et, comme telle, était représentée tenant un radeau dans sa main droite.

A côté des images de cette déesse, la plus célèbre de toutes les divinités égyptiennes, sont exposés quelques *sistres* (137-140, surtout le n° 137) et quelques *situlæ* (nos 141-143) instruments caractéristiques de son culte, qui était desservi principalement par des femmes. « Le *sistre* (fig. 56), dit Apulée, est une crécelle d'airain, lame étroite recourbée en forme de baudrier et traversée par plusieurs bâtonnets qui le heurtaient avec un son aigu quand on secouait vivement le bras ». Le sistre, à l'époque romaine, devint l'attribut essentiel et caractéristique de la déesse, de ses prêtresses, de ses adorateurs. Le manche représente souvent une statuette de Bès. — La *situla* (fig. 57) est un vase à forme ovoïde avec un col très large, muni d'une anse mobile, qui avait dans la religion isiaque une importance particulière. Pour les fervents d'Isis, l'eau du Nil est une dérivation d'Osiris. Le vase qui contient ce principe divin, source féconde de toute vie, a la première place dans les cérémonies du culte. La surface extérieure de ces *situlæ* est souvent décorée de plusieurs figurines se rattachant au culte isiaque.

Fig. 57.

Dans le compartiment *l* :

144-145. Deux *chevets de momie* en bois.
146. *Pliant* en bois incrusté d'ivoire.
147. Calcaire. *Modèle d'une maisonnette égyptienne.*
148-153. Terre cuite. *Cônes funéraires* symbolisant, paraît-il, des offrandes, c'est-à-dire, des pains à forme conique.

Vitr. L. Les compartiments supérieurs de la vitrine L renferment une collection d'*Oushatbi* ou *Shabtaion*, les *Répondants*, ainsi nommés parce qu'ils devaient répondre et se présenter à l'appel

du nom du défunt pour exécuter les corvées qu'Osiris avait le droit d'exiger d'eux. Les formules qu'on voit gravées sur leur corps correspondent à cette idée. On les déposait en grand nombre dans la tombe avec la momie. Ceux qui sont antérieurs à la XVIII^me^ dynastie sont, généralement, en bois, en granit, en calcaire ou en albâtre. Sous la XVIII^me^ dynastie commence à paraître la terre cuite revêtue d'un émail bleu, et, ce qui devient ensuite d'usage général, la pierre et la terre cuite à émail vert. — Dans le compartiment inférieur, quelques *vases en terre cuite*, des *couronnes de fleurs* naturelles desséchées.

Fig. 58.

Vitr. M. Beau *cartonnage de momie* (fig. 58). En haut, entre les bandelettes qui resserrent le visage et la gorge de la momie, on voit la déesse *Maît* (la juste), déesse du droit et de la vérité, femme du dieu *Thot*, assise à gauche, portant le signe de la vie ; dans une zone au-dessous, l'ibis du dieu Thot ; devant lui la plume de la vérité. Sur la poitrine, est étendu le grand scarabée ailé : la première figurine de droite (à tête d'épervier) est le génie *Douamoutef* ; il est suivi par *Khebsenouf*, à tête de chacal. Du côté opposé, c'est-à-dire à gauche du scarabée, on voit le génie *Amset* à tête humaine, suivi de *Hapi*, à tête de chacal.

Premier Tableau. *Osiris-Onnofris*, debout, suivi par les déesses Isis, Nephtys et Maît, se voit présenter par Thot, Anubis et une autre déesse, Maît, l'âme de la défunte, sous les traits que cette dame avait dans sa vie terrestre.

Deuxième Tableau. Ici Osiris est assis en juge des défunts sur un trône placé au-dessus de la moitié inférieure du corps d'un serpent, dont la moitié supérieure se dresse devant le dieu, pour épouvanter ceux qui voudraient s'approcher. Derrière Osiris se tient debout la déesse Isis. Le chien infernal fait lui aussi bonne garde au dieu. Anubis a dressé la balance à deux plateaux : dans l'un des plateaux il a mis le cœur

de la défunte, dans l'autre, une statuette de la déesse Maît. L'équilibre est parfait. Le dieu Thot l'annonce à Osiris, qui prononce le jugement.

Troisième Tableau. Osiris recevant les hommages d'Isis et Râ-Hor à droite, de Nephtys et Anubis à gauche.

Quatrième Tableau. Les quatre génies principaux de l'Amenti, les quatre fils d'Horus gardiens et protecteurs de la sépulture, marchant à droite dans l'ordre suivant: *Amset*, *Hapi*, *Douamoutef* et *Khebsenouf*.

Vitr. O (horizontale). Collection de *scarabées* et d'*amulettes* en différentes matières.

L'amulette en forme de *scarabée* est un symbole de durée présente et future: la garder sur soi était une garantie contre la mort. Mille significations mystiques découlèrent de ce premier sens; mais, après avoir constitué pour des siècles un moyen de protection contre toute sorte de malheurs, les petits scarabées finirent par n'être plus que des bijoux sans valeur religieuse. On en faisait des chatons de bague, des pendeloques de collier et ainsi de suite. — L'amulette en forme de *colonnette* en feldspath vert (nos 1759 et suiv.) rappelait l'idée du rajeunissement divin. — *L'œil mystique*, *l'oudja* (no 1736 et suiv.) protégeait contre le mauvais œil, contre les paroles d'envie et de colère, contre la morsure des serpents. — Les nos 1760, 1762, 1784, *dadou*, *doudou*, étaient l'emblème de la stabilité éternelle. — 1154, à forme de cœur. — 1535: Pierre noire, *Deux doigts*, l'index et celui du milieu serrés l'un contre l'autre et allongés en avant. — 1532: *Masque de Bès* qui protégeait contre les esprits malfaisants. — Il paraît qu'à l'origine beaucoup d'amulettes n'étaient pas conçues comme telles. Elles n'étaient que des imitations en petites proportions de tous les objets qu'à une époque plus ancienne on plaçait réellement dans la tombe à côté du mort (voir nos 1151 et suiv., imitations du *chevet* sur lequel devait reposer la tête de la momie; no 1530, imitations d'animaux, vaches, brebis, etc.). 1783: *Godet à forme de biche*, pieds liés ensemble, corps aplati et creusé en bassin carré.

Vitr. P. Cette vitrine renferme quelques *petits vases à parfum* de Rhodes et de Chypre (no 1887, Aryballisque; no 1887a, Vase amigdaloïde) et des *bijoux* d'époques différentes qui seront, en temps voulu, placés dans leurs séries chronologiques respectives. 1793, 1797, 1798: *Bracelets* en gros fil d'or. 1794, 1796: Deux autres *bracelets* pareils terminés en tête

de serpent 1795 : *Bracelet* formé d'une barre d'or tordue non fermée, terminé aux extrémités par un buste d'Isis (voir les nos 1818, 1820 du même type, mais en argent). 1799-1806 : Huit *boucles d'oreilles* en or et pierres précieuses. 1807 : Cinq *agrafes* à masque de tête humaine. 1821, 1822 : Argent, *Bracelets* terminés en buste de Sarapis et d'Isis. 1825 : Or, Vingt-et-une *figurines de divinités* égyptiennes destinées à être appliquées sur les robes des momies. 1826, 1827 : *Bracelets*, diam. o m. 095, haut. o m. 035 ; surface courbée demi-sphérique décorée de reliefs, rosettes, oves, au centre de losanges (époque byzantine). 1830 : Or, *Collier* composé d'une chaînette et de neuf figurines de divinités égyptiennes. 1832-33 : Or, *Boucles d'oreilles* assez élégantes. 1838-1840 : Cuivre doré, *Bracelet* à corps aplati de serpent enroulé. 1846 : Or, *Bague* avec scarabée. 1847-1853 : Or, *Boucles d'oreilles*. 1864-1872 : Huit *bagues* enor. 1856 : Or, *Bracelet* à corps de serpent d'un travail exquis. 1858 : *Chaînette* d'or fermée par un médaillon décoré d'un gorgoneion en relief (cfr. 1919). 1861 : *Bague* à plusieurs tours ; les deux extrémités sont terminées par deux têtes de serpent. 1873 : Or, *Boucles d'oreilles*. 1874, 1882 : Or, *Bague* et *Boucles d'oreilles*. 1889 : Or, *Figurine de Vénus Anadyomène*. 1890 : Or et rubis, *Petite bague* (Port oriental, Alexandrie). 1895 : Or, diam. o m. 06. *Bracelet* terminé en tête de serpent. 1898 : Or, diam. o m. 075. *Bracelet* terminé en buste d'Harpocrate et Corè. 1899 : *Collier* en or et émeraudes. 1902, 1908 : Or, *Boucles d'oreilles*. 1909-1911 : Or, *Disques* avec tête de Méduse en relief. 1919 : Or, *Collier* terminé en médaille décorée d'une Méduse en relief. 1923 : Fils d'or, *Coiffure d'une jeune fille* de Canope qui était ensevelie dans le sarcophage n° 3 exposé dans le jardin. 1926 : Or, *Plaquette* sur laquelle sont tracées vingt-six lignes d'écriture. 1927 : Or, Restes d'une *couronne funéraire*.

SALLE 11.

Dans cette salle nous avons tâché de réunir les spécimens les plus intéressants que le Musée possède de l'art égyptien à l'époque gréco-romaine, ou les monuments qui ont un caractère mixte, c'est-à-dire qui, tout en ayant été travaillés avec les ten-

dances et les procédés de l'art égyptien, révèlent quelque influence de l'art grec, ou reproduisent des scènes égyptiennes avec inscription grecque ou vice-versa[1] (voir aussi dans la salle suivante, dédiée à l'iconographie, le n° 33 (Alexandre IV) et le n° 60 (Ptolémée Philopator).

1 (A l'entrée de la salle): Granit d'Assouan, haut. 1 m. 10. Partie inférieure d'une *statue colossale* d'un prince ou d'une princesse de la famille des Ptolémées.

A côté se trouvent les photographies en grand format de trois statues analogues, mais en parfait état de conservation, exposées au Musée égyptien du Vatican. Elles représentent Ptolémée II Philadelphe, sa sœur et femme Arsinoé et une autre princesse. On pense que ces trois statues étaient autrefois à Alexandrie. Un empereur romain (Hadrien?) les aurait transportées à Rome pour décorer quelque temple ou quelque palais. D'ailleurs les archéologues ne sont pas d'accord à ce sujet. Un fait qui rend plus probable l'origine alexandrine de ces statues, c'est qu'on a trouvé à Alexandrie les restes d'une quatrième statue du même type.

11-14. *Inscriptions hiéroglyphiques* de l'époque gréco-romaine.

15, 16, 17. *Stèles* portant, en relief, des scènes tout à fait égyptiennes, mais, au-dessous de la scène, elles ont une inscription grecque.

18. *Stèle votive à Anubis* dédiée par Héroïdès mechanicos, pour Irène, fille de Dorion (v. aussi n^{os} 3162, 3163, 3174).

19. Calcaire jaune, haut. 0 m. 55. *Relief représentant Horus* en guerrier, de profil à droite soutenant un bouclier dans sa main gauche, la tête surmontée de la double couronne de la Haute et de la Basse Egypte.

20. Grès, haut. 0 m. 60. *Relief représentant un Ptolémée*, le buste de face, la figure de profil à gauche. La tête coiffée d'une perruque, porte le diadème qui est décoré sur le front d'un uraeus. Travail d'une certaine mollesse.

24. Le *Nil* couché à droite; près de lui, on voit la déesse *Anouké* son épouse (ou *Euthenia*).

33. Le *vase de la déesse Anouké* entre deux Agathodémons affrontés.

34. *Deux Agathodémons* mitrés affrontés; celui de droite représente Sarapis, l'autre Isis (fig. 59).

35-36. Deux stèles fragmentaires provenant de Chatby avec scènes d'adoration du *serpent Agathodémon* (fig. 60).

(1) Font exception les cinq tableaux contenant des fragments de peintures murales, qu'on a été obligé de garder provisoirement ici pour des raisons d'ordre pratique.

38. *Isis alexandrine*, revêtue du chiton et de l'himation tiré jusque sur la tête ; sur la tête elle porte le modius ou calathus; dans la main droite elle tient une haute torche. Elle est debout entre deux serpents. Celui de gauche est couronné du *pschent* et porte serré dans ses replis le caducée d'Hermès; l'autre est couronné du disque solaire, des plumes et des cornes d'Ammon ; il tient le sistre d'Isis.

39. *Bas-relief* représentant *Minerve en armes*, *Zeus*, *Sarapis* et *Hercule*.

40. *Isis-Cérès* et *Hor-Héraclès* sous les traits de *deux Agathodémons* affrontés.

41. Stuc peint ; c'est une *dalle de loculus* trouvée par Botti à Gabbari en 1900. Au centre une *jeune fille* debout, presque de face, tête nue, habillée du chiton et de l'himation. A droite

Fig. 59.

Fig. 60.

du visiteur, trois divinités superposées: *Thot*, *Horus*, *Isis* ptérophore. Il en est de même à gauche.

42. Haut. o. m. 37. C'est la *tête d'une statue-portrait*, probablement d'un prêtre, travaillée dans le style égyptien avec pilier-support derrière le dos. Il porte un diadème qui se noue sur le haut du front en deux boutons qui imitent des boutons de lotus (v. n° 60, dans la vitr. B, la tête en granit noir). Le traits sont ceux d'un homme solide et fort, mais le visage est extrêmement maigre, le front est large et carré, marqué de grosses rides. On dirait que le sculpteur a voulu représenter un personnage dont la vie était absorbée par l'ascétisme et la prière.

43-53. Trouvaille faite dans le temple de Soknopaiou [1] à Dimeh

(1) Ce groupe de statues a donné lieu à beaucoup de discussions: voir Botti, *Catalogue*, pages 467 et suiv., et Apostolides, *La statue d'Irénée*.

(Fayoum). Ces *statues* n'ont pas une valeur artistique exceptionnelle, mais elles sont intéressantes parce qu'elles semblent être exécutées par des écoles indigènes influencées par l'art grec. Entre ces mêmes statues il doit exister des différences chronologiques.

43. *Statue* dont le visage présente des caractéristiques personnelles; elle porte sur les plis de sa robe dans le sens vertical une inscription grecque votive.

49. *Statuette* portant sur le côté droit une inscription qui dit qu'elle a été exécutée par *Πετες Πατοτ*.

54. Basalte noir. Cette *tête de Nubien* est pleine de vigueur et d'expression. Elle est même remarquable pour l'exactitude avec laquelle l'artiste a étudié et reproduit les caractères physionomiques de la race. Prov. Dimeh?

Fig. 61.

55-59. (Vitr. B. rayon d'en haut). Divers exemplaires du dieu monstre *Bès* représenté en relief sur des dalles de calcaire jaune.

55. A côté de Bès, à sa droite, on remarque une *petite femme* nue, vue de face, debout, jouant du sistre et du tambourin.

60. Granit noir (fig. 61). *Tête* pleine d'expression, représentant un prêtre, analogue au n° 42 : l'un et l'autre sont couronnés du diadème à double fleur de lotus, se nouant sur le haut du front (v. d'autres têtes semblables dans la même vitrine).

61. Onze *plaques* en calcaire jaune qui devaient décorer les parois d'un temple à Athribis (Benha). Elles contiennent des morceaux de bas-reliefs en creux. A côté de la figure humaine assise de droite à gauche, il y a des traces de lettres grecques; la tête de la même figure est coiffée de plusieurs symboles religieux, crocodile, ichneumon, bélier, d'un travail exquis, surmontés de la couronne d'Ammon. En face de ce personnage était représenté le dieu Horus à corps humain et tête de faucon de profil à droite. Au-dessus de la tête sont des cornes de bœuf, et un énorme disque solaire,

de la partie antérieure duquel s'avance un serpent uraeus. Entre ces deux figures et au-dessus sont représentés en proportions plus petites un sphinx de profil à gauche, et un faucon ayant la double couronne de la Haute et de la Basse-Egypte.

62. Calcaire jaune. Joli petit *naos*, malheureusement en médiocre état de conservation, mais qui donne une idée exacte de certaines constructions d'époque hellénistique. Il est dédié à Isis qui est représentée en haut-relief, au centre de la niche, assise sur un trône et allaitant son fils Harpocrate. Les côtés du trône sont formés par deux sphinxs. Deux hautes colonnes à chapiteaux fleuris soutiennent un fronton très élevé, divisé en deux sections dont une décorée du disque solaire ailé. Au-dessus est une frise denticulée qui supporte le couronnement constitué d'une corniche cintrée au milieu de laquelle plane le disque solaire. Quelque peu en arrière deux colonnes à chapiteaux papyriformes, surmontés d'*abaques* à tête d'Hathor, soutiennent une architrave surmontée d'une frise d'uraeus. Encore plus en arrière est le vrai édicule ou *cella* dont l'entrée est flanquée par deux socles qui supportent deux sphinx se faisant face; l'entrée n'a qu'une architrave couronnée par une frise denticulée. Sur la base du *naos* est gravée une inscription démotique. Calcaire jaune. Prov. Kom-el-Haualid.

66. (Au dessus de la vitr. A). *Dalle* en calcaire jaune, sur la face antérieure de laquelle est sculpté en relief de profil à droite le corps d'un long *serpent*, replié six fois sur lui-même, la tête surmontée de la plume, symbole de la vérité. Bon travail. Prov. Alexandrie.

69. (Vitr. A). Calcaire jaune-clair, haut. o m. 50. *Statue* malheureusement acéphale, d'une femme représentée debout, adossée à un pilier, les mains allongées sur les cuisses, la jambe gauche en avant de la droite. Elle est vêtue d'une étroite tunique qui ne cache pas, mais marque plutôt les lignes et les charmes de ce beau corps juvénile, aux formes tendres et en même temps solides, élégantes et robustes. L'artiste a travaillé d'après les canons de l'art égyptien, mais il était évidemment sous l'influence de l'art grec (v. Maspero, *Art en Egypte*, p. 261).

70. Calcaire blanc. 71. Marbre. Deux *Osiris-Canopes*, le corps recouvert d'amulettes, en relief.

75. Calcaire jaune, haut. o m. 43. *Stèle funéraire* d'époque gréco-romaine représentant le défunt debout au centre d'un *naos* de style égyptien.

76. Calcaire jaune. Dans un *naos* une divinité à buste de femme, aux cheveux flottants et la partie inférieure du corps en serpent se dressant sur sa queue.

77. Granit verdâtre, haut. o m. 27. *Torse* d'une statue de femme, dont le travail rond et mou peut être comparé à celui de la statuette n° 69.

78. Granit noir. Beau *torse* d'une statue de déesse ou d'une prêtresse d'Isis. Le châle qui couvre ses épaules forme sur la poitrine le nœud isiaque. Prov. Fouah, Garbieh.

79-80. Appuyés au sol, gros blocs de calcaire, ayant des *empreintes gigantesques de pieds*. Ces empreintes étaient dédiées à quelque divinité (Sarapis, Isis) comme ex-voto pour pèlerinage accompli ou pour grâce reçue (voir les stèles 81-82).

Au milieu de la salle, on a placé une mosaïque découverte dans le quartier de Moharrem-Bey.

Tableaux 1-5. Pour qui connaît les peintures murales de Pompéi, les pièces qu'on a rangées ici paraîtront bien pauvres ; néanmoins, ces pauvres fragments ont une importance considérable, non seulement parce qu'ils forment les vestiges d'une branche de l'art qui doit avoir été très florissante à Alexandrie (v. nécropole d'Anfouchy), mais aussi parce que les peintures murales pompéiennes, dès leur origine et leur développement, ont dû être grandement influencées par les royaumes divers qui se formèrent lors de la division de l'empire d'Alexandre le Grand, notamment, sans doute, par Alexandrie elle-même. D'ailleurs, parmi ces fragments, quelques-uns sont assez jolis (voir surtout les tableaux n^os^ 3 et 5).

SALLE 12.

Portraits et petites sculptures.

Presque toutes les sculptures du Musée ont été réunies dans les salles 12 et 16. Pour des raisons d'ordre matériel on a dû placer la statue colossale d'Hercule au milieu de la rotonde dans la galerie qui traverse le jardin, et la tête colossale de Marc Antoine dans le jardin même. On a été malheureusement obligé de laisser dans la salle 4, par crainte de le briser, le groupe funéraire en calcaire nummulitique, dans lequel on a voulu reconnaître la reine Bérénice en Niobé. Le groupe de Dionysos et du Faune, récemment découvert a été placé dans la salle 20.

Comme introduction à cette partie du guide le visiteur pourra lire le paragraphe sur l'*Art Alexandrin*, p. 27. Toutes les sculptures du Musée appartiennent à l'époque hellénistique et romaine (du III^me^ siècle avant au III^me^ siècle après J.-Ch. à peu près). Il est souvent difficile de les dater avec une précision absolue ou même avec une approximation bien sûre, mais souvent aussi la date approximative de leur origine semble évidente et peut être affirmée sans crainte excessive d'erreur.

Notre description commence par la paroi à droite de l'entrée.

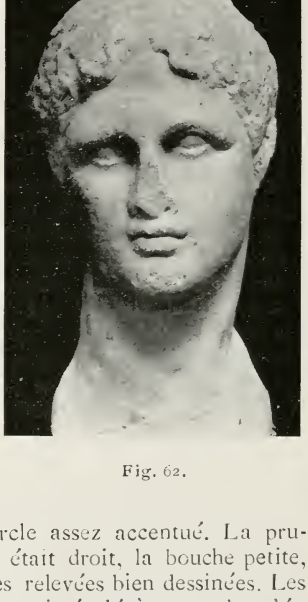


Fig. 62.

16 (3241). Marbre blanc à gros grain, haut. o m. 31, du visage o m. 20 (fig. 62). *Portrait de jeune homme*, probablement un athlète. Ce buste faisait certainement partie d'une statue. Il est de face, légèrement incliné vers sa droite. Le cou est fort et solide ; les muscles bien relevés autour de la pomme d'Adam. La structure architectonique du visage est robuste, mais bien proportionnée, le front triangulaire ne descend pas tout droit, mais présente une remarquable saillie à partir du milieu jusqu'aux sourcils et à l' attache du nez. Les yeux sont profonds avec de fortes ombres aux contours ; le sourcil inférieur presque horizontal, le supérieur en demi-cercle assez accentué. La prunelle n'est pas marquée. Le nez était droit, la bouche petite, légèrement entr'ouverte, les lèvres relevées bien dessinées. Les cheveux abondants, mais à peine esquissés, légèrement bouclés, descendent du haut du front sur les tempes. Malgré le calme du regard, cette belle tête exprime de l'énergie, on dirait même de la passion. Elle appartient, je crois, au IV^me^ siècle av. J.-Ch. On serait tenté de la rapprocher des sculptures de Scopas. Prov. Alexandrie (?).

16^a^ (19118). (Sur le grand chapiteau à côté). Marbre blanc à gros grains, haut. o m. 31, du visage o m. 25. Malgré la médiocre conservation de cette tête, il est aisé d'y voir un

portrait d'Alexandre le Grand. — Les portraits d'Alexandre, d'après la description que nous en a laissée Plutarque, peuvent se reconnaître au moins à trois caractères essentiels, c'est-à-dire : 1. aux longs cheveux retombant sur le front ; 2. aux yeux dirigés légèrement en haut *(ἄνω βλέπειν)* ; 3. à la position de la tête et du cou *(αὐχήν τραχήλου)*. — Le front est presque divisé en deux par la forte saillie que fait la moitié inférieure. Les yeux sont profonds, les sourcils accentués. La prunelle n'est pas marquée. Au sommet de la tête est un trou cylindrique, dans lequel devait être fixé un ornement complémentaire du diadème. C'est évidemment le reste d'une statue. Je crois y voir l'influence de l'école de Scopas. Prov. Alexandrie (Rue Rosette).

17 (3242). Granit rose, haut. 0 m. 34, du visage 0 m. 25. Schreiber y a reconnu une *tête d'Alexandre le Grand* appartenant à l'époque hellénistique et probablement influencée par quelque statue du Conquérant sculptée par Lysippe. Mais l'œuvre tient aussi de l'art égyptien ; le granit d'abord est la pierre presque généralement employée dans la statuaire indigène ; et ce n'est pas un procédé de l'art grec de travailler les prunelles dans une autre matière pour les incruster ensuite dans le creux de l'œil. L'incrustation a disparu et on ne voit que les creux (même procédé dans la tête n° 33, en granit vert, d'Alexandre IV, fils posthume du Conquérant, et dans le n° 60, en granit rose, tête de Ptolémée Philopator). Sur le sommet de la tête est un gros trou, qui doit avoir servi à fixer un ornement : Schreiber pense au serpent uraeus, mais c'était plutôt la couronne d'Ammon. Prov. Alexandrie.

BIBLIOGRAPHIE. — Schreiber, *Studien über das Bildniss Alexanders des Grossen*, p. 46 et suiv.

18 (3244). Marbre blanc à petit grain, haut 0. m. 25. *Tête de jeune guerrier* (fig. 63-64). Il est complètement de face et regarde droit devant lui. La tête est couverte d'un casque fermé par un sous-gorge. Ce casque-calotte se replie en pointe sur le sommet du front, mais adhère parfaitement à la tête en laissant à découvert les oreilles. Quelques cheveux fins et longs descendent sur le front sortant par dessous le casque. Le front triangulaire est caractérisé par une forte saillie près du point de conjonction avec le nez. Les yeux sont profonds ; l'arc du sourcil bien marqué ; le creux, qui sépare l'œil du nez, assez profond. La bouche petite, entr'ouverte, n'est pas coupée en ligne droite, mais à double saillie. Le visage est oblong. La structure architectonique de la tête et du visage est obtenue au moyen de lignes droites. La prunelle est marquée par une

petite concavité ronde. Il me semble que cette belle tête révèle, bien qu'à un degré beaucoup moindre que la tête n° 16, l'influence de l'école de Scopas.

20 (3908). Marbre blanc à gros grain, haut. o m. 46, du visage o m. 25. *Tête* détachée violemment d'une statue (fig. 24, p. 100). Du côté droit le cou est entièrement conservé ainsi que le sommet de la poitrine. Un peu plus grande que nature. Appartenait à une statue de déesse. Les cheveux divisés sur le haut du front descendent en longues tresses ondulées couvrant la moitié supérieure des oreilles derrière la nuque, mais sans

Fig. 63.

Fig. 64.

former chignon; il sont fermés par un ruban ou bandelette (diadème) qui contourne la tête et va se nouer sous la nuque formant tout autour de la chevelure une sorte de sillon. Le front est triangulaire, large et droit. Les yeux sont assez profonds, le nez plutôt large et fort, suivant qu'on peut en juger d'après la partie conservée. La bouche est petite, sinueuse, aux lèvres plutôt charnues. Toute la figure révèle une femme dans le plein épanouissement de sa florissante jeunesse. Le visage est formé par des plans bien fondus. L'expression est rêveuse et en même temps passionnée. La prunelle n'est pas marquée par un trou, mais il est très probable que la prunelle et l'iris étaient reproduits au moyen de la peinture. En effet la statue devait être peinte et en partie dorée. Ce spécimen assez

remarquable de l'art hellénistique d'Alexandrie a été découvert aux environs de la colonne dite de Pompée.

21 (3466). Marbre blanc à gros grain, haut. o m. 34, du visage o m. 20. *Tête de femme*, surmontée d'une couronne. C'est évidemment une reine et je crois pouvoir y reconnaître Bérénice, femme de Ptolémée III Evergète (241-222 av. J.-Ch.). La riche chevelure, en grosses tresses ondulées, couvrant une moitié des oreilles, descend jusqu'au-dessous de la nuque, où elle forme chignon. Une partie de la chevelure qui couvre la partie supérieure de la tête sort par dessous la grosse tresse et descend sur les joues et derrière les oreilles en petites tresses bouclées, cylindriques. C'est une coiffure que nous retrouvons sur d'autres portraits de reines Lagides (voir dans la grande vitr. A les nos 10 et 11). La tête était surmontée d'un ornement en or, fixé dans un trou cylindrique. Pour arracher cet ornement, déjà dans l'antiquité, on a fait éclater la moitié droite du visage, du nez et au-dessus. Prov. Environs de la colonne dite de Pompée.

Fig. 65.

19 (3239). Marbre blanc à gros grain, haut. o m. 26, du visage o m. 20. La surface a été rongée par le sel de la mer, la tête ayant été ensevelie sous l'eau près du Port oriental. Malgré ce déplorable état de conservation, on reconnaît la finesse du travail de cette *tête* aux traits assez individuels. C'est évidemment un portrait ; quelques archéologues y reconnaissent un portrait de Cléopâtre ; en effet le profil de la tête rappelle le profil que la fameuse reine a sur les monnaies, avec la coiffure à tresses divisées au milieu du front et descendant en grosses ondulations sur les tempes et sur les oreilles pour se réunir en gros chignon derrière la nuque ; mais l'absence du diadème, à mon avis, rend cette identification douteuse. La figure est vue de face et regarde droit devant elle, les yeux sont plutôt profonds, la prunelle n'est pas marquée. Prov. Alexandrie.

20 (3243). Marbre blanc à petit grain, haut. o m. 32, du visage o m. 20 (fig. 65). Cette tête aux traits nettement caractérisés

est évidemment un portrait; elle représente *Jules César*. Le visage est remarquablement plus large dans la partie supérieure. Le front est large et haut, point du tout ombragé par la chevelure courte et plate. La figure est maigre, fine, pleine d'expression intelligente; les tempes accentuées, bombées. Les oreilles sont considérablement détachées de la tête. Les yeux n'ont pas la prunelle marquée.

Dans la petite vitrine C, à remarquer plusieurs *têtes* féminines ayant appartenu à des statuettes de modestes dimensions, mais d'exécution assez soignée. 2. *Vénus* qui fait une torsade de ses cheveux. 5, 6, 7, 8: Têtes et bustes de *Vénus*. Le nº 8 est le meilleur de tous. La *tête féminine* nº 4 a les yeux peints en rouge et en noir et porte d'autres traces de polychromie. 9. Marbre alabastroïde: *Eros* grassouillet, aux membres potelés, lié à un tronc d'arbre. Prov. Alexandrie.

Grande Vitrine A.

1-2. *Têtes féminines* de petites dimensions, de style idéaliste. 3. *Tête virile*. 4-6. *Têtes féminines*. Travail alexandrin de l'époque préromaine.

5 (3262). Marbre blanc à gros grain, haut. o m. 22, du visage o m. 16 (fig. 66). *Jeune femme* de souche aristocratique. Le crâne est petit, le visage oblong légèrement incliné vers sa gauche. Les traits sont fins et délicats. Les cheveux sont divisés en plusieurs tresses presque simplement ébauchées qui, partant du front, se dirigent derrière la nuque, où elles sont fermées par un ruban ou bandelette qui entoure le crâne. Le front est petit et triangulaire. Les yeux, assez profonds, n'ont pas la prunelle marquée. Les sourcils sont presque horizontaux. Le nez est mince et droit, la bouche petite, entr'ouverte. La jeune dame regarde au loin devant elle; l'expression est douce, mais pensive et rêveuse. Don de M. Antoniadis.

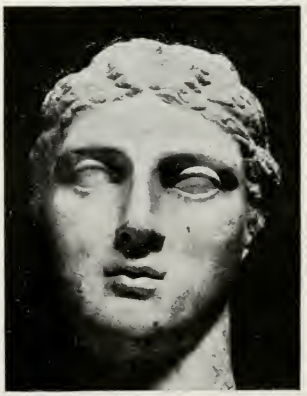


Fig. 66.

7 (3264). Marbre blanc. *Tête féminine* à coiffure très compliquée. Elle porte une perruque formée de nombreuses tresses ran-

gées en rayons superposés qui lui cachent les oreilles et une partie des joues. A droite et à gauche du visage, au-dessus de la perruque, sont suspendues de chaque côté une tête de lion et une tête de bœuf. La perruque est surmontée d'une couronne cylindrique ayant la surface extérieure décorée de grosses pointes en haut-relief; une épaisse couronne de fleurs entoure la précédente; un croissant plane au-dessus du front. Ne serait-ce pas l'image d'une reine Lagide en déesse?

8 (3265). Calcaire. *Tête féminine* pourvue d'une riche chevelure, bouclée, surmontée d'une couronne ornée du disque solaire entre deux cornes. Les yeux étaient rapportés. Probablement c'est le portrait d'une reine en déesse.

15 (3270). Marbre blanc à gros grain, haut. o m. 147, du visage o m. 10. Cette *tête* est simplement ébauchée dans la partie postérieure (probablement elle était complétée avec une matière différente); mais le visage est en parfait état de conservation. On reconnaît autour de la chevelure les traces de la bandelette-diadème. La tête est légèrement inclinée vers sa gauche, le front large n'est pas tout à fait droit, car il présente une saillie près du point de conjonction avec le nez qui est droit et régulier. Les yeux, peu profonds, n'ont pas la prunelle marquée. La bouche petite, la lèvre supérieure légèrement soulevée; le cou, fort, laisse voir la pomme d'Adam. A première vue, l'expression douce et les traits fins nous laisseraient croire à un portrait de femme (le cou assez fort est même caractéristique pour les femmes de la famille des Lagides); mais il s'agit en réalité d'un homme, et je n'hésite pas à y reconnaître le portrait d'un Ptolémée et plus précisément de *Ptolémée III* dans la fleur de l'âge.

Fig. 67.

15[a] (19122). Ce *buste* est à mon avis un portrait du même roi, mais un peu plus âgé (fig. 67).

10-12. Trois *portraits de reines Lagides.*

11 (3274). Marbre blanc, haut. o m. 115, du visage o m. 065. *Tête féminine* légèrement tournée vers sa droite, surmontée de la couronne. Le visage et le cou sont comme encadrés dans

la partie supérieure d'un riche voile qui, tiré sur le sommet de la tête, descend en larges plis derrière le dos et à droite et à gauche du visage sur les épaules. C'est évidemment une reine Lagide (il suffit de confronter les monnaies des Ptolémées pour s'en convaincre), probablement *Arsinoé Philadelphe*.

12 (3275). Marbre blanc, haut. o m. 185, du visage o m. 12. *Tête féminine* légèrement tournée vers sa droite (fig. 68). Les cheveux sont divisés au milieu du front et descendent ondulés de manière à couvrir les tempes, tandis que sur les oreilles et dans la partie postérieure ils sont rangés en nombreuses tresses bouclées cylindriques. Ces tresses descendent en rayons superposés, jusque sur les épaules. Le visage est d'un ovale parfait, aux formes pleines, mais aristocratiques. La couronne qui surmonte la chevelure indique le portrait d'une reine. J'y vois un portrait de *Bérénice II*, femme de Ptolémée III.

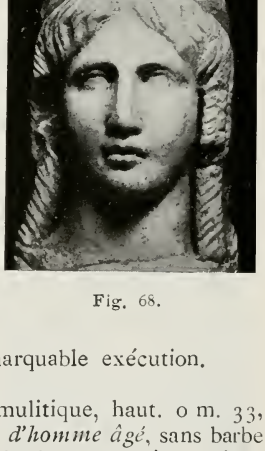


Fig. 68.

Dans les rayons supérieurs de la section gauche, dans la même vitrine A. 23-28. Autres *petits bustes féminins* d'époque hellénistique (v. le n° 25, d'une exécution assez soignée) aux formes bien fondues, à l'expression indéfinie, énigmatique.

Dans les rayons inférieurs, 20 (3282). Marbre blanc à gros grain, haut. o m. 15. *Buste du dieu Pan*. La nature animalesque de cette divinité est rendue avec un réalisme parfait.

21 (3284). *Tête de Faune*, couronnée de fleurs, d'un réalisme accentué.

22. *Tête de vieux Faune*, d'une remarquable exécution.

23 (3336). (Sur le socle): Calcaire nummulitique, haut. o m. 33, du visage o m. 22. *Portrait réaliste d'homme âgé*, sans barbe ni moustaches, coiffé d'une calotte de feutre adhérente à la tête. Les traits assez grossiers sont très individuels. C'est évidemment le portrait d'un guerrier (macédonien ?). Prov. Alexandrie (Gabbari).

BIBLIOGRAPHIE. — Schreiber, *Necrop. von Kôm-esch-Schuk.*, p. 255. Reinach A. J., *Les Galates dans l'art alexandrin*, pag. 73, fig. 35.

32[a] (3337). Plâtre, haut. o m. 48, du visage o m. 22. *Buste viril*, nu, sans barbe ni moustaches. La belle tête a une ex-

Fig. 69.

pression pensive; elle est tournée quelque peu à gauche. Les cheveux sont abondants et crépus, le front rondelet. Les yeux, assez grands, ont la prunelle marquée par une légère protubérance. Le nez régulier, la bouche droite bien formée, aux lèvres fines. La moitié supérieure du visage est plutôt large en comparaison de la moitié inférieure. Les traits, bien individuels, sont ceux d'un jeune homme distingué et dans la fleur de l'âge (fig. 69). Ce buste a été trouvé au-dessus d'un sarcophage avec l'autre également en plâtre qui lui fait face.

32 (3339), hauteur o m. 55. Ici nous avons un *jeune homme* aux traits plus vulgaires que ceux du précédent. Le visage est plus large et plus plat, le cou plus fort. Les yeux ont la prunelle relevée par un cercle et l'iris marqué par un trait en forme d'astérisque. Tandis que le précédent est nu, celui-ci est habillé du chiton et du manteau (fig. 70). D'après les conditions de la découverte on pourrait attribuer les deux bustes à l'époque des Antonins. Prov. Alexandrie (Nécrop. occidentale).

24 (3338). (Socle): Marbre blanc, haut. o m. 34, du visage o m. 20. Pour travailler cette *tête réaliste* aux traits individuels assez grossiers, on a employé une partie de la corniche d'un édifice. En effet dans la partie postérieure on voit encore des astragales et des oves. Les cheveux devaient être exécutés à part et ajoutés comme une perruque. La façon dont est coupée la base du cou démontre évidemment que la tête devait être encastrée dans une statue.

Fig. 70.

28 (3344). (Sur l'étagère à côté de la vitr. D). Marbre bleuâtre, haut. o m. 30. *Tête virile* avec riche barbe bouclée et longues moustaches. Front large, ridé, faisant une saillie remarquable vers l'os du nez. Les yeux, très profonds,

ont une expression de force dominatrice. Cette tête a certainement appartenu à une statue d'Hercule. Elle est d'un assez bon travail, mais la conservation en est mauvaise. Prov. Alexandrie?

Petite vitr. D. 1. Marbre blanc, haut. 0 m. 09. *Tête virile* avec longue barbe et longues moustaches, cheveux longs comme ceux d'une femme. Dionysos ou Esculape. Prov. Alexandrie. 4-8. *Torses d'Hermaphrodite*: le n° 7 est d'un bon travail.

Vitrine D. 1. Marbre blanc, 0 m. 25. Dans ce portrait de *femme âgée*, d'une grande maigreur, aux traits individuels, on a voulu reconnaître un portrait de Cléopâtre à la fin de sa vie. Cette identification est au moins très douteuse; mais l'expression volontaire de cette tête est vraiment remarquable. Les cheveux en tresses parallèles sont simplement ébauchés; le front petit est traversé comme par un sillon; les sourcils sont extrêmement proéminents, les yeux creusés, oblongs, n'ont pas la prunelle marquée. Le nez a une courbe aquiline; la bouche est large; les lèvres minces, les joues comme desséchées laissent voir les os des machoires.

Fig. 71.

Sur la base: n° 33 (3357), haut. 0 m. 55. Granit verdâtre. *Tête colossale* d'un jeune roi avec diadème et uraeus, mais sans la double couronne de la Basse et de la Haute Egypte. Quelqu'un y a reconnu Ptolémée V; d'autres y voient Alexandre IV, fils posthume d'Alexandre le Grand. En tout cas on a ici un beau spécimen de ce style gréco-égyptien exécuté selon le modèle et le canon de l'art indigène. Les yeux étaient rapportés

60. Granit rose. *Tête colossale de Ptolémée IV Philopator* coiffée de la double couronne. Elle a été trouvée à Aboukir, puis transportée à Bulkeley (Ramleh) dans un terrain devenu plus

tard propriété du Dr Ruffer, qui a bien voulu la céder au Musée. Les yeux étaient rapportés. Sans barbe ni moustaches, mais avec des favoris bouclés à la façon de ceux qu'on voit sur les monnaies de Ptolémée IV.

Vitr. C. Plâtre, haut. o m. 30. *Portrait d'un Libyen* (fig. 71). C'est le portrait d'un homme jeune d'une race non européenne. Les cheveux courts retombent sur le front en mèches plates; les yeux sont gros, à fleur de tête. Les pommettes proéminentes, le nez fort et large; la bouche est marquée par une ligne mince presque droite. Le menton est large et fort; de minces et courtes moustaches couvrent la lèvre supérieure; une barbe fine, courte, crépue, encadre le visage. La provenance parait être la Cyrénaïque.

Dans la même vitrine, des *têtes de Zeus Sarapis* en marbre, ainsi qu'une petite *statue en calcaire de Sarapis* assis sur un trône. la tête surmontée du modius orné d'épis en relief: cette statue, dont l'exécution est très médiocre, est toutefois importante, car c'est évidemment une copie de la célèbre statue qui était placée au Sérapeum. Prov. Alexandrie.

Dans la petite vitrine E, à remarquer le n° 19, portrait minuscule, en pâte de verre, de *l'empereur Auguste.*

Sur les étagères: n° 50 (3233). Granit vert, haut. o m. 28. *Buste* d'une statue accrochée au pilier. Homme barbu, au visage plat, au front ridé, aux muscles gonflés et relevés autour de l'os du nez, aux grands yeux profonds, au regard méchant.

51 (3367). Marbre blanc, haut. o m. 35, du visage o m. 25. On a reconnu dans cette *tête* trouvée à Alexandrie un *portrait de l'empereur Hadrien.* La tête faisait partie, sans doute, d'une statue.

55 (3371). Marbre blanc, haut. o m. 42. *Portrait de Septime Sévère.* La structure du crâne est longue et étroite; les cheveux abondants, longs et crépus; une belle et longue barbe bouclée encadre le visage. Le front est large, les yeux profonds ont la prunelle relevée par un cercle et l'iris marqué par un petit trou en forme de croissant. Le nez droit est plutôt large à la base. La tête est tournée légèrement à gauche. L'expression est sérieuse. Prov. Alexandrie (fig. 72).

52 (3374). Marbre blanc, haut. o m. 35, dont 7 cm. pour le cou. *Tête de jeune homme* à la chevelure abondante et bouclée. Le visage est remarquablement large à la hauteur des pommettes, les joues sont plutôt fuyantes. Les yeux ont l'iris mar-

qué par un trou circulaire. On a reconnu dans cette tête un *portrait de Marc Aurèle* pendant sa jeunesse.

Grande vitrine B à droite. 35-40. *Bustes et têtes de Sarapis.* Le nº 42, pourvu du calathus; 38, une grande bague en marbre portant à la place du chaton un buste de Sarapis en relief. Le nº 45, en pierre noire, imite la couleur de la statue du Sérapeum et répond au caractère sombre du dieu considéré comme roi de l'enfer.

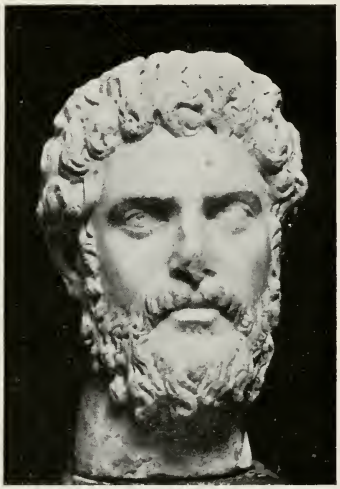


Fig. 72.

Section du milieu dans la même vitrine : 20-24. Cinq têtes de petites dimensions reproduisant *Alexandre le Grand* aux traits plus ou moins idéalisés. 20, en calcaire blanc, est d'un travail sommaire. 22 paraît une copie en proportions réduites d'un original de Lysippe, le sculpteur préféré du Conquérant macédonien; il a une expression douce, rêveuse, presque molle, ainsi que le nº 23 trouvé à Kôm-el-Chogafa. Le nº 24, par contre, qui répond bien à la description du portrait d'Alexandre donnée par Plutarque (v. ci-dessus, p. 192), exprime la force presque douloureuse de la pensée, l'énergie de la volonté. Le front est presque divisé en deux par un sillon qui le traverse horizontalement. Prov. Alexandrie (fig. 6, pag. 17).

BIBLIOGRAPHIE. — Schreiber, o. c.

24 (3408). Marbre blanc, haut. o m. 28. Moitié droite d'une *tête expressive* d'homme âgé, barbu. Le front est ridé, les yeux profonds, le sourcil en arc accentué. Cette tête faisait partie d'une statue d'*Hercule*.

27 (3409). Marbre blanc, haut. o m. 15. Souriante *tête d'enfant*, tournée à gauche, aux joues grassouillettes, au front haut et rondelet, aux yeux profonds, à la bouche petite, entr'ouverte de façon à laisser voir les dents, au menton petit et rond. Prov. Alexandrie.

Section de gauche dans la même vitrine. Dans le rayon supérieur, remarquer la tête d'enfant n° 4, intéressante pour l'ornement qui lui pend des cheveux sur le front, formé d'une plaquette en or à laquelle étaient suspendus trois petits disques pareillement en or: un gros trou cylindrique rempli de plomb était sur le sommet de la tête et devait servir à fixer un ornement en métal. Prov. Alexandrie (terrain de l'hôpital indigène).

Rayon du milieu. 9 (3418). Marbre blanc, haut. 0 m. 215. Moitié antérieure d'une *tête d'homme* âgé, sans barbe ni moustaches, le large front ridé, les sourcils en arc, qui convergent comme dans un effort de pensée ou de préoccupation. Prov. Alexandrie. 16 (3472). Marbre blanc, haut. 0 m. 265. Moitié postérieure d'un *torse de Vénus*. Il est conservé seulement de la base du cou aux cuisses. Sur les épaules, quelques restes des cheveux. Ce torse, d'un travail exquis, présente la déesse nue dans le plein épanouissement de sa florissante beauté.

Dans le rayon inférieur, de nombreuses *statues acéphales de Vénus*, représentée soit nue, soit sortant du bain, en train de s'envelopper dans l'himation. L'exécution est en général médiocre. La meilleure de toutes est celle qui porte le n° 65 (3446). Marbre blanc, haut. 0 m. 50, provenant d'Aschmouneïn

Une image de Vénus devait décorer la chambre nuptiale de presque tous les jeunes mariés. Ceci explique la quantité de statuettes de cette divinité (en marbre, en bronze, en terre-cuite) qu'on trouve même dans les maisons des villes provinciales.

BIBLIOGRAPHIE. — Reinach S, *Répertoire*, II, 334,5 = Inv. 3448; 335,7 = Inv. 3439; 336,5 = Inv. 3446; 369,2 = Inv. 3449; 371,3 = Inv. 3434.

Socle: 35 (3240). Marbre blanc, haut. 0 m. 30. Moitié antérieure d'une *tête de Sarapis*, un peu faible d'exécution et d'expression. Les cheveux, la barbe et les moustaches sont creusés peu profondément et restent sans mouvement ni vie. Les traits sont réguliers, mais un peu plats.

BIBLIOGRAPHIE. — Amelung, *R. A.*, IVme Série, I, 2, p. 189.

36 (3463). Marbre blanc, haut. 0 m. 30 (fig. 73). La *tête de Zeus* qui est placée à côté, est très vivante et pleine d'expression, malgré l'absence des cheveux et de la barbe, qui devaient être exécutés séparément en plâtre. Le front large et haut est marqué d'un profond sillon horizontal et des bosses considérables lui donnant une expression de pensée profonde

et d'énergie. Les yeux sont profonds ; le nez droit et fort, la bouche sensuelle. On a rapproché cette tête d'une autre de Zeus du Musée de Naples. Le type rappelle aussi le Zeus d'Otricoli.

BILIOGRAPHIE. — Sieveking dans Bruckmann, *Denkmäler*, n. 603.

37 (3464). Marbre blanc, haut. o m. 30. Cette *tête diadémée* de Zeus (ou de Sarapis) est d'une exécution moins habile, mais elle a quand même une expression de force et de majesté.

Vitrine F. Parmi ces petits bronzes remarquer quelques *amours ailés* debout, soulevant dans la main droite un oiseau (3483-3486) ; ou assis, tenant dans la droite une coupe (3503). Le n° 3494 (fig. 20, pag. 96) est un exemplaire bien travaillé et complet du monstre *Cerbère* à trois têtes de chien (les têtes latérales, plus petites que celle du centre et allongées, ressemblent à des têtes de serpent) ayant des serpents autour des jambes et de la poitrine. Le n° 3502 (fig. 22, pag. 98) reproduit un autre type du même monstre, c'est-à-dire, un chien ou un lion sur la tête duquel se dresse un serpent, dont la tête est surmontée du *modius* ou *calathus* de Sarapis.

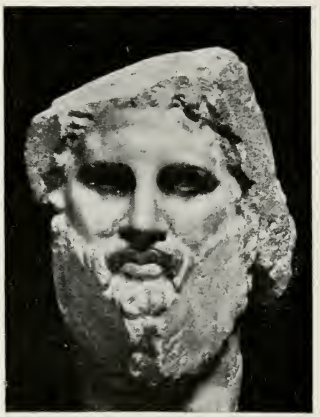


Fig. 73.

38 (3465). Marbre blanc à gros grain, haut. o m. 32, du visage o m. 18. *Buste d'inconnu.* Il faisait partie d'une statue. C'est le portrait d'un homme jeune, barbu ; il regarde vers sa droite, la tête légèrement inclinée sur l'épaule du même côté. Les traits sont individuels et grossiers. La structure de la tête est large, les plans du visage se réunissent en lignes irrégulières. Les pommettes sont larges et proéminentes. La lèvre inférieure et le menton tirés un peu en arrière. La chevelure est abondante, bouclée, peu soignée. La barbe qui encadre les machoires et le menton est courte, fine et n'a pas été taillée en relief. Le front rectangulaire tombe droit sur le nez large et fort. Les yeux n'ont pas la prunelle marquée. Prov. Alexandrie (Kôm-el-Chogafa).

BIBLIOGRAPHIE. — Schreiber, *Kôm-esch-Schukâfa*, p. 267. Pl. XLIX-L.

39 (3369). Marbre blanc, haut. o m. 33. *Tête colossale de déesse.* La chevelure était travaillée séparément. En effet celle qu'on voit sur le sommet du front et sur les tempes est simplement ébauchée, et d'autre part la cavité large et profonde existant dans la partie supérieure et postérieure de la tête devait évidemment servir à fixer le crâne actuellement manquant, la chevelure ainsi que des ornements en métal. Sur le sillon qui contourne la tempe droite devait s'adapter un diadème en métal. Les lobes des oreilles présentent des trous, auxquels étaient suspendues des boucles. Front large, triangulaire, rondelet; les yeux très grands, à forme d'amande, n'ont pas la prunelle marquée. La bouche est relativement petite, entr'ouverte, les lèvres quelque peu charnues. Le visage est d'un bel ovale. L'expression est douce et souriante. Bon travail. Le nez est restauré. Prov. Alexandrie (?).

40 (3469). Marbre blanc à gros grain, haut. o m. 31, du visage o m. 19. *Tête détachée* de la statue d'un prêtre (de Sarapis ?). Portrait d'homme âgé, maigre, sans barbe ni moustaches. Chevelure longue, ondulée, descendant jusqu'à couvrir les oreilles. Le front haut, traversé par des rides. Les yeux ont la prunelle marquée par un cercle et l'iris par un signe assez profond en forme de croissant. L'expression de la figure est sérieuse et pensive. Elle rappelle l'expression des prêtres-ascètes que nous avons vus dans la salle 11 (nos 42 et 60). La tête est surmontée d'une couronne que nous devons supposer en métal, formée par deux bandes soudées l'une à l'autre se terminant à la partie supérieure par de petits arcs ouverts en haut. Ce diadème est orné sur le devant, au sommet du front, d'une sorte de médaillon en relief contenant une étoile dans un cercle. C'est un emblème que portaient les prêtres des divinités orientales. Prov. Alexandrie (Kôm-el-Chogafa).

BIBLIOGRAPHIE. — Schreiber, o. c., p. 262-266. Pl. XLV-XLVI.

Sur les étagères, *quatre têtes féminines* aux traits individuels.

41 (3470). Calcaire jaune, haut. o m. 22. *Jeune femme* à la figure petite, aux traits peu réguliers, mais sympathiques. La chevelure, en boucles petites et nombreuses, encadre les tempes et couvre les oreilles. Un manteau ou voile lui couvre la partie postérieure et supérieure de la tête, descendant derrière le dos et sur les épaules; le front est petit et rond; les yeux assez grands ont la prunelle relevée par un cercle; le nez a la pointe légèrement soulevée; le menton est rond, petit, proéminent. Bon exemplaire du style réaliste.

42 (3471). *Jeune femme* très bien, même trop bien en chairs, au visage rond et gras. Les yeux sont grands, à fleur de tête ; la prunelle n'est pas marquée. La coiffure est assez compliquée ; une tresse est sur le haut de la tête perpendiculairement au front ; d'autres sont frisées à ondulations parallèles au front ; d'autres, laissant tout à fait à découvert les oreilles, descendent jusqu'au-dessous de celles-ci et derrière la nuque.

43 (3472). Haut. o m. 25. Cette *tête* a des traits presque virils ; les cheveux ondulés, divisés au milieu du front, descendent en grosses tresses sur les tempes et, couvrant une moitié des oreilles, vont se nouer au-dessous de la nuque.

44 (3471). Marbre blanc, haut. o m. 35, dont 13 cm. pour le cou. Elle devait faire partie d'une statue plus grande que nature, représentant une femme au visage robuste, rondelet. Elle est tournée légèrement vers sa gauche ; les yeux assez grands n'ont pas la prunelle marquée ; l'expression est douce, mais sérieuse.

Au-dessus des chapiteaux placés contre la petite paroi vers la salle 11, est une *tête colossale*, virile, haut. o m. 60, en marbre blanc, (le crâne et la partie postérieure manquent) de style égyptisant et qui a probablement servi comme modèle dans un atelier de sculpture. Don de Tigrane Pacha.

Dans le passage entre la salle 11 et la salle 12 :

1 (3226). Marbre blanc à gros grain, haut. o m. 23, du visage o m. 17. C'est un *portrait d'adolescent*, d'un réalisme plein de vérité et en même temps de grâce. Il est tourné vers sa gauche avec une expression sérieuse. Son crâne est celui d'un dolicocéphale allongé dans la partie postérieure en poire, ayant le sommet du front proéminent. Les yeux n'ont pas la prunelle marquée. Les cheveux sont simplement ébauchés. Schreiber reconnaissait dans ce portrait un enfant égyptien, mais il pourrait bien être également de souche grecque ou romaine. Prov. Alexandrie (Kôm-el-Chogafa).

BIBLIOGRAPHIE. — Schreiber, o. c., p. 269. Pl. LIII-LIV.

2 (3517). Marbre blanc à gros grain, haut. o m. 21 (du crâne), o m. 14 (du visage). *Portrait d'un enfant* entre trois et cinq ans, pourvu d'une riche chevelure réunie dans un nœud au sommet du front et descendant sur les tempes et derrière la nuque en longues boucles. C'est un enfant bien nourri, aux

traits assez irréguliers, mais sympathiques. Prov. Alexandrie (Kôm-el-Chogafa).

BIBLIOGRAPHIE. — Schreiber, o. c., p. 270. Pl. LV-LVI.

3 (3516). Marbre blanc à gros grain, haut. o m. 38, du visage o m. 135 (fig. 74). *Portrait de jeune dame*, en parfait état de conservation et d'une remarquable beauté. Elle regarde au loin vers sa droite. Les yeux presque voilés n'ont ni la prunelle ni l'iris marqués; le nez aquilin est nettement distinct du front. L'expression du visage est sérieuse et triste. Les traits du visage, très personnels, n'ont pas une parfaite régularité, mais sont néanmoins aristocratiques; les formes sont fines sans maigreur. La coiffure à grosses tresses parallèles au front et à petites boucles, avait été mise à la mode par Julia, fille de Titus. Prov. Alexandrie (Kôm-el-Chogafa).

BIBLIOGRAPHIE. — Schreiber, o. c., p. 266. Pl. XLVII-XLVIII.

4 (3225). Marbre blanc à gros grain, haut. o m. 37, du visage o m. 22. Buste qui devait faire partie d'une statue. C'est le *portrait d'une femme* encore jeune, aux traits peu affinés. La coiffure est identique à celle qu'on rencontre sur les monnaies de Julia Soemias, la trop célèbre mère d'Elagabale. Les cheveux, divisés au milieu de la tête et qui descendent par ondulations symétriques sur les tempes laissant tout à fait à découvert les oreilles, vont se ramasser derrière la nuque en chignon épais et plat. Ils forment en somme une sorte de casque-calotte. D'après cette coiffure on a voulu reconnaître en cette tête un portrait de Julia Soemias.

Fig. 74.

Vers le milieu de la salle :

27 (3519). Marbre blanc, haut. o m. 23. Cette *statuette de*

Vénus, acéphale, les bras et les jambes coupés à mi-hauteur, si elle ne revèle pas une habileté technique extraordinaire, produit cependant une agréable impression La déesse est représentée nue après le bain, faisant le mouvement de chausser son pied droit d'une sandale.

Au centre de la salle :

30 (3250). Marbre blanc, haut. 2 m. 15 (fig. 16, pag. 82). *Statue colossale de l'empereur Marc Aurèle.* L'empereur est représenté debout, de face, légèrement tourné à droite. Le poids du corps repose sur la jambe droite ; la jambe gauche est inclinée, poussée en arrière. L'empereur est tête nue, habillé en commandant militaire avec la cuirasse impériale, orné de l'écharpe du commandement. La cuirasse est du type à épaulières et lambrequins ; elle est décorée de plusieurs motifs en relief. Sur le haut du torse, le gorgoneion ; au-dessous du gorgoneion, deux griffons ailés. Sur la partie qui recouvre le ventre devait être un aigle, mais qui a été martelé à l'époque chrétienne pour être remplacé par une croix en creux. Le bord inférieur de la cuirasse, taillé en frange, aux coins arrondis, a chaque plaquette décorée, soit d'une tête d'animal, soit d'une fleur stylisée, en relief. On remarque : dans celle du centre, un gorgoneion ; à droite, une tête de mouton, et ensuite une fleur toute ouverte à quatre pétales ; à gauche, une tête d'animal (peu visible), une fleur comme la précédente, une tête d'aigle. De la main gauche soulevée à hauteur du flanc, l'empereur serre la poignée de l'épée; le bras droit est appuyé sur une corne d'abondance qui s'élève du sol à côté de la jambe droite. Le manteau, noué sur l'épaule gauche, est ramassé sur le bras du même côté et descend le long du flanc gauche jusqu'au-dessus du genou. La chevelure est riche et bouclée ; une barbe épaisse et fine encadre le visage. Les yeux ont la prunelle marquée par un petit trou. L'empereur philosophe regarde au loin avec une expression douce et pensive. Prov. Alexandrie (des fondations du théâtre Zizinia). Don du comte de Zizinia.

BIBLIOGRAPHIE. — Reinach S., *Répertoire*, III, 161,5.

Dans le passage entre les salles 12 et 13 :

64 (3361). Marbre blanc à gros grain, haut. 0 m. 19, du visage 0 m. 13. *Tête d'un garçon* entre huit et dix ans. Les cheveux sont fermés par un ruban qui entoure le crâne, et sont rangés

en boucles allongées tout autour du front. Prov. Alexandrie (Kôm-el-Chogafa).

BIBLIOGRAPHIE. — Schreiber, o. c., p. 268. Pl. LI-LII.

Sur l'étagère à gauche:

65 (3362). Marbre blanc, haut. 0 m. 26. *Tête virile*, aux traits individuels, assez expressive. Cheveux plats et lisses. Les yeux ont la prunelle relevée par un trou (Retouches modernes ?).

Sur le socle à gauche :

66 (3359). Marbre blanc, haut. 0 m. 28. Cette *tête* aux cheveux abondants et bouclés, aux traits irréguliers, aux gros yeux, aux tempes fuyantes, au nez fort, aux lèvres charnues, représente un jeune homme qui n'est pas de race européenne.

Sur l'étagère à droite :

67 (3360). Marbre blanc, haut. 0 m. 12. *Jeune femme* d'un type étranger à l'Egypte ; le front bas, les yeux à fleur de tête, le visage petit, sans expression, coiffée de tresses plates, parallèles au front et ramassées en un gros chignon circulaire sur le sommet de la nuque.

SALLE 13.

Vitrine A. Echantillons des différentes qualités de marbres, granit, albâtre, porphyre, etc., recueillis pendant les fouilles sur le territoire d'Alexandrie.

Vitr. F. 1 (19079). *Petit torse d'athlète* d'une exécution soignée. L'anatomie est bien observée ; les muscles sont habilement représentés en relief.

2 (19081). Marbre blanc à gros grain, haut. 0 m. 17 (fig. 75). *Jeune Faune* ou *Silène* souriant, tourné à droite, regardant au loin en haut. Les cheveux épais et en mèches sans ordre sont entourés d'une lourde couronne. La nature animale est caractérisée par les oreilles pointues ainsi que par les traits gros et vulgaires. Les yeux grands et tout ouverts ont les prunelles marquées par un trou circulaire. La bouche entr'ouverte laisse voir les dents. Cette tête est travaillée avec une remarquable habileté technique.

3 (19080). Marbre alabastroïde. *Torse d'éphèbe ou de divinité* (Hermaphrodite ?). Le mouvement rappelle celui de l'Hermès praxitélien soutenant dans l'avant-bras gauche Dionysos enfant.

5 (19536). Bronze, haut. o m. 145. *Tête de négresse* d'un réalisme parfait dans tous les détails et d'une exécution très soignée.

Fig. 75.

En haut de cette vitrine F. Dalle en calcaire portant un relief d'un travail grossier. Le relief représente *Némésis* habillée d'une courte tunique, ailée, volant ou courant à droite. Le pied droit soulevé en arrière est appuyé sur une roue qu'elle fait évidemment rouler. Sur une seconde roue qui est derrière la précédente, est placée la patte droite antérieure d'un griffon ailé, autre figure symbolique (zoomorphe) pour représenter Némésis, déesse de la jalousie et de la vengeance, dont le culte fut si répandu à l'époque hellénistique et romaine.

BIBLIOGRAPHIE. — Perdrizet P., *B. C. H.*, XXI (1898), p. 590-602; ibidem, XXXVI (1912), p. 248-274.

Au-dessus du gros chapiteau en granit entre les salles 13-15 :

4. Marbre blanc à gros cristaux, haut. o m. 57. *Torse de Pan.* Malgré l'absence de la tête et des pieds (de bouc), il est aisé d'y reconnaître la divinité qui personnifiait la vie agreste et brutalement sensuelle. On sait qu'on peut ramener la représentation de Pan à deux types principaux. Dans l'un surabondent les traits de la nature animale ; dans l'autre l'animalité est réduite au minimum. Notre torse est du premier type. Le thorax et les bras sont recouverts de longs poils ; évidemment ce sont les jambes d'un bouc. Une peau de bouc lui descend de l'épaule sur le bras gauche qu'elle enveloppe, laissant ainsi libre et nu le reste du corps. De la main gauche il devait s'appuyer sur un bâton recourbé. Le bras droit était replié sur la poitrine. De la main droite il soutenait probablement une syrinx. Ce torse est d'un travail soigné; la structure anatomique, les masses des muscles et leurs mouvements sont reproduits avec beaucoup de précision et de finesse. Je crois que cette statue date de l'âge hellénistique.

Vitr. H. 1. Bronze, haut. 0 m. 28. *Isis.* Debout dans l'attitude du repos, la jambe avancée, la main gauche soulevée tenant un objet (vase ou fruits). Elle est habillée d'une tunique et d'un manteau, dont les deux extrémités forment le nœud isiaque sur le devant de la poitrine. Les cheveux sont rangés en tresses épaisses à rayons superposés et formant frange sur le front. La déesse a sur la tête le vautour surmonté d'un disque inséré entre deux cornes et deux plumes. Le bras droit manque. Type commun gréco-égyptien. (Cfr. EDGAR, *Greek Bronzes*, 27669-27672).

2. Bronze, haut. 0 m. 055. *Caricature de sénateur romain* ou *d'orateur* drapé dans sa toge et dont la tête est remplacée par celle d'un rat. Il est identique, ou à peu près, à la statuette reproduite par CHAMPFLEURY, *Histoire de la caricature*, pag. 121.

Vitr. D. Plusieurs *torses d'Eros, d'Hermaphrodite et de Vénus.*

1 (16425). Belle *tête d'enfant grassouillet* et souriante. La bouche bien dessinée est entr'ouverte ; de la chevelure épaisse et bouclée descend sur le front un ornement que nous devons supposer en métal, formé d'une chaînette à laquelle sont attachés plusieurs petits médaillons.

Dans les niches aménagées sur les parois de la salle : *Statues acéphales de femmes drapées* (4, 5, 6, 7).

5. Marbre blanc, haut. 1 m. Le poids du corps porte sur la jambe gauche ; la jambe droite est repliée en arrière. Sur le chiton d'une étoffe plutôt épaisse, est l'himation, dont le pan gauche est posé sur l'épaule gauche tandis que l'autre, tournant derrière le dos et sous l'aisselle droite, va lui aussi finir sur l'épaule gauche.

6. Haut. 1 m. 18. Le poids du corps porte sur la jambe droite, tandis que la gauche est repliée en arrière. Elle est habillée d'un chiton de fine étoffe à nombreux plis verticaux. Le manteau, dont un pan est posé sur l'épaule gauche, descend derrière le dos et, remontant sur le flanc droit, se ramasse autour du ventre, soutenu par la main gauche. Par conséquent il ne recouvre pas le bras droit et les seins, ce qui permet de constater que la courte manche du chiton n'est pas cousue ; en effet les bords de l'étoffe sont fermés par plusieurs agrafes.

7. Haut. 0 m. 90. *Jeune femme* debout. Le poids du corps repose sur la jambe droite; la jambe gauche est inclinée en arrière de côté. Elle est habillée du chiton et du manteau, dont le pan droit est jeté derrière l'épaule gauche ; le bras droit

soulevé pour faire ce mouvement est replié sur la poitrine et retenu par les plis de l'étoffe. Le motif est gracieux et élégant, mais le travail est lourd et sans finesse.

Au centre de la salle, sur une haute base :

1 (3608). Marbre blanc, haut. 1 m. 90. *Statue d'empereur.* Autour de la cuirasse, qui n'est pas décorée de reliefs, l'écharpe du commandement. La tête de Septime Sévère est rapportée et n'appartient pas à la statue.

BIBLIOGRAPHIE. — Reinach S., *Répertoire*, III, 160,3.

2. Marbre blanc, haut. 0 m. 71. *Base d'une statuette* de la déesse Isis dédiée par un certain Dioscoure, sa femme et ses enfants pour grâce reçue. Sur les côtés, deux serpents en relief. Prov. L'île Mahar-el-Chaaran (Mariout).

Près de l'entrée de la salle 14 :

3. Calcaire, haut. 0 m. 62, larg. 0 m. 40. *Naos funéraire* à colonnes lotiformes. A l'entrée étaient deux figures en haut relief, aujourd'hui en mauvais état de conservation. Sur la paroi de droite et de gauche, deux chiens d'Anubis en haut relief comme gardiens ; dans la partie postérieure est une porte entr'ouverte. (v. Schreiber, *Kôm-esch-Schukâfa*, p. 174-175).

SALLE 14.

Au centre du dallage de la salle on a placé ce qu'on a pu sauver de la *mosaïque dite de Méduse*, existant jadis au Mont des Oliviers (Gabbari) et publiée dans la *Rev. Arch.* en 1846. A cette époque elle était en parfait état de conservation. Ce qui reste (long. 2 m. 24, larg. 2 m. 20) faisait partie du compartiment central des trois dont se composait la mosaïque entière. Au centre une tête de Méduse (tout à fait disparue) ailée, entourée d'une égide (gorgoneion). Cette mosaïque est d'un travail assez fin à petits cubes polychromes.

Contre la paroi du fond :

1 (3661). Marbre blanc, haut. 1 m. 82. *Statue romaine* d'orateur ou d'écrivain. A sa droite est une *cista* remplie de plusieurs *volumina* (rouleaux de papyrus). Il tient un rouleau ou une

mappa dans sa main gauche. Le poids du corps repose sur la jambe droite, la jambe gauche est légèrement avancée sur l'autre et inclinée. Il est habillé de la tunique et d'un large manteau (*toga*) qui enveloppe le corps, laissant à découvert une partie de la poitrine. La main droite, soulevée à hauteur de la poitrine, est appuyée sur les plis de la toge. La statue provient d'Aschmouneïn (Hermoupolis Magna). Sa tête est rapportée : elle est d'un marbre différent. C'est un portrait d'inconnu très expressif, probablement d'époque hellénistique.

Dans cette salle et dans la suivante sont exposés la plupart de nos fragments d'architecture, qui proviennent malheureusement presque tous de trouvailles fortuites. Sauf les stèles funéraires, aucune des autres pièces n'a été trouvée *in situ* avec les autres restes de l'édifice auquel elle avait appartenu.

En général, on remarque que l'emploi du marbre n'était pas fréquent ; nous dirons même qu'il était rare, et que les matières le plus souvent employées étaient le calcaire nummulitique et le calcaire jaune tendre dont le type est le calcaire du Mex.

Le calcaire nummulitique présentant une grande difficulté à être travaillé avec finesse dans les détails à cause de sa surface irrégulière et difficilement polissable, il était recouvert d'une couche de stuc, puis décoré à l'aide de la polychromie. Cette technique devait être employée aussi pour le calcaire du Mex. Ce calcaire qui est grossier se prêtait néanmoins à toutes les hardiesses du travail le plus fouillé, et donnait ainsi à l'architecte le moyen d'obtenir une ornementation plutôt compliquée, mais dont la polychromie pouvait tirer les plus heureux effets.

BIBLIOGRAPHIE. — Schreiber, *Kôm-esch-Schukâfa*, Kap. XIX ; Delbrück, *Hellenistische Bauten im Latium*, Strassburg, 1912, II, p. 142 ; 149 ; 157 sq. ; 164 sq. ; 166 sq.

2-4 (3664, 3668, 3671). Calcaire. 2-3. Deux chapiteaux et une partie de demi-colonnes qui s'y rapportent. 4. Couple de demi-colonnes et de chapiteaux du même type. Les colonnes sont formées par des faisceaux de tiges de papyrus et de lotus et les chapiteaux par les fleurs des mêmes plantes. Ce type floral de colonne et de chapiteau a été très employé à l'époque gréco-romaine. Traces de polychromie (rouge pâle, jaune). Prov. Alexandrie (rue d'Allemagne, fondations de la maison Lévi et Francis).

5 (18873). Chaux et plâtre. Partie supérieure d'une *niche ou édicule* à petits caissons hexagonaux sculptés ; la corniche est décorée d'une frise de longs denticules et d'une *greca*. Prov. Alexandrie (Mafrousa).

6. Calcaire, haut. 1 m. 38. Porte d'une tombe à *loculus* (fig. 76). Elle imite l'entrée d'un temple. Tandis que le fronton est du style grec, tout le reste rappelle l'art égyptien. Deux colonnes soutiennent une frise à double *épistylium*, dont la moitié supérieure est décorée par des agathodémons ailés en relief, disposés à droite et à gauche d'un bouquet de lotus. Le fronton est triangulaire sans acrotères. Sur la dalle qui occupe l'espace de la porte est représentée en relief la façade d'un temple égyptien surmonté d'une haute frise d'uraeus vus de face, la

Fig. 76.

tête ornée du disque solaire. Au milieu de la façade un joli bouquet de cinq fleurs de lotus. Au-dessous de cette porte est la table en calcaire, reconstituée telle qu'elle était dans la tombe. Elle devait servir à recevoir les offrandes funéraires. Prov. Mafrousa (Nécrop. occidentale). — Sur cette table sont déposés deux *Sphinx* en albâtre (long. 0 m. 56), dont l'un soutient entre ses pattes de devant un autel et l'autre une statuette d'Osiris assis. Un troisième *Sphinx* en marbre faisait partie d'un bloc cubique qui servait de support au grand sarcophage exposé dans la salle 17, à gauche de la porte donnant sur la cour.

Au milieu de la paroi, en haut, fragment de *corniche* d'un édifice décoré par des caissons sculptés en losanges.

Vitr. B. *Chapiteaux*, *volutes de chapiteaux*, *corniches* avec restes de polychromie (bleu, rose, jaune). Prov. Alexandrie.

Vitr. A. 1-2 (rayon supérieur). Deux *chapiteaux* corinthiens, soigneusement travaillés, qui gardent leur polychromie. Prov. Alexandrie. 3. *Chapiteau* papyriforme.

Au centre de la paroi à droite de l'entrée :

10 (3640). Calcaire, haut. 0 m. 80, larg. 0 m. 70. *Dalle* de fermeture d'un *loculus*. Elle porte en relief l'image d'une porte formée de deux battants, chacun divisé en deux panneaux; dans chaque panneau est un heurtoir à tête de lion soutenant un anneau.

SALLE **15.**

A l'entrée de la salle 15. Granit vert, haut. 0 m. 50. *Chapiteau* du type corinthien à feuilles lisses et volutes. Époque ptolémaïque. Prov. Alexandrie (Hôpital du Gouvernement).

Dans la riche collection de chapiteaux réunis dans cette salle il est aisé de remarquer que le type corinthien avec ses variétés secondaires prédomine d'une façon absolue (fig. 77-78).

On rencontrait moins dans l'architecture des petits édifices le chapiteau ionique (n° 45), dont nous avons d'ailleurs de beaux spécimens dans l'architecture monumentale (v. salle 16). Le dorique est encore plus rare. — Le chapiteau corinthien est du type hellénistique : la moitié inférieure décorée par des feuilles d'acanthe et la moitié supérieure par deux volutes en corymbes opposées l'une à l'autre ; entre les deux corymbes passe une tige qui soutient une fleur épanouie au centre de la corniche du chapiteau (25ª, 62, 63) ; les volutes sont souvent divergentes (34, 37, 40). Quelquefois aux feuilles d'acanthe sont mêlées des feuilles de vigne (62). La matière est très souvent le calcaire blanc, quelquefois le calcaire nummulitique ; et tous conservent des traces plus ou moins évidentes de polychromie. Dans plusieurs chapiteaux et plusieurs édicules on reconnaît soit des spécimens des styles architectoniques égyptiens soit un

mélange de motifs grecs et de motifs égyptiens. Le spécimen le plus intéressant à ce point de vue est le chapiteau n° 2 (sur une petite colonne de ciment), qu'on peut définir corinthien, mais

Fig. 77.

qui présente mêlé à quelques feuilles d'acanthe et aux corymbes le lotus et le papyrus, ainsi que le serpent uraeus (fig. 79).

9. Calcaire revêtu de stuc. *Corniche* d'une porte. Sur la gorge en relief deux faucons d'Horus, opposés, et derrière eux deux couronnes de la Basse Egypte. En haut, frise d'uraeus. Traces de peinture.

Fig. 78.

10. Calcaire, h. 0 m. 75. *Pseudo-porte* d'une tombe; deux colonnes à faisceau de papyrus et de lotus, à chapiteaux lotiformes, soutiennent une haute corniche couronnée par une frise d'uraeus. Au milieu est l'encadrement d'une porte en style égyptien.

8. Calcaire, haut. 0 m. 80. *Autel* pour sacrifice. La base est censée représenter un édifice quadrangulaire plus large à la base qu'au sommet. A la surface antérieure une porte à deux battants entr'ouverts; au côté gauche, un édicule; au côté droit, une porte toute ouverte sans battants.

Dans l'encadrement en bois : 68 et 69. Plusieurs *fragments de petites corniches* en stuc, décorées de reliefs qui représentent soit des griffons affrontés deux à deux, ayant entre eux une palmette stylisée, soit des sphinx ailés, également affrontés, soit des bucrânes et des palmettes. Travail assez fin, d'époque ptolémaïque.

29. Paroi antérieure d'un sarcophage, décorée d'une peinture à fresque. Un clou placé au centre et deux clous aux extrémités soutiennent un riche et long feston de fleurs reliées par un mince et long ruban. Dans la partie centrale, suspendu au ruban est un masque comique. Dans l'espace limité par les deux arcs du feston, sont peints deux coqs, se faisant vis-à-vis, prêts à se lancer l'un contre l'autre. Travail exécuté de chic, mais avec habileté. II^me^ siècle après J.-Ch. — De la même tombe faisait partie la *paroi peinte* n° 50, qui représente une perspective architectonique.

Fig. 79.

En haut des parois :

68. Marbre blanc. *Corniche* d'un portique dédié (à un empereur?) par la ville, ἡ πόλ[ις].

69. *Fût d'une colonne* en calcaire revêtu d'une fine couche de stuc, lisse dans la partie inférieure, ensuite cannelé. Le chapiteau corinthien, décoré de feuilles et tiges d'acanthe et de corymbes, est bien conservé et garde des traces évidentes de polychromie (rouge, jaune, bleu). Prov. Alexandrie (Hadra) (fig. 80).

Les *chapiteaux* nº 3 et 70-71 gardent eux aussi des traces assez accentuées de polychromie.

Fig. 80.

SALLE **16.**

A l'entrée: Deux *têtes de lion* formant gouttière.

A droite de l'entrée:

1. Sur un *tronc de colonne* en granit (haut. 1 m. 45, diam. 0 m. 90) portant gravée une inscription latine en l'honneur de T(itus) Longaeus Rufus, préfet d'Egypte en 185 ap. J.-Ch., sont placés *deux gros chapiteaux* en calcaire nummulitique (larg. de chaque côté en haut. 1 m.) du type corinthien, la moitié inférieure décorée par des feuilles d'acanthe, la partie supérieure par deux volutes opposées l'une à l'autre; dans le centre du bord supérieur une fleur épanouie. Les angles ont des feuilles d'une seule pièce repliées sur elles-mêmes en volutes. Prov. Alexandrie.

4 (3876). Marbre blanc, 0 m. 45. *Torse d'une statue* virile nue (un pan de la chlamyde sur l'épaule gauche) représentant une divinité ou un héros. Les muscles de la poitrine et du ventre sont rendus avec force et vérité. La tête et les bras étaient travaillés séparément. La partie postérieure, coupée verticalement, n'était pas travaillée; elle présente une cavité carrée. La statue devait faire partie d'un groupe probablement placé sur le tympanon du fronton d'un temple. Prov. Alexandrie.

5 (3868). Marbre blanc, 1 m. 10. Torse d'une *statue de Ménade* presque nue. La *nebris* nouée sur l'épaule droite lui couvrant seulement le sein droit, une partie du ventre et le flanc gauche. On a voulu représenter une femme dans le premier épanouissement de sa jeunesse. Les seins sont ronds, bien formés, droits et solides, les formes élégantes, élancées et en même temps robustes.

6 (3863). Marbre blanc, 1 m. *Torse d'une statue* inachevée d'une divinité ou d'un héros. Il est presque nu; la chlamyde agrafée sur l'épaule droite était jetée derrière le dos. On remarquera les points fixés par le sculpteur pour servir de guide aux ouvriers ébaucheurs. Prov. Alexandrie (Fondations du Théâtre Zizinia).

Sur l'étagère en marbre, au-dessus de la statue précédente:

7 (3874), 8 (3903), 9 (3891). *Trois statuettes acéphales d'Alexandre le Grand à l'égide.* Le Conquérant en héros divinisé

porte une grande égide agrafée sur l'épaule droite, qui lui laisse à découvert les jambes au-dessous des genoux, le flanc et le bras droit. Le meilleur exemplaire et le mieux conservé est celui qui porte le nº 8. Prov. Alexandrie.

BIBLIOGRAPHIE. — Perdrizet P., *Un type inédit de la plastique grecque, Alexandre à l'égide* dans *Monuments et Mémoires Piot*, t. XXI, 1er fasc.

Fig. 81.

10 (3870). Marbre blanc, 1 m. 17 sans la tête qui ne lui appartient pas. *Statue de femme* habillée du chiton noué par une ceinture sous les seins et de l'himation. Elle est debout sur un socle, soutenant du bras gauche une corne d'abondance. (Isis-Tychè ?).

BIBLIOGRAPHIE. — Reinach S., *Répertoire*, III, p. 79, 5.

12 (17838). Sur une colonne de granit verdâtre : Marbre blanc à gros grain. Remarquable buste de *Déméter-Séléné*, avec diadème et voile ; deux bouts de cornes sur le front. La tête

inclinée vers la droite du spectateur. les yeux grands bien dessinés, la prunelle relevée par un cercle et l'iris marqué en creux (fig. 81).

13 (3875). Marbre blanc à gros grain, haut. 1 m. 30. *Statue de femme drapée.* Le chiton est noué par une ceinture sous les seins, l'himation est jeté autour du corps avec un mouvement assez élégant. Cette dame est représentée le pied droit avancé, en train de marcher ; de la main droite elle soulève le chiton pour ne pas le laisser traîner à terre. Le bras droit était travaillé à part. Prov. Alexandrie (Sidi-Gaber).

BIBLIOGRAPHIE. — Reinach S., *Répertoire*, II, 662, 4.

14 (3871). Marbre blanc à petit grain, haut. 1 m. 15. *Jeune nymphe* qui devait tenir des deux mains les manches d'un vase appuyé sur le tronc d'arbre qui est devant elle. Prov. Alexandrie.

BIBLIOGRAPHIE. — Breccia, *B. S. A.*, 7, p. 72, fig. 24.

15 (3879). Marbre blanc à gros grain, haut. 2 m. 10. *Statue de dame romaine* habillée du chiton et de l'himation. Elle est debout de face. Le poids du corps repose sur la jambe droite, la jambe gauche est inclinée en arrière. C'est une statue funéraire. Elle a été découverte dans le cimetière annexé aux quartier de la légion romaine campée à Nicopolis (Moustapha Pacha).

BIBLIOGRAPHIE. — Reinach S., *Répertoire*, II, 666, 1.

16 (3880). Marbre blanc à petit grain, haut. 0 m. 63. *Torse de jeune homme en héros*, le corps presque nu, la chlamys jetée derrière le dos. Ce fragment de statue révèle une remarquable finesse d'exécution.

17 (3881). Calcaire jaune, haut. 1 m. 20. *Torse de Vénus* très endommagé, mais d'un bon travail. La déesse a la partie supérieure du corps nue ; elle tâche (dans un mouvement de pudeur ou peut-être par suite d'une impression de froid en sortant du bain) de cacher ses seins avec les bras et la main gauche, tandis que le bras droit s'abaisse pour relever les habits qui étaient à ses pieds. Prov. Alexandrie.

Sur l'étagère en marbre, au-dessus de la Vénus :

18 (3869). Haut. 0 m. 50. *Buste colossal* d'inconnu (divinité).

19 (3871). Haut. 0 m. 58. *Buste colossal de Séléné*, reconnaissable aux bouts des cornes qui poussent sur le front.

20 (3882). Haut. 1 m. 45. *Statue acéphale de femme* habillée du chiton avec long *apoptigma* et d'un manteau drapé de façon à laisser à découvert le flanc droit et le sein gauche. Elle est représentée debout, de face sur un socle. Le poids du corps repose sur la jambe gauche ; la jambe droite est légèrement inclinée. Sur le genou droit est gravée l'inscription *Ἀμμώνιος Ἀπολλωνίου ἐποίει*, Ammonius, fils d'Apollonius, en est l'auteur.

BIBLIOGRAPHIE. — Von Bissing, *Die griechisch-römischen Altertümer in Museum zu Cairo*, dans *Arch. Anzeiger*, 1901, p. 204 ; Reinach S., *Répertoire*, III, 192, 7 (non pas 11).

21 (3885). Sur une colonne de granit grisâtre : Marbre blanc à gros grain, haut. 0. m. 80. *Buste colossal d'une prêtresse d'Isis* (probablement une reine). Malheureusement la surface du marbre est rongée. Les yeux étaient rapportés. Au-dessus du chiton elle porte un châle frangé formant sur la poitrine le nœud isiaque. Prov. Alexandrie.

22 (4780). Calcaire, haut. 1 m. 40. *Statue acéphale d'une prêtresse d'Isis*. Sur le bras gauche elle tient la *situla*, le vase contenant l'eau sacrée. La situla avec le sistre (v. p. 181) constituent les instruments caractéristiques du culte de cette divinité. Le sistre était probablement dans la main droite qui manque. En dehors du chiton et de l'himation elle porte le châle qui forme sur la poitrine le nœud isiaque. Travail sommaire. Prov. Haute Egypte.

23 (11311). Marbre blanc, haut. 1 m. 37. *Statue d'une prêtresse d'Isis*. Elle porte une corne d'abondance appuyée contre l'avant-bras gauche. Même habillement que la précédente. Gros nœud isiaque sur la poitrine. Prov. Alexandrie.

24 (17842). Marbre blanc à gros grain, haut. 1 m. 30. Partie inférieure (des cuisses aux pieds) d'une *statue colossale* virile drapée. Bon travail. Prov. Environs d'Aboukir.

25 (3887). Marbre blanc, haut. 0 m. 60. Médiocre *buste de Socrate* (authenticité douteuse). — Don de Mr. Antoniadis.

Au-dessus de la colonne en syénite qui suit:

28. Très beau *chapiteau ionique* en calcaire nummulitique datant du III^me^ siècle av. J.-Ch. Larg. entre les points extérieurs des volutes 1 m. 10, du côté de l'abaque 0 m. 85; hauteur (prise au centre) 0 m. 28, haut. de la volute 0 m. 35 (fig. 14, p. 76). Ce chapiteau est tout à fait pareil à ceux du temple

d'Athèna Polias à Priène. Il a été découvert avec cinq autres identiques (voir celui qui est placé vis-à-vis sur une autre colonne de syénite ; les quatre autres sont exposés dans la cour) près du *μέγας λιμήν* (Port-Est) entre la rue Joussef Eiz-Eddine et Silsileh (Cap Lochias).

26 (16160) Plâtre, haut. 0 m. 98. *Buste colossal de Dionysos Sarapis* ou d'Hermès-Sarapis (v. les deux ailes sur les tempes) ; probablement destiné à décorer une paroi d'un temple, ainsi que le buste d'Isis lui faisant face.

BIBLIOGRAPHIE. — Edgar, *Greek Sculpture*. Catalogue général (Musée du Caire), pag. 69.

27 (3893). Marbre blanc, haut. 1 m. 35. C'est le plus ancien *bas-relief funéraire* grec trouvé à Alexandrie. Il doit dater du IV^me^ siècle. Probablement importé d'Athènes. Une femme de profil à gauche est assise à droite sur un escabeau. Elle incline tristement la tête, l'appuyant sur la main droite qui à son tour s'appuie sur la jambe droite. Elle est habillée du chiton et de l'himation; une servante, debout devant elle, lui présente une boîte renfermant les bijoux dont la dame se parera pour son dernier voyage. Prov. Alexandrie. Quartier Lebbane.

BIBLIOGRAPHIE. — Pfuhl, *Athen. Mitteil.*, 1901, XXVI : *Alex. Grabreliefs*, p. 264-265.

29 (19404). Marbre blanc à gros grain, haut. 0 m. 60. *Statue acéphale de Dionysos.* Personnage aux formes pleines et bien en chair, mais en même temps sveltes et robustes. Il est sur une plinthe debout, de face. Le poids du corps repose sur la jambe gauche ; la jambe droite est légèrement en arrière et pliée. La partie extérieure de la jambe gauche est appuyée à un tronc d'arbre, autour duquel est représenté en relief un tronc de vigne avec feuilles de vigne et grappes de raisin. Le jeune homme posait sur la colonne l'avant-bras gauche (actuellement cassé). De la main gauche il devait tenir soit une grappe de raisin soit un vase à boire. Le bras droit cassé au-dessus du coude était allongé le long du corps un peu en dehors. Le corps est presque entièrement nu, car la *nebris* nouée sur l'épaule droite ne couvre qu'une partie de la poitrine et du dos. La chevelure était longue et bouclée. Les pointes de quelques longues mèches sont visibles au sommet du dos et sur la partie antérieure des épaules; et ceci rend évidente l'identification de cette statue avec celle de Dionysos, iden-

tification d'ailleurs assez claire. Le travail est remarquablement soigné, même dans la partie postérieure. On remarquera le sillon qui contourne la jambe et la sépare du tronc d'arbre. C'est une bonne copie, probablement romaine, d'un original qui doit remonter à l'école de Praxitèle plutôt qu'à celle de Polyclète. Prov. Kôm-el-Dosheh (Basse Egypte).

30 (3937). Marbre blanc à gros grain, haut. o m. 47. *Triple Hécate*, en qui on doit probablement reconnaître *Hécate trivia*, déesse des carrefours. Autour d'une colonne à l'intérieur vide, sont placées trois images presque identiques de la déesse Hécate. Elle est représentée habillée d'une tunique talaire, qui recouvre une tunique plus courte nouée par une ceinture sous les seins. La tête est surmontée d'un calathus; un voile, couvrant à moitié celui-ci, descend sur les épaules et derrière le dos. Les cheveux sont frisés en longues tresses qui descendent sur l'une et l'autre épaule, par devant. Les figures ne sont pas toutes les trois dos à dos, car un tronc de colonne en sépare deux. A cette colonne est adossé un chien (il ressemble à un lévrier) assis sur son arrière-train. Au-dessus de ce tronc de colonne, sur une console, est posé un autre animal (oiseau ?). Une des figures a les bras allongés et collés au corps; de la main droite elle tient un gros objet (phiale?) que guette le chien. La figure à côté saisit des deux mains la robe comme pour la relever; la troisième a la main droite repliée contre la poitrine et tient un fruit. La triple Hécate était une divinité chtonienne en rapport avec Hadès, et, comme reine des carrefours, elle envoyait aux voyageurs attardés les fantômes et les monstres terrifiants de la nuit.

Voir à côté une seconde *statue* plus petite, haut. o m. 40, presque identique.

BIBLIOGRAPHIE. — Reinach S., *Répertoire*, II, 323, 6.

31 (3951). *Baignoire.* Pierre noire donnant un son presque métallique, provenant, paraît-il, d'une carrière entre Coptos (Haute-Egypte) et Bérénice (Mer Rouge). Long. 2 m. 35, haut. 1 m. Les surfaces latérales sont décorées, l'une de deux têtes de lion à la bouche ouverte, à la langue pendante, à la crinière bouclée, finement sculptées; l'autre, de deux têtes de lion identiques aux précédentes, et, entre celles-ci, au centre, près du bord inférieur, d'une tête de lynx dont la bouche trouée servait à vider la cuve. Cette baignoire a été employée comme sarcophage en y ajoutant un couvercle de granit rose. Prov. Alexandrie (Wardian, nécropole occidentale).

32 (3867). Marbre blanc à gros grain, haut. 0 m. 51. *Bellérophon sur le cheval Pégase.* Bellérophon chevauche Pégase, le fabuleux cheval ailé que certains dieux protecteurs avaient envoyé au jeune héros quand il allait combattre la Chimère. Le monument était adossé à un pilier de soutien. Le cheval fort, musculeux, a la partie antérieure du corps soulevée et fait un effort pour s'élancer. Le cavalier lui saisit le cou du bras gauche tandis qu'il se retourne en arrière, peut-être pour regarder l'effet de ses coups contre la Chimère. La tête de Bellérophon ainsi que celle de Pégase manquent, la moitié inférieure des jambes du cheval est également cassée. Ce joli monument — hellénistique selon toute vraisemblance — a été découvert par Pugioli dans un puits de la nécropole occidentale.

BIBLIOGRAPHIE. — Reinach S., *Répertoire*, II, 507, 1.

33 (3915). *Pied colossal* en marbre, chaussé d'un *calceus* richement décoré et surmonté d'un buste acéphale de Sarapis. Dans la partie postérieure au-dessus du talon se dressent deux serpents uraeus, entre lesquels on voit la partie inférieure d'une statuette assise d'enfant, probablement Harpocrate. Sur le talon est gravée une inscription grecque rappelant que cet ex-voto a été dédié à Sérapion par P(ublius) Acilius Zosimos et Aelius Doriphore. Prov. Alexandrie.

BIBLIOGRAPHIE. — Schmidt C., dans *Arch. Anzeiger*, 1896, p. 54 ; De Ricci, dans *Rev. Arch.*, IV série, t. II, p. 191 en note ; M. Bieber, dans *Ath. Mitteil.*, XXXV (1910), p. 8, note 2 ; Weinreich, dans *Ath. Mitteil.*, XXXVII (1912), p. 38.

Au centre de la salle :

34 (3936). Marbre blanc à très gros grain, haut. 1 m. 98. *Aigle colossal* au repos. Prov. de l'île de Thasos. Don de S. A. le Khédive (fig. 82).

Derrière celui-ci, appuyé contre le socle :

35 (17856). Calcaire nummulitique, long. 1 m. 20, haut. 0 m. 60. *Bain de siège.* Prov. Alexandrie.

36 (3934). Marbre blanc, haut. 1 m. 05, larg. de chaque côté en bas 0 m. 48, en haut 0 m. 36. *Base triangulaire.* La partie inférieure des surfaces latérales est ornée de couples de volutes en S, de rosaces de fleurs stylisées et des ailes de trois sphinx, dont le corps est engagé dans les angles du candélabre qui est censé reposer sur le dos de ces trois monstres.

Au-dessus du sphinx, l'angle est décoré d'une file verticale d'astragales. Sur la surface supérieure le trou central est dans un trépied bas décoré par des feuilles d'acanthe et de vigne, renversées.

37 (3931-3935). Basalte noir, long. 1 m. 95, haut. (de la cuve) 0 m. 61, du couvercle 0 m. 20. *Sarcophage* à forme de baignoire. Les surfaces latérales de la cuve sont décorées de têtes de lion et d'une tête de lynx en relief, comme le n° 31 qui a été trouvé en même temps et dans le même lieu que celui-ci. Le couvercle du sarcophage a le flanc antérieur décoré par un lourd feston de fruits et fleurs (où le pavot domine) soutenu à distance convenable par trois génies ailés qui tiennent dans leurs mains une couronne et des fleurs de pavot.

Fig. 82.

38 (20194). Marbre blanc, haut. 1 m. 20. *Statue d'homme* drapé assis sur une élévation de terrain. Il est vêtu du chiton et de l'himation, dont le pan droit est ramassé sur les genoux. La tête et les bras (qui manquent) étaient travaillés à part et insérés dans le tronc. C'est probablement la statue d'un écrivain (Ménandre ?). Prov. Basse Egypte.

39 (3930). Marbre blanc, haut. 0 m. 85. *Avant-bras* soutenant dans la main ouverte une grosse sphère. Il devait appartenir à une statue colossale (d'empereur ?). L'effort des muscles et le gonflement des veines causé par l'effort est bien reproduit. Prov. Benha (ancienne Athribis).

A gauche de l'entrée :

40 (17855). Calcaire nummulitique, haut. 0 m. 64, larg. du côté

aux extrémités des volutes o m. 92. *Chapiteau corinthien.* Chapiteau d'une colonne cannelée appuyée à un pilastre. Ce débris d'un grand édifice qui devait se trouver dans le quartier royal (il provient des fondations d'une maison bâtie le long de la rue Joussef Eiz-Eddine) remonte au III^me^ siècle av. J.-Ch. La moitié inférieure est décorée de feuilles d'acanthe dentelées en volutes et d'hélices concaves enroulées autour d'un disque. Au centre du bord de la tablette supérieure et dans les angles, au-dessous de celle-ci, sont trois fleurs, dont les hautes tiges émergent parmi les feuilles d'acanthe (fig. 15, p. 77).

41 (3925) Marbre blanc, haut. o m. 52. *Torse viril* nu. Conservé de la base du cou au pubis. Les bras étaient travaillés à part comme on peut s'en rendre compte par les trous aménagés à cet effet. Non seulement la partie postérieure n'est pas travaillée, mais elle manque sur une large tranche. Evidemment, ainsi que le démontre davantage un gros trou carré destiné à fixer un tesson, le torse devait être attaché à une paroi. Ce torse d'un travail assez soigné a été trouvé avec les n^os^ 42, 43, 45. Probablement ils faisaient tous partie d'un même groupe décoratif, placé sur le fronton d'un grand édifice. Ils proviennent de la zone occupée dans l'antiquité par le quartier royal près du port oriental *(μέγας λιμήν)*.

42 (3924). Marbre blanc, haut. o m. 90. *Torse de femme*, plus grand que nature. La tête et les bras, travaillés à part, manquent; les jambes sont coupées à mi-cuisse. Le poids du corps reposait sur la jambe gauche; la jambe droite était avancée et fléchie. Le bras droit devait être soulevé au-dessus de la tête. Elle est habillée d'une tunique collante faite d'une étoffe légère, nouée par une ceinture sous les seins qui sont bien développés, droits et solides. La tunique était sans manches, ouverte en sa partie supérieure du côté droit et retombant sur la poitrine de façon à laisser tout à fait à découvert un des seins. La partie postérieure n'est pas travaillée; on y voit par contre plusieurs trous carrés ou rectangulaires destinés à fixer la statue à une paroi. Un trou pareil est sur la hanche gauche un peu en arrière. Sur la cuisse droite et entre les jambes on observe des traces évidentes d'oxydation. C'est dans ces points qu'étaient fixés soit les ornements soit les attributs en métal qu'on avait placés sur la statue. On est tenté de voir dans ce torse, d'après l'habit et le mouvement, le reste d'une Victoire. Il n'est pas douteux en tous cas qu'il fît partie d'un groupe décoratif, probablement placé sur le fronton d'un grand édifice. De même que la statue précédente, malgré le travail sommaire et les

inégalités d'exécution, celle-ci revèle une remarquable habileté et produit une bonne impression.

BIBLIOGRAPHIE. — De Ricci, *Comptes rendus de l'Acad. des Inscriptions*, 1908, décembre ; Reinach S., *Répertoire*, IV, 238, 3.

43 (3923). Marbre blanc à gros grain, haut. 0 m. 80. *Torse viril.* Ce torse viril, qui devait représenter un homme robuste aux muscles bien développés, est travaillé même dans la partie postérieure, mais il faisait groupe avec les précédents. Tête, jambes et bras (ceux-ci travaillés séparément) manquent ; cependant on remarque sans peine la position tourmentée qu'avait la statue.

45 (3928). Marbre blanc, haut. 0 m. 75, larg. (entre les parties extérieures des genoux) 0 m. 60. *Fragment de statue assise* sur un trône, plus grande que nature. Un large manteau enveloppe les jambes (toute la partie supérieure de la statue, qui était travaillée dans un autre bloc de marbre, manque) ; un pan du manteau venant du flanc gauche est ramassé sur les jambes entre lesquelles il descend en beaux et riches plis. La partie inférieure de la jambe gauche à partir du genou était travaillée séparément et elle était nue. S'il n'en était pas ainsi, on ne comprendrait pas pourquoi l'artiste aurait travaillé avec tant de soin, même les plis du manteau qui retombe sur la partie antérieure du trône. Il est même évident que la statue était haut placée et que ces détails pouvaient être vus d'en bas. Ce morceau de sculpture est d'un travail plein de force ; remarquables surtout sont les plis nombreux du manteau, profondément fouillés, souples et mouvementés. Cette statue faisait groupe avec les trois précédentes, mais elle revèle à mon avis une technique plus habile et plus raffinée. Il est probable que cette statue était au milieu du fronton et constituait la figure centrale du groupe.

BIBLIOGRAPHIE. — Reinach S., *Répertoire*, IV, 436,5 (femme assise) : cf. *C. R. Acad.*, 1908, pag. 794.

46 (3866). Marbre blanc d'un grain très gros, haut. 1 m. 20. *Torse viril.* La chlamys nouée à droite est jetée derrière les épaules et le dos, et ne recouvre que la partie supérieure de la poitrine. Les membres sont robustes et les muscles font une forte saillie. Le poids du corps appuyait sur la jambe droite; la jambe gauche avancée était légèrement pliée. Malgré le déplorable état de conservation on y reconnaît un bon travail.

47 (3916). Marbre blanc avec taches bleuâtres, haut. 1 m. 90. *Statue colossale assise de Sarapis* en bon état de conservation. Le nez manque à moitié et les moustaches sont quelque peu rongées. Les bras sont cassés au-dessus du coude. Le dieu est

assis sur un trône élevé, les pieds appuyés sur un escabeau transversal. La jambe droite est avancée, et la plante du pied repose entièrement sur l'escabeau ; la jambe gauche est fléchie en arrière et n'appuie sur l'escabeau que par la pointe du pied. L'habillement se compose d'une tunique (chiton) à courtes manches et d'un manteau. Le pan gauche de celui-ci descend de l'épaule droite sur le devant; le reste du manteau descendant derrière le dos laisse libre l'épaule droite et remonte sur les jambes, et, passant par dessus la cuisse gauche, retombe en plis lourds vers le pied. Le corps est représenté de face, la tête légèrement tournée vers sa droite. Le front large et haut, saillant vers la base, est ombragé par les mèches de cheveux qui retombent du sommet de la tête. La chevelure longue, bouclée forme une véritable crinière. Les yeux sont trop grands (ni la prunelle ni la pupille ne sont marquées), mais profonds vers la racine du nez ; les arcades sourcilières sont assez développées et presque enflées. Le nez était fort et droit. Une riche barbe bouclée encadre les joues et le menton carré et robuste. De longues moustaches, retombant à la chinoise, aux pointes relevées en boucle, ombragent la bouche sinueuse, charnue, entr'ouverte. L'expression de la statue est réfléchie, sérieuse et douce en même temps ; elle révèle aussi une tranquille assurance et une calme autorité. Au sommet de la tête, est dessiné le bord inférieur du *modius*, qui était travaillé séparément et fixé dans une profonde cavité rectangulaire. La main gauche soulevée à hauteur de l'épaule s'appuyait à un long sceptre ; la main droite baissée s'appuyait sur la tête du gardien infernal, le monstre tricéphale Cerbère (fig. 21, pag. 97). Epoque romaine. Prov. Alexandrie (Rue Adib). En avant se trouve une médiocre copie d'époque romaine, qui présente cependant quelques reflets de la beauté du célèbre chef-d'œuvre hellénistique vénéré au Sérapeum.

BIBLIOGRAPHIE. — Sur les statues de Sarapis v. AMELUNG, *Le Sarapis de Briaxis* dans *Rev. Arch.*, IV^me^ Série, Tome II, pag. 177-204; cfr. ISIDORE LÉVY, *Sarapis* (Extrait de la Revue de l'Histoire des Religions, 1913) et WEBER W., *Die aegyptische-griechischen Terrakotten*, Berlin, Curtius, 1914, p. 25 et sq. ; REINACH S., *Répertoire*, II, 18,11.

48 (3913). Marbre blanc, haut. o m. 60. *Sarapis assis.* Cet exemplaire est acéphale; mais il garde, en plus du précédent, des restes du Cerbère : au milieu est une tête de chien, et par côté des têtes de serpent.

49 (3917). Chaux et plâtre, haut. o m. 55. *Tête colossale de Sarapis* (fig. 83), au-dessus d'une belle colonne en marbre violet.

50 (79). Marbre blanc, haut. o m. 50. *Torse d'une statue* (d'O-

siris ?), représentant un homme habillé d'une tunique collante, lisse, aux longues manches, au bord supérieur rabattu autour du cou. Il a les deux mains repliées sur la poitrine, serrant de la droite le fouet et de la gauche le crochet osiriaques. Sur le bord rabattu de la tunique, sont représentés en relief une étoile à sept pointes, deux scarabées, un croissant; sur la poitrine, à droite et à gauche, sont deux grosses étoiles. Sur le ventre, deux bœufs Apis vis-à-vis en deçà et au-delà du long serpent qui monte verticalement le long du corps jusqu'au sommet de la poitrine. D'autres étoiles, volutes, etc., étaient dans la partie inférieure. Est-ce bien une statue d'Osiris, ainsi que le croit le prof. Weber? J'avais pensé y reconnaître un prêtre de Sarapis ou de Mithra. Prov. Alexandrie (ruines du Sérapeum, colonne dite de Pompée).

Fig. 83.

BIBLIOGRAPHIE. — Breccia, *Rapport sur la marche du Service du Musée* (1910-11), p. 13, pl. IV ; Weber, *Terrakotten*, p. 46, fig. 25.

51 (3909). Marbre bleuâtre, haut. 1 m. 25. Autre *statue de Sarapis* assis, assez mal conservée.

Sur l'étagère :

52 (3912). Marbre blanc, haut. 0 m. 50. Moitié antérieure d'une *tête colossale de Sarapis.* Le crâne et la chevelure devaient être complétés en plâtre. Pour les caractéristiques de cette tête, il faudrait répéter à peu de chose près ce que nous avons observé au sujet des autres meilleures images de Sarapis. Le travail, sans être d'une finesse extraordinaire, n'est pas grossier. A remarquer les traces nombreuses et évidentes de polychromie (au moment de la découverte on a pu observer même quelque trace de dorure).

52[a] (3914). Basalte noir, haut. 0 m. 51. *Tête colossale de Sarapis.* Cette belle tête de Sarapis a été elle aussi trouvée dans les

environs de la colonne dite de Pompée. Elle est travaillée avec une remarquable habileté technique et produit une bonne impression, malgré son médiocre état de conservation. Les pupilles sont marquées par un cercle. La couleur de cette tête rappelle que la première statue originale de Sarapis, exposée et adorée au Sérapeum, était de couleur bleu-noirâtre.

53 (3900). Marbre blanc à gros grain, haut. o m. 35 (fig. 84). *Portrait d'inconnu.* Conservation parfaite. Mr Hogarth se demandait à tort, je pense, mais sans oser répondre affirmativement, s'il ne représentait pas l'empereur Hadrien. Traits individuels reproduits avec un soin et une précision admirables. C'est un homme âgé, bien en chairs, presque gras, aux formes abondantes et molles. Le crâne, large et rondelet, accuse une asymétrie accentuée. Tandis que la tempe gauche est plate et fuyante, au-dessus de l'oreille gauche le crâne s'enfle en une large bosse. La moitié droite du crâne est saillante. Le front étroit et haut est traversé par une profonde ride horizontale et fait saillie vers la racine du nez, près des arcades sourcilières. Les yeux assez profonds près du nez ont le globe proéminent. Ni la prunelle ni la pupille ne sont marquées. Le nez, long et fort, ne descend pas en ligne droite, mais en ligne d'abord saillante et ensuite baissée près de la pointe. Le visage est complètement rasé, les joues charnues, quelque peu retombantes. Deux rides profondes descendant transversalement de la base du nez encadrent la bouche aux lèvres plutôt minces et fermées. Le menton est large et légèrement pointu. Un ruban (diadème?) étroit, mais épais, fait le tour entier du crâne qui est presque tout à fait chauve. L'artiste a su traiter son sujet avec une réelle habileté technique. Prov. Kôm-el-Khanziri (Basse Egypte).

Fig. 84.

54 (3878). Marbre blanc, haut. o m. 49. *Apollon assis sur l'omphalos.* La tête fait défaut, le bras droit est cassé au-dessus du biceps, le pied et la main gauche manquent aussi. La tête et la main gauche étaient rapportées. Apollon est représenté à moitié nu. Le manteau, jeté sur les jambes, laisse tout à fait à découvert l'abdomen et la poitrine, et, contournant la

hanche droite, remonte un peu derrière le dos et va se ramasser sur l'avant-bras gauche pour retomber entre les jambes. Le pied gauche reposait à plat sur le sol, la jambe droite est légèrement poussée en arrière et fléchie. C'est un jeune homme aux formes sveltes et robustes, à la musculature fortement développée. Le modèle est bien rendu. La draperie est un peu sèche. Cette statue est probablement une copie réduite d'un original en bronze. Elle remonte à l'époque hellénistique et l'original peut être placé au III^me^ siècle av. J.-Ch. L'omphalos est un tronc de cône assez simple, sans décoration. L'omphalos était censé représenter le nombril du monde et il était placé à Delphes dans l'adyton du temple à côté de la statue d'or d'Apollon. Souvent il est représenté couvert de bandelettes et de branches de laurier. L'omphalos en granit rouge (voir n° 54^a^ appuyé au sol devant la statue d'Apollon) que j'ai récemment recueilli à Hadra est entouré d'un serpent : c'est une allusion évidente à l'un des dogmes fondamentaux de la religion pythique, à la victoire remportée par le dieu sur le serpent Python. Notre Apollon assis sur l'omphalos a été acheté à Alexandrie en 1902, mais il paraît qu'il a été importé d'Asie Mineure.

BIBLIOGRAPHIE. — Alan J. Wace, *Apollo seated on the Omphalos*, dans *Annual of the British School at Athens*, vol. IX (1902-03), p. 211-242 ; Reinach S., *Répertoire*, II, 361,5. = IV, 57.7.

55 (3865) Granit vert, haut. 0 m. 60. *Porteur d'outre.* On a désigné, à tort selon moi, cette statue comme étant celle de Bacchus trébuchant sur une outre pleine de vin. La figure n'a aucun des caractères de Bacchus. Il semble plus probable que nous avons affaire ici à un exemplaire de ces sujets de genre, de ces scènes de la rue, dont le goût, selon quelques archéologues, aurait caractérisé un des styles de l'art alexandrin. Nous nous trouvons probablement en face d'un vendeur d'eau ou d'un porteur de vin (v. la grappe de raisin sur le tronc d'arbre). Travail sommaire.

56-59. Quatre *statues romaines*, acéphales, simplement décoratives, honoraires ou funéraires. Toutes ont été découvertes à Alexandrie, probablement près du cimetière romain de Sidi Gaber.

BIBLIOGRAPHIE. — A. J. Reinach, *Bull. Soc. Arch.*, II (1909), p. 306 sq.

56 (3907). Marbre blanc à larges taches bleuâtres, haut. 1 m. 55. *Personnage drapé* court, bien en chair, la jambe droite appuyée à un tronc d'arbre, la gauche dégagée, légèrement pliée ; habillé de la tunique et de la toge. Le bras droit était allongé et appuyé sur le tronc d'arbre. De la main gau-

che, soulevée à hauteur de l'abdomen, il tient une *mappa*. Les pieds sont chaussés de *calcei* de l'espèce la plus commune (*perones*) en cuir souple. Travail sommaire.

57 (3919). Marbre blanc à taches bleuâtres, haut. 1 m. 73. *Personnage drapé*, dans la même position que le précédent. Seulement le bras droit, au lieu d'être allongé, est replié sur la poitrine et retenu par les plis de la toge. Il est chaussé du *calceus patricius*. Travail d'atelier.

58 (3904). Marbre blanc, haut. 1 m. 75. *Personnage drapé*, debout dans la même attitude que les précédents ; mais la jambe droite, au lieu d'être appuyée contre un tronc d'arbre ou un pilier, est contiguë à une ciste (*capsa*) surmontée de rouleaux de papyrus. De la main gauche il tient la *mappa*, de la droite une patère. Une bague entoure l'annulaire de la main gauche. Aux pieds, des *calcei* de l'espèce la plus commune.

BIBLIOGRAPHIE. — V. n.os 56-59: Reinach S., *Répertoire*, II, 625,2.

59 (3902). Marbre blanc, haut. 1 m. 30. *Personnage drapé*, debout, s'appuyant sur la jambe gauche qui touche à une *capsa* surmontée d'un paquet de rouleaux. La main gauche, qui fait défaut, était soulevée jusqu'à hauteur de l'abdomen ; la main droite allongée, quelque peu écartée, soutient un pan de l'ample et riche toge. Travail moins sommaire que celui des précédents.

Sur l'étagère :

60 (16161). *Portrait réaliste de femme mûre*, aux traits vulgaires, aux joues charnues, mais molles, à la coiffure plate à ondulations parallèles allant du front à la nuque.

61 (3897). Marbre blanc, haut. 0 m. 65, long. 1 m. 40 (fig. 85). *Personnage couché*. Vieillard à demi-étendu sur un lit. Le poids du corps appuie sur le côté gauche. La tête est légèrement tournée vers sa droite. Il est habillé d'une tunique et d'un manteau. Celui-ci couvre seulement l'épaule gauche et les jambes. L'avant-bras gauche, appuyé sur une sorte de coussin, soutient en grande partie le poids de la moitié supérieure du corps. De la main gauche le personnage tient un vase à boire ; de la main droite, allongée et abandonnée sur la cuisse, du même côté, un bouquet de fleurs. Les traits sont individuels, et la tête en tant que portrait est très digne d'attention. Le crâne grand et rond est tout à fait chauve dans la partie supérieure. Le front large est traversé par des rides profondes. Les yeux gros proéminents n'ont ni la prunelle ni

l'iris marqués, et ils sont entourés d'épaisses paupières. L'arcade sourcilière est très peu accentuée. Le nez large et fort surmonte une bouche large et sinueuse. Le menton large est entouré d'une barbe fine marquée par des traits superficiels, de même les moustaches dont les pointes retombent à la chinoise. Ce travail d'atelier est plein de défauts, mais la tête est assez caractéristique. La mollesse de formes du vieillard est également rendue avec un certain succès.

BIBLIOGRAPHIE. — SCHREIBER, *Kôm-esch-Schukâfa*, pag. 256; COLLIGNON, *Les statues funéraires*, pag. 357, fig. 227.

A l'entrée de la salle 17 :

62 (3896). Marbre blanc, long. 0 m. 40. *Génie funéraire.* Il est couché sur le côté droit, appuyant la tête sur son bras gauche replié. Le bras droit est allongé en avant près d'une torche appuyée au sol. La tête, qui fait défaut, était rapportée. A remarquer la ressemblance de ce type de génie funéraire avec celui qui lui fait face. Ceux qui ne le croient pas plus ancien que la Renaissance italienne pourraient avoir tort.

Fig. 85.

SALLES 17-18.

J'aurais voulu arranger par séries distinctes et séparées toutes les différentes catégories de petites pièces (ustensiles, lampes, verreries, figurines en terre cuite, produits de la céramique, etc.), qui remplissent les salles 17 et 18; mais l'accroissement incessant de nos collections, les conditions de l'édifice, et surtout les vitrines d'un modèle peu pratique, m'ont trop souvent empêché de mettre intégralement à exécution un classement méthodique et définitif. Cependant j'ai groupé autant que possible les pièces selon leur affinité, soit de matière, soit de sujet, soit de provenance, et le visiteur pourra, j'espère, acquérir une notion assez claire de l'intérêt qui s'attache à chacun de ces groupements.

D'ailleurs, pour ne pas l'obliger à revenir plus d'une fois devant une même vitrine, je vais donner ici en tête de cette partie du guide, dans de courts chapitres préliminaires, quelques mots d'explication sur le caractère des séries les plus importantes ou les plus richement représentées :

1°) Urnes cinéraires ;

2°) Lampes ;

3°) Figurines en terre cuite.

Urnes cinéraires. — Les Grecs alexandrins ont indifféremment employé pour leurs morts soit l'inhumation soit la crémation. Les cendres des cadavres brûlés dans un endroit *ad hoc* (appelé *ustrinum* par les Romains) placé au milieu ou à proximité des nécropoles, étaient recueillies dans des vases, généralement en terre cuite, dont les types les plus fréquents sont l'*hydrie* ou le *kalpe*, l'*amphore* et moins fréquemment le *cratère* ou le *stamnos*.

En général, ces vases se rattachent, quant à la forme, à la céramique grecque ; mais ils ont été trouvés à Alexandrie en telle quantité et beaucoup d'entre eux présentent une décoration si particulière qu'ils peuvent bien constituer une section à part dans l'histoire de la céramique et qu'on pourrait les appeler « urnes cinéraires alexandrines ».

a) Une première catégorie, la plus nombreuse, est formée par les urnes hydriformes ou amphoriformes, qui sur le fond jaunâtre ou rougeâtre de la terre cuite portent une décoration

Fig. 86.

Fig. 87.

Fig. 88.

Fig. 89.

très caractéristique. Celle-ci consiste en bandes linéaires plus ou moins larges, tirées en cercle autour du pied, à moitié de la panse, sur l'épaule, autour du col et de l'embouchure. Les cercles qui entourent la panse et l'épaule sont réunis entre eux par des lignes verticales ou par des palmettes près des anses (fig. 86).

Dans les espaces ainsi encadrés sont peintes en marron ou en noir des spirales qui se répètent, des palmettes, des rosaces, des festons ou des guirlandes de fleurs, des branches de lierre, d'olivier, de laurier (fig. 87 ; cfr. fig. 86 ; fig. 12. p. 71). Plus rarement on y rencontre une perspective architectonique, des dauphins (fig. 88), des oiseaux aquatiques, des chevaux ailés, une scène de combat (fig. 89), un profil de tête humaine.

Fig. 90.

Ces urnes datent toutes du III^me^ siècle av. J.-Ch. et même de la fin du IV^me^. On les a trouvées en grande quantité à Chatby, à l'Ibrahimieh, à Hadra (d'où la dénomination commune de *Hadra-Vasen*) et même dans la nécropole occidentale (Gabbari-Wardian). Ce type d'urnes cinéraires est originaire d'Alexandrie, d'où il a été importé à Chypre, en Crète, à Rhodes, dans la Russie méridionale.

Beaucoup de ces urnes portent soit en peinture soit en graffite sur la panse ou sur l'épaule, le nom du défunt souvent accompagné du nom du père et de l'indication de sa patrie.

Un groupe de ces inscriptions nous permet de fixer avec précision la date de leur emploi. Elles appartiennent soit à des mercenaires des Ptolémées, originaires de Thrace, de Crète, de Thessalie, etc., soit à des ambassadeurs des fêtes religieuses (*Θεωροὶ*) envoyés en mission à Alexandrie et morts dans cette ville, où ils ont été ensevelis par les soins d'un fonctionnaire ou d'un entrepreneur de pompes funèbres.

β) Une seconde classe est constituée par les vases qui, tout en ayant les mêmes formes que les précédents, ont été décorés d'une peinture à la gouache après leur cuisson définitive. Ils ont été enduits d'un badigeon à la chaux et sur celui-ci on a peint en plusieurs couleurs, souvent assez bien conservées, soit un feston de fleurs, soit des rubans, soit des armes (fig. 13, p. 71),

des amphores panathénaïques, des monuments funéraires, un gorgoneion (tête de Méduse) et même des parties de l'habillement (par ex. une paire de souliers).

Les urnes en terre cuite vernissée en noir avec décoration en blanc surperposé (fig. 89), souvent portant des médaillons ou plaquettes en relief, sont également fréquentes à Alexandrie, mais elles n'ont rien de particulièrement alexandrin, ayant été importées de l'étranger (de l'Italie méridionale probablement), ou étant des imitations locales de cette même céramique étrangère. Les urnes cinéraires en albâtre sont de même assez fréquentes. Vers la fin de l'époque hellénistique et à l'époque romaine les urnes en terre cuite émaillée de vert et en plomb deviennent fréquentes. On en a trouvé même en verre.

BIBLIOGRAPHIE. - Schreiber Th., *Die Nekropole von Kôm esch-Schukâfa*, Kapitel XVI, § 7 ; Breccia Ev., *Iscrizioni greche e latine* (Catalogue Général), p. IX-XVII ; *La Necropoli di Sciatbi*, p. 25 sq. ; Pagenstecher R., *Die griechisch-aegyptischen Sammlung Ernst von Sieglin*, 3er Teil. Dans ces ouvrages on trouvera citée toute la littérature antérieure. D'une façon générale, je renvoie à ces publications pour ce qui se réfère à tous les produits céramiques conservés au Musée gréco-romain et publiés jusqu'à ce jour.

Lampes. — La quantité de lampes qu'on trouve à Alexandrie, soit dans les collines de détritus, soit à côté ou à l'intérieur des tombes, est vraiment extraordinaire. Le Musée en possède

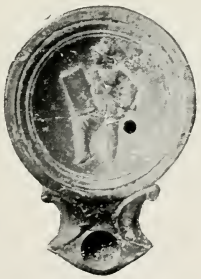


Fig. 91.

Fig. 92.

une collection de plusieurs centaines, dont une publication scientifique montrera la grande importance. En effet, les lampes comptent parmi les plus précieux et les plus intéressants produits de la céramique ancienne.

Les Grecs avaient en général l'habitude de s'éclairer avec des chandelles; mais on trouve des traces de lampes jusqu'à l'époque mycénienne et l'usage doit en être devenu commun à l'é-

poque hellénistique. Nous en avons découvert une quantité considérable dans des tombes du III^me^ siècle av. J.-Ch. L'or, le bronze, l'albâtre, le verre ont été employés depuis l'origine pour fabriquer les lampes ; mais l'argile cuite est naturellement la matière prédominante La plupart des lampes sont faites au moule, en deux coquilles, supérieure et inférieure, qu'on ajuste ensuite l'une contre l'autre avant la cuisson.

Dans notre collection on peut aisément distinguer les lampes préromaines, romaines et chrétiennes. Les lampes préromaines ne portent en général aucune décoration en relief ; elles sont aussi très simples : un récipient rond, cylindrique, avec un large trou central pour y verser l'huile. Elles sont dépourvues d'anse postérieure et n'ont qu'une petite proéminence latérale percée d'un petit trou qui devait servir à enfiler ces lampes par dizaines à une ficelle pour les suspendre à un clou, soit dans la fabrique, soit dans la boutique du marchand. D'autres ont le récipient demi-sphérique, monté sur pied, avec manche latéral en forme d'anneau assez large, avec bec mince proéminent, sur la pointe duquel est un trou circulaire d'où sortait le lumignon. Le bord du trou central supérieur est décoré d'une spirale qui se répète en noir sur fond rouge. Les unes et les autres sont d'une belle argile rouge, sans autre décoration, recouvertes d'un beau vernis noir métallique brillant. Les exemplaires à deux becs sont très rares.

Fig. 93.

On rencontre aussi des écuelles en terre cuite ou en bronze, dont le bord est comme pincé de manière à former un bec. Aux nombreux spécimens de lampes de ce genre recueillis à Chypre et en Phénicie et dans la plupart des régions où les Phéniciens ont séjourné, il faut ajouter la riche collection d'Alexandrie. Sous l'empire, l'usage des lampes devint général dans tout le monde romain. Les lampes de cette époque sont beaucoup plus aplaties que les précédentes. On peut en distinguer deux types principaux (pour les lampes chrétiennes, v. plus loin).

α) Lampes à récipient rond, sans anse, munies d'un bec très détaché, le plus souvent orné de volutes (fig. 91).

β) Lampes à récipient plus ou moins rond, munies d'une

anse postérieure en forme d'anneau (fig. 92), de triangle (fig. 93), de croissant, etc.); le bec est court et rond.

Le récipient était tantôt à air libre, tantôt couvert. Dans ce dernier cas la face supérieure était percée d'un ou plusieurs orifices où l'huile était versée. Parfois, cet orifice ou ces orifices étaient fermés par un couvercle mobile (v. une lampe en bronze dans le compartiment du milieu de la vitrine C, salle 17). Il y a aussi des lampes à suspension, d'autres qui pouvaient se fixer au moyen d'un tube central, d'autres qui étaient soutenues par un pied formant une seule pièce avec la lampe même.

A côté des petites lampes à une seule mèche, on en trouve de plus grandes à deux, à trois, à cinq, à sept, parfois jusqu'à vingt mèches.

Nous avons dit que les types principaux sont au nombre de deux ; mais naturellement l'usage et le caprice créèrent une quantité de variétés secondaires. On eut des lampes en forme de vase, en forme de statuette ou en forme de maisonnette, en forme de pied, de tête (quelquefois grotesque) d'un animal, etc.

Les lampes portaient fréquemment des inscriptions destinées soit à indiquer à l'acheteur le sujet représenté sur la lampe, soit à marquer le nombre d'heures que la lampe pouvait durer allumée (5 heures, 3 heures et ainsi de suite). D'autres inscriptions sont des acclamations ou des formules que le fabricant ou la lampe elle-même était censée adresser au public. D'autres enfin, et ce sont de beaucoup les plus nombreuses, portent des signatures de potiers, de véritables marques de fabrique. Nombreuses sont les lampes importées d'Italie, mais très nombreuses aussi les lampes de fabrication locale. Les marques les plus fréquentes à Alexandrie sont : Phœtaspi, Strobili, Octavi, C. Dessi, Fortis, *Εὐτύχου*, etc.

Plus souvent encore, les lampes portent des ornements en relief, sur le disque supérieur ou sur l'anse postérieure, dont la superficie est parfois considérable. Ce sont tantôt des images de dieux, des emblèmes empruntés au culte, des scènes mythologiques ou héroïques, plus rarement des sujets historiques, parfois des fables d'Esope, des spectacles du cirque, des situations scabreuses, etc. Nous devons nous borner à ne signaler dans les pages suivantes que quelques-unes des lampes les plus intéressantes soit pour leur forme, soit pour la beauté ou l'importance ou la curiosité de la scène qu'on y voit représentée.

Figurines en terre cuite (fig. 94). — Depuis la grande découverte des figurines en terre cuite à Tanagra, puis en Asie Mineure et en d'autres endroits du monde grec, un grand intérêt s'est

attaché à ce genre d'antiquités. Les figurines d'Alexandrie, bien que peu connues jusqu'ici, ont pourtant une importance réelle, soit à cause de leur variété, soit à cause de la finesse et de l'idéalisation de certains types. Les figurines du genre grotesque paraissent plus fréquentes, en général, à l'époque romaine. Les archéologues se sont souvent demandé pour quelle raison les anciens ont placé ces figurines dans leurs tombes. A l'origine, « ces figurines, qui ont un caractère votif, sont évidemment en relation avec les croyances funéraires ».

« Que dans des siècles de foi, comme au temps des guerres médiques, on enterrât, avec le mort, des images du culte représentant des divinités, rien n'est plus naturel ; on l'entourait de ses dieux, on y joignait ses armes, ses bijoux, tout ce qui lui avait été familier pendant sa vie. Plus tard, quand le sentiment religieux se relâcha, on continua à respecter la tradition dont le sens s'est obscurci; on persista à placer, dans le tombeau du mort, des figurines qui lui rappelleront, dans l'autre vie, les compagnons de son existence mortelle; ces personnages charmeront la vie à demi-réelle qui l'anime encore dans le tombeau ; ils remplacent les êtres vivants, esclaves, chevaux, qu'aux temps héroïques on immolait sur la tombe du guerrier pour qu'il arrive dans l'Hadès escorté de ses compagnons habituels ». Dans cette belle page de M. Collignon, il y a certes une grande part de vrai, mais je crois qu'à l'époque alexandrine et romaine, le sens symbolique originaire s'était complètement obscurci, et que l'influence des croyances religieuses sur cette habitude était nulle ou presque nulle. On doit voir plutôt dans la présence de ces figurines la manifestation d'un état psychologique qu'on devine aisément, mais qu'il est difficile d'analyser. Ces figurines qu'on trouve presque toujours dans les tombes de femmes et d'enfants, et jamais dans celles des hommes ou des vieillards, sont là pour indiquer, en quelque sorte, l'affection délicate des survivants. Elles représentent la fleur du souvenir, le besoin de mettre une atmosphère de vie autour de ceux qui en ont été prématurément privés; les liens d'affection les plus solides envers les vieillards et les hommes ne se manifestent pas avec cette poésie naïve, cette délicatesse, qui ont un sens si intime, si profond, si naturel lorsqu'il s'agit d'enfants, d'adolescents ou de jeunes femmes. En somme, à partir d'une certaine époque, les figurines en terre cuite placées dans les tombes n'ont, à notre avis, aucune signification symbolique précise. Par la force de la tradition et comme manifestation d'un état d'esprit, de même qu'on dépose à côté des cadavres d'hommes mûrs ou de soldats un strigile, une épée, on dépose, à côté d'autres cadavres selon l'âge ou

le sexe, des figurines en terre cuite, des couronnes, etc. Pour ce qui a trait à la fabrication de ces figurines, les procédés sont au nombre de deux: la plus grande partie est fabriquée à l'aide de moules, d'autres sont façonnées à la main. Dans les deux cas, la figurine était cuite au four, puis trempée dans un bain de lait de chaux, ensuite peintes. Les exemplaires peints avant la cuisson sont très rares. Les couleurs employées sont le rose pour la chair, le rose ou le rouge (rarement) et le bleu (très souvent) pour les habits, le marron ou le noir pour les cheveux.

Fig. 94.

Lorsque on parle de terres-cuites alexandrines, on croit en général qu'elles sont pour la plus grande partie représentées par des sujets de genre, par des caricatures, par des figurines gréco-égyptiennes. Cette impression disparaît lorsqu'on classe ces figurines d'après la chronologie et d'après les lieux de provenance. Les statuettes en terre cuite qu'on a recueillies dans des tombes ou dans des couches de terrain appartenant à l'époque hellénistique, reproduisent en très grande majorité de jeunes femmes, des enfants, des personnages mythologiques, dont le type est purement grec et qui ont des analogies intimes avec les figurines des autres régions du monde grec de cette époque. Au fur et à mesure que nous nous rapprochons de l'époque romaine, on constate l'infiltration de sujets indigènes, mais à Alexandrie ils ne deviennent jamais prédominants. D'autre part les figurines qui révèlent une fusion entre les deux religions et les deux civilisations datent surtout de l'époque romaine et il faut les chercher principalement dans les villes provinciales de l'intérieur.

BIBLIOGRAPHIE. — Schreiber Th., *Die Nekropole von Kôm-esch-Schukâfa*, p. 305 et sq.; Breccia Ev., *La necropoli di Sciatbi*, p. 107 et sq. Pour les *Terres cuites du Fayoum*, v. plus loin p. 264 sq.

SALLE 17.

Vitr. A, A[1]; O, P. Collection de vases en verre provenant en partie d'Alexandrie ou de l'Egypte, en partie de la Syrie (achats ou dons). Alexandrie a été, on le sait, un des centres les plus importants de l'industrie du verre à l'époque impériale. D'ailleurs cette industrie était pratiquée et florissante en Egypte longtemps avant la conquête grecque.

Sur l'importance des fabriques alexandrines nous avons le témoignage de Strabon, et, sur le commerce d'importation en Italie, celui de Cicéron. Nous trouverons en parcourant les salles du Musée des traces évidentes de l'activité des fabriques de verre alexandrines ainsi que de la variété et même de la finesse de leurs ouvrages.

Dans la vitr. A : une belle collection de *bouteilles* et d'autres *vases* aux formes élégantes et présentant une irisation admirable : v. le n° 1 (7278) à panse ovoïdale, long pied pointu et col très haut (fig. 95); 2 (7271), 3 (7263) à forme d'oiseau (fig. 96); 4 (7264), 5 (7266), 6 (7211) amphorisques; 7 (7265) tout petit bocal, le corps décoré d'une branche de feuilles d'olivier en relief; 8 (7207) amphorisque à corps cordonné; beaucoup de balsamaires à corps allongé (Don de Mr Rothacker).

Dans la vitr. A[1] : de nombreuses *assiettes*, des *balsamaires* dont quelques-uns empaquetés dans des feuilles sèches de dattier. 1 (2344), 2 (2345): Deux godets à fond jaune tacheté de mauve.

Dans la vitr. P :

1 (3969). *Masque barbu* en pâte de verre polychrome. 2 (3961), 3 (3962), 4 (3963). *Amphorisques* à rainures multicolores (fig. 97); 5 (3960), 6 (3964), 7 (3959), 8 (3965). *Balsamaires* aux formes élégantes, à rainures ou couches polychromes d'un agréable effet (fig. 98).

Sur la colonnette en bois Q : *Gros vase en verre* employé comme urne cinéraire.

Dans la vitrine O : Nombreuses *bouteilles* et *balsamaires*. Dans le rayon du milieu : Fragments de *vases murrhins* et *millefiori*, de mosaïques en verre. La grande mode à l'époque hellénistique fut de revêtir ou d'incruster, sur les murs en briques, des dalles de matières plus rares, marbres, albâtres, etc., ou d'y exécuter des travaux de mosaïque avec des plaques en pâte de verre. Au XVI[me] siècle le voyageur italien Filippo Pigafetta eut la chance d'admirer, intactes encore, de vieilles maisons d'Alexandrie, dont les parois gardaient un revêtement d'un travail admirable.

Fig. 95.

Dans les vitrines n[os] 1-10, accrochées aux piliers le long des parois de cette salle, sont exposées quelques centaines, choisies entre plusieurs milliers, d'anses d'amphores munies d'empreintes ou de cachets.

L'interprétation à donner à ces inscriptions n'est pas encore fixée. Les anciens se servaient de grandes amphores (il y en a un grand nombre éparses par toutes les salles) pour transporter certaines denrées, telles que le vin, l'huile, le blé, les fruits, les œufs. Les anses de ces récipients portent généralement des timbres qui permettent de reconnaître leur lieu d'origine : Rhodes (à Alexandrie, les anses de Rhodes sont la très grande majorité), Cnide, Thasos, Paros, Smyrne, etc. L'usage de timbrer les amphores a pris naissance à Rhodes. Sur les timbres rhodiens on n'indique jamais la nationalité, tandis que presque partout ailleurs le fabricant ajoute sur le timbre sa nationalité.

Ces timbres, lorsqu'ils sont complets, nous donnent en partie sur une anse, en partie sur l'autre, ou sur une anse seule, les indications suivantes : à Rhodes, *le nom du prêtre du Soleil*, *le mois*, *le nom du fabricant et les armes de la ville* (la rose, la tête du dieu Hélios, le caducée) ; à Thasos, seulement le lieu d'origine Θασίων, une sorte de *corne*, etc., et le *nom du*

Fig. 96.

fabricant ; à Cnide l'indication d'origine *Κνίδιον* ou *Κνιδίων*, le *nom du phrourarque* et *celui du potier*, et un emblème.

Quelques archéologues ont attribué à ces timbres une signification officielle, d'autres non. Pour ceux qui donnent à l'estampille un caractère officiel, la marque serait apposée par les magistrats et justifierait le payement d'une taxe ; d'autres pensent que les estampilles étaient des marques de fabrique et en même temps l'équivalent d'un poinçon apposé après vérification officielle de la contenance. Mais il est plus vraisemblable que le timbrage était une affaire privée, permettant aux fabricants de

Fig. 97.

Fig. 98.

faire connaître leurs produits ; en même temps c'étaient des signes permettant aux fabricants de suivre, dans leurs ateliers, la marche des opérations par lesquelles doivent passer les amphores.

D'ailleurs, une fois le timbrage mis en pratique (celui des amphores doit être imité de celui des briques qui à l'origine avait pour but de protéger contre le vol le propriétaire plutôt que la fabrique), on en reconnaît l'importance pour la réclame, pour le contrôle du travail ; c'était même une précaution et une assurance contre certaines malversations possibles : le timbre indiquait le mois de fabrication, et par conséquent, avant que le fabricant eût mis en circulation la provision fabriquée à cette date, il était aisé de constater un vol éventuel. Les moules à timbres étaient probablement de bois.

BIBLIOGRAPHIE. — Il existe une bibliographie très riche sur cette question. V. en dernier lieu : MARTIN P. NILLSON, *Timbres amphoriques de Lindos*, Copenhague, 1909 ; BLECKMANN F., dans *Klio*. XI, (1912), p. 249 sq. ; H. VON GAERTRINGEN, *Berliner Philolog. Wochenschrift*, 1913, p. 124 sq. Pour la Bibl. relative à l'Egypte : BRECCIA, *B. S. A.*, 9 (1909), p. 74-85. Ajoutez : PREISIGKE F., *Sammelbuch griech. Urkunden aus Aegypten*, passim ; PAGENSTECHER R., *Die griechisch-aegyptische Sammlung E. von Sieglin*, p. 152 sq.

Vitr. B (à gauche de l'entrée). Quelques *miroirs*, un *cyathus* ou *simpulum*, petit vase en forme de cuillère ayant la petite vasque assez profonde et pourvu d'un long manche ; il servait à puiser le vin des cratères pour remplir les coupe. Des *lampes* pareillement en bronze. D'autres *ustensiles* domestiques : clefs, agrafes, cuillères, etc.

Fig. 99.

Dans le compartiment du milieu, un certain nombre de *polissoirs* en pierre employés par les orfèvres et bijoutiers.

Dans les compartiments inférieurs, une collection d'*urnes cinéraires* en plomb.

Sur la colonnette : B¹. *Casque* en bronze. B². Une grande *Oinochoè*. B³. *Candélabre*.

Vitr. C. (Rayons supérieurs). *Figurines en terre cuite* provenant d'une colline de détritus qui était dans le quartier de Moharrem Bey.

Rayon *a*. Série *d'anses de lampes* avec décoration en relief : 1. Gorgoneion ; 2. Le serpent Agathodémon ; 3. Isis allaitant Horus ; 4. Buste de Sarapis ; 5. Divinité marine ou fluviale à la barbe extrêmement touffue et longue.

Rayon *b*. *Grotesques*, v. nos 1, 2, 3, 4 : *Animaux et têtes d'animaux ;* 5. *Singe* soutenant un panier dans la main gauche repliée à hauteur de l'épaule ; 6 et suiv. *Manches de poèle* à tête de bélier, de cheval, etc.

Dans le compartiment du milieu, plusieurs dizaines de *lampes* d'époque romaine : 1. Hercule dans le jardin des Hespérides ; 2. Mercure ; 3. Actéon se défendant contre ses chiens ; 4. Le cheval fabuleux Pégase ; 6. Grotesque ; 7. Lampe à trois becs, caricature de deux vieillards s'embrassant (fig. 99).

La Vitrine horizontale RR renferme une partie du mobilier funéraire trouvé sur des momies à Wardian (nécropole occidentale d'Alexandrie) ; bagues, chaîne en or et pierres précieuses, boucles d'oreilles en or, diadème en argent, fragments de collier en bronze, bracelets, langues et doigts en feuilles d'or,

ainsi que beaucoup d'autres ornements et amulettes faites de matières diverses. L'autre compartiment de cette vitrine renferme des pierres gravées et des camées : voir le n° 2431, *Cornaline*, buste de Sarapis nimbé vu de face ; n° 2435, *Hématite*, Sarapis assis à gauche posant la main droite sur Cerbère ; n° 2439, *Jaspe*, Rome Nicéphore debout à gauche ; n° 2441, *Lapislazzuli*. Tête de Néron à gauche avec couronne de laurier ; n° 2505, *Camée* trouvé en morceaux à la colonne dite de Pompée en 1896 : buste de Minerve égidée ; n°s 2506, 2522, 2528, Pierres gnostiques.

Vitr. D. Dans le compartiment supérieur une série de *petits autels votifs* en terre cuite et en calcaire. A remarquer dans le rayon *a* le n° 1, dont la surface extérieure est décorée d'un feston de fleurs soutenu par des amours ; 2. Les quatre faces du pilier portent des bustes en relief d'Isis Hécate, d'Isis et d'Harpocrate ; le n° 3 porte sur une des faces deux oreilles pour inviter la divinité à bien écouter la prière.

Rayon *b*. Restes de *Pelves*, c'est-à-dire de Bassin destiné à chauffer de l'eau pour laver le linge, les vêtements, les pieds. Sur le bord est gravée la marque de fabrique.

Rayon *c* et Compartiment du milieu : *Poterie d'Arretium*. Plusieurs de ces vases portent la marque de fabrique : Avili ; Primi ; Atilii ; C. Murri ; C. Chresti, etc. et ses imitations locales (terra sigillata) *Κεφδος* ; *Χαρις* ; *Σαραπις*, etc.

Sur un socle élevé, contre la paroi orientale de la salle, est placée une *statue colossale* sculptée dans un monolithe de porphyre. C'est la plus grande statue connue, sculptée dans cette matière. La tête et le bras droit manquent. Haut. 2 m. 83. Elle représente soit un empereur (*Dioclétien* d'après Néroutsos), soit un *Christ* dans le type du *Pantokrator* d'après Strzygowski. Personnage assis sur un trône à dossier, habillé d'une tunique et de l'himation. Ce serait une œuvre du IV^me^ siècle ap. J.-Ch. Elle a été trouvée à Alexandrie presque en face de la Mosquée Attarine, du côté sud de la rue. Don de la famille De Zogheb.

BIBLIOGRAPHIE. — Strzygowski, *Koptische Kunst* (Catalogue Général du Musée du Caire), p. 1-6 ; Reinach S., *Répertoire*, II, 631,1.

Devant cette statue, appuyé contre le socle, est le seul *sarcophage en marbre blanc* décoré d'une scène mythologique en relief découvert à Alexandrie (fig. 100). Le sarcophage typique d'Alexandrie est le sarcophage à guirlandes (v. dans cette même salle les deux sarcophages à droite et à gauche de la porte qui donne sur le jardin). La surface antérieure est divisée en deux

tableaux, l'un plus petit à droite, l'autre à gauche. Dans le petit tableau on voit une femme (Bacchante) portant deux torches, pour éclairer le chemin à Hercule, qui étant ivre trébuche et marche avec difficulté soutenu par deux Faunes ; un troisième Faune porte sur son épaule le glaive abandonné par le dieu. A gauche de cette scène la surface du marbre fait saillie et cette saillie sépare les deux sujets représentés. De la saillie émerge la proue d'un bateau, pour indiquer que la rencontre entre Ariadne endormie et Dionysos suivi par son thiasos a lieu dans l'île de Naxos où Ariadne a débarqué seule, venant de Crète à la poursuite de Thésée. Le héros athénien avait manqué à sa promesse de l'épouser et était parti de Crète en cachette après son exploit contre le Minotaure. Ariadne, folle d'amour, s'était embarquée seule pour le rejoindre; mais, fatiguée par la longue

Fig. 100.

navigation, elle relâche dans l'île de Naxos. Elle est représentée plongée dans un sommeil profond (v. la figure d'Hypnos, dieu du sommeil, debout à droite d'Ariadne, incliné vers elle et la caressant de la main droite) sur un lit bas, couchée sur le côté gauche. A la suite des mouvements qu'elle a faits inconsciemment pendant son sommeil, Ariadne est restée demi-nue. Dionysos la surprend dans cette provocante attitude et il est profondément frappé par sa beauté, qui excite aussi l'admiration émue de ses compagnons (Pan, Silénopappe, Faunes, Faunesses). Tous expriment par des mouvements significatifs leur enthousiasme et l'invitation à ne pas réveiller la belle dormeuse. On connaît la fin de l'histoire: Dionysos épouse Ariadne. Sur les faces latérales du sarcophage sont représentés à droite des Faunes et des Ménades qui dansent, à gauche une scène de

Fig. 101.

vendange (inachevée). Malgré l'exécution peu soignée et les inégalités qu'on y surprend, cette pièce est très intéressante. Prov. Nécropole occidentale.

Vitr. E. Dans le compartiment supérieur : Collection de *poteries* diverses d'époque romaine. Dans celui du milieu : *Lampes* romaines. 1. La barque qui fait traverser aux morts l'Acheloos, rivière de l'Hadès ; elle est commandée par Sarapis (cfr. les nos 2, 3. 4). 5. Rapt d'Europe. 6. Vénus prenant le bain, fait une torsade de ses cheveux mouillés. 7-8. Mercure. 9. Gladiateurs.

Vitr. F. et Vitr. horizontale S. Collection de fragments de *poteries émaillées*, d'époque hellénistique et romaine. Dans la vitr. F à remarquer n° 1 (d'autres à côté et 1-15 dans la vitr. S.). De nombreux fragments de ces vases en émail vert, en partie dorés, connus sous la dénomination de *Vases sacrificatoires des reines d'Egypte* ; ce sont probablement des vases qu'un fabricant avait mis dans le commerce soit comme preuve de sincère dévotion pour la famille royale, soit dans l'espoir que le sujet faciliterait la vente de ses produits. Ces vases avaient la forme d'une *oinochoè* et étaient évidemment une imitation des vases en métal. A l'endroit où l'anse s'attache au corps de l'oinochoè on voit superposé un masque silénique en relief (vitr. F. 4, 5, 6, d'autres dans la vitr. S). Autour de la panse piriforme on voit une femme tournée à gauche, drapée du chiton et d'un court manteau, coiffée du diadème frontal des reines et déesses ; dans les plis du bras gauche elle porte une corne d'abondance ; de la main droite étendue elle tient une patère renversée au-dessus d'un grand autel carré à acrotères ; à droite, derrière la reine se dresse une colonnette conique en-

Fig. 102.

guirlandée (v. vitr. S. n° 10). Une inscription est gravée en creux sur la face antérieure de l'autel (vitr. S. n^{os} 5-6) *θεῶν ἐνεργετῶν*, et à quatre centimètres au-dessus de l'autel une seconde inscription en l'honneur de la reine *Βασιλίσσης Βερενίκης, ἀγαθῆς τύχης* (vitr. S. 7, 8, 9 etc.). Parmi les autres fragments, à remarquer dans la vitr. F. rayon *c*: 7, *Scène de combat.* Un guerrier probablement tombé de cheval (on observe un cheval en fuite du côté gauche), armé d'un bouclier et d'une épée, tâche de se défendre contre un éléphant qui le poursuit et qui a dressé contre lui sa trompe. Le corps de l'éléphant est couvert d'une riche draperie, ce qui prouve qu'il ne s'agit pas d'une scène de chasse.

BIBLIOGRAPHIE. — Bienkowski, *Bull. de l'Acad. des Sciences* de Cracovie, avril-juin 1912; Breccia, *Necropoli di Sciatbi*, p. 187, n. 614.

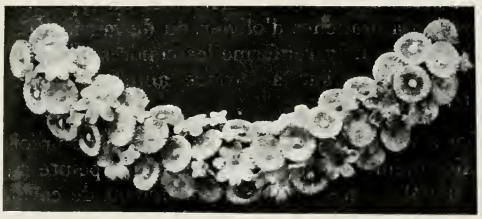


Fig. 103.

8. *Fragment de skyphos.* Un centaure, de profil à droite, a les pattes antérieure soulevées, le bras droit armé d'une grosse pierre soulevée contre un guerrier qu'il tâche d'immobiliser de sa main gauche. Le guerrier, armé d'un bouclier et d'une épée, a le bras droit soulevé jusqu'au-dessus de sa tête pour frapper ferme, mais il paraît sur le point de succomber. Beau travail en haut relief. (Observer les élégantes décorations florales de beaucoup d'autres fragments).

Dans le compartiment inférieur, deux longues sections de deux *conduites d'eau en plomb* (diamètre: 0 m. 14; 0 m. 09) et plusieurs tuyaux en terre cuite.

Vitr. G. Cette vitrine renferme une partie du mobilier funéraire provenant de la nécropole de Chatby (v. p. 75), la plus ancienne nécropole d'Alexandrie (entre la fin du IV^{me} et la première moitié du III^{me} siècle av. J.-Ch.). Parmi les pote-

ries, voir les élégantes *coupes vernissées noires* (1-2) aux longues anses à bâtonnet attachées au vase seulement par la partie supérieure (fig. 101); quelques *kantharoi* (fig. 102) du même type (3); quelques *skyphoi* (4-5). Parmi les figurines de terre cuite voir: n° 6, les quatre qui ont été placées autour des urnes cinéraires dans la même position qu'elles avaient là où nous les avons découvertes; 7. *Couronne de fleurs* artificielles en terre cuite peinte (fig. 103); 8. *Couronne de laurier*; 9. *Couronne de lierre* en bronze doré et terre cuite; 10. *Urne cinéraire* dans sa gaine formée de deux gros bassins en terre cuite; 11. *Baignoire* pour enfant (employée comme sarcophage); 12. *Sarcophage* pour enfant, formé d'un gros tuyau en terre cuite; 13. *Urne cinéraire* en terre cuite recouverte d'une couche de dorure; 14-15 etc. *Lacrimatoires, petits plats, coupes en albâtre.*

Vitr. H. Dix *urnes cinéraires* hydriformes du type Hadra-Vasen: 5. Décoration à branches d'olivier ou de laurier; 6. à branches de lierre. L'urne n° 7 renferme les cendres d'un certain Glaucias; le n° 8 porte sur la surface antérieure une scène de course dans le stade.

Vitr. K. *Urnes cinéraires* dont on peut fixer avec précision la date d'ensevelissement, voir l'inscription grecque peinte sur la panse. 3. Urne de Menecles, crétois, commandant de cavalerie: il est mort en 281-0 av. J.-Ch. (l'an 5 du roi, c. à d. de Ptolémée Philadelphe); Philon a pris soins de ses funérailles; 4. Le personnage, dont l'urne renferme les cendres, était originaire de la Pamphylie: il est mort en 278-7 av. J.-Ch.; 6 Urne de Talète, originaire de Cyzique, embassadeur des fêtes religieuses, mort en 278-7; 8. Urne d'Attalos, originaire d'Acarnanie.

Vitr. L. (Nécropole de Chatby). *Urnes cinéraires* décorées de branches d'olivier, de lierre en couleur noire, avant la cuisson définitive (v. n^{os} 1, 2). — *Urnes cinéraires* revêtues d'un enduit au lait de chaux et décorées d'une peinture polychrome à la gouache: n^{os} 3, 4. Feston de fleurs et rubans; 5. Monument funéraire, cuirasse et bouclier; 6. Cuirasse et bouclier (fig. 13, p. 71); (ces deux dernières renferment les cendres de soldats). — *Figurines en terre cuite*: 7. Jeune femme avec un large chapeau (petasos) conique sur la tête (fig. 104). — *Stèles peintes*: 8. Guerrier prenant congé de ses deux fils.

A gauche de la porte qui donne sur le jardin: Gros *sarcophage en marbre blanc*, larg. 1 m. 98, haut. (sans le couvercle) 0 m. 98 (fig. 105). Couvercle très lourd à dos d'âne avec acrotères

aux quatre coins. La surface antérieure est décorée de festons de fleurs et de fruits (épis, pavots, raisins) suspendus à des clous auxquels sont attachés des bucrânes ; une énorme grappe de raisin descend du milieu de l'arc inférieur de chaque feston, tandis que l'arc de cercle supérieur est décoré de rosaces ou (celui du centre) d'un gorgoneion. Prov. Nécropole occidentale (Wardian).

Au dessus de ce sarcophage: *Mosaïque* représentant la personnification de la légende du fleuve Alphée (le jeune homme à gauche) poursuivant la belle nymphe Aréthuse.

Fig. 104.

A droite de la porte: Autre *sarcophage* du type à guirlande. Les dimensions sont plus modestes que celles du précédent, et les festons sur la surface antérieure sont soutenus par des génies debout sur une base cubique. Les trois arcs de cercle formés par les festons portent chacun un gorgoneion. Ainsi que je l'ai dit au sujet du sarcophage d'Ariadne, le type presque unique de sarcophage qu'on rencontre à Alexandrie est celui-ci, décoré par des festons de fleurs. On peut en voir un grand nombre dans le jardin. D'ailleurs les Alexandrins avaient une vraie manie pour les fleurs, qui étaient un des éléments les plus essentiels de tous leurs arts décoratifs.

Au-dessus de ce sarcophage, *plusieurs portraits de momies*, peints à l'encaustique sur des tablettes en bois. Prov. Fayoum.

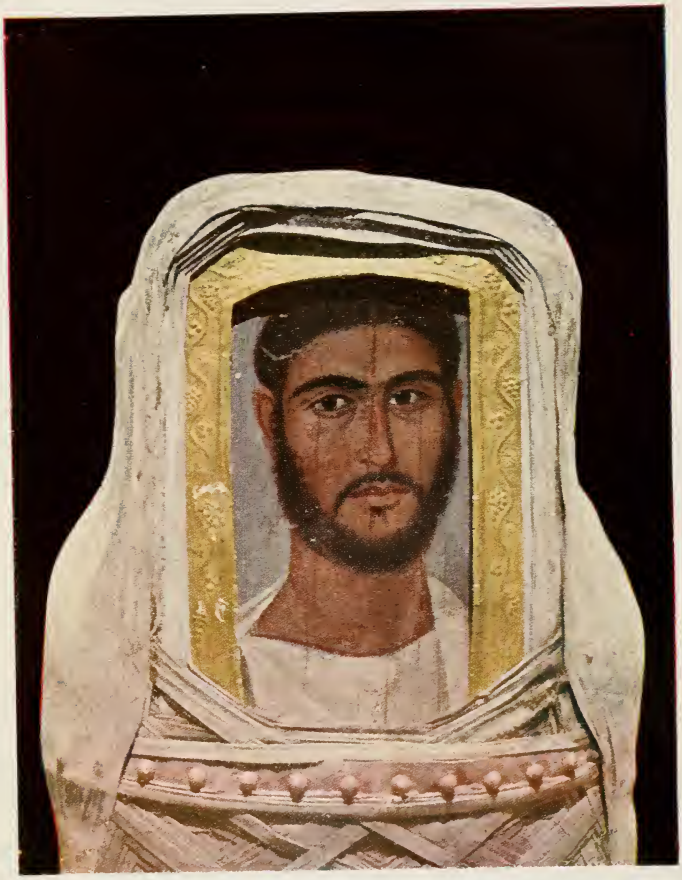
Vitr. N. Compartiment du milieu: Une série d'*étiquettes de momies*, en bois de sycomore. « Vers l'époque gréco-romaine l'usage s'étant généralisé des chantiers où les familles entreposaient les momies de leurs morts et se déchargeaient sur des entrepreneurs spéciaux du soin de veiller à leur conservation et de célébrer en leur honneur les fêtes usuelles contre payement d'un loyer plus ou moins considérable selon la nature de l'entretien exigé, il fallut, pour éviter les confusions, mettre

sur elles des marques spéciales: on leur attacha donc au cou ou sur la poitrine de leur gaîne ces tablettes en bois, sur lesquelles leur nom et leur filiation étaient tantôt écrits à l'encre noire, tantôt gravés rapidement en creux, en démotique ou en grec. » (G. Maspero). Presque toutes les tablettes qui sont dans notre Musée ont été envoyées à Alexandrie en 1892 par la Direction Générale. Elles doivent provenir des nécropoles d'Achmin et de Sohag.

Dans les deux petites vitrines 11-12 (accrochées aux parois intérieures des piliers du côté ouest de la salle) : *Manches de brasier* ou de four de campagne. Les vases complets dont ces man-

Fig. 105.

ches ont fait partie sont très rares: il y en a un au Musée de Genève (v. la photographie dans la vitr. 11) qu'on a identifié avec un brasier (*τήγανος* ou *ἐσχάρα*) et plus récemment avec un four de campagne (*χλίβανος* ou *κοίβανος*). La forme est celle d'un large bassin avec un pied assez haut, concave en dessous, avec trois manches solides, dépassant le bord. Mr Walters, qui ne connaît pas ceux de notre Musée, estime à plus d'un millier le nombre des exemplaires des différentes collections; à nous seuls nous en avons quelques centaines. Ces manches sont décorés de reliefs sur un carré représentant soit un drageon de feuilles ou de rosettes, soit des foudres, soit une tête barbue grotesque, quelquefois pourvue d'un bonnet conique (fig. 106), soit une tête de bœuf. Quelquefois ces manches portent le nom du fabricant, *Hécataios* en général. On a affirmé que les têtes



grotesques de ces manches représentent des génies de différente nature placés ici par croyance superstitieuse : ils auraient protégé la cuisson des viandes. Furtwängler y a vu des Cyclopes, les compagnons de Vulcain.

Au milieu de la salle sont placées *sept momies* d'époque gréco-romaine. Elles proviennent toutes du Fayoum. Voir celle qui est exposée dans la vitr. T: elle garde intact son maillot compliqué qui révèle une habileté spéciale et même artistique à préparer les momies. Voir aussi vitr. AA. BB. CC. DD.

Vitr. U (adossée au pilier nord-est de la salle). En correspondance avec le visage est placé le *portrait du défunt* peint à l'encaustique sur une tablette de bois, artistement encadré dans une bordure en toile et en plâtre, dorée et fermée par les bandelettes qui emmaillottent la momie. Il représente un homme assez jeune aux formes robustes, à la figure large, aux pommettes proéminentes. Les cheveux sont noirs, courts et crépus, le front étroit. Les yeux, qui ne sont pas trop largement coupés, sont d'une couleur noire intense; le nez est fin et droit. De minces moustaches, retombant à la chinoise, surmontent la bouche petite, sinueuse, charnue. Une barbe courte, noire, fine et crépue encadre la figure qui a une expression réfléchie et mélancolique. Le corps est habillé d'une tunique blanche. C'est une peinture d'une vigueur d'expression, d'une vérité et d'une force de teint vraiment remarquables (v. pl. en trichromie).

Fig. 106.

Vitr X. Avec quelle précision ces portraits reproduisent les traits personnels du défunt, on peut l'observer aussi sur la momie qui est encore dans sa caisse de sycomore (à remarquer la courbe du nez). Voir aussi dans la vitr. Y.

On pense que ces portraits, faits pendant la vie pour être accrochés sur l'une ou l'autre des parois de la maison, en étaient détachés à la mort, pour être placés sur les cadavres. L'époque de ces portraits peut être fixée avec une grande approximation entre 50-150 ap. J.-Ch.

BIBLIOGRAPHIE. — Ebers, *Hellenistiche Porträts aus dem Fajjum;* Edgar C. C., *On the dating of the Fayum Portraits* dans *Journal of Hellenic Studies*, vol. XXV ; Guimet E., *Les Portraits d'Antinoé au Musée Guimet*, Paris, Hachette, 1914.

Les vitrines horizontales EE. FF. GG. renferment des *masques* en plâtre peint et des masques en plâtre doré, ainsi que des restes de pectoraux, revêtements de mains, de pieds, etc, provenant en partie (vitr. EE.) de la Haute Egypte, en partie de Taposiris Magna (Mariout), en partie d'Alexandrie. En général aucun de ces masques ne peut prétendre donner le portrait du défunt, malgré les différences marquées qu'on observe entre un masque et l'autre (v. surtout la vitr. EE.) et certains caractères personnels qu'on peut observer sur quelques-uns.

BIBLIOGRAPHIE. — Guimet E., o. c.

Sur les colonnettes HH. KK. Deux *urnes cinéraires en émail vert et bleu*, découvertes à Gabbari (Nécropole occidentale). Epoque romaine.

Sur la colonnette LL. *Urne cinéraire en terre cuite vernissée noire*; une branche de lierre en blanc superposé court autour du vase à moitié de la panse et sur le col. Quatre plaquettes en relief représentant de vieux silènes sont sur les épaules. III^me^ siècle av. J.-Ch. Prov. Alexandrie (Nécropole de Hadra).

SALLE **18.**

Vitr. A (à droite de l'entrée): *Douze urnes cinéraires* alexandrines en terre cuite, hydriformes, peintes avant la cuisson, en noir, rouge, brun, marron, etc. (v. p. 234). La série exposée dans cette vitrine présente une riche variété des différents motifs décoratifs employés pour ces vases et de leurs combinaisons: 1. Rubans, branches de laurier et d'olivier; 2. Palmettes, rosaces, branches d'olivier; 3. Perspective architectonique, balustrade et portique avec vue sur un jardin où se promènent deux oies; 4. Branches de lierre et d'olivier; 5. Scène de combat: des quatre combattants l'un a été mortellement blessé et il est étendu à terre (à droite) ayant sur la tête un casque richement crêté; un second est tombé à genoux et tâche de se défendre avec l'épée contre un adversaire qui est debout devant lui et le menace avec son épée tout en se protégeant avec son bouclier; un quatrième combattant arrive en courant et fait le geste de lancer une grosse pierre (fig. 89, pag. 235); 6. Branches de vigne et grappes de raisin.

Vitr. B (à gauche de l'entrée) : 1-9. *Amphores et fragments d'amphores panathénaïques.* On sait que ces vases étaient destinés à contenir l'huile des oliviers sacrés, donnés en prix aux vainqueurs des jeux célébrés à l'occasion des fêtes Panathénées. D'un côté est représentée Athèna, armée du casque, de la lance et du bouclier, debout entre deux colonnes, au sommet desquelles sont, soit des coqs, soit des chouettes, soit une statue d'Athèna, etc. ; dans le champ, disposée verticalement, on lit l'inscription : *ΤΩΝ ΑΘΕΝΕΘΕΝ ΑΘΛΩΝ* (Prix donné à Athènes dans les jeux athlétiques); souvent une seconde inscription donne le nom de l'archonte alors en fonction ; sur l'autre côté de l'amphore une scène de jeux dans le stade. Notre n° 1 est daté de l'archonte Phrasikleides, 371-0 av. J.-Ch. ; le n° 2 (prix donné à un vainqueur dans la course) est daté de l'archonte Nicomachos, 341-0 av. J.-Ch. Ces deux amphores proviennent de la Cyrénaïque.

Les fragments exposés à côté ont été trouvés à Alexandrie; mais l'un d'entr'eux provient d'Athènes ; d'autres pourraient appartenir à des vases fabriqués à Alexandrie, imitant la forme et la décoration des vases athéniens.

Vitr. C, D, E. Dans les compartiments supérieurs est une collection de *poteries hellénistiques* vernissées en noir métallique, souvent avec décoration en blanc ou en rouge superposé (coupes, verres, petites hydries, skyphoi, lécytes, etc.). — Dans la vitr. C, à remarquer le kantharos 1, qui est décoré d'un damier en blanc superposé et d'une série de carrés insérés l'un dans l'autre de couleur jaune rougeâtre; on y voit aussi les restes d'une inscription plastique en rouge au-dessous du bord extérieur de l'embouchure. — Dans la vitr. E: 1 (8862). *Coupe du type mégarien*, signée par Menemachos, et portant représenté en relief le *jugement de Pâris*, reproduit deux fois sur les deux moitiés de la surface extérieure ; le héros phrygien est assis sur un rocher à droite ; les autres figures sont disposées de droite à gauche, de la façon suivante : Héra, Athèna, Aphrodite (assise, assistée par un petit Eros) et derrière celle-ci Hermès. Le nom de Menemachos est gravé en relief en cercle dans le fond extérieur du vase

BIBLIOGRAPHIE. — Pagenstecher R., *Die griechisch-aegyptische Sammlung E. von Sieglin*, 3 Teil, p. 193-4, Pl. XX.

Dans le compartiment du centre de ces mêmes vitrines sont disposées quelques centaines de *lampes d'époque romaine*, (un classement méthodique de la richissime collection de lampes que le Musée possède sera fait prochainement).

Voir dans la vitrine C: 1. Deux Victoires ailées soutenant un médaillon au-dessus d'un autel cylindrique entouré de laurier; 2. Un berger, faisant la sieste près d'une fontaine pendant que son troupeau pâture autour de lui; 3. Eros ailé chevauchant un dauphin et jouant de la lyre (fig. 107). Voir aussi toute une série de divinités égyptiennes ou syncrétiques (Sarapis, Isis, Harpocrate; Isis-Sélènè embrassant Sarapis, les serpents Agathodémons; Isis-Cérès; Sarapis entre Isis et Harpocrate, etc.); 4. (fig. 108). A deux mèches : Prêtre d'Harpocrate portant l'autel du dieu; à droite et à gauche de la cuvette, deux serpents agathodémons, celui de droite à tête de Sarapis, celui de gauche à tête d'Isis.

Dans la vitrine D: 1. Triton; 2. Faune poursuivant une

Fig. 107.

Fig. 108.

Fig. 109.

nymphe; il l'a saisie par l'habit, mais celle-ci, tout en protégeant ses vêtements avec la gauche, lui a pris le menton et le repousse avec énergie (fig. 109).

Vitrine F. Parmi les vingt-sept *figurines en terre cuite* conservées dans cette vitrine plusieurs sont vraiment intéressantes et quelques-unes sont d'une valeur artistique réelle. Presque toutes gardent leur couleur admirablement conservée, et si certaines peuvent choquer un goût trop raffiné par la juxtaposition dans l'habillement de teintes criardes, d'autres désarment tout esprit de critique. On ne peut qu'admirer le n° 1 (au centre de la vitrine): jeune femme (fig. 110 et trichromie sur la couverture) couronnée de lierre, au visage noble et fin, aux formes robustes mais élégantes et sveltes, à l'expression réfléchie, presque hautaine; le poids du corps appuie sur la jambe gauche, la droite est légèrement écartée

et fléchie; elle est habillée du chiton et de l'himation ; le bras gauche est replié et la main fait appui sur la hanche ; le bras droit est soulevé sur la poitrine, retenu par les plis de l'himation ; les vêtements sont blancs avec une large bordure bleue, d'une étoffe très fine, presque transparente. Le n° 2 est finement travaillé et il a aussi une pose très élégante (fig. 111). 4. Joueuse de pandourion (fig. 112). 7. Jeune mère portant assis sur son avant-bras gauche son nourrisson qui est

Fig. 110.

Fig. 111.

tout à fait nu (fig. 113). 8. Jeune femme debout regardant à gauche dans une pose élégante; le bleu et le rouge clair des habits sont parfaitement conservés (voir trichromie). 9. Danseuse (fig. 114). Jeune femme debout de face, habillée du chiton et du manteau tiré jusque sur la tête; de la main gauche elle tient les deux pans du manteau fermés sur la poitrine (fig. 94, p. 241). Voir aussi les figurines du second rayon, surtout les n^{os} 11, 12, 13, 14.

Dans le compartiment du milieu : *Poteries originales d'Arretium et imitations* soit locales, soit de fabriques de l'Asie

Mineure. De nombreux fragments portent la signature soit du potier, soit de celui qui avait fait les poinçons pour la décoration. Parmi les sujets qui ornent en relief la surface extérieure de ces vases (*terra sigillata*) le plus remarquable est le n° 1, Génie ailé jouant de la double flûte. Voir aussi : 2. Tête d'Hercule de profil à gauche. 3 et suiv : gladiateur, combattants, masques comiques. — Dans la section droite du même compartiment : les restes de deux grands plats en *terra sigillata* de fabrication locale ; dans le fond du plat, au centre,

Fig. 112.

Fig. 113.

un dattier ; à droite et à gauche de celui-ci, les bustes de l'Afrique et de la Mauritanie affrontés ; tout autour du bord, une chasse aux bêtes sauvages : lion, sanglier, etc.

Vitr. G. Dans le compartiment du milieu, d'autres *poteries arrétines* et leurs imitations ; voir parmi les reliefs de ces dernières : 1. Set-Typhon (Prov. Kôm-el-Chogafa, Sérapeum); 2. Sarapis ; 3-7. Dromadaires (Memphis).

BIBLIOGRAPHIE. — Schreiber Th., *Die Nekropole von Kôm-esch-Schukâfa*, Teil VI, pag. 298 sq. ; Pagenstecher R., *Die griechisch-aegyptische Sammlung E. von Sieglin*, 3 Teil, p. 100 sq.

Parmi les *têtes de figurines* en terre cuite exposées dans le compartiment supérieur: 1. Un enfant nu à cheval sur l'épaule gauche de sa mère, joue avec elle et lui caresse le menton. A remarquer aussi la riche variété et la complication des coiffures (n° 2 et aussi 3-4 et suiv.); 5. Charmante statuette d'un garçon assis sur un rocher, la tête tournée vers sa gauche, habillé d'une tunique et d'un manteau agrafé sur l'épaule droite; les cheveux longs, bouclés, lui descendent sur les épaules, l'expression du visage est souriante; couleurs bien conservées; 6. Tête de jeune femme surmontée d'une lourde couronne; la statue était de dimensions considérables (haut. de la base du cou au sommet de la tête o m. 11).

Fig. 114.

Dans la vitr. H:

Compartiment supérieur. Section à gauche. *Figurines en terre cuite*: 1. Enfant souriant debout sur une bigue minuscule chargée de raisins, traînée par une couple de chiens (fig. 115). 2. Enfant debout souriant; il soulève de la main gauche les bords inférieurs de sa tunique remplie de fruits. — Dans la section du centre: 3. Buste d'Hercule, le bras droit armé du glaive, soulevé au-dessus de la tête; 4. Tête d'Hercule, haut. o m. 08, aux formes puissantes, pleines de vigueur et de force, d'un modelé bien rendu (fig. 116); 5. Autre buste d'Hercule (plâtre); 6. Tête de Sarapis.

Fig. 115.

Dans le compartiment du milieu: Quelques échantillons de *céramiques en relief d'époque romaine*. 1. Hélène, poursuivie par son mari Ménélas qui menace de la tuer pour venger

Fig. 116.

sa trahison, s'accroche effrayée à une statue d'Athèna dont elle implore la protection ; en faisant ce mouvement elle laisse tomber son vêtement et découvre toutes ses beautés ; à ce spectacle, ainsi que le mythe le raconte, la fureur de Ménélas se calme et fait place à l'amour renaissant. Cette situation est expliquée ici par les petits amours qui retiennent le bras de Ménélas armé d'une épée et déjà soulevé pour frapper. Le travail est médiocre, mais la scène est charmante ; 2. Hercule terrassant le lion de Némée ; 3, 4, 5. Hercule en lutte avec le taureau ; 7, 8, 9, etc. Masques et scènes bachiques ; 10, 11, 12. Masques de Gorgone ; 13. La figurine fragmentaire d'une argile très fine et d'un travail soigné, est sans doute hellénistique ; elle représente Léda et Zeus, celui-ci transformé en cygne, ainsi que le mythe le rapporte (fig. 117).

BIBLIOGRAPHIE. — Breccia E., *Di alcuni frammenti di vasi con rappresentanze a rilievo*, dans *B. S. A.*, II, p. 298 sq.

Vitr. I. *Figurines* en terre cuite. Collection de *personnages* et de *masques de théâtre* (fig. 118-119) ainsi que de *caricatures* et de *figurines grotesques*.

Vitrine K. Terres cuites provenant des collines de détritus près du faubourg de Hadra. A remarquer :

1. *Tête de Galate*, haut. du visage 0 m. 03. Le Galate est repré-

Fig. 117.

Fig. 118.

Fig. 119.

senté non pas ivre, mais mourant; malgré l'exagération qu'on peut constater dans la musculature saillante, cette tête est très vivante et pleine d'une expression sauvage et douloureuse (fig. 120).

BIBLIOGRAPHIE. — Reinach A., *Les Galates dans l'art alex.*, p. 43.

2. *Tête de Gauloise* aux formes puissantes. Les cheveux en mèches épaisses tombent bas sur le front, puis forment de part et d'autre deux masses rejetées en arrière qui couvrent les oreilles et descendent jusqu'au cou.

BIBLIOGRAPHIE. — Reinach A., o. c., p. 50-51.

3. *Tête de Faune* (reconnaissable aux oreilles pointues, animalesques) ivre (fig. 121). Il devait faire partie d'une statue analogue à celle du Musée du Caire, provenant, paraît-il, d'Alexandrie et connue sous la dénomination de Satyre à l'outre. D'autres figurines de ce type ont été récemment découvertes à Kertch.

BIBLIOGRAPHIE. — Reinach A., o. c., pag. 38; Pharmakowsky, *Fragments de statuettes de Satyres de la ville de Kertch* (en russe), Odessa, 1912, pag. 18, Pl. II.

Dans la section à droite, une série de *Lampes*, de *Statuettes* et de *Lanternes:* 1. Lanterne décorée d'une Vénus nue, agenouillée, faisant une torsade de ses cheveux; 2. Buste de Minerve; 3. Eros; 4. Buste de nègre; 8. Joueuse de trigon (fig. 122); 9. Lampe à support; 10. Lampe-statuette: Vénus debout sortant du bain; les habits ramassés autour des genoux laissent à découvert le reste du corps; les mains soulevées font une torsade de ses longs cheveux; 11. Lampe-statuette: Eros ailé embrassant passionnément Psyché (fig. 123).

Dans la section du centre :

16. Façade de temple : on y monte par un haut escalier de dix degrés flanqué de deux sphinx ; les colonnes, lisses jusqu'au tiers de la hauteur dans la partie inférieure, sont ensuite cannelées et surmontées de chapiteaux corinthiens ; le fronton est triangulaire avec acrotères ; dans l'encadrement de la cella on voit une statue de Minerve ; 13-14. Masques ; 15. Lampe dont l'anse est formée par un Eros ailé accroupi ; 16 (fig. 124). On a voulu voir dans cette lanterne ou veilleuse une reproduction (très mauvaise sans doute) du célèbre Phare d'Alexandrie, qui

Fig. 120.

Fig. 121.

avait le premier étage carré, le second octogonal, le troisième cylindrique ; 17. Statue de Minerve ; 18-19-20. Bustes de Minerve ; 21, etc. Lampes à support.

Dans le compartiment du milieu (horizontal) :

Collection de *lampes romaines*, dont plusieurs pourvues de la marque de fabrique (Strobili, Octavi, etc.). Presque toutes ont la cuvette supérieure décorée d'une figure d'animal (chien, lion, ours, gazelle, taureau, dauphin, aigle, ibis, lapin, sauterelle et ainsi de suite).

Vitr. L. *Moules en terre cuite* pour fabriquer des figurines en terre cuite (v. nos 1-2), et moules soit pour cacheter des pains, des gâteaux, peut-être aussi des bouchons d'amphore, soit

aussi pour décorer en relief certains produits céramiques. A côté de chaque moule est exposée son empreinte en plâtre. Il y en a qui sont d'un travail assez fin et qui reproduisent des motifs gracieux. 1-3. Bustes de Dionysos (fig. 125); 4. Vénus ou Amphitrite sur un cheval marin; 5. Hercule luttant contre un centaure; 6. Vieux nain nu, dansant à côté d'une amphore remplie de vin; dans la droite il tient un trigon, dans la gauche une coupe; 7. Amphion jouant du *pandourion*, à cheval sur un dauphin; 8. Coq marchant à gauche dans la pose orgueilleuse qu'on lui connaît.

Fig. 122.

Au centre de la salle :

Vitr. FF. Collection de *fragments de poteries de Naucratis* (Kôm Gaief).

On sait que Naucratis était la ville où Amasis, vers la moitié du VI^me^ siècle av. J.-Ch., avait réuni la plus grande partie des mercenaires et marchands grecs qui depuis Psammetik étaient dispersés dans plusieurs camps fortifiés de l'Egypte. Naturellement ces Grecs entretenaient un commerce suivi avec la patrie d'origine; en conséquence, on trouve dans les ruines de la ville beaucoup de fragments de vases rhodiens, ioniens, chypriotes, attiques, etc. des VI^me^, V^me^ et IV^me^ siècles.

Les mosaïques, qui décorent le parquet de cette salle, sont formées par de petits cubes polychromes. Les dessins présentent des combinaisons très variées de motifs géométriques. Elles proviennent toutes des ruines de Canope (au sud du fort Tewfik, près d'Aboukir), où elles décoraient probablement le Sérapeum ou quelqu'une de ses annexes.

Fig. 123.

Parmi les *lampes* dans la vitrine-pyramide au centre de la salle, plusieurs sont remarquables, soit par le nombre des mèches (n^os^ 1-8), soit par la forme (n° 9,

Fig. 124.

Eros ailé endormi), soit par la scène reproduite en relief sur la cuvette ; 10-20. Gladiateurs isolés ou par couples, se battant en duel (fig. 126 et p. 237) ; 21. Les trois Grâces ; 22. Minerve ; 23. Isis alexandrine, une corne d'abondance sur le bras gauche, un radeau dans la main droite ; 24. Victoire de profil à gauche, soutenant un bouclier rond ou un médaillon (fig. 127) ; 25-26. Faunes jouant ou dansant ; 27. Eros chevauchant un cheval marin, bordure richement décorée, anse formée par un buste d'Isis (fig. 128) ; 28. A forme de pied, la mèche est sur l'orteil, etc.

Dans la vitr. HH en face de l'entrée de la salle :

En bas : deux *urnes cinéraires* du type dit de Hadra, découvertes dans la nécropole de l'Ibrahimieh. Celle qui garde encore son bouchon, fermant avec du plâtre, contient les cendres d'une certaine Agonis, morte l'an 25 du roi (Ptolémée Philadelphe, 261-0 av. J.-Ch.). — Dans le compartiment supérieur : Grande *urne cinéraire* hydriforme en terre cuite vernissée en noir, avec des zones de décoration en blanc superposé et des médaillons en relief sur les épaules, soutenus par de jeunes femmes (fig. 129). Dans ce vase l'imitation des vases en bronze est évidente. Sur le bouchon est insérée une figurine en terre cuite vernissée noire, image, infidèle sans doute et seulement intentionnelle, de la défunte, dont l'urne renferme les cendres. Prov. Nécropole de l'Ibrahimieh.

Fig. 125.

Dans les vitrines le long de la paroi droite de la salle, sont exposées les nombreuses statuettes en terre cuite connues sous l'appellation imparfaitement exacte de *figurines du Fayoum*. Ces figurines, qui ne peuvent à aucun titre réclamer l'admiration pour leur valeur artistique, sont néanmoins d'un intérêt considérable pour l'étude des croyances et des mœurs popu-

laires. Elles sont en général creusées, travaillées au moule. On en a trouvé en grand nombre, surtout au Fayoum, mais aussi dans d'autres villes de l'Egypte romaine (Akhmîn, Ehnâs, Hermoupolis, Coptos, Abydos, Antinoé, etc.). La plupart sont des figures de divinités gréco-égyptiennes et d'animaux sacrés ; mais il y a aussi un bon nombre de grotesques, de caricatures, de paysans, d'ouvriers, de sujets de genre, de figures d'animaux. Dans toutes les statuettes qui ne sont pas des caricatures ou des figures d'animaux, on a voulu chercher une signification religieuse ou symbolique (pleureuses, concubines du mort, porteurs de viandes pour le défunt).

Fig. 126.

Il est évident que les images de divinités n'étaient pas exclusivement décoratives et qu'elles devaient servir comme intermédiaires entre l'homme et la divinité; mais très souvent, à mon avis, ceux qui fabriquaient ces figurines et les gens du peuple qui les achetaient ne voyaient pas dans toutes ces poupées une personnification déterminée, et ne leur attribuaient pas une signification symbolique précise. Au fond, beaucoup de ces figurines ne sont pas très différentes de celles qu'on vend de nos jours aux paysans dans les foires de campagne et les jours de fêtes autour de certains sanctuaires.

Fig. 127.

BIBLIOGRAPHIE. — W. Schmidt, *Die Griesk-aeg. Terrakotter iny Carlsberg Glyptothek*, Copenhague, 1911; Id., *Choix de monuments égyptiens*, IIme série (Glypt. Ny-Carlsberg), Bruxelles, 1910 ; Kaufmann C. M., *Die aeg Terrakoten d. griech.-roem. Epoque*, Caire, 1913 ; Reinach Ad., *Catalogue des antiq. égypt. recueillies dans les fouilles de Coptos en 1910-1911, exposées au Musée de Lyon*, p. 87 sq.

L'ouvrage de Weber W., *Die aegyptisch-griechischen Terrakotten* (Königl. Mus. zu Berlin), Berlin, Curtius, 1914, m'est parvenu pendant la correction des épreuves, trop tard pour l'utiliser comme je l'aurais voulu.

Le prof. Paul Perdrizet éditera le Catalogue des terres-cuites de la richissime collection Fouquet ; les prof. R. Pagenstecher et S. Loeschke analyseront les terres-cuites de la collection Sieglin.

Fig. 128.

Dans la vitr. P :

Rayons *a. b.* 1-24. Dans ces *cônes de terre cuite* à l'intérieur creux, généralement ouverts en haut et en bas, (hauteur 18-

22 cm.) on a voulu voir des supports de torches, mais ceci peut paraître douteux. Ils affectent souvent une forme phallique, et sur la surface antérieure, ils portent en bas-relief quelquefois

Fig. 129.

une figure qui rappelle par certains détails Sarapis-Dionysos, par d'autres Priape; d'autres fois, une tête silénique de vieillard dans la partie inférieure, reliée par des rinceaux et des grappes de raisin à une tête juvénile (probablement du cycle diony-

siaque), placée près de l'extrémité supérieure. Au lieu d'être un ustensile, ne serait-ce pas un objet décoratif auquel cependant la superstition du peuple attribuait une influence propitiatrice sur la fécondité? — 25-32. On a vu dans ces pièces des griffes de sistre ou des gaînes de poignards. Ce sont des espèces de *cônes renversés*, qu'on pourrait croire formés par des bouquets de longues feuilles surmontés soit d'une double corne d'abondance, soit d'une sorte de calice, soit de deux torches, et décorés dans la partie supérieure, soit d'un buste de Sarapis entre des festons de fleurs et de grappes de raisin, soit d'un serpent uraeus se dressant entre les cornes d'abondance. — 33-35. *Vases à libations* (?) ou plutôt *lampes*. Quelqu'un voit dans la figure appuyée à la colonne la *gardienne* (Athèna ou Rome) *du bouclier* à l'étranger; mais il faut observer qu'il y en a même sans la figure de femme guerrière avec bouclier. Au-dessus d'un récipient oblong, affectant en gros la forme d'une barque, et soutenu par deux ou quatre pieds, se dresse une colonne surmontée d'une tête de cygne au long cou. A la colonne, du côté intérieur, est adossée une femme casquée s'appuyant sur un bouclier.

Fig. 130.

Rayon *c*. 36-40. *Femmes assises* sur une haute base cubique, les jambes écartées, le manteau tiré sur la tête. Nos exemplaires ont tous les bras coupés, mais il est probable que ces fractures ne sont pas intentionnelles. Les bras travaillés à part et ajoutés avec du plâtre, étant soulevés, étaient sujets à se casser facilement et à disparaître. Prétendues *orantes* ou *pleureuses* (à vrai dire, elles sont souvent souriantes), quelquefois nues, quelquefois habillées. Sur le vêtement elles portent une longue chaîne qui descend du cou sur la poitrine, ou se croise pour descendre sur les hanches et continuer derrière le dos. Sur la poitrine la chaîne est fermée par une grosse plaquette ou agrafe ronde.

Rayon *f*. Nombreuses statuettes de *Bès*, tenant les mains appuyées sur les genoux, ou bien portant une épée dans la main droite, à la façon d'un guerrier. Sur trois exemplaires, au-

Fig. 131.

dessus de la haute couronne de plumes, se dresse un naos du bœuf Apis représenté de profil à droite, le disque solaire entre les cornes (fig. 130).

Dans la vitrine Q:

Rayon *a. Tympanistres.* Figurines de femmes habillées d'une longue tunique, couronnées de fleurs, en train de jouer du tambourin qu'elles tiennent de la main gauche soulevée et qu'elles frappent de la main droite. Quelques-unes jouent et dansent en même temps.

Rayon *b. Figurines de femmes* nues, portant des couronnes suspendues au cou, les mains soulevées au-dessus de la tête pour soutenir une corbeille large et profonde. Elles sont extrêmement grasses ; leurs seins longs et pleins, tombent sur le ventre enflé (fig. 131). Dans ces canéphores quelques archéologues ont reconnu des concubines ou des servantes du mort ; le Dr Regnault y voit une femme enceinte et presque à terme. Les seins ressemblent déjà à deux outres pleines. (*L'Univers médical*, 25 janvier 1914). Il peut se faire que ce soit un sujet de genre, sans aucune signification spécifique. — D'autres figurines reproduisent un autre type de la femme nue à la coiffure compliquée, la tête ornée d'une lourde couronne, les bras et les pieds chargés de bracelets, les jambes collées l'une contre l'autre, les bras allongés et collés au corps (fig. 132). Il semble qu'à l'origine on ait voulu représenter une déesse de la volupté (Hathor, Aphrodite), mais qu'on ne tarda pas à y voir tout simplement des courtisanes. Schreiber pensait que ces figurines déposées dans les tombeaux étaient les concubines du mort.

Fig. 132.

Rayon *c. Figurines de femmes* richement coiffées, habillées d'une tunique pourvue d'un long apoptigma et parées d'une longue chaîne qui entoure le dos, les épaules et les hanches et qui est fermée sur la poitrine par une boucle ronde.

Dans les vitr. R, S, T, on a réuni la collection de statuettes représentant *Harpocrate*, dans une

riche variété d'attitudes et de symboles. Nous avons eu déjà l'occasion de signaler (salle 11) la grande popularité acquise à l'époque romaine par cette forme d'Horus (Horus enfant) sur laquelle on accumula une grande quantité de symboles.

Fig. 133.

Vitr. R. — Rayon *a*. *Harpocrate* debout, de face, habillé d'une longue tunique, la tête chauve, sauf une longue boucle lui descendant sur l'oreille droite (cette caractéristique permet de distinguer facilement Harpocrate d'Eros, ou d'un enfant quelconque ou de toute autre divinité), un double bouton de lotus au sommet de la tête en guise coiffure (fig. 133). De la main gauche il tient un vase appuyé sur la hanche, la main droite fait le geste de puiser dans ce vase. Harpocrate au vase, mais couronné de fleurs, habillé d'un manteau agrafé sur l'épaule droite, jeté derrière le dos, l'index de la main droite appuyé aux lèvres faisant le signe du silence. Le même, nu, ithyphallique. — Rayon *b*. Harpocrate habillé ou nu, accoudé à un pilier, la tête surmontée de la couronne de la Basse et de la Haute Egypte, une corne d'abondance sur le bras gauche, l'index vers la bouche (fig. 134). Sur quelques exemplaires la couronne est celle d'Ammon. — Rayon *c*. Le même ; le même assis.

Fig. 134.

Vitr. S. — Rayons *a*, *b*, *c*. *Harpocrate* avec la double couronne des pharaons, nu ou habillé d'une tunique, assis ou à demi-couché, soit sur sa jambe gauche, soit sur sa droite, un vase dans la main gauche et faisant de l'index droit le signe du silence. Le même, assis sur une base cubique, coiffé d'une lourde couronne surmontée de la double couronne pharaonique entre deux boutons de lotus.

Vitr. T. — Rayon *a*. *Harpocrate* coiffé de la double couronne, habillé d'une courte tunique, l'index aux lèvres, montant un cheval qui marche de profil à droite. — Rayon *b*. Le même sans couronne, habillé

Fig. 135.

d'une chlamys, armé d'un bouclier rectangulaire et d'une épée (fig. 135). Le même à cheval sur une oie. Le même à cheval sur le bélier sacré. — Rayon *c*. *Harpocrate* assis sur sa jambe gauche au-dessus d'une haute base circulaire ; le bras droit manquant est remplacé par une fissure oblongue (était-ce le couvercle d'une tirelire ?). — Rayon *d*. *Harpocrate* nu, assis, souriant, aux formes potelées, une *bulla* suspendue au cou. Buste du même type. — Rayon *e*. *Harpocrate* assis, un vase entre ses jambes, dans lequel il puise avec la main droite ; l'index de la main gauche porté aux lèvres. Doubles images d'Harpocrate accoudées. — Rayon *f*. *Harpocrate* dans un naos. Le même coiffé de la double couronne pharaonique, assis sur une grosse fleur de lotus. Le même en Osiris. Le même soutenant sa propre image assise sur son épaule gauche.

Dans la vitrine U :

Rayon *a*. 1-4. *Zeus* assis sur un trône, le corps de trois quarts à gauche, la tête tournée à droite ; le manteau lui couvre seulement le dos et la moitié inférieure des jambes, laissant à découvert tout le reste du corps aux formes puissantes, un aigle aux ailes déployées est à ses pieds, debout, adossé à la jambe gauche du dieu, la tête levée vers lui. 5-6. Statuettes de *Sarapis* assis sur un trône dans la pose que nous avons déjà eu l'occasion de décrire à maintes reprises, la main droite posée sur la tête du Cerbère qui est debout, de face, adossé à la jambe droite du dieu.

Rayon *b*. Bustes et médaillons de *Sarapis*, anses d'amphores avec l'image en relief de cette divinité si populaire. Buste de Sarapis sur un fauteuil.

Rayon *c*. Dans la moitié gauche : *Isis alexandrine*, une corne d'abondance sur le bras gauche, la main droite appuyée à un radeau. Isis allaitant son enfant Horus ; 5. Isis donnant le sein au bélier sacré. — Dans la moitié droite : *Isis* (ou prêtresse d'Isis) richement habillée de lourdes couronnes en bandoulière, la tête surmontée de la couronne hathorique, le bras

droit soulevé agitant le sistre. La même soutenant dans la main droite soulevée à hauteur de l'épaule le vase qui renferme l'eau sacrée.

Rayon *d. Isis-Cérès* debout, de face, habillée d'une tunique et d'un manteau tiré jusque sur la tête, surmontée du calathus, la main droite appuyée à une énorme torche placée verticalement, la pointe inférieure au sol, la flamme en haut à hauteur de la tête de la déesse.

Rayon *e. Isis-Cérès* debout, de face, la tête surmontée de la couronne hathorique, la moitié inférieure du corps en serpent replié sur lui-même et tenant dans ses replis des épis.

Rayon *f.* Buste de *Minerve* qui surmonte une petite lampe adossée du côté droit à la base du buste.

Fig. 136.

Dans la vitrine V :

Rayon *a.* Figurines de *Vénus.* Vénus sortant du bain, l'himation abandonné sur les hanches, faisant le geste d'arranger ses longs cheveux mouillés. La même tout à fait nue. La même agenouillée sur sa jambe droite. Vénus à demi-couchée sur le côté gauche dans une barque. La même s'enveloppant la poitrine d'une zone ou ceinture.

Fig. 137.

Rayon *b.* Plaquettes oblongues avec l'image en relief de *Vénus* dans un naos, debout, nue, faisant une torsade de ses cheveux.

Rayons *b, c. Figurines de femmes* debout, de face, rappelant par l'attitude et par les vêtements abandonnés sur les hanches, ou par leur complète nudité, le type de Vénus que nous venons de décrire ; mais celles-ci ont les mains soulevées vers la tête pour soutenir une corbeille remplie de fruits, au milieu desquels se dresse un serpent uraeus. Adossés aux jambes on observe : quelquefois un garçon jouant

de la double flûte à droite et une amphore à gauche ; quelquefois un joueur de flûte à droite, une danseuse à gauche. Même dans ces figurines Schreiber avait cru voir des concubines des morts.

Rayons *d*, *e*. Gracieuses figurines d'*Eros* dans différentes attitudes, chargées de différents symboles ; debout, soutenant une longue et lourde torche ; debout, de face, habillé d'une tunique, les ailes déployées, la tête inclinée sur l'épaule droite, la torche appuyée sur l'épaule gauche et derrière la nuque. Eros guerrier de profil à droite, coiffé du polos, habillé de la chlamys, un bouclier rond dans la main gauche, une épée dans la main droite (fig. 136). Le même armé de la torche. Eros guerrier debout, de face, armé d'un bouclier oblong, sur une fleur de lotus (fig. 137). Eros en orant, debout, les mains jointes sur

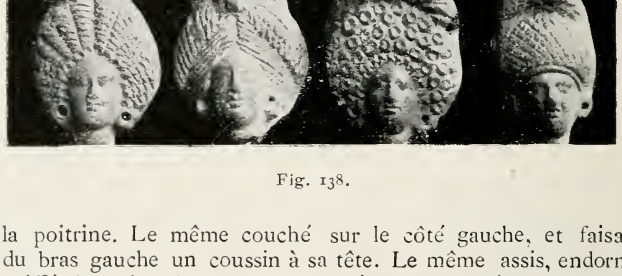


Fig. 138.

la poitrine. Le même couché sur le côté gauche, et faisant du bras gauche un coussin à sa tête. Le même assis, endormi, coiffé du polos, le menton appuyé sur ses mains entrelacées et posées sur le genou gauche soulevé.

Dans la vitrine X :

Rayons *a*, *b*, *c*. *Petites têtes* appartenant à des figurines de différents types féminins ; elles sont remarquables par la richesse, la variété et la complication des coiffures (fig. 138).

Rayons *d*, *e*, *f*. *Femme assise* sur un socle élevé, jouant du trigon. Deux *jeunes femmes* jouant à l'*ephedrismos*. *Sujets de genre* : Grotesques : Caricatures; Objets divers.

Rayon *d*. 1. Porteur d'eau, un gros vase rempli de ce liquide sur l'épaule droite ; 2. La cueillette des dattes: au paysan est substitué un singe (fig. 139); 3. Paysan, le dos chargé de palmes de dattier, qui marche en chantant et en jouant de la double flûte. 4. Chameau chargé d'amphores, entre lesquelles est assis

le chamelier ; le chameau, qui s'est couché sur le ventre pour faciliter le chargement, est sur le point de se soulever pour se mettre en marche ; 5 (fig. 140). Une grenouille jouant de la lyre, assise sur un gros poisson (caricature d'Amphion?); 6. Lampe très gracieuse, l'anse soulevée par un jeune nègre accroupi tenant une lanterne dans sa main gauche ; 7. Partie supérieure d'un vase à tête de nègre ; 8. Pastophores (prêtres de rang inférieur) portant en procession un naos.

Vitr. J. *Objets divers. Ustensiles. Animaux.* — Un homme coiffé du polos, debout sur un char à deux roues, faisant le geste de

Fig. 139.

Fig. 140.

fouetter les chevaux (qui manquent). — Poignard et manches de poignard. — Fauteuils. — Grosse fleur de lotus sur une base à degrés. — Oiseau sur une pomme (?). — Griffon traînant une roue avec la patte droite antérieure. — Représentation symbolique de Némésis. — Le bœuf Apis. — Un groupe de chiens (le type maltais est prédominant) ; un léopard, un éléphant, des chevaux harnachés ou non. — A remarquer les chevaux en bois fixés sur des rouelles, qui devaient servir comme jouets d'enfant.

Une série de figurines a été classée dans une chambre qui est fermée d'ordinaire et qui ne peut être visitée qu'avec l'autorisation du Directeur du Musée.

SALLE **19.**

A l'entrée de la Salle, accroché au pilier de gauche : *Fragment d'une mosaïque* (fig. 141) d'une grande finesse, travaillée avec de tout petits cubes polychromes collés sur des dalles

Fig. 141.

en terre cuite. La figure qui était représentée dans le fragment que nous possédons était celle de Klio, la Muse de l'histoire. Prov. Alexandrie (Hadra).

Au centre de cette salle a été déposée une belle *mosaïque* découverte entre le cimetière israélite et la plage de la mer (Chatby). Dans un carré bordé d'une bande blanche et noire est inséré un cercle bordé d'une bande noire et d'une bande blanche. La surface du cercle est occupée par une fleur colossale épanouie, dont les pétales sont étendus sur un plan

horizontal. Dans ces mêmes pétales sont insérées des branches de lierre. L'espace entre les sépales est occupé par des couples de volutes convergentes séparées par une figure qui ressemble à une pointe de lance. Les quatre angles sont occupés par quatre calices, dont les anses se prolongent en amples volutes. Deux côtés du carré sont flanqués de deux larges bandes portant un dessin en « grecque ». La mosaïque est formée de petits cubes de pierre polychromes (noir, blanc, jaune, rouge-brun) distribués avec goût.

Fig. 142.

Dans les vitrines verticales A, B, C, D, ont été réunies des figurines en terre cuite provenant presque toutes de Kôm-el-Chogafa.

Vitr. A. *Animaux, sacrés ou non.* — Rayon *a*. Aigle, Poule, Lion, Anubis. — Rayon *b*. Chiens ; n° 5. Cerbère (les deux têtes latérales font défaut), la poitrine enveloppée dans les replis de deux serpents ; travail soigné ; l'expression féroce du gardien de l'enfer est bien rendue. — Rayon *c*. Baudets chargés d'un gros sac ou de couples d'amphores.

Vitr. B. — Rayon *a*. *Anses de lampes* : n°s 5-8. Polyphème à demi-couché sous un arbre, jouant de la flûte de Pan ; le bélier à ses côtés, une lyre suspendue à la branche de l'arbre. Le prof. Sauer de Kiel prépare une étude détaillée de ces anses. — Rayon *b*. *Anses de lampes* : 1 (fig. 142). Le Nil, sous la forme d'un beau vieillard à la longue barbe bouclée, presque nu (le manteau enveloppe les cuisses seulement), assis au-dessus d'une fleur de lotus, coiffé du double bouton de lotus, une corne d'abondance sur le bras gauche, une branche de papyrus dans la main droite. V. aussi le n° 2 : une figure féminine (Euthenia ou l'Egypte) est aux pieds du Nil à demi-couché et regarde vers lui. — Rayon *b*.

Fig. 143.

Sarapis sur un trône; Bustes de Sarapis et d'Isis; Isis sur un trône, allaitant Horus. — Rayon *c*. Bustes de Sarapis. — Rayon *d*. Bustes d'Isis.

Vitr. C. — Rayon *b*. 1. Sept amphores bouchées rangées sur des étagères au-dessus d'un gros zire; 2. Harpocrate debout habillé d'une tunique et d'un manteau, la tête surmontée d'une lourde couronne, une corne d'abondance sur le bras gauche, l'index droit aux lèvres, une oie à ses pieds; 3. Vase canope à tête d'Osiris au-dessus d'un socle orné de reliefs; 4. Cynocéphale, une *bulla* suspendue au cou sur la poitrine, la tête surmontée du disque solaire. — Ces quatre figurines proviennent d'une tombe de la nécropole occidentale. — Rayon *d*. 1. Tête d'Hercule couronnée de lierre; 2-3. Têtes de Minerve; 4-5. Têtes de Pan et de Silène; 6. Hercule nu, debout, de face, la main droite appuyée sur la massue portée comme une canne, la peau de lion sur l'avant-bras gauche, les pommes des Hespérides, qu'il vient de voler, dans la main gauche légèrement soulevée; 7. Hermès ou Mercure adossé à un pilier (fragment de vase?), debout, de face, habillé d'une chlamys jetée derrière le dos, le caducée dans sa main gauche.

Vitr. D. Amusante série de *figurines grotesques* et de *caricatures* (fig. 143).

Dans les vitrines verticales I et II a été arrangé le *mobilier funéraire* recueilli au cours des fouilles de 1912 dans la nécropole de Hadra.

Dans la vitr. I, à remarquer surtout le superbe vase en émail bleu, parfaitement intact, décoré de trois masques de Bès en relief sur l'épaule et d'une statuette de Bès debout entre l'épaule et l'orifice; toute la surface extérieure est ornée de figures d'animaux fantastiques ou réels encadrés par des zones de rosettes et de spirales (commencement du III^me^ siècle av. J.-Ch.). A remarquer aussi plusieurs des figurines en terre cuite. — Rayon *a*. Statuettes de jeunes femmes debout, de face, habillées du chiton et de l'himation, dont les pans sont ramenés sur la poitrine par la main gauche, la main droite étant soulevée et appuyée sur la hanche. — Rayon *b*. 1 Joueuse de trigon; 2. Charmante figurine d'enfant souriant, à demi-nu (le manteau rejeté sur l'épaule gauche et derrière le dos), qui s'accroche à une herma de Dionysos, pour protéger contre quelqu'un, qui veut la lui prendre, une pomme qu'il garde dans sa main droite; une oie est adossée à sa jambe gauche.

Couleurs délicates bien conservées ; 3. Garçon et fillette (celui-là nu, celle-ci habillée du chiton) se disputant un canard (fig. 144). — Rayon *c*. 1. Tête de dégénéré ou de fou, d'un travail exquis ; 2. Superbe tête de cheval harnaché ; 3. Vieux Silène ; 4. Harpocrate à demi-couché sur une barque chargée d'amphores, couronné de fleurs, du double bouton de lotus et de la double couronne de la Haute et de la Basse Egypte.

Vitr. II. *Urnes cinéraires* à décor polychrome et urnes à décoration en couleur noire rehaussée de blanc ; urnes en albâtre ; *lekane* à figures rouges.

BIBLIOGRAPHIE. — Breccia, *Rapport sur la marche du Service du Musée pendant l'année 1912.*

Dans les vitr. III et IV sont exposées : Douze belles *urnes cinéraires* en albâtre.

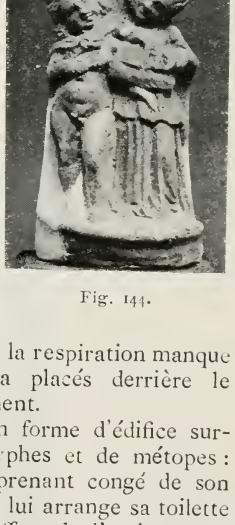


Fig. 144.

Dans les quatre niches aménagées dans les parois de la chambre :

Entre les vitrines A et I : 1. Stèle funéraire en calcaire nummulitique (la scène peinte a tout à fait disparu) pour le thessalien *Hippocrate fils de Philotes*, qui était certainement un mercenaire au service des Ptolémées ; 2. Stèle en forme de naos portant en relief une scène mal conservée, mais d'une touchante inspiration : une jeune fille s'efforce de tenir soulevée, assise sur son lit, sa mère mourante, à qui la respiration manque et à qui les trois coussins qu'on lui a placés derrière le dos ne donnent même plus de soulagement.

Entre les vitr. II et B : 3. Stèle peinte en forme d'édifice surmonté d'une corniche décorée de triglyphes et de métopes : la scène peinte représente une femme prenant congé de son mari, pendant qu'une femme de chambre lui arrange sa toilette funéraire (il est intéressant de noter l'effort de l'artiste pour reproduire un salon en perspective avec son plafond à caissons).

Entre les vitr. C et III : 4. Stèle en forme de petit temple ; dans les parois du fond est peinte une scène de congé entre deux soldats.

Entre les vitr. IV et D : 5. Fausse porte peinte sur la dalle de fermeture d'un loculus : les pleureuses qui soutiennent la

tessera portant l'épithaphe, les deux têtes de Gorgone et surtout l'Hermès dessiné à gauche de la pseudo-porte, révèlent une habileté qui n'est pas coutumière dans cette catégorie de monuments hellénistiques. (v. *Rapport du Musée*, 1912).

Dans la vitrine-table on peut voir plusieurs tessères en os, en ivoire et en verre. Quelques-unes portent des noms propres, d'autres des chiffres, d'autres des figures en relief (têtes humaines, joueuse de lyre, crocodiles). Comme curiosité observer les trois dents naturelles reliées par un fil d'or et appartenant à un cadavre enseveli dans la nécropole de l'Ibrahimieh, au III^me^ siècle av. J.-Ch.

Dans la vitrine verticale isolée, placée en face de la mosaïque : *Urne cinéraire* gardant encore sa belle couronne de fleurs artificielles (fig. 145). Elle a été découverte dans la nécropole de Chatby, dont le mobilier funéraire est réuni en grande partie dans la salle 20-21. (Entre la fin du IV^me^ et la première moitié du III^me^ siècle av. J.-Ch.).

Fig. 145.

SALLE **20**.

Fig. 146.

Au milieu de la salle est placé le groupe, malheureusement mutilé, de *Dionysos* et de *Faune*, découvert à gauche de la Porte Rosette, lors de la démolition des fortifications. Malgré sa mutilation, ce groupe, sculpté dans un beau marbre blanc, produit une bonne impression. Dionysos dans une pose d'abandon devait s'appuyer sur un jeune Faune, lui passant le bras gauche autour du cou. Le Faune passait son bras droit derrière le dos de Dionysos. La jambe droite du dieu s'appuyait à un tronc de vigne; adossée à celui-ci était une panthère. De ce groupe on connaît plusieurs répliques (la nôtre se rapproche plus particulièrement de celle du Musée Chiaramonti, Vatican), dont l'original remonte, paraît-il, à l'école de Praxitèle.

Sur le soubassement à droite et à gauche de l'entrée sont placées plusieurs *stèles peintes*, dont quelques-unes très bien conservées, malgré leurs vingt-deux siècles d'existence :

Fig. 147.

1. (à gauche). Une *femme assise* sur un haut fauteuil de profil à droite, habillée du chiton et de l'himation tiré sur la tête, berce sur ses genoux un petit enfant. Elle s'appelait Isodora et était originaire de la Cyrénaïque.
2. *Jeune officier* caracolant sur un superbe cheval qui marche à gauche. Le cheval est richement harnaché. Le cavalier est armé de la cuirasse, de l'épée et de la lance ; une chlamys agrafée sur la poitrine lui flotte derrière le dos. Une ordonnance qui tient de la main droite la queue du cheval court derrière son maître. C'est un officier originaire de la Macé-

Fig. 148.

doine, mort à Alexandrie peu d'années après la fondation de la ville.

Dans la grande vitr. A, on peut observer un groupe d'*urnes cinéraires*. A remarquer l'urne n° 1, qui est recouverte d'une couche de stuc jaune, sur lequel est estampée une décoration à motifs géométriques et floraux (imitation évidente des vases en or ou en argent); voir aussi des poteries vernissées noires (fig. 146) aux formes variées, des figurines en terre cuite, des vases polychromes en verre (fig. 147).

Fig. 149.

Grande vitr. B. Autres belles *figurines*, autres *vases*: Jeunes femmes assises (1-2) ou debout (3-4-5) en habit de promenade; une joueuse de trigon (fig. 148) (6); des enfants en train de faire leurs devoirs d'écoliers (fig. 149) (7-8-9) ou de jouer avec des animaux (10), etc. A remarquer aussi un large plat d'albâtre qui avait servi au repas funéraire et qu'ensuite on avait cassé, en déposant les morceaux dans la tombe.

BIBLIOGRAPHIE. — Breccia Ev., *La necropoli di Sciatbi*, t. I, p. LVI, 212, t. II, pl. LXXXII, Caire, 1912.

SALLE **21.**

Dans la Vitrine-table: 1 (11056). *Couronne de fleurs artificielles* en terre cuite peinte ou dorée. On y compte plus de cent fleurs qu'on peut distribuer entre quatre ou cinq variétés. Plusieurs ont la corolle d'une seule pièce avec rebord dentelé et un petit bouton relevé au centre. Celles-ci sont entièrement dorées ; d'autres ont la corolle formée par huit sépales oblongs qui sont peints en différentes couleurs, rouge, vert, bleu, etc.

BIBLIOGRAPHIE. — Breccia E., *Ghirlandomania alessandrina*, dans *Musée Egyptien*, III, 1, et dans *Necropoli di Scialbi*, Cap. VII.

Dans la même vitrine : D'autres couronnes et branches de laurier ou de myrte, les feuilles en bronze doré, les graines en terre cuite également dorées ; 2. Gorgoneia, Bucrânes, Masque en stuc doré: ils devaient être incrustés dans un sarcophage ou dans une caisse en bois ; 3. Minuscules figurines de danseuses, et colonnettes en stuc doré: celles-ci aussi devaient probablement orner une petite boîte en bois ; 4. Plusieurs fragments de mosaïques en verre avec décor floral ; 5. Double flûte en ivoire: les deux chalumeaux sont composés de plusieurs pièces distinctes, soigneusement encastrées les unes dans les autres; l'un a cinq trous, l'autre six. Les anciens connaissaient le virolet ou clef pour fermer automatiquement les trous des instruments de ce type.

Fig. 150.

Dans la cage en verre au milieu de la salle: *Momies d'oiseaux sacrés* provenant de Taposiris Magna (Mariout).

Vitrine A (à gauche de l'entrée). — Rayon *a*. Figurines en terre cuite peinte, découvertes dans la nécropole de Chatby. Jeunes femmes habillées d'une tunique et d'un manteau, assises ou debout dans différentes attitudes. — Rayon *b*. 1. Un joueur de

pandourion, de type étranger ; 2. Un jeune homme dans la fleur de l'âge, aux formes sveltes et élégantes, le manteau rejeté derrière le dos, le coude gauche appuyé sur un haut pilier, le bras droit soulevé sur la hanche ; 3. Un intéressant type d'hermaphrodite. Têtes de figurines. — Rayon *c*. Garçons et fillettes ; une oie d'un travail soigné (fig. 150).

Dans la grande vitrine B. *Urnes cinéraires* (v. la belle et grande amphore à fond noir métallique avec décorations en rouge et en blanc superposé) (fig. 151), *albâtres*, *poteries*, *figurines en*

Fig. 151.

Fig. 152.

terre cuite (v. le petit garçon habillé du chiton et de l'himation, ayant une couronne se terminant en pointe au sommet du front sur la longue chevelure bouclée ; voir aussi le charmant groupe d'un enfant et d'une fille se disputant une oie). Beaux fragments de vases en verre (*mille fiori* et vases *murrhins*).

Dans les grandes vitrines D et FF ont été exposés tous les monuments recueillis dans la nécropole de l'Ibrahimieh (III^me^ siècle av. J.-Ch.). Parmi les nombreuses inscriptions peintes en couleur rouge, à remarquer surtout celles qui sont écrites

en caractères araméens: elles contribuent à fixer la chronologie de la colonie juive à Alexandrie, colonie qui remonte, il n'y a pas de doute, aux débuts du III^me^ siècle av. J.-Ch. Les autres stèles nous font connaître des personnages de Bengasi (Xenaratos, fils de Charmartias, de Bérénice des Hespérides); de Sidon (Simotera, fille d'Héliodore); de l'île de Théra (Teucosmos, fils de Socritos, de Théra), etc. — Parmi les nombreuses figurines, v. le beau garçon (vitr. D, n° 1) accoudé à un pilier, le manteau rejeté sur les jambes, le haut du corps nu peint en couleur rose (avant la cuisson), la longue chevelure bouclée surmontée d'une couronne (censée être en métal). 2-3-4. Restes de Sirènes en pleureuses s'arrachant la chevelure dans le paroxysme de la douleur, etc.

Dans la vitr. F. Le groupe de *figurines en plâtre peint* (découvert dans une tombe certainement d'époque plus tardive), Hercule,

Fig. 153.

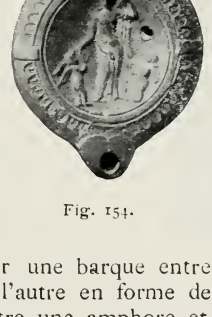


Fig. 154.

Fig. 155.

Harpocrate, Min sur une barque entre deux vases canopes, l'un à tête d'Osiris, l'autre en forme de grappe de raisin; Min sur une barque entre une amphore et une colonne, etc. — Parmi les urnes cinéraires il y en a plusieurs qui gardent au col leur ornementation, formée d'une couronne de fleurs artificielles (fig. 152). — A remarquer en outre dans la vitr. F les peintures sur les urnes cinéraires: 1. Scène de combat; 2. Cheval ailé (beau dessin) entre deux colonnes (symbolisant le Stade).

BIBLIOGRAPHIE. — Breccia E., *La necropoli de l'Ibrahimieh*, dans *B. S. A.*, 9, pag. 35 et suiv.

Vitr. E. *Grotesques et caricatures en plâtre peint*; fragments de figurines et figurines en terre cuite provenant de Kôm-el-Chogafa. Dans le compartiment du milieu une *collection de lampes*, dont plusieurs intéressantes. 1. Diane chasseresse; 2.

Vénus assise occupée de sa toilette après le bain, aidée par des Amours (fig. 153); 3. Vénus sortant du bain; 4. Vénus debout en train de s'habiller, un petit Amour lui présente un miroir (fig. 154); 5. Le dieu Pan, une canne recourbée dans sa main gauche, une flûte dans sa main droite (fig. 155).

SALLE 22.

Cette salle porte le nom de S. A. le prince Toussoun, parce que S. A. à offert au Musée presque tous les monuments qui la décorent et qui proviennent de Canope (Aboukir).

Fig. 156.

Parmi les monuments qui nous donnent quelque lumière sur la ville de Canope, il y a des dédicaces à Sarapis et à Isis qui remontent à la première moitié du III^me^ siècle av. J.-Ch. (sur la paroi à gauche de l'entrée: n° 1, en l'honneur de Ptolémée Philadelphe et de sa femme par Callicrate fils de Boiscos de Same; 2-3, en l'honneur de Ptolémée et de Bérénice, etc.); d'autres sont d'époque romaine; certaines inscriptions nous rappellent la Canope chrétienne. En outre il y a une belle série de restes d'architecture (beaux chapiteaux de type floral), quelques remarquables pièces de sculpture, une série de figurines en terre cuite. Voir dans la vitr. C: 1. la belle scène pleine d'animation et d'un bon travail entre un vieillard et des garçons, scène qui se passe dans un portique du gymnase (fig. 156); voir aussi le n° 2: un éléphant richement paré d'un large drap, portant un guerrier (?) sur son dos: un Harpocrate couronné de fleurs et du double bouton de lotus, assis par terre devant l'animal, lui caresse la trompe avec la main gauche, tandis que la main droite puise dans un vase; n° 3. Joueuse de lyre.

Au centre de la salle est exposée une *mosaïque* provenant d'Alexandrie (Rue Joussef Eiz-Eddin) travaillée dans la plus

ancienne technique, c'est-à-dire, composée de petits cailloux naturels de couleurs différentes. Au centre un guerrier ou un bestiaire, armé du bouclier et de la lance, marchant à gauche, mais tourné à droite pour frapper un ennemi censé être derrière lui ; autour, une série de griffons affrontés deux à deux.

SALLE 22 a.

On revient dans la salle 18, d'où on passe dans la petite pièce 22a, où sont exposées des peintures pariétales païennes et chrétiennes.

1. Ex-voto au dieu Pnéphérôs ou Petesouchos. Héron Soubattos, un officier de haute levée, paré de toutes ses armes, son cheval à côté de lui (grandeur moitié nature), offre un sacrifice à la divinité devant un trépied surmonté d'un gros vase. Autour du trépied s'enroule un serpent qui dresse sa tête vers le personnage. Un esclave noir, représenté beaucoup plus petit que son maître, est aux pieds de celui-ci. Héron laisse tomber de l'encens sur la flamme qui brûle au-dessus d'un petit autel cylindrique. Les offrandes sacrificatoires comprennent aussi un poulet, des fruits, etc., déposés à terre. La Victoire ailée qui arrive en volant et présente une couronne au-dessus de la tête de Héron doit signifier, je pense, que celui-ci remercie la divinité pour être sorti sain et sauf et victorieux de quelque exploit militaire. La peinture peut remonter à l'époque des Antonins.
2. Autre ex-voto analogue, à peu près contemporain. Prov. Théadelphie (Batn-Hérit, Fayoum).

Les autres fresques proviennent toutes d'une crypte ou chapelle souterraine découverte en plein désert maréotique, à trente km. en ligne droite au sud-ouest d'Alexandrie. Elles sont évidemment chrétiennes (on a dû les placer ici pour des raisons d'ordre pratique), et datent du VIme siècle. Elles contribuent à démontrer que les sources de l'art chrétien en Egypte doivent être cherchées dans l'art hellénistique. Les plafonds à caissons sculptés ou peints sont très fréquents dans l'art alexandrin de l'époque des Ptolémées (nos 1, 2) ainsi que les parois peintes à imitation de marbre et d'albâtre (nos 3,

4, etc.). Les parois peintes à figures humaines monumentales sont fréquentes dans la décoration pariétale de l'époque romaine.

La crypte était composée d'un escalier d'accès, d'une chambre presque carrée, d'une seconde pièce plus petite, au fond de laquelle s'ouvrait une niche. Les restes du plafond à caissons proviennent de la première chambre, dont les parois étaient décorées d'une image de saint Ménas (n° 3, à gauche de l'entrée), de la scène de l'Annonciation (4-5), d'autres saints qu'il a été impossible d'identifier. Parmi les socles décorés, voir la corniche à entrelacs compliqués, au centre de laquelle sont peints un oiseau blanc et des fleurs. Sur le cintre de l'arc de passage entre la première et la seconde chambre était peint dans un médaillon le buste du Christ (personnage de type égyptien, n° 6). La seconde pièce avait pour décoration des tentures (7-8) sur les parois et sur le plafond en berceau ; dans la niche du fond était peint un saint (9) debout en orant au milieu d'un curieux paysage qui représente probablement le Paradis.

BIBLIOGRAPHIE. — Breccia E., *Rapport sur la marche du Service du Musée gréco-romain d'Alexandrie en 1912*, p. 1-14, pl. I-IX.

On revient dans la grande salle carrée (17) et par la porte ouverte dans la paroi ouest, on passe sur la véranda qui traverse le jardin.

Au milieu de la véranda est placé une *Statue colossale d'Hercule* assis (fig. 17, p. 84). Marbre blanc à gros grain, haut. 2 m. 15. La statue est sculptée dans un seul et même bloc avec le siège, exception faite de la moitié inférieure de la jambe gauche, qui était travaillée à part. Malheureusement ce beau spécimen de l'art hellénistique a été mutilé de la tête ainsi que de l'épaule droite.

Le dieu de la force héroïque est représenté assis dans une attitude de calme et de repos. La partie supérieure du corps est tout à fait nue, car le manteau est jeté autour des jambes et un pan seulement, contournant l'extrême partie du dos, va se ramasser sur l'avant-bras gauche soulevé horizontalement. De la cuisse gauche descend la tête de la léontis (peau de lion) ; à côté de celle-ci, sculptée en haut-relief dans le bloc qui sert de base, est la massue. Les formes puissantes, les muscles bien développés sont rendus avec force, vérité, et en même temps avec souplesse. La structure anatomique est minutieusement étudiée, le modèle est d'un travail remarquable. On a rapproché cette statue du célèbre torse du Vatican (qu'on avait cru être d'Hercule, mais qui est en réalité de Polyphème),

chef-d'œuvre d'Apollonios auquel (ou à son école) notre Hercule pourrait être attribué. Ce type de statue de divinité assise, dans cette même attitude, est assez fréquent parmi les sculptures alexandrines.

BIBLIOGRAPHIE. — Reinach, *Répertoire*, II, 229, 1.

Dans la section nord du jardin, on peut observer plusieurs *monuments funéraires* provenant de la nécropole de Chatby, de nombreux sarcophages en marbre et en granit du type à guirlande, des chapiteaux.

Aux pieds de l'escalier, *deux sphinx* d'un bon travail, acéphales, provenant d'Héliopolis.

Au milieu du jardin, il y a un grand *bassin circulaire* en granit rose d'un seul morceau ; à gauche de celui-ci, un groupe colossal en granit de Ramsès II et de sa fille représentés assis l'un à côté de l'autre. Prov. Aboukir.

Au fond, appuyée contre la paroi : *Tête colossale* en granit vert (découverte près du lac de Hadra dans les ruines de l'ancien temple Telestérion, voir p. 74). C'est Marc-Antoine sous les attributs d'Osiris. On sait en effet qu'Antoine et Cléopâtre s'étaient fait dresser leurs statues en Isis et Osiris à l'entrée du fameux temple.

Au milieu du mur de droite, un énorme *bassin quadrangulaire* (sarcophage) en granit d'un seul morceau. En face de celui-ci, un grand *pressoir à huile ou à vin*, en bois, de l'époque romaine, provenant de Théadelphie (Fayoum).

Dans la section sud du jardin nous avons reconstruit *deux tombes* taillées dans le rocher et provenant de la nécropole occidentale. L'une est datée du III^me^ siècle av. J.-Ch., l'autre du I^er^ siècle après.

La première (A) est une cella qui renferme un sarcophage en forme de lit et qui garde encore la trace des peintures dont elle était décorée. La cella, à laquelle on monte par un escalier de cinq degrés, était précédée d'un long vestibule rectangulaire pour les réunions des survivants (salles de lamentations) et d'un atrium carré (fig. 18, p. 84).

BIBLIOGRAPHIE. — Breccia, dans *Musée Egyptien*, II, pag. 64 sq. Cfr. *Rapport sur la marche du Service du Musée pendant les années 1910-1911*, pag. 4 sq.

L'autre tombe (B) est plus simple. L'entrée en arc a la voûte décorée d'une grande coquille en relief (même décoration à

Kôm-el-Chogafa) ; sur les trois parois sont creusées trois niches et dans chacune de celles-ci est sculpté un sarcophage du type à guirlande.

On remonte sur la véranda et, passant devant la Direction et la Bibliothèque du Musée, on revient dans le vestibule et d'ici on passe dans les salles qui renferment les antiquités chrétiennes et le cabinet numismatique.

SALLE 1.

Sur le christianisme à Alexandrie, v. p. 42.

A droite et à gauche de l'entrée :

1-14. Stèles funéraires en marbre blanc provenant, assez probablement, d'un des fameux monastères dits du Hennaton (du *neuvième mille* à l'ouest d'Alexandrie vers le Mariout) et se rapportant à des moines appelés soit *ἀδελφός* (frère) soit *ἀββᾶ* (abbé). Cette dernière appellation n'indique pas toujours la dignité sacerdotale, mais c'était un titre de distinction pour certains moines savants ou particulièrement vertueux. Plusieurs exerçaient une profession. L'abbé Dorothée (2) était un *ψάλτης*, joueur d'instruments à corde. L'abbé Sérène (4) était médecin *(ἰατρός)* et avait transmis à son disciple Jean les secrets de son art. La plupart sont désignés comme maîtres des novices. Douze de ces inscriptions sont datées de l'ère des martyrs. La plus ancienne (1) est datée de la seconde indiction, l'année 240 depuis Dioclétien, année qui correspond à l'année 524 de l'ère commune, puisque l'ère des Martyrs commence avec l'année 284 de Jésus-Christ.

BIBLIOGRAPHIE. — Lefebvre G., *Epitaphes de moines alexandrins*, dans *Bull. Soc. Arch. d'Alex.*, 8, p. 11-19 ; *Recueil des Inscriptions chrétiennes d'Egypte*, n. 1-14.

Le long de la paroi à droite de l'entrée sont rangées environ deux cents inscriptions funéraires chrétiennes (partie en grec, partie en copte) provenant soit d'Alexandrie, soit de divers endroits de la Basse et de la Haute Egypte (principalement d'Assouan, d'Achmin, d'Achmunên). La forme est quelquefois triangulaire, d'autres fois rectangulaire, surmontée d'un petit fronton.

Plusieurs commencent par la formule *Στήλη τοῦ...* (Stèle du...) qui est surtout caractéristique pour les inscriptions d'Achmin ;

beaucoup d'autres commencent par la formule *Ἐκοιμήθη*. A ces formules fait suite le nom du défunt ou de la défunte avec l'épithète *μακάριος* ou *μακάρια*, son âge, la date de sa mort et quelquefois sa profession.

Le n° 53 est une épitaphe, en partie métrique, pour une dame *Joannia*, fille d'Ammonius, d'Hermoupolis, qui aurait été remarquable comme poétesse, oratrice, ainsi que par ses connaissances juridiques.

Sur les stèles 103, 106, 108, 111, 119, 120, 130, 135, 144, on peut observer les différentes formes de la croix en Egypte. Le n° 130 donne le plus ancien de tous les monogrammes : il représente à la fois le nom de Jésus-Christ et l'image de sa croix. Le n° 106 n'est autre chose que l'ancien signe hiéroglyphique *ânkh*, signifiant *vie* : ce symbole est spécial à l'Egypte. On trouve encore la croix avec boucle, ou croix ansée, la croix carrée (avec bras égaux), la croix avec les bras horizontaux plus courts.

BIBLIOGRAPHIE — LEFEBVRE G., *Recueil des Inscriptions chrétiennes d'Egypte*, Le Caire, 1907.

Vitr. A : Vers le centre de cette paroi. *Figurines en terre cuite.* Femmes auréolées, chevaliers, guerriers, animaux, etc., provenant du sanctuaire d'Abou-Mina. Ce sont à mon avis des poupées ou jouets que les pélerins rapportaient dans leur pays comme souvenir pour leurs familles, surtout pour leurs enfants.

Vitr. B. *Papyrus coptes et byzantins* (lettres privées, documents, fragments de l'Evangile, etc.).

Au milieu de la salle, aux deux extrémités, *deux chapiteaux en marbre* à forme d'abaque, haut. 0 m. 63, long. (de chaque côté dans la partie supérieure) 1 m. 04, aux surfaces décorées d'entrelacs, sur lesquels sont plaqués au centre de chaque face des fleurons stylisés flanqués chacun de deux feuilles plus petites, le tout lié en bouquet. Ils rappellent pour le style les chapiteaux de la basilique de Saint Vital à Ravenne. Ils appartiennent, selon l'opinion commune, à l'église de S. Marc d'Alexandrie. Le prof. Strzygowski les croit importés à Alexandrie pour une basilique de l'époque de Justinien. L'exemplaire qui est en face de l'entrée a été évidé pour en faire soit des fonts baptismaux, soit un bassin quelconque, avec trou de sortie pour l'eau; il a été découvert en creusant les fondations de la maison où se trouve la Poste Française (Boulevard de Ramleh). Le chapiteau qui se trouve à l'autre extrémité provient de la maison Kindineco au bord du canal

Mahmoudieh. Un chapiteau semblable, provenant également d'Alexandrie, se trouve au Musée du Caire. Un quatrième chapiteau, de type tout à fait identique, mais de plus grandes dimensions, est exposé au centre de la salle 2: il a été trouvé en creusant les fondations de l'école professionnelle des Frères des Ecoles chrétiennes (fig. 157).

Dans les cinq caisses-vitrines C-G sont exposés des *cadavres desséchés*, provenant de la nécropole chrétienne d'Antinoé et gardant encore leurs habits en étoffes brodées.

Au centre de la salle : *Couvercle de sarcophage en porphyre*, trouvé par Botti en 1893 dans ses fouilles au quartier Lebbane. Il a la forme d'une pyramide tronquée. Au centre de chacune des quatre faces verticales qui en forment, pour ainsi dire, le socle il y a une tête exécutée en haut relief. Du côté de la porte d'entrée de la salle : tête de jeune femme, les cheveux en tresses divisées au milieu du front, fermées par un ruban et ramassées en deux chignons sur le haut de la nuque ; à droite de celle-ci : tête de jeune femme aux longs cheveux réunis en cercle autour du crâne et couronnés de grappes de raisin et de pampres ; du côté opposé à l'entrée : tête de jeune homme imberbe, souriant, aux cheveux en mèches désordonnées ; sur la quatrième paroi : tête barbue, le haut du crâne chauve, couronné de branches de vigne et de petites grappes de raisin. Des festons en haut relief font le tour du couvercle avec les extrémités nouées aux angles et au-dessus de chaque tête. M. Strzygowski voit dans ce monument une preuve de plus en faveur de sa théorie sur l'origine orientale de l'art chrétien. (Fragment de sarcophage analogue au Musée de Constantinople; voir, sur le côté est, la photographie du sarcophage du Vatican de type identique, qu'on dit être celui de sainte Costanza).

Fig. 157.

Vitrine-table H. *Cuirs écrits* (en copte) contenant des actes de donations pieuses faites à un couvent de la ville de Mohondi (Haute-Egypte). *Menus objets en plomb; Poids byzantins; Pierres gnostiques.*

Fig. 158.

Vitr. I. Curieux *coussin en bandes* (laine polychrome) arrangées de façon à former une série de carrés. Il a été découvert sous la tête d'un cadavre dans la nécropole chrétienne d'Antinoé.

Vitr. K. *Collection d'os et d'ivoires sculptés.* Tous ces fragments ont été certainement incrustés dans des meubles ou des coffrets ou ont décoré des ustensiles et des armes. Ils ne sont pas pour la plupart d'époque chrétienne, mais on les rassemble tous ici pour ne pas les disperser en différentes séries et aussi par raison d'ordre pratique. Ils ont été trouvés pour la plus grande partie dans les collines de détritus de l'ancienne Alexandrie, et si en général ils ne sont pas remarquables par la finesse de l'exécution, ils sont toujours intéressants pour les sujets. D'ailleurs il y en a qui ont une certaine valeur artistique : 1978. Pâris ou Adonis debout, le haut du corps nu, coiffé du bonnet phrygien, appuyé à une grosse et longue canne; 1979. Jeune homme nu de profil à droite, à la forte musculature, la tête tournée en arrière, le pétase suspendu derrière la nuque (Mercure?) ; 1993-1994. Vénus nue, debout, ayant un dauphin à ses pieds ; 2000-2006. Joueuses de cymbale, le corps nu (le manteau flotte derrière le dos), faisant un mouvement de danse; 2007. Dans un naos (?) buste de jeune homme marchant à gauche, la tête tournée à droite ; bon travail; 2012 (fig. 158). Personnage (Silène) habillé de la seule chlamys agrafée sur l'épaule droite, la tête poussée en arrière, le corps agité par l'ivresse de la danse ; 2021 (fig. 159). Vieillard barbu, le corps nu, le manteau abandonné sur les jambes, s'appuyant sur des jeunes hommes qui le soutiennent (Bacchus avec de jeunes Faunes); 2027. Femme debout, habillée d'une tunique, accoudée à une colonnette et offrant avec la main gauche une coupe à un jeune homme nu, souriant, qui est debout à sa gauche; 2038-2044. Vénus et nymphes ; Vénus et

Fig. 159.

Faune (fig. 160); 2058. Bacchante agitée par l'ivresse de la danse; 2087 (fig. 161). Le dieu Pan, dans sa double nature humaine et animalesque (de bouc) sautant et tenant des deux mains une canne recourbée.

BIBLIOGRAPHIE. — STRZYGOWSKI J., *Hellenistishe und koptische Kunst in Alexandria B. S. A.*, 5, p. 1-99; cfr. PAGENSTECHER R., *Die griechisch-aegyptische Sammlung E. von Sieglin*, 3 Teil, pag. 229 suiv.

Le long de la paroi gauche:

Vitr. L. Plusieurs dizaines de *bouchons d'amphores* en plâtre estampillé. Beaucoup d'entre eux portent des inscriptions; d'autres, des images de saints ou des symboles chrétiens. Ces empreintes devaient servir comme marque de propriété. — Rayon *a*: Inscriptions diverses gravées ou peintes. — Rayon *b*: 50-51. Bustes de saint barbu auréolé; 52-56. Saint debout en orant entre deux branches de palme. — Rayon *c*: 57-68. Trois poissons (fig. 162); 70. Aigle aux ailes déployées; 71. Lion de profil à droite hurlant, soulevé sur les jambes postérieures, inscription tout autour; 72-73. Deux oiseaux

Fig. 160.

Fig. 161.

sous un arbre à trois énormes branches (fig. 163); 75-80. Ange debout aux ailes à demi-déployées, les bras écartés, la tête dans un nimbe. — Rayon *d*: Monogramme (V. PAGENSTECHER, o. c., Pl. XLVII-XLVIII).

Dans le compartiment du milieu: Collection de *lampes* en belle terre cuite rouge, ayant la cuvette supérieure décorée de reliefs. Il y en a, 1-2, avec des bustes d'empereurs; 2-5, avec l'image d'un coq; 7-10, avec celle d'un lion; 11-14, avec des croix et de beaux monogrammes du Christ (fig. 164); 15-21, avec des palmes; 22-24, avec des vases, etc.

Sur l'étagère à droite de la vitrine précédente: 1. Petite *stèle* affectant la forme d'un temple, la partie cintrée de l'arc

décorée d'une coquille; 3. *Stèle* semblable, mais au-dessus du fronton est le buste d'un saint, le tout entouré par deux plants de vigne; 2. *Stèle* de grès sur laquelle est représenté en relief un gros oiseau vu de face, le corps dressé verticalement, les ailes déployées et soulevées, soutenant une couronne dans laquelle est insérée une croix carrée.

Au-dessous de l'étagère: 4. *Stèle* rectangulaire portant en relief un pseudo-temple à la façade en arc surmonté d'un fronton triangulaire. L'ouverture de l'arc est toute occupée par un personnage en orant; l'arc est entièrement décoré de branches de lierre. Dans le fronton deux paons affrontés, bec contre bec.

Parmi les autres stèles et dalles décoratives voir le n° 5: partie supérieure et haut fronton triangulaire avec acrotères;

Fig. 162.

Fig. 163.

l'architrave est décorée d'une branche de lierre; les corniches du fronton par des feuilles en forme de cœur; dans le tympanon deux paons affrontés se caressant étendent le bec par dessus un haut pilastre conique; 6. Dalle richement décorée de motifs géométriques et floraux.

Vitr. L, M. *Ampoules de Saint Ménas* (fig. 165). C'était une ancienne coutume parmi les chrétiens de demander des guérisons miraculeuses, soit à l'eau d'une source placée près de la tombe d'un martyr, soit à l'huile qui brûlait devant le sépulcre. Les dévots qui allaient en pélerinage à tel ou tel sanctuaire célèbre emportaient toujours un peu d'eau ou quelques gouttes d'huile dans des récipients en forme d'ampoule, bénites dans le sanc-

tuaire même. Il est évident que l'ampoule elle-même devait garder sa puissance miraculeuse, car la petite quantité de liquide disparaissait, sans doute, après quelques heures. Les eulogies de saint Ménas sont très répandues dans le monde ancien. On en a trouvé jusqu'à Rome, à Athènes, en Dalmatie, etc. La plupart, avant la découverte des sanctuaires d'Abou-Mina (v. p. 130), avaient été trouvées à Alexandrie, d'où provient la collection exposée dans ces deux vitrines. Malgré l'uniformité du type on compte par plusieurs dizaines les variétés secondaires de ces ampoules. Cette diversité est produite soit par la formule et la position de l'inscription, soit par les symboles gravés en relief sur les deux faces. En général on y voit saint Ménas représenté en soldat romain, la tête nue nimbée, debout, de face, en orant entre deux chameaux accroupis. Souvent la tête du saint est au milieu d'une inscription: *ΑΓΙΟΥ ΜΗΝΑ ΕΥΛΟΓΙΑ* (Eulogie de saint Ménas), *ΕΥΛΟΓΙΑ ΤΟΥ ΑΓΙΟΥ ΜΗΝΑ ΜΑΡΤΥΡΟΣ* (Eulogie de saint Ménas le Martyr) ou d'autres formules pareilles. La face opposée est souvent identique à l'autre, souvent aussi elle n'est décorée que d'une inscription insérée dans une couronne (fig. 166). Parmi les symboles les plus fréquents qu'on rencontre sur l'une ou l'autre face, il faut compter la croix, une barque à voile, des fleurons stylisés, une corbeille remplie de pains. Quelquefois, fréquemment même, au lieu de l'image du saint, on trouve la tête d'un nègre, laquelle évidemment devait avoir un but de prosélytisme religieux parmi les populations de race nègre.

Fig. 164.

BIBLIOGRAPHIE. — Leclercq H., au mot *Ampoules* dans le *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne* et *Bibl.* ibid. ajoutez : Dutilh et Blomfield, *Saint Ménas d'Alexandrie* dans *B. S. A.*, 6, pag. 38 et suiv.; Kaufmann C. M., *Zur Ikonographie des Menas-Ampullen*, Caire, Diemer, 1910.

Entre les deux vitrines est exposé un *bas-relief en marbre* blanc représentant saint Ménas dans l'attitude qu'il a sur les ampoules entre les deux chameaux accroupis. Ce bas-relief est sans doute une médiocre copie de celui qui était sur le sépulcre du saint au Mariout. Il a été découvert dans les ruines d'une petite église à l'ouest d'Alexandrie (Dékhéla), d'où proviennent également les deux colonnes, l'une à spirale et l'autre lisse, qui flanquent le bas-relief, ainsi que le beau *cancel* qui

est entre les colonnes, et aussi les *chapiteaux* exposés sur les étagères à côté des vitr. L, M.

BIBLIOGRAPHIE. — Crum-Breccia, *D'un édifice d'époque chrétienne à el-Dékhéla, B. S. A.*, 9, p. 1-12. Cfr. *Römische Quartalschrift*, 1906, IV.

Fig. 165.

Dans les cadres P, Q, R, S, sont exposées des *tapisseries coptes* provenant des nécropoles chrétiennes d'Achmîn et d'Antinoé et dont les plus anciennes remontent au IIIme siècle. Elles étaient fabriquées sur des métiers placés dans le sens vertical. Pour la chaîne on employait en général le fil de lin écru. La trame est en laine, rarement en laine et en lin. La finesse du tissu diffère suivant l'écartement donné aux fils de la chaîne. Les tapisseries faisaient partie du tissu même. L'une des caractéristiques consiste en des dessins très fins tracés en lin écru sur des fonds de couleur brune ou pourpre. Ces dessins sont produits au moyen d'une broche volante que le tapissier faisait sauter d'un point à un autre, dans le sens de la chaîne; aujourd'hui on n'emploie plus les *ressauts*. « Les tapisseries égyptiennes et celles des Gobelins, écrit Mr Gerspach, à qui nous avons emprunté ces détails techniques, résultent d'un travail tellement identique, sauf pour quelques détails secondaires, que j'ai pu sans difficulté faire reproduire des copies par les élèves de notre école de tapisserie (aux Gobelins). Les motifs décoratifs sont empruntés à la nature animale et végétale, à la géometrie. On y voit des lions, des panthères, des chiens, des ours, des poissons, des oies, des chevaux, enfin tout ce que reproduit le travail du peintre. Il y a lieu de signaler le

Fig. 166.

soin, dit toujours Mr Gerspach, que les Coptes mettent dans les bordures et les entourages. Postes, courantes, rinceaux, torsades, fleurons, entrelacs, dentelures, boucles, ondes, pampres, cellules, fers de lames, créneaux, chevrons, pierres précieuses, spirales, enroulements, etc., sont partout très justement appropriés, comme dessin, couleur et importance, au sujet qu'ils doivent accompagner ; on remarque la préoccupation presque constante de produire un effet, en posant la frise extérieure dans un sens opposé à celui du motif principal ». Ces observations peuvent être toutes contrôlées dans la collection de tapisseries du Musée qui est exposée dans les cinq tableaux sus-indiqués de la salle 1 et dans beaucoup d'autres qui se trouvent dans les salles 2-4.

BIBLIOGRAPHIE. — Förrer R., *Die Gräber- und Textilfunde von Achmîm-Panopolis*, in-4°, Strassburg, 1891 ; Gerspach M., *Les tapisseries coptes* in-4°, 1890 ; Guimet E., *Les Portraits d'Antinoé*, in-4°, Paris, 1914.

A droite de la vitr. M, accrochées à la paroi et sur deux étagères, sont d'autres *stèles* et *dalles* décorées d'intéressants reliefs. Particulièrement curieuses sont les deux dalles qui portent en relief Zeus transformé en cygne embrassant Léda. L'art copte n'avait pas repoussé comme motif de décoration ce mythe païen plutôt scabreux que l'art hellénistique avait tant de fois reproduit dans des monuments d'une finesse exquise ; mais l'exécution des ouvriers coptes est si grossière que ces reliefs ressemblent à des caricatures.

Le *haut-relief* placé au-dessus du tableau S représente deux femmes habillées d'une tunique étroite, courte, extrêmement décolletée, à demi-couchées, se faisant pendant à droite et à gauche d'un panier ; elles sont accoudées sur les pains dont le panier est rempli, la jambe droite pliée en deux, la gauche allongée en dehors ; de la main gauche les deux femmes s'appuient à de longues branches d'arbre suspendues au-dessus de leurs têtes.

Adossé à la paroi qui est à gauche de l'entrée de la salle 2 est un *socle en marbre* découvert à Hagar-el-Nawatieh (faubourg d'Alexandrie) près de la berge du canal Mahmoudieh. L'inscription grecque gravée sur la face antérieure rappelle le curage du canal fait par un gouverneur d'Alexandrie à l'époque byzantine (sous Léon I^er^).

SALLES 2, 3, 4, 5.

Cabinet numismatique. Collection de moulages.

Au milieu de la salle 2 sont exposés, au-dessus d'une base de colonne en marbre, deux gros *chapiteaux* (fig. 157, p.290). Celui qui est au-dessous a été déjà signalé lorsque nous avons décrit les deux chapiteaux byzantins au corps décoré d'entrelacs, qui sont exposés dans la salle 1. L'autre est très curieux pour sa forme et pour les motifs décoratifs. Il serait à section rectangulaire (0 m. 79×0 m. 85) si deux des côtés n'étaient pas coupés sur une longueur de 20 cm., formant ainsi un angle rentrant, ce qui donne à la section du chapiteau une forme géométrique irrégulière à six côtés de longueur inégale. La surface extérieure est ornée dans la partie inférieure d'une baguette d'astragales, au-dessus de laquelle se dressent de larges feuilles d'acanthe, dont les différentes parties sont relevées et séparées par des séries de trous assez profonds faits au trépan. Les cinq angles d'en haut sont occupés par de gros masques humains qui ont probablement l'intention de symboliser les vents. La bouche et les lèvres en effet expriment un puissant effort pour l'émission de l'air. D'autre part les cheveux, les moustaches et la barbe ne sont pas représentés par des poils, mais par de longues et larges branches de feuilles de chêne, séparées l'une de l'autre par des séries de trous faits au trépan. Ces branches sont disposées des deux côtés du visage comme si elles étaient poussées en arrière par le vent. Au centre des quatre côtés plus longs est représenté en haut-relief un aigle soit de face, soit de profil, debout sur les feuilles d'acanthe, les ailes déployées, une croix suspendue au cou. Ce chapiteau a été trouvé isolé dans une propriété privée à Moharrem Bey.

Le *Cabinet numismatique* occupe les salles 2, 3, 4, 5. Il compte aujourd'hui plus de 7000 monnaies et nous pourrons l'enrichir de plusieurs autres centaines, dès que nous aurons le moyen de trier et de classer les lots qui sont dans nos magasins et dès qu'on aura agrandi l'édifice du Musée.

Le but de notre collection est de réunir une série aussi complète que possible de *monnaies ptolémaïques* et de *monnaies*

impériales romaines frappées à Alexandrie (*Nummi Augustorum Alexandrini*). Naturellement d'autres groupes de monnaies provenant des fouilles sur le sol égyptien y trouvent et y trouveront leur place.

Salle 3. — Vitr. A-B (à droite de l'entrée).

1 (fig. 167). *Tétradrachme frappé au nom d'Alexandre le Grand pendant la satrapie de Cléomène* (330-323 av. J.-Ch.). Sur le *Droit* : Tête d'Hercule dans la peau d'éléphant. Sur le *Revers* : *ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ* à droite du haut en bas ; Zeus de profil à gauche, assis sur un trône, la main gauche soulevée appuyée sur un sceptre, l'aigle dans sa main droite. Dans le champ à gauche : tête d'Ammon.

2-45. *Monnaies frappées pendant la satrapie de Ptolémée fils de Lagus* (de 323-2 à 306-5 av. J.-Ch.).

Les monnaies en argent ont toutes sur le *Droit* la tête d'Alexandre le Grand de profil à droite avec les cornes d'Ammon et la peau d'éléphant sur la tête et l'égide nouée autour du cou. Les *Revers* de certaines séries représentent Zeus assis sur un trône comme sur les monnaies de la satrapie de Cléomène ; d'autres séries représentent Athèna Promachos de profil à droite, *ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ* de bas en haut dans le champ, à gauche un petit aigle de profil à droite, les ailes fermées devant l'Athèna.

Après la mort d'Alexandre le Grand Ptolémée fils de Lagus gouverna l'Egypte comme satrape sous la suzeraineté de Philippe Arridée d'abord (323-317), puis d'Alexandre IV, fils posthume du Conquérant, de 317 à 311. A cette date Cassandre assassina le tout jeune roi, et ce crime brisa définitivement l'unité de l'empire. Les satrapes devinrent les vrais rois de leur province et vers 306-5 tous en prirent effectivement le titre.

46-274. *Monnaies frappées par Ptolémée devenu roi d'Egypte (Ptolémée Soter).*

Elles peuvent se diviser en deux séries principales : une qui réunit les monnaies plus anciennes ayant sur le *Droit* la tête d'Alexandre et sur le *Revers* l'Athèna Promachos comme les monnaies de la Satrapie (fig. 168) ; l'autre qui est composée des monnaies plus récentes et qui portent : sur le *Droit* la tête de Ptolémée Soter à d. avec diadème autour de la tête et une égide nouée autour du cou ; sur le *Revers* *ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ* à gauche, *ΒΑΣΙΛΕΩΣ* à d., et dans le champ un aigle aux ailes fermées, de profil à gauche, debout sur un foudre, et à gauche de l'aigle une lettre ou un monogramme (fig. 169). Dans la

Fig. 167.

Fig. 168.

Fig. 169.

vitrine A on peut voir un beau groupe de 14 tétradrachmes en or (fig. 170).

Ptolémée Ier règna jusqu'à 285 av. J.-Ch. A cette date il abdiqua en faveur de son fils, né de Bérénice, Ptolémée II, connu sous le nom de Philadelphe; Ptolémée Ier mourut en 283.

Vitr. B-C. 275-510. *Monnaies frappées pendant le règne de Ptolémée II Philadelphe* (de 285-4 à 246-5 av. J.-Ch.).

On peut les grouper en plusieurs séries. Il y en a qui répètent le type des monnaies de Ptolémée Ier, sauf naturellement la diversité des monogrammes. (Voir de beaux pentadrachmes en or, 275-280, et les tétradrachmes en argent qui leur font suite). D'autres ont sur le *Droit* : Tête d'Arsinoé avec couronne et voile, de profil à d. ; et sur le *Revers* : l'aigle et l'inscription *ΑΡΣΙΝΟΗΣ* à g. *ΦΙΛΑΔΕΛΦΟΥ* à d. (331-342, surtout la belle monnaie en or 342 [fig. 171]). D'autres qui ont sur le *Droit* le buste de Zeus Ammon et sur le *Revers* soit un soit deux aigles (343-372). D'autres au type de Ptolémée Soter, mais en plus, sur le *Revers*, derrière l'aigle un bouclier (373-382). D'autres encore au type de Ptolémée Soter, mais en outre les monogrammes avec des symboles variés (bouclier, massue, etc.) devant l'aigle (383-427, etc.). Les monnaies en or 428-434 et 436 ont sur un côté les bustes réunis de Ptolémée Ier et de sa femme Bérénice, sur l'autre les bustes de Ptolémée II et de sa femme Arsinoé. Au-dessus des premiers l'inscription *ΘΕΩΝ* ; au-dessus des autres, *ΑΔΕΛΦΩΝ*. Dans le champ derrière le couple des Adelphes ou frères, un bouclier (fig. 172).

Ptolémée II épousa en premières noces la fille de Lysimaque de Thrace (Arsinoé Ire), puis sa propre sœur Arsinoé II, veuve de Lysimaque qu'elle avait fait assassiner par son frère consanguin Ptolémée Céraune. Mais son complice l'avait ensuite obligée à s'enfuir de Thrace et elle chercha un refuge à Alexandrie. Cette femme sut tellement circonvenir son frère, que celui-ci exila sa première femme et épousa sa sœur, ce qui d'ailleurs était conforme aux traditions et aux mœurs des anciennes dynasties indigènes. Arsinoé, femme d'une extrême habileté politique, reçut, de son vivant, des honneurs presque divins et après sa mort elle fut divinisée.

Vitr. C. 551-619. *Monnaies frappées par Ptolémée III Evergète* (de 247-6 à 221-0).

A remarquer les décadrachmes en argent ornés du buste d'Arsinoé II Philadelphe avec couronne et voile sur le *Droit*,

Fig. 170.

Fig. 171.

Fig. 172.

la double corne d'abondance et l'inscription *ΑΡΣΙΝΟΗΣ ΦΙΛΑΔΕΛΦΟΥ* sur le *Revers* (fig. 173). Les monnaies en bronze ont sur le *Droit* soit la tête de Zeus Ammon, soit le buste de Ptolémée III (601-603); les tétradrachmes en argent portent par contre le buste de Ptolémée I[er] (604-606). Sur le *Revers* en général un aigle de profil à gauche sur un foudre, souvent la tête tournée en arrière, et une corne d'abondance soit derrière l'aigle en haut, soit devant en bas.

Ptolémée III succéda à son père en 247-6. Il avait épousé sa cousine Bérénice, fille de Magas de Cyrène, femme d'une remarquable sagesse. Ptolémée sut agrandir les domaines de l'Egypte, par suite d'une expédition victorieuse contre la Syrie.

Fig. 173.

620-673. *Monnaies frappées par Ptolémée IV* (de 221-0 à 204-3). A remarquer surtout le superbe octodrachme en or (620) avec le buste de Ptolémée III, la tête surmontée d'un diadème couronné de rayons, l'égide nouée sur l'épaule droite, un trident appuyé sur l'épaule gauche; la pointe centrale du trident finit en sceptre. Sur le *Revers*, une corne d'abondance dont le bord supérieur est orné de rayons (fig. 174). 621. Tétradrachme en argent avec le buste de Sarapis et Isis sur le *Droit*; sur le *Revers* un aigle debout sur un foudre de profil à gauche, la tête tournée à droite, et double corne d'abondance sur le dos (fig. 175).

Ptolémée IV avait épousé sa sœur Arsinoé. Ils moururent secrètement, victimes d'une intrigue de cour, en 204-3.

Vitr. C. 679-684. Vitr. D. 685-699. *Monnaies frappées par Ptolémée V Epiphane* (de 204-3 à 181-0). Sur le *Droit*, tantôt le

Fig. 174.

Fig. 175.

Fig. 176.

buste de Ptolémée Ier (679), tantôt celui d'Isis couronnée d'épis (680-684), quelquefois celui de Ptolémée V (695).

Il avait épousé Cléopâtre, fille d'Antiochus, roi de Syrie.

Vitr. D. 700 et suiv. *Monnaies frappées pendant le règne de Ptolémée VI* (de 181-0 à 174-3), sous la régence de sa mère Cléopâtre). Dans cette série, les trois pièces dignes d'attention sont les octodrachmes en or, représentant le buste de Cléopâtre, tout à fait identique à celui d'Arsinoé II, avec diadème, voile et sceptre. La lettre K derrière la tête est l'indice caractéristique du nom (*ΚΛΕΟΠΑΤΡΑ*). Sur le *Revers* : *ΑΡΣΙΝΟΗΣ* à g., *ΦΙΛΑΔΕΛΦΟΥ* à d., double corne d'abondance (fig. 176).

Fig. 177.

Les monnaies des Ptolémées frappées depuis cette époque n'ont d'intérêt que pour les spécialistes. Nous nous bornerons à signaler les monnaies en bronze exposées dans la vitrine E (nos 1059 et suiv.) ayant sur le *Droit* le buste de la dernière reine Lagide, la fameuse Cléopâtre VII (fig. 177).

BIBLIOGRAPHIE. — Sur les monnaies des Ptolémées, voir en dernier lieu Svoronos I. N., *Τὰ Νομίσματα τοῦ κράτους τῶν Πτολεμαίων*, Athènes, 1904-08.

Dans la vitr. F sont exposées des monnaies en or et en argent de la Macédoine, de la Thrace, de la Phrygie, de la Syrie, etc. et d'autres régions de l'Asie Mineure.

Dans cette même salle 3, j'ai réuni provisoirement un premier noyau d'une collection de *moulages* en plâtre ainsi que des photographies de monuments gréco-romains découverts à Alexandrie ou en Egypte et exportés à l'étranger. J'espère pouvoir joindre un jour à cette collection une salle consacrée à l'iconographie complète d'Alexandre le Grand, et d'autres salles destinées aux moulages des monuments les plus significatifs de l'art hellénistique, ainsi qu'aux chefs-d'œuvre de l'art grec avant Alexandre le Grand et de l'art de la période impériale.

1. Bas-relief représentant *Hermès Psychopompos* (conducteur des morts), jadis à Alexandrie, actuellement au British Museum. De la libéralité de l'administration du British Museum nous viennent également le n° 2, *Cadran solaire*, et le n° 3, *Barbare* (un Parthe?) *prisonnier*, les mains liées derrière le dos : l'original faisait partie de l'arc de triomphe de Trajan qui se trouvait, paraît-il, dans le quartier actuel de Moharrem-Bey.

4-5. *Bustes romains* provenant d'Alexandrie (voir surtout le n° 4)

actuellement au Pelizaeus-Museum de Hildesheim. Les deux bas-reliefs 6-7 sont les copies de deux célèbres bas-reliefs jadis dans la collection Grimani à Venise et actuellement dans la collection impériale de Vienne. Le prof. Schreiber, à tort probablement, croyait que ces deux monuments, ainsi que tous les bas-reliefs analogues, étaient d'origine alexandrine. Un des plus charmants parmi ces bas-reliefs est celui dit du *Paysan allant au marché*, de la Glyptothèque de Munich en Bavière, dont le moulage (9) est exposé dans la vitr. verticale A. Dans cette même vitrine : 10. Moulage d'un beau *portrait féminin* d'époque romaine, jadis à Alexandrie ; 11, 12, 13. Les originaux en marbre de ces *trois têtes*, trouvées à Alexandrie, faisaient partie de la collection Friedheim, aujourd'hui à Dresde ; 14. *Buste d'une reine Lagide* (?) (Musée du Louvre). 14 [a]. *Buste de Jules César* ; l'original fait partie du Musée Baracco (Rome), il avait été découvert en Egypte.

Au-dessus de la vitr. A : 14 [b]. *Buste d'Alexandre le Grand* ; l'original est au Musée Baracco.

Sur les socles, appuyée contre la paroi nord : 15. *Tête de jeune femme couronnée de fleurs* ; l'original trouvé dans le terrain appartenant à la Compagnie du Gaz à Karmouz, a été envoyé au siège central de la Compagnie à Paris ; 16. Homère ; ce buste a été trouvé à Baia (Naples) et il est au British Museum, mais on pense que le type de ce buste du prince des poètes doit être d'origine alexandrine ; 20. On a voulu reconnaître dans cette *tête*, qui est au British Museum, le *portrait de Cléopâtre VII*, mais probablement à tort. Le profil peut rappeler jusqu'à un certain point celui de Cléopâtre qu'on voit sur les monnaies (v. fig. 176), mais Cléopâtre avait le nez droit, le front plus large, le menton plus volontaire. D'ailleurs cette tête n'a aucun ornement qui soit un signe de la royauté.

Les photographies exposées à côté de ces moulages portent toutes une courte description du monument et l'indication du pays et du Musée qui gardent l'original.

Monnaies impériales d'Alexandrie.

Cette série est de la plus grande importance, non seulement pour l'histoire de la domination romaine en Egypte, mais aussi et surtout pour l'histoire du syncrétisme religieux de cette époque ainsi que pour la topographie d'Alexandrie. Les *Revers* de ces monnaies en effet reproduisent souvent soit des divinités, soit des temples et des monuments alexandrins.

Fig. 178.

Salle 2. — Vitr. A: 1-64. Bronze. *Monnaies frappées sous Octavien Auguste* (30 av. J.-Ch., 14 ap. J.-Ch.). Sur le *Droit*, en général la tête d'Auguste de profil à droite. Sur le *Revers*, différents symboles. Aigle debout sur un foudre à gauche (1-3). Vases (7). Autels (16). Bouquet d'épis (22-25), etc. Une série présente sur le *Droit* le portrait de Livia, femme de l'empereur (48-64). — 65-96. *Tibère* (14-37 ap. J.-Ch.). Les nos 65-80 en bronze; 81-96. en potin. — 97-101. *Claude* (41-54 ap. J.-Ch.) et *Antonia sa mère*; 102-121. *Claude*; 122-190. *Claude et Messaline.* Les monnaies dont nous donnons la reproduction sont le n° 108 (fig. 178), bouquet d'épis, et le n° 135 (fig. 179), sur le *Droit* Tête de Claude avec diadème de profil à droite, sur le *Revers* Caducée dans un bouquet de quatre épis. — 93-416. *Néron* (54-68 ap. J.-Ch.) tantôt seul, tantôt avec Agrippine, avec Auguste, avec Tibère, avec Poppée. — 417-463. *Galba* (68-69 ap. J.-Ch.). — 464-487. *Othon* (69 ap. J.-Ch.). — 488-495. *Vitellius* (69 ap. J.-Ch.). — 496-548. *Vespasien* (21 décembre 69-23 juin 79 ap. J.-Ch.); 549-553. *Vespasien et Titus.* — 554-574. *Titus* (79-81 ap. J.-Ch.).

Vitr. B: 575-683. *Domitien* (81-96 ap. J.-Ch.). Parmi les *Revers*, à remarquer: 665. L'empereur sur un quadrige tiré par des éléphants; 668. L'empereur sur un char tiré par deux centaures; 669-672. Arc de triomphe vu de face; 675. Phare; 987 (fig. 180). Arc de triomphe vu de face, à trois arcades, dont celle du centre plus élevée que les deux autres; au-dessus du fronton, deux victoires aux angles, au centre l'empereur sur un quadrige. — 684-692. *Nerva* (96-98 ap. J.-Ch.). — 693-982.

Fig. 179.

Fig. 180.

Fig. 181.

Trajan (98-117 ap. J.-Ch.). Parmi les *Revers* à remarquer : 697 (fig. 181). Façade d'un temple de Sarapis de style grec, à fronton triangulaire ; les chapiteaux sont corinthiens ; au centre, Sarapis debout, appuyé sur un long sceptre, sacrifiant devant un autel; 750 (fig. 182). Temple d'Isis(?). Façade d'un temple de style égyptien ; deux gros pylones réunis par une architrave, sous laquelle s'ouvre la porte ; au-dessus de l'architrave, on voit une déesse debout de face, tenant dans la gauche un long sceptre ; ce temple était certainement à Alexandrie ; 703-704. Le Nil couché à droite ; 771. Sarapis assis sur un trône ; 772. Sarapis sur le bélier sacré ; 780. Trophée ; 785 (fig. 183). Arc de triomphe à trois arcades, surmontées de trophées ; 799. L'empereur sur un quadrige ; 804-807, sur un quadrige d'éléphants ; 871. Sarapis assis sur un trône, la tête surmontée du modius, la droite posée sur le Cerbère tricéphale ; 890-891. Modius rempli d'épis sur un char attelé de serpents ailés;

Fig. 182.

Fig. 183.

892. Modius au-dessus d'une colonne, gardé par deux serpents ailés, affrontés.

Vitr. C: 900-1477, et vitr. D, jusqu'au nº 1602. *Hadrien* (117-138 ap. J.-Ch.). Les *Revers* sont très variés; 1025-1026. L'empereur sur un quadrige d'éléphants; 1051. Hippopotame; 1059 et passim: Serpent; 1092-1095, v. aussi 1379-1383, etc., le Nil demi-couché à d., une corne d'abondance dans la main gauche, un papyrus dans la droite. 1142-1147, v. aussi 1466-1467. Sphinx femelle ailée traînant une roue avec

Fig. 184.

une des pattes antérieures (Némésis); 1276. Le Phare; 1319-1324. Le Nil demi-couché à droite, une corne d'abondance soulevée dans la main gauche; 1340. Zeus de profil à g., assis sur un aigle aux ailes déployées; 1363-1366 (fig. 184). L'empereur debout de profil à g. qui reçoit des épis de la ville d'Alexandrie personnifiée par une jeune femme debout vêtue d'une courte tunique, la tête surmontée de la peau d'éléphant: elle baise la main de l'empereur; 1391-1393. Victoires; 1405. L'empereur sur un char attelé de serpents; 1407. La tête de Sarapis

Fig. 185.

Fig. 186.

Fig. 187.

Fig. 188.

Fig. 189.

de profil à droite, sur le dos d'un aigle aux ailes déployées, debout sur un foudre, les pieds écartés, tenant une plume dans la griffe gauche; 1409 (fig. 185). L'empereur à d., de profil à gauche.

Fig. 190.

devant Sarapis debout de profil à d., la main gauche appuyée sur un long sceptre, la droite soulevée vers l'empereur : entr'eux un autel; 1410. Isis allaitant Harpocrate ; 1415-1418. Athèna debout de profil à gauche ; 1420-1422. Isis alexandrine habillée du chiton et de l'himation debout de profil à gauche, une corne d'abondance dans la main gauche, la main droite appuyée

Fig. 191.

Fig. 192.

contre un radeau ; 1450-1451 (fig. 186). Isis Pharia et le Phare; 1596 (vitr. E). Sur le *Droit* : Buste d'Antinoüs ; sur le *Revers* : Antinoüs à cheval de profil à d., tenant un caducée dans la main droite (fig. 187).

Vitr. D: 1603-1925. Vitr. E: 1926-2166. *Antonin* (138-161); 1639 (fig. 188). Le Phare; 1657 (fig. 189). Sarapis assis sur un trône, de trois quarts à gauche, la main gauche appuyée sur un long sceptre, la main droite soulevée sur la tête de Cerbère; 1723. Eusébie au centre d'un temple tétrastyle; 1726. Hercule terrassant le lion de Némée; 1756. Temple d'Hermanubis; 1757. Victoire ailée de profil à droite, écrivant sur un bouclier; 1760. Trophée; 1782-1795. Le zodiaque; 1819

Fig. 193.

Fig. 194.

(fig. 190). Empereur assis, le casque sur la tête, accoudé sur son bouclier, une petite Victoire sur sa main droite soulevée horizontalement; 1846 (fig. 191). Sarapis assis sur un trône, la droite posée sur le Cerbère tricéphale, dans un temple; 1886. La déesse Moneta, une corne d'abondance appuyée sur le bras gauche, une balance dans la main droite; 1903. Temple de Sarapis de style grec à fronton triangulaire: le dieu est représenté assis sur un trône; 1906 (fig. 192). Temple d'Isis à fronton cintré: Isis est représentée assise de profil à droite allaitant

Fig. 195.

Harpocrate; 1988 (fig. 193). Eusébie au centre d'un temple tétrastyle. 2003 (fig. 194). Temple tétrastyle, avec l'image d'Eusébie entre les colonnes du centre ; griffons ailés comme acrotères; un bûcher au-dessus de la bordure; 2036 (fig. 195). Temple hexastyle avec podium assez élevé; acrotères, et au-dessus de la bordure un bûcher.

Vitr. E : 2167-2208. *Marc-Aurèle* (César, 139-161 ap. J.-Ch.); 2209 et suiv. *Marc-Aurèle* (Empereur, 161-180 ap. J.-Ch.); 2180. Temple de Sarapis ; 2202-2204. Temple hexastyle ; 2326-27. Sur le *Droit* : Buste de Faustine jeune, femme de Marc-Aurèle ; sur le *Revers* : Tête de Sarapis au-dessus du bélier sacré.

Vitr. F. Cette vitrine renferme les monnaies frappées à Alexandrie sous *Lucius Verus*, *Commode* et *Sévère-Alexandre*. Dans la vitrine K-L est exposé un premier noyau de monnaies consulaires romaines et de monnaies de l'Empire.

Dans chacune des quatre niches aménagées dans les parois de la salle est placé un *chapiteau en marbre* provenant de la basilique de Saint-Ménas. Ces chapiteaux servent de base à quatre moulages de statues ou de bustes d'Alexandre le Grand : 1. Moulage de la célèbre Herma découverte par le chevalier Azara près de Tivoli, aujourd'hui au Louvre. Le n° 2 est également au Louvre. Dans le n° 3, identifié d'abord pour un dieu Mars, des archéologues ont reconnu un Alexandre ; 4. Cette belle tête du Conquérant a été découverte à Alexandrie en 1888 ; elle est au British Museum.

Salle 4. — En face de l'entrée : *Gros pithos* en terre cuite, d'époque copte découvert à Térénuthis (Delta). La surface extérieure est décorée d'une image d'un Saint (Jésus-Christ ?) en orant dans un médaillon. A droite et à gauche, dans une zone placée au-dessous, sont peints des oiseaux, des pommes et des plantes aquatiques.

Dans les vitr. A-B, 2808-3985, est exposée la suite des *Nummi Augg. Alexandrini* depuis *Alexandre-Sévère* jusqu'à *Numérien César* (283 ap. J.-Ch.).

Dans la vitr. C, 3986-4283, de *Numérien César* à *Domitius Domitien* (297 ap. J.-Ch.).

Les n^{os} 4284-4397 comprennent les monnaies des *Nomes* (provinces ou districts de l'Egypte). Ces monnaies ont été frap-

pées par les différentes provinces de l'Egypte sous Hadrien, Trajan et Antonin.

BIBLIOGRAPHIE. — Sur les monnaies impériales de l'Egypte consulter l'ouvrage de M. G. Dattari, *Numi Augg. Alexandrini : Catalogo della collezione G. Dattari*, Cairo, 1901.

Sur les étagères sont exposées des *inscriptions funéraires* provenant d'Akoris (Haute Egypte) qui n'ont d'intérêt que pour l'onomastique gréco-égyptienne. Dans les encadrements 1-8 on peut voir une belle série de *fragments de tapisseries brodées* provenant d'Antinoé.

La *statue colossale* en calcaire nummulitique qui est dans cette salle remonte à l'époque hellénistique (fig. 196). On n'a pas pu la transporter dans la salle de la sculpture, par crainte de la briser. Une femme mûre est assise sur un haut fauteuil, habillée d'un chiton sans manches et de l'himation. L'himation est tiré jusque sur la tête, mais laisse à découvert le bras droit abandonné sur la cuisse. Le bras gauche, enveloppé dans un pan de l'himation, est soulevé jusqu'à hauteur du menton. La femme regarde vers sa droite avec une expression triste, douloureuse. Debout, appuyée contre sa jambe gauche, est une fillette habillée d'une longue tunique, les jambes croisées, la tête tournée en haut, elle la regarde vers sa droite. De la main gauche soulevée jusqu'au menton elle tient un rouleau: le bras droit est replié sur la poitrine. Malgré son médiocre état de conservation ce groupe produit une bonne impression et révèle une main habile. Dans cette statue on a voulu voir, et probablement avec raison, Bérénice femme de Ptolémée III, en deuil de sa fille, qui en effet mourut à l'âge de neuf ans. C'est à l'occasion de la divinisation de la petite princesse que les prêtres réunis à Canope ont rédigé le fameux *Décret de Canope* en trois écritures, qui a beaucoup contribué au déchiffrement des hiéroglyphes.

Fig. 196.

BIBLIOGRAPHIE. — *Journ. Intern. de Numismatique*, I (1898), pl. 10 ; *Mon. Piot*, IV (1899), pl. 19, par M. Collignon ; cfr. Schreiber, *Kôm-esch-Schukâfa*, p. 273, fig. 73 ; Reinach, *Répertoire*, II, p. 516, 1.

Salle 5. — Vitr. A. *Dépôt provisoire de monnaies* qui ne rentrent pas dans les deux séries principales : Tétradrachmes athéniens, dont quelques-uns avec inscription en relief ajoutée après-coup, et presque tous marqués d'un poinçon (trou en forme de carré, ou de cône, ou d'étoile). Ils proviennent en partie de Memphis, en partie de Kôm-el-Nakhla el-Baharieh (Basse Egypte). Quelques Dariques en or. Deux médaillons en or de Galère Maximien. 102 petites monnaies romaines en argent provenant d'une trouvaille faite à Benha (Athribis) ; envoi de la Direction Générale du Service des Antiquités ; leur chronologie va de l'empereur Vespasien à l'empereur Albinus.

Vitr. B. *Collection de monnaies romaines et de monnaies byzantines en or* provenant en partie d'une trouvaille faite à Alexandrie (Chatby), en partie d'une trouvaille faite à Benha (Athribis).

Vitr. C. *Fond d'atelier* d'orfèvre et de préposé monétaire. Trouvaille faite à Myt-Rahineh en 1860 par Mariette et illustrée par Longperier dans la *Revue Numismatique* (1861), T. 4, p. 407-428. On y voit des monnaies de différentes parties de la Grèce, des morceaux d'argent de différents poids qui attendaient d'être travaillés ; quelques petites idoles en argent (132, Bœuf Apis). Bagues et restes de bagues portant gravées des images de divinités. Autres fragments analogues provenant d'une trouvaille faite à Samanhoud.

Vitr. D. *Monnaies romaines frappées à Alexandrie* pour le service de l'Empire *sous la Tétrarchie* (284-305 ap. J.-Ch.).

Vitr. E. *Monnaies romaines frappées à Alexandrie* pour le service de l'Empire par les *successeurs de la Tétrarchie* (après 305). *Monnaies byzantines frappées à Alexandrie.*

Vitr. F. Monnaies de plomb.

Sur les étagères: *Stèles funéraires* provenant de la Haute Egypte (en grande partie d'Akoris).

Dans la vitr. verticale A sont provisoirement arrangés des *masques en plâtre peint*, découverts dans la nécropole païenne d'Antinoé par Mr Gayet.

Dans la vitr. B. *Poteries polychromes* provenant de Kôm-el-Chogafa.

Petites vitrines C, D. *Ampoules de Saint Ménas et de Sainte Thècle ; lampes, moules d'ampoules et de lampes*, provenant des sanctuaires de Saint-Ménas au Mariout (Abou Mina, voir p. 130). Au centre de la paroi : Beau *pilastre* en marbre trouvé dans les Cœnobia annexés à ces mêmes sanctuaires : haut. 1 m. 80, larg. 0 m. 58, prof. 0 m. 20 ; le côté gauche n'est pas travaillé, la partie inférieure du côté droit et de la surface antérieure est lisse et polie tandis que la partie supérieure (haut. 0 m. 53) est ornée d'un relief ; une grosse couronne fermée avec des rubans qui se déroulent symétriquement en spirale vers le bas est au milieu de larges feuilles d'acanthe qui se dressent verticalement vers les angles et sur le côté droit ; au centre de la couronne était une croix carrée en relief, aujourd'hui martelée : ce martelage remonte assez probablement à l'époque de la Conquête arabe.

Avec cette vision de la civilisation musulmane, qui pénètre dans le pays dont la ville fondée par le Conquérant macédonien a été la capitale pendant de longs siècles, s'arrête la tâche de notre Musée. Une histoire nouvelle commence alors pour l'Egypte, histoire dans laquelle Alexandrie joue un rôle secondaire ou disparaît tout à fait.

INDEX

Pag.

Introduction VII

LA VILLE MODERNE.

Population 1
Organisation administrative 2
Climat, Hygiène, Confort 3
Edilité 5
Commerce 5
Vie intellectuelle 6
Visite à la ville moderne 6
Ramleh 10
Canal Mahmoudieh 13
Jardin Nouzha 14

LA VILLE ANCIENNE.

Aperçu historique 16
Population 23
Vie alexandrine 25
Art alexandrin 27
Régime administratif 29
Commerce 30
Industrie 32
Sciences et Lettres 33
Le Musée 36

Pag.
La Bibliothèque 38
Le Christianisme à Alexandrie 42
Les Juifs à Alexandrie 46

TOPOGRAPHIE.

Constitution géologique de la côte alexandrine 54
Aperçu général 56
Les Murs d'enceinte 58
Les Rues 61
La Côte et les Ports 65
Le Canal 67
Les Citernes 68
Les Nécropoles 69
Montes Testacei 72
De Nicopolis à Nécropolis 73
Le Soma ou Sèma 82
Le Gymnase, le Tribunal, le Paneion 86
Rhakotis 89
L'Ile de Pharos et le Phare 90
Le Sérapeum 95
Les Catacombes de Kôm el-Chogafa 104
La Nécropole d'Anfouchy 115
Environs d'Alexandrie 121
Taposiris Magna 123
Sanctuaires d'Abou-Mina 130
Aboukir (Canope) 134
Rosette 139

GUIDE DU MUSÉE.

Introduction 143
Topographie d'Alexandrie 145
Inscriptions grecques et romaines (Salle 6) 147
Antiquités égyptiennes (Salles 7, 8, 9, 10, 11) 165, 167, 170, 172, 185
Portraits et petites sculptures (Salle 12) 190
» » » » (Salle 13) 208
Fragments d'architecture (Salles 14, 15) 211, 215

Pag.
Sculptures (Salle 16) 218
Urnes cinéraires (Salles 17-21) . . . . . 234 sq. passim.
Lampes (Salles 17-21) . . . . . 237 sq. passim.
Figurines en terre cuite (Salles 17-21) . . . . 239 sq. passim.
Vases en verre 242
Anses d'amphores 243
Sarcophages en marbre 246, 250, 251
Poteries émaillées 248
Etiquettes de momies 251
Mosaïques 251, 263, 274, 284
Manches de brasier 252
Portraits peints à l'encaustique 253
Masques en plâtre 254
Amphores panathénaïques 255
Poteries hellénistiques 255
Poteries d'Arretium *(terra sigillata)* 257
Céramique en relief d'époque romaine 259
Moules en terre cuite 262
Poteries de Naucratis 263
Figurines du Fayoum 264
Nécropole de Chatby. . . . . 274 sq. (v. aussi 250)
Nécropole de l'Ibrahimieh . . . . . 282 sq.
Monuments provenant d'Aboukir (Salle 22) 284
Peintures pariétales païennes et chrétiennes (Salle 22 a) . . 285
Antiquités chrétiennes (Salles 1, 2, 4, 5) 288
Cabinet numismatique (Salles 2, 3, 4, 5) . . . . . 297 sq.
Collection de moulages 304

MAR 78
N. MANCHESTER,
INDIANA